

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

L'ODYSSÉE  
D'HOMERE,  
*TRADUITE EN FRANÇOIS,*  
AVEC  
DES REMARQUES.

*Par MADAME DACIER.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS,  
Aux Dépens de RIGAUD, Directeur  
de l'Imprimerie Royale.

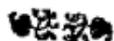
---

M. DCCXVI.  
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

---

## Argument du Livre XVI.

*T*Elemaque arrive chez Eumée, & envoie ce fidelle serviteur à la ville pour annoncer son retour à Penelope. Il reconnoist son pere par le secours de Minerve. Les Princes, qui estoient allé se mettre en embuscade pour attendre Telemaque à son retour, ayant appris qu'il estoit arrivé, quittent leur poste & retournent à Ithaque.



L'ODYSSÉE



# L'ODYSSÉE D'HOMERE.

---

## LIVRE XVI.

**A** La pointe du jour Ulyffe & Eumée ayant allumé du feu, préparèrent le desjeuner, & envoyèrent ensuite les bergers avec leurs troupeaux aux paturages. Comme Telemaque approchoit de la maison, les chiens d'Eumée au lieu d'aboyer se mirent à le caresser & à temoigner leur joye. Ulyffe, qui les vit le premier, & qui entendoit en mesme temps le bruit de quelqu'un qui marchoit dit à Eumée, Voicy «

*Tome III.*

. A

» quelqu'un de vos bergers qui vient,  
 » ou un autre homme de connoif-  
 » sance , car vos chiens n'aboyent  
 » point, & par leurs mouvements ils  
 » marquent de la joye , & j'entends  
 » marcher.

A peine avoit-il achevé ces mots,  
 que son cher fils parut à la porte  
 du vestibule. Eumée l'appercevant,  
 se leva avec précipitation & dans  
 une surprise extrefme. Les vais-  
 seaux , qu'il tenoit pour meller le  
 vin & l'eau, luy tombent des mains,  
 il court au devant de son maistre,  
 & sautant à son cou, il luy baise la  
 teste, les yeux & les mains, & picure  
 de joye. Comme un pere, qui après  
 dix années d'absence voit arriver  
 d'une contrée éloignée son fils uni-  
 que, qu'il aime tendrement, & pour  
 lequel il a eu de mortelles inquie-  
 tudes, ne peut se laisser de luy faire  
 des caresses, & de l'embrasser ; de  
 mesme ce fidelle pasteur ne se las-  
 soit point d'embrasser Telemaque,

D'HOMERE. *Livre XVI.* 3

qu'il regardoit comme eschappé  
des bras de la mort. Mon cher Te-  
lemaque, luy dit-il, agréable lu-  
miere à mes yeux, vous estes reve-  
nu ! Je n'esperois pas de vous re-  
voir de ma vie depuis que vous  
fustes parti pour Pylos. Mais en-  
trez, mon cher fils, que je me ras-  
satie de plaisir en vous voyant de  
retour d'un voyage où vous estiez  
exposé à tant de dangers. Vous ne  
venez pas souvent à la campagne  
voir vos bergers & vos troupeaux,  
mais vous vous tenez à la ville, &  
vous trouvez plus à propos d'ob-  
server la troupe insolente des Pour-  
suivants.

Mon cher Eumée, reprit Tele-  
maque, il est important que j'ob-  
serve de près les menées de ces  
Princes. Mais avant que d'aller à  
la ville, j'ay voulu passer icy pour  
avoir le plaisir de vous voir, & pour  
sçavoir de vous si ma mere est en-  
core dans le Palais, si quelqu'un

4 L' O D Y S S E E

» des Princes ne l'a point espoufée,  
 » & fi la couche d'Ulyffe est destinée  
 » à une éternelle viduité!  
 » Votre mere, repartit le pafteur,  
 » demeure toujours dans votre Pa-  
 » lais avec un courage heroïque; el-  
 » le paffe les jours & les nuits fort  
 » triftement, à foupirer & à répan-  
 » dre des larmes.

En parlant ainfi il prit la pique  
 du jeune Prince, qui entre en mef-  
 me temps. Ulyffe voulut luy ceder  
 fa place, mais Telemaque le retint,  
 » & luy dit: Affeyez-vous, eſtran-  
 » ger, je trouveray ailleurs un autre  
 » ſiege, je ſuis dans ma maifon, &  
 » voilà un homme qui ne m'en laif-  
 » fera pas manquer.

Ulyffe ſe remet à fa place, &  
 auffi-toſt Eumée eſtend à terre des  
 broffailles & les couvre de peaux.  
 Le fils d'Ulyffe ſ'afſied. Eumée  
 leur fert des plats de viandes roſties  
 qui eſtoient reſtées du jour préce-  
 dent, leur prefente du pain dans

D'HOMERE. *Livre XVI.* 5  
des corbeilles, melle le vin & l'eau  
dans une urne, & s'affied vis-à-vis  
d'Ulyffe.

Le repas estant fini, Telemaque  
prenant la parole, & s'adressant à  
Eumée, luy dit, Mon cher Eu- «  
mée, dites-moy, je vous prie, qui «  
est cet estranger? Comment est-il «  
venu, & qui sont les matelots qui «  
l'ont amené? «

Mon fils, luy dit Eumée, je vous «  
diray la verité telle que je l'ay ap- «  
prise: Cet estranger dit qu'il est de «  
l'isle de Crete, qu'il a esté errant «  
dans plusieurs contrées & qu'il a «  
vû plusieurs villes, pour subir la «  
destinée à laquelle il a plû à Dieu «  
de l'affujeter. Il y a deux jours que «  
s'estant sauvé de dessus un vaisseau, «  
qui appartenoit aux Thesprotiens, «  
il arriva dans ma bergerie. Je vous «  
le remets entre les mains, vous en «  
userez comme il vous plaira, il «  
n'est plus mon suppliant, mais le «  
vostre. «

6 L'ODYSSE'E

» Ce que vous me dites-là me fait  
 » beaucoup de peine, repartit Tele-  
 » maque, car eomment puis-je rece-  
 » voir cet hofte dans mon Palais ; je  
 » fuis jeune, & je n'ay encore ni af-  
 » fez d'autorité ni affez de force pour  
 » le mettre à couvert des insultes aux  
 » quelles il va efre expofé, & pour le  
 » deffendre. Et la Reyne ma mere eſt  
 » combattüë, & ne ſçait ſi reſpectant  
 » la couche d'Ulyſſe & ſa propre ré-  
 » putation, elle demeurera chez moy  
 » à avoir ſoin de mes Eſtats comme  
 » une bonne mere, ou ſi, prenant le  
 » parti de ſe remarier, elle choifira  
 » pour mary ccluy qui luy fera les  
 » plus grands avantages. Mais puif-  
 » que cet eſtranger eſt venu chez  
 » vous, je m'en vais luy donner de  
 » beaux habits, des brodequins &  
 » une eſpée, & le faire conduire par  
 » tout où il aura deſſein d'aller. Ou  
 » pluſtoſt gardez-le icy vous-mefme,  
 » & je luy enverray de chez moy  
 » des habits & ſa nourriture, afin

qu'il ne soit à charge ni à vous ni  
à vos bergers, car en un mot je ne  
souffriray point qu'il vienne au mi-  
lieu de ces Pour suivans ; ils sont  
d'une trop grande insolence, ils ne  
manqueroient pas de l'affliger par  
leurs brocards & de l'insulter mes-  
me , ce qui me mettroit au desef-  
poir. Car l'homme le plus vaillant  
& le plus courageux ne pourroit se  
deffendre contre tant d'ennemis. Il  
faut ceder à la force.

Ulysse prenant alors la parole,  
& s'adressant à Telemaque, dit :  
Oh, mon cher Prince, puisque j'ay  
la liberté de répondre , je vous  
avoüe que je souffre & que je suis  
tres affligé de vous entendre dire à  
vous-mesme les desordres & les in-  
solences que commettent ces Pour-  
suivans dans vostre maison malgré  
vous à l'âge où vous estes. Dites-  
moy donc, je vous prie, est-ce vo-  
lontairement que vous subissez le  
joug ! ou est-ce que vos peuples :

» ont de l'averfion pour vous, &  
 » que prétextant quelque oracle des  
 » Dieux, ils veulent changer de maif-  
 » tre ! ou avez-vous à vous plaindre  
 » de vos freres qui ne font pas leur  
 » devoir à vofre égard, car ordinai-  
 » rement l'amitié des freres eft une  
 » grande reffource & un grand ap-  
 » puy dans les occasions le plus dif-  
 » ficiles ! Pluft aux Dieux qu'avec  
 » le courage que j'ay, j'euffe auffi  
 » vofre âge ! Pluft aux Dieux que  
 » je fuffe le fils d'Ulyffe, ou Ulyffe  
 » luy-mefme revenu de fes voyages !  
 » J'efpere qu'il reviendra, il y a en-  
 » core lieu de l'esperer ; je veux que  
 » l'eftranger m'enleve la teffe de def-  
 » fus les efpaules, fi arrivant feul dans  
 » le Palais d'Ulyffe je ne faifois pe-  
 » rir tous ces insolents. Que fi j'ef-  
 » tois enfin obligé de ceder au nom-  
 » bre, j'aimerois mille fois mieux  
 » mourir dans mon Palais les armes  
 » à la main, que de fouffrir tous les  
 » jours des chofes fi honteufes, & de

voir mes hostes traitez indigne- «  
 ment, les femmes de ma maison in- «  
 sultées & traîsnées avec violence «  
 par des esclaves, & mes biens con- «  
 fumez ou pilliez, & cela sans fin & «  
 sans remede. «

Le sage Telemaque luy répond,  
 Estranger, je vous diray la verité. «  
 Mes peuples n'ont point d'aver- «  
 sion pour moy; je sçay que les fre- «  
 res sont d'un puissant secours dans «  
 les occasions les plus difficiles, mais «  
 je n'en ay point, le fils de Saturne «  
 n'a donné à nostre maison qu'un «  
 seul rejetton d'âge en âge. Arcefius «  
 mon bisayeul n'eut de fils que Laër- «  
 te; Laërte n'eut qu'Ulyffe, & Ulyffe «  
 n'a eu que moy, qui n'ay pû luy es- «  
 tre d'aucun secours. Aujourd'huy «  
 son Palais est rempli d'ennemis, car «  
 les plus grands Princes des isles voi- «  
 sines, de Dulichium, de Samos, de «  
 Zacynthe, & les principaux d'Itha- «  
 que recherchent ma mere & rui- «  
 nent nostre maison. Ma mere ne «

» peut consentir à un mariage qu'elle  
 » abhorre, mais elle ne les refuse pas  
 » non plus ; elle les amuse, & cepen-  
 » dant ils consomment tout mon bien,  
 » & ils trouveront enfin le moyen de  
 » me perdre moy-mesme. Mais tout  
 » cela est entre les mains des Dieux.  
 » Mon cher Eumée, allez prompte-  
 » ment apprendre à la sage Penelope  
 » que je suis de retour de Pylos en  
 » parfaite santé. Vous reviendrez dés-  
 » que vous luy aurez parlé, mais ne  
 » parlez qu'à elle seule, & qu'aucun  
 » des Princes ne le sçache, car ils ne  
 » cherchent qu'à me tendre des piè-  
 » ges pour me faire perir.  
 » J'entends, & je sçay ce qu'il faut  
 » faire, répond Eumée, je ne con-  
 » nois que trop toutes vos raisons.  
 » Mais dites-moy, je vous prie, ne  
 » puis-je pas chemin faisant, aller an-  
 » noncer cette bonne nouvelle au  
 » malheureux Laërte ! Après le dé-  
 » part d'Ulysse, ce pere affligé se re-  
 » tira à la campagne ; là il veilloit sur

le travail de ses laboureurs & man-  
geoit avec ses domestiques. Mais  
depuis que vous estes parti pour  
Pylos, il ne mange ni ne boit, &  
neglige entierement ses affaires ; sa  
seule nourriture, ce sont les larmes  
& les soupirs, ce n'est plus qu'un  
spectre, & il n'a plus que la peau  
colée sur les os.

Cela est tres fascheux, dit Tele-  
maque, mais laissons-le encore dans  
sa douleur, quelque affligé qu'il  
soit, nous ne pouvons pas faire  
tout ce que nous voudrions. Si ce-  
la estoit, nous verrions bien-tost  
le retour de mon pere. Dès que  
vous aurez parlé à ma mere, reve-  
nez promptement & ne vous dé-  
tournez point pour aller trouver  
Lacerte ; contentez-vous de dire à  
la Reyne de luy envoyer secretem-  
ent & sans délay, la maistresse de  
l'office, qui ne manquera pas d'aller  
bien viste luy apprendre cette bon-  
ne nouvelle.

Eumée pressé de partir, s'équipe & se met en chemin. Il n'eut pas plustost passé le seuil de la porte, que Minerve s'estant apperceüe de son départ, approcha de la maison. Elle avoit pris la figure d'une femme d'une merveilleuse beauté & d'une taille majestueuse. Elle s'arresta devant la porte, ne se laissant voir qu'à Ulysse seul; Telemaque ne la vit point & ne s'apperceut pas mesme de sa presence, car les Dieux ne se manifestent qu'à ceux dont ils veulent estre vûs; Ulysse seul la vit, les chiens l'apperceurent aussi, ils n'aboyerent pourtant pas, mais luy rendant hommage par leurs caresses, ils se retirerent au fond de la chambre. La Déesse fit un signe de ses sourcils; Ulysse entendit ce signe, sortit dans la cour & s'arresta près d'elle. Alors Minerve luy adressa ces paroles: Fils de Laërte,  
 » Ulysse, qui estes si fecond en res-  
 » sources dans les extremitez les plus

difficiles, il n'est plus temps de vous «  
 cacher à vostre fils ; découvrez- «  
 vous à luy, afin qu'après avoir pris «  
 ensemble les mesures pour faire pe- «  
 rir tous ces fiersPoursuivants, vous «  
 alliez à la ville ; je ne seray pas long- «  
 temps éloignée de vous, & je com- «  
 batray à vos costez. »

En finissant ces mots elle le tou-  
 cha de sa verge d'or ; dans le mo-  
 ment il se trouva couvert de ses  
 beaux habits , il recouvra sa belle  
 taille, sa bonne mine & sa premiere  
 beauté ; son teint devint animé, ses  
 yeux brillants & pleins de feu, ses  
 joües arrondies, & sa teste fut cou-  
 verte de ses beaux cheveux. Après  
 cette métamorphose la Déesse dis-  
 parut.

Ulysse rentre dans la chambre ;  
 son fils le voit avec estonnement ,  
 & saisi de crainte & de respect, il  
 détourne la vûe de peur que ce ne  
 soit un Dieu , & luy adressant la  
 parole avec humilité, il luy parle

» en ces termes : Estranger , vous  
 » m'apparoissez dans un estat bien  
 » different de celuy où vous estiez  
 » tout à l'heure ; vos habits sont  
 » changez , vostre taille n'est plus la  
 » mesme ; je n'en doute point, vous  
 » estes quelqu'un des Dieux qui ha-  
 » bitent l'Olympe. Mais soyez-nous  
 » propice, afin que nous vous fassions  
 » des sacrifices , & que nous vous  
 » presentions des offrandes qui vous  
 » soient agréables ; espargnez-nous.  
 » Je ne suis point un Dieu, repar-  
 » tit Ulysse, pourquoy me regardez-  
 » vous comme un des Immortels ; je  
 » suis Ulysse, je suis vostre pere, dont  
 » la longue absence vous a cousté  
 » tant de larmes & de soupirs , &  
 » vous a exposé aux injures & aux  
 » insolences de ces Princes.

En achevant ces mots il embras-  
 se son fils & le baise tendrement ;  
 les larmes coulent le long de ses  
 jouës , car jusques-là il avoit eu la  
 force de les retenir. Mais Telema-

que ne peut encore se persuader  
 que ce soit son pere: Non, vous  
 n'estes point mon pere, vous n'estes  
 point Ulyffe, luy dit-il; c'est quel-  
 que Dieu qui veut m'abuser par  
 un faux espoir, pour me précipiter  
 dans une douleur plus amere. Il n'y  
 a point d'homme mortel qui puisse  
 par luy-mesme operer tous ces mi-  
 racles, à moins qu'un Dieu venant  
 à son secours, ne veuille se servir  
 de son pouvoir, & le rendre &  
 vieux & jeune comme il luy plaist.  
 Tout à l'heure vous estiez un vieil-  
 lard & vous n'aviez que des hail-  
 lons, & presentement vous ressem-  
 blez parfaitement aux Dieux qui  
 habitent l'Olympe.

Mon cher Telemaque, luy dit  
 Ulyffe, que vostre surprise & vos-  
 tre admiration cessent, & reprenez  
 pour vostre pere les sentimens que  
 vous devez avoir. Il ne reviendra  
 point icy d'autre Ulyffe; il n'y en  
 a point d'autre que moy qui ay es-

» fuyé tant de peines & tant de tra-  
 » vaux, & qui fuis enfin revenu dans  
 » ma patrie la vingtième année après  
 » mon départ. Le miracle, que vous  
 » voyez, c'est l'ouvrage de Minerve  
 » qui préside aux affemblées des peu-  
 » ples. Elle m'a rendu tel qu'elle a  
 » voulu, car fon pouvoir n'a point  
 » de bornes. Tantost elle m'a rendu  
 » semblable à un mendiant, & tantost  
 » elle m'a donné la figure d'un jeune  
 » homme de bonne mine & vestu  
 » magnifiquement. Il est aisé aux Im-  
 » mortels, qui habitent le haut O-  
 » lympe, d'environner un homme de  
 » majesté & de gloire, & de le revef-  
 » tir de misere & de pauvreté.

Après avoir parlé, Ulyffe s'af-  
 sied. Telemaque se jette au cou de  
 fon pere, & le tenant estroitement  
 embrassé, il fond en larmes. Ulyffe  
 pleure de mesme; ils ne peuvent  
 tous deux se rassasier de pleurs. Ils  
 ne s'expriment que par leurs fan-  
 glots & par leur larmes, & ils pouf-

font des cris, comme des aigles ou des esperviers à qui des laboureurs ont enlevé leurs petits avant qu'ils puissent se servir de leurs aïles.

Ainsi Ulyffe & Telemaque fondoient en pleurs. Cet estat avoit pour eux tant de charmes, que le soleil les y auroit encore trouvez à son coucher, si Telemaque faisant effort sur luy-mefme, n'eust demandé à Ulyffe sur quel vaisseau il estoit arrivé à Ithaque, & quels matelots l'avoient conduit, Car, luy « dit-il, mon pere, vous ne pouvez y « estre venu que par mer. «

Je vous diray la verité en peu de « mots, répondit Ulyffe. Des Phea- « ciens, gens celebres dans la marine, « & qui ont accoutumé de conduire « sur la vaste mer les estrangers qui « arrivent chez eux, m'ont amené, & « pendant que je dormois ils m'ont « descendu à terre sur ce prochain ri- « vage, & ils ont fidèlement mis près « de moy les presents que j'avois re- «

» ceus de leurs Princes, tout l'airain,  
 » tout l'or & tous les habits. Je les  
 » ay retirez par le conseil des Dieux  
 » dans un antre voyfin, & c'est par  
 » l'inspiration de Minerve que je suis  
 » venu icy, afin que nous consultations  
 » ensemble sur les moyens de faire  
 » perir les Pourfuivants. Mais nom-  
 » mez-les moy tous, afin que je sça-  
 » che combien ils sont & quels hom-  
 » mes ce sont. Quand vous m'aurez  
 » instruit, je verray si nous pourrons  
 » les attaquer nous deux seuls, ou si  
 » nous chercherons du secours.

Telemaque estonné de cette pro-  
 » position, repartit : Mon pere, ce  
 » n'est pas sans raison que l'univers  
 » est rempli de vostre gloire, & que  
 » j'ay toujours ouï dire que vous es-  
 » tiez aussi invincible dans les com-  
 » bats que superieur dans les conseils  
 » par vostre sagesse. Mais vous venez  
 » de dire un grand mot, j'en suis dans  
 » l'admiration & dans la surprise ; je  
 » ne croy pas possible que deux hom-

mes seuls combattent contre un si «  
 grand nombre de vaillants hommes. «  
 Car ils ne font ni dix ni vingt, mais «  
 un beaucoup plus grand nombre, «  
 & vous n'avez qu'à compter. De «  
 Dulichium cinquante-deux, tous «  
 gens de distinction; ils ont avec eux «  
 six officiers de cuisine. De Samos, «  
 vingt-quatre. Vingt de Zacynthe, «  
 & douze d'Ithaque, tous les plus «  
 braves & les mieux faits. Ils ont «  
 avec eux le heraut Medon, un chan- «  
 tre divin & deux cuisiniers. Si nous «  
 les attaquons quand ils seront tous «  
 ensemble dans le Palais, je crains «  
 que vous ne succombiez en vou- «  
 lant punir leur insolence. Mais «  
 voyez si vous ne connoistriez point «  
 quelqu'un qui püst venir à nostre «  
 secours & nous soutenir dans une «  
 entreprise si perilleuse. «

Je connois asseurement quel- «  
 qu'un qui pourra nous secourir, «  
 reprit Ulysse, & vous en convien- «  
 drez. Croyez-vous que la Déesse «

» Minerve & son pere Jupiter soient  
» un assez bon secours, ou si nous en  
» chercherons quelque autre !

» Voilà deux merveilleux deffen-  
» seurs, repartit Telemaque ; quoy-  
» qu'assis au dessus des nuées, ils sont  
» sentir de-là leur pouvoir à tous les  
» hommes & à tous les Dieux.

» Je vous assure, Telemaque, dit  
» Ulysse, que ces deux puissants def-  
» fenseurs ne se tiendront pas long-  
» temps éloignez du combat, dès que  
» Mars aura donné dans mon Palais  
» le signal de cette furieuse attaque.  
» Demain dès la pointe du jour vous  
» irez à la ville, & vous vous tien-  
» drez avec les Pour suivants à vostre  
» ordinaire ; je vous-y suivray bien-  
» tost, car Eumée m'y conduira, &  
» j'y paroistray sous la figure d'un  
» vieux mendiant accablé d'années &  
» couvert de haillons. Que si vous  
» voyez que ces insolents me mépri-  
» sent & me maltraitent, supportez-  
» le avec patience, quelque chose

que j'en puisse souffrir, quand mes- «  
 me ils me traîneroient par les pieds «  
 hors de la porte, ou qu'ils me chaf- «  
 seroient à grands coups ; voyez-le «  
 sans vous emporter, & contentez- «  
 vous de leur remontrer avec dou- «  
 ceur, & de les prier de cesser leurs «  
 violences. Il est seur qu'ils ne ce- «  
 deront ni à vos conseils ni à vos «  
 prières, car ils touchent à leur der- «  
 nier moment. J'ay un autre avis à «  
 vous donner, & ne l'oubliez pas : «  
 c'est que dès que Minerve, de qui «  
 viennent tous les bons conseils, & «  
 m'aura envoyé ses inspirations, je «  
 vous feray un signe de teste ; si-tost «  
 que vous appercevrez ce signe, «  
 vous prendrez toutes les armes qui «  
 sont dans l'appartement bas, vous «  
 les porterez au haut du Palais ; & si «  
 ces Princes, qui se verront par-là «  
 privez de ces armes, vous deman- «  
 dent pourquoy vous les transpor- «  
 tez, vous leur direz avec douceur «  
 que vous les ostez de la fumée, par- «

» ce qu'elles ne ressembloit plus à  
 » ces armes si brillantes qu'Ulyffe a-  
 » voit laissées en partant pour Troye,  
 » & qu'elles sont toutes gastées de la  
 » vapeur du feu. Vous ajouterez à  
 » cela une raison plus forte encore ;  
 » Jupiter, leur direz-vous , m'a inf-  
 » piré cette pensée pour vostre con-  
 » servation ; je crains que dans le vin  
 » il ne s'excite entre vous des que-  
 » relles, que vous n'en veniez aux  
 » mains, que vous ne deshonoriez  
 » & ne souilliez vostre table par le  
 » sang, car le fer attire l'homme, &  
 » que vous ne ruiniez par-là vos des-  
 » seins. Voilà ce que vous leur direz.  
 » Vous ne laisserez que deux espées,  
 » deux javelots & deux boucliers,  
 » dont nous nous faisons quand  
 » nous voudrons les immoler à nos-  
 » tre vengeance. Minerve & Jupiter  
 » les disposeront à guster vos rai-  
 » sons. J'ay encore une autre chose  
 » à vous dire, & je vous prie de vous  
 » en bien souvenir, si vous estes ve-

ritablement mon fils , si vous estes «  
 de mon sang , gardez-vous bien de «  
 dire à qui que ce soit qu'Ulyffe est «  
 dans le Palais, que personne ne le «  
 sçache , ni Laërte, ni Eumée, ni «  
 aucun de nos domestiques, ni Pe- «  
 nelope mesme; ne foyons que nous «  
 deux à observer les démarches des «  
 femmes du Palais, & à esprouver «  
 les sentiments de tous vos domes- «  
 tiques, pour connoistre ceux qui «  
 conservent dans leur cœur l'amour «  
 & le respect qu'ils nous doivent, & «  
 ceux qui nous sont infidelles, & «  
 qui, à l'age où vous estes, osent «  
 vous manquer de respect. «

Alors le sage Telemaque pre-  
 nant la parole, dit : Mon pere, j'es-  
 pere vous faire connoistre que je «  
 ne deshonne point vostre sang, «  
 & que je ne suis ni imprudent ni «  
 foible. Mais je prendray la liberté «  
 de vous représenter que les moyens «  
 que vous proposez pourront bien «  
 nous estre funestes, & je vous prie «

» d'y penser. Vous perdrez un temps  
 » infini à penetrer les sentiments de  
 » chacun & à examiner leur condui-  
 » te. Cependant vos ennemis tran-  
 » quilles confument vostre bien avec  
 » insolence & sans aucun menage-  
 » ment. Contentez-vous donc d'exa-  
 » miner les démarches des femmes du  
 » Palais, pour distinguer celles qui  
 » vous sont infidelles d'avec celles à  
 » qui on ne peut rien reprocher, &  
 » ne nous amusons point à fonder  
 » les pensées de tous nos domestiques.  
 » Nous les connoissons assez quand  
 » nous aurons executé nostre entre-  
 » prise, s'il est vray que vous ayez  
 » vû un prodige qui vous ait esté en-  
 » voyé par Jupiter.

Pendant cette conversation d'U-  
 lyffe & de Telemaque, le vaisseau,  
 qui avoit porté ce jeune Prince à  
 Pylos, arriva à Ithaque avec ses  
 compagnons. Dès qu'ils furent en-  
 trez dans le port, ils tirerent le vais-  
 seau sur le rivage, le desarmerent,  
 &

& porterent chez Clytius tous les présens que Telemaque avoit receus. En mesme temps ils envoyèrent un heraut au Palais annoncer à la chaste Penelope que son fils estoit arrivé, qu'il estoit resté chez Eumée & qu'il avoit renvoyé son vaisseau. Ils prirent cette précaution, de peur que la Reyne voyant revenir ce vaisseau sans son fils, n'en fust allarmée & ne s'abandonnast à la douleur.

Le heraut & Eumée se rencontrèrent en chemin comme ils alloient porter la mesme nouvelle. Quand ils furent arrivez dans le Palais & entrez dans l'appartement de Penelope, le heraut luy dit devant toutes ses femmes, Grande Reyne, le Prince vostre fils est arrivé. Mais Eumée s'approchant de son oreille, luy dit tout ce dont Telemaque l'avoit chargé. Et dès qu'il eut exécuté ses ordres, il sortit, & s'en retourna à ses troupeaux.

Cette nouvelle, qui fut bientôt répandue, consterna les Pour-  
suivants & les remplit de tristesse.  
Ils sortent tous du Palais, & s'es-  
tant assemblez hors de la cour, ils  
tiennent-là leur conseil devant la  
porte.

Eurymaque, fils de Polybe, prit  
» la parole, & dit : Certainement  
» voilà une hardie entreprise que ce  
» voyage de Telemaque; nous croy-  
» ions qu'il n'en reviendrait jamais.  
» Depeschons donc promptement  
» un vaisseau à nos compagnons qui  
» sont en embuscade, pour leur an-  
» noncer qu'ils n'ont qu'à revenir.

A peine il achevoit ces mots,  
qu'Amphinomus s'estant tourné,  
vit un vaisseau qui estoit desja dans  
le port & dont on plioit les voiles.

Ravi de joye, il dit à ses amis en  
» souffrant : Il n'est pas necessaire de  
» depescher un vaisseau, voilà nos  
» compagnons dans le port. Quel-  
» que Dieu les a sans doute avertis,

ou bien ils ont vû eux-mêmes pas-  
 ser le vaisseau de Telemaque, & ils  
 n'ont pû le joindre.

Il dit. Les Princes se levent en  
 mesme temps & courent au rivage.  
 On met le vaisseau à sec, on le des-  
 arme, & ils s'en retournent tous  
 pour tenir une assemblée, dont ils  
 curent soin d'exclure tous ceux qui  
 leur estoient suspects.

Quand l'assemblée fut formée,  
 Antinoüs, fils d'Eupeïthes, leur  
 parla ainsi : Mes amis, je puis vous  
 assureur que ce sont les Dieux eux-  
 mêmes qui ont garanti cet hom-  
 me des maux qui le menaçoient,  
 car tous les jours nous avons  
 grand soin de placer des sentinelles  
 sur tous les caps & sur toutes les  
 pointes de rochers ; & dès que le  
 soleil estoit couché, nous ne nous  
 amusions pas à passer la nuit sur le  
 rivage, nous croisions dans le des-  
 troit jusqu'au jour, attendant tou-  
 jours Telemaque sur ce passage

» pour le faire perir. Pendant que  
 » nous estions ainſi aux aguets pour  
 » le prendre, quelque Dieu l'a fauvé  
 » & l'a conduit heureuſement dans  
 » ſon Palais. Tendons-luy donc icy  
 » tous enſemble d'autres embuſches,  
 » & prenons ſi bien nos meſures qu'il  
 » ne puiſſe eſchapper. Car pendant  
 » qu'il ſera en vie , je ne croy pas  
 » que nous réuſſiſſions jamais dans  
 » nos deſſeins ; il eſt prudent & ſage,  
 » & ſes peuples ne ſont pas entiere-  
 » ment pour nous. C'eſt pourquoy  
 » haſtons-nous ayant qu'il ait ap-  
 » pellé tous les Grecs à une aſſem-  
 » blée ; car ne penſez pas qu'il ſe re-  
 » laſche & qu'il s'adouciſſe , vous le  
 » verrez plus ardent & plus irrité  
 » que jamais ; il ne manquera pas de  
 » déclarer en pleine aſſemblée que  
 » nous avons eſté l'attendre pour l'aſ-  
 » ſaſſiner , & que noſtre embuſcade  
 » n'a pas réuſſi , & ſes peuples n'ap-  
 » prouveront jamais une action ſi  
 » noire. Craignons qu'ils ne pren-

nent sa deffense & qu'il ne nous α  
 chassent de nostre patrie , & que α  
 nous ne soyons obligez d'aller cher α  
 cher quelqu'asyle chez les estran- α  
 gers. Prevenons-le , & allons le α  
 tuer à sa campagne, ou sur le che- α  
 min quand il reviendra. Partageons α  
 entre nous sa dépouille , & laissons α  
 seulement son Palais à sa mere & à α  
 celuy qu'elle choisira pour mary. α  
 Que si vous n'estes pas de cet avis, α  
 & que vous vouliez que Telema- α  
 que vive & qu'il soit heritier de α  
 son pere, cessons donc de nous te- α  
 nir tous dans sa maison à manger α  
 son bien , & nous retirant chez α  
 nous, faisons de-là nos poursuites ; α  
 taschons de gagner la Reyne par α  
 nos presens , & qu'elle espouse α  
 celuy qui luy fera les plus grands α  
 avantages, & qui luy est destiné. α

Il dit, & tous les Princes eston-  
 nez gardoient un profond silence.  
 Enfin Amphinomus , fils de Nifus  
 & petit-fils du Roy Aretius , qui

estoit à la teste des Pourfuivants de Dulichium & le moins desagreable aux yeux de Penelope, parce qu'il estoit sage & moderé, rompit le premier le silence, & dit :

» Mes amis, je ne serois nullement  
 » d'avis de tuer Telemaque; c'est une  
 » chose terrible que de porter ses  
 » mains parricides sur un Roy. Sça-  
 » chons auparavant la volonté de Ju-  
 » piter. Si ses oracles sacrez approu-  
 » vent ce meurtre, je seray le premier  
 » à l'executer, & je vous donneray  
 » l'exemple; mais s'ils le condam-  
 » nent, je vous conseille d'y renoncer.

Ainsi parla Amphinomus, & son avis fut goûté de toute l'assemblée. Tous les Princes se leverent, rentrerent dans le Palais d'Ulyse, & s'affirent sur de beaux sieges dans la salle des festins.

Cependant la sage Penelope prit la résolution d'aller trouver ces fiers Pourfuivants. Elle avoit esté avertie des complots qu'on avoit

formez contre la vie de son fils, car le heraut Medon, qui avoit tout entendu, luy en avoit fait le rapport. Elle sort de son appartement suivie de ses femmes. En arrivant à la salle où estoient les Pour suivants, elle s'arreste sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile, & adressant la parole à Antinoüs, elle luy dit: Insolent & perfide An- «  
 tinoüs, on vouloit te faire passer «  
 dans Ithaque pour un homme qui «  
 surpassois tous ceux de ton âge en «  
 prudence & en sagesse; qu'on a «  
 mal jugé de toy! Montre, pour- «  
 quoy machines-tu la mort de Tele- «  
 maque sans aucun respect pour une «  
 maison dont vous estes les sup- «  
 plians, Jupiter a esté le témoin de «  
 cette alliance; cette sainte alliance «  
 deffend à ceux qu'elle a unis toutes «  
 voyes de se nuire. Tu as donc ou- «  
 blié que ton pere vint chercher icy «  
 un asyle contre le ressentiment de «  
 tout un peuple qui demandoit sa «

» iceste, irrité contre luy de ce qu'en  
 » donnant la chasse à des corsaires Ta-  
 » phiens, il avoit ravagé les terres de  
 » Thesprotie, qui estoit nostre amie  
 » & nostre alliée. Ce peuple deman-  
 » doit avec de fortes instances qu'on  
 » le luy livrast, car il vouloit le dé-  
 » chirer & le mettre en pieces, ou luy  
 » faire payer ses ravages & le ruiner.  
 » Mais Ulysse le refusa toujours, &  
 » appaisa enfin leur colere. Pour luy  
 » payer un si grand service, tu des-  
 » honores & tu ruines sa maison ; tu  
 » poursuis sa femme, tu assassines son  
 » fils & tu m'accables de chagrin &  
 » de tristesse. Je t'ordonne de mettre  
 » fin à tes fureurs, & de contenir les  
 » autres dans le devoir par ton exem-  
 » ple.

Eurymaque, fils de Polybe, prend  
 » la parole, & dit à la Reyne: Fille  
 » d'Icarius, sage Penelope, ayez bon  
 » courage & ne vous affligez point ;  
 » il n'y a point d'homme, & il n'y  
 » en aura jamais qui ose mettre la

main sur le Prince vostre fils pen- «  
 dant que je seray en vie & que je «  
 jöuiray de la lumiere du soleil, car «  
 je le déclare, & je ne parle point «  
 en vain, on verra bien-tost couler «  
 son sang le long de ma pique. Je «  
 me souviens que dans mon enfance «  
 Ulysse, le destructeur de villes, me «  
 prenant sur ses genoux, me don- «  
 noit luy-mesme des mets de sa ta- «  
 ble & me faisoit boire dans sa cou- «  
 pe, c'est pourquoy Telemaque est «  
 le plus cher de mes amis, qu'il ne «  
 craigne point la mort de la part des «  
 Pour suivants ; mais pour celle que «  
 les Dieux luy enverront, il n'y a «  
 personne qui puisse l'en garantir. «

Il parla ainsi pour rassurer Pe-  
 nelope par de fausses apparences,  
 mais dans la verité il préparoit luy-  
 mesme la mort à son fils. La Reyne  
 remonte dans son appartement &  
 se met à pleurer son cher Ulysse,  
 jusqu'à ce que la Déesse Minerve,  
 pour suspendre ses peines, luy eut

34 L' O D Y S S É E  
envoyé un doux sommeil.

Sur le soir le fidelle Eumée arriva auprès d'Ulyffe & de Telemaque. Il les trouva qui préparoient leur souper après avoir immolé un cochon d'un an. Avant qu'il fust entré dans sa maison, Minerve s'estoit approchée d'Ulyffe, & l'ayant frappé de sa verge d'or, elle luy avoit rendu sa premiere figure de vicillard, & avoit changé ses beaux habits en ses premiers haillons, de peur que ce pasteur ne le reconnust, & que n'ayant pas la force de garder le secret, il n'allast aussi-tost annoncer cette bonne nouvelle à Penelope. Telemaque le voyant, luy parla le premier en ces termes :

» Vous voilà donc revenu mon cher  
» Eumée; quelles nouvelles dit-on à  
» la ville! Les siers Pour suivans,  
» qu'on avoit envoyez en embusca-  
» de, sont-ils revenus à Ithaque, ou  
» m'attendent-ils encore pour execu-  
» ter leurs mauvais desseins!

Je n'ay pas eu la curiosité, ré- «  
 pondit Eumée, de m'informer de «  
 ce qu'on disoit quand je suis entré «  
 dans la ville. Dès que j'ay eu dit à «  
 la Reyne ce que vous m'aviez or- «  
 donné de luy dire, je n'ay eû d'au- «  
 tre empressement que de revenir. «  
 En allant j'ay rencontré en chemin «  
 le heraut que vos compagnons, ar- «  
 rivez dans le port, envoyoient à la «  
 Reyne pour le mesme sujet. Nous «  
 sommes arrivez ensemble, & il a «  
 parlé le premier. La seule chose que «  
 je sçay & que j'ay vûë de mes yeux, «  
 c'est qu'en m'en revenant, comme «  
 je traversois la colline de Mercure, «  
 j'ay apperceu un vaisseau qui en- «  
 troit dans le port, il estoit plein «  
 d'hommes, de lances & de boucliers. «  
 J'ay crû que c'estoient ces Princes «  
 qui revenoient de leur embusca- «  
 de, mais je n'en sçay rien de cer- «  
 tain. «

Il dit. Telemaque soufrit en re-  
 gardant son pere, mais il évita d'ef-

36 L'OD. D'HOM. *Liv. XVI.*  
tre apperceu par Eumée, de peur  
qu'il n'entraist en quelque soubçon.  
Leur souper estant prest, ils se mi-  
rent à table, & quand ils eurent  
soupé ils se couchèrent & jouïrent  
des paisibles dons du sommeil.



REMARQUES  
SUR  
L'ODYSSEE D'HOMERE.

---

LIVRE XVI.

Page 1. **P** *Reparèrent le desjeuner* ] Dans Homere il n'est fait mention que deux fois de ce repas, du *desjeuner* sous le nom de *ἀεισον*. La premiere, c'est dans le dernier Liv. de l'Iliade, vers 124. où il est dit que les compagnons d'Achille luy préparoient à desjeuner. Mais, comme Casaubon l'a remarqué, on n'est pas bien seur qu'Homere veuille parler-là du desjeuner. Et la seconde fois c'est dans cet endroit où ce mot est absolument déterminé au desjeuner par ce qu'il adjoute *ἀμ' νοϊ*, à la *pointe du jour*. On veut prouver par Homere mesme que les anciens Grecs avoient trois sortes de repas, *ἀεισον*, le *desjeuner*, qu'ils appellerent ensuite *ἀκραποιον*, parce qu'on ne faisoit que tremper du pain dans du vin pur. *δειπνον*, le *dîner*, ainsi appelé, parce qu'après ce repas on retourne au travail, *δειπνέειν*, & *δωρον*, le *souper*, parcé

qu'après ce repas il n'y a plus de travail, *δένου πάνυεται*. Mais ces noms ont esté souvent mis l'un pour l'autre ; de sorte que pour les bien expliquer, il faut avoir égard au temps dont il est parlé dans les endroits en question ; car on voit souvent que ces trois repas n'en font que deux, leur desjeuner, *ἀείων*, estant le mesme que le disner, *δείπνον*, mais pris de meilleure heure. On ne s'est pas contenté de ces trois repas, on en adjoute un quatrième appellé *δειλιόν*. Les uns veulent que ce soit ce que nous appellons le *gouster*, entre le disner & le souper : & les autres que ce soit ce repas que l'on faisoit après le souper, & que les Romains appelloient *comessationem*. Mais je croy que ce repas estoit inconnu du temps d'Homere, & que le vers de ce Poëte sur lequel on se fonde *σὺ δ' ἔργεο δειελίσις*, qu'on lit dans le Liv. suivant doit estre expliqué d'une autre maniere, comme on le verra dans la Remarque.

Page 2. *Et sautant à son cou, il luy baise la teste, les yeux*] L'idée qu'on a eüe que cet Eumée estoit un simple berger, a fait trouver qu'il en use trop familièrement avec son maistre. Mais cette idée est fausse, & comme je l'ay desja dit, Eumée estoit un homme considerable, non seulement par sa naissance, mais encore par son employ.

*Et pour lequel il a eu de mortelles Inquie-*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVI. 39  
tudes] Je croy que c'est ainsi qu'on doit expliquer ce vers,

..... τὸ ἐπ' ἄλγεα πολλὰ μόγησι.

Celle qu'Eustathe luy a donnée, pour lequel il a pris beaucoup de peines, c'est à dire, qu'il a fort bien élevé, ne me paroist ni naturelle ni convenable en cet endroit, jamais on n'a appelé ἄλγεα les peines qu'un pere se donne pour l'éducation de ses enfants.

Page 4. *Et si la couche d'Ulysse est destinée à une éternelle viduité!*] Il y a dans le Grec: *Et si la couche d'Ulysse, vidue de ces espoux, sera abandonnée aux toiles d'araignées.* Il y a icy deux choses à expliquer, la coutume & l'expression. Pour la coutume, je diray seulement que chez les Grecs, & cela passa chez les Romains, les mariez avoient un si grand respect pour leur lit, que quand l'un des deux venoit à mourir, le mary ou la femme qui survivoit & qui venoit à se remarier, ne se servoit plus de ce lit pour ce second mariage, & en faisoit tendre un autre. On peut voir la Remarque de M. Dacier sur le *Lectus genialis in aula est!* De la 1. epist. du 5. liv. d'Horace. Ce lit desert & abandonné a donné lieu à l'expression dont Telemaque se sert icy, *sera abandonné aux toiles d'araignées*, & qui estoit une expression symbolique & proverbiale, pour dire, *ne servira plus, ne sera plus d'aucun usage*, car les araignées font d'ordinaire leurs toiles

dans ce qui est ainsi desert & abandonné. Cette expression estoit même alors fort noble & fort expressive. C'est ainsi qu'Homere dit,

*ὅν δ' ἀγέων ἐλάσσιαι ἀεγέχνια.*

*Vous chasserez les araignées des vaisseaux, pour dire, vous aurez si grand soin des vaisseaux, que les araignées n'y feront plus leurs toiles, à cause des fruits dont ils seront remplis.* Et un autre, pour demander la paix aux Dieux, prie que les araignées fassent leurs toiles sur les armes : *ἀεγέχνας ἐπιύχεται νήματα ὑφάσαι πῆς ὀπλοῖς.* On voit par-là que les Grecs employoient cette maniere de parler dans le serieux & dans le grand. Les Romains n'en ont pas usé de même, ils ne l'ont employée que dans les petites choses, & en badinant comme Catulle dit dans l'Ode à Fabullus,

*. . . . . Nam tui Catulli*

*Plenus sacculus est araneorum.*

Chaque langue a ses expressions & ses idées. Ceux qui ne sont pas instruits de ces différences, tombent dans des Critiques tres ridicules, comme cela est arrivé à l'Auteur du Parallele, qui n'a pas manqué de relever cet endroit comme tres impertinent. *Telemaque*, dit-il, arrivant chez *Eumée*, luy demande si *penelope* sa mere n'a point espousé quelqu'un de ses Amants. Et il adjoute que le lit d'*Ulysse* doit estre plein d'araignées, faute

SUR L'ODYSSÉE. *Livre XVI.* 41  
*de gens qui y couchent.* Peut-on rien voir de plus ridicule que cette exposition !

*Elle passe les jours & les nuits fort tristement à soupirer & à répandre des larmes]* Quel plaisir pour Ulysse d'entendre ce rapport fait à son fils !

*Asseyez-vous, Etranger]* Telemaque n'est point choqué de voir ce gueux tout couvert de haillons, il ne le rebute point ; bien loin de cela, il ne veut pas mesme prendre sa place. Rien ne marque davantage le grand respect qu'on avoit pour les estrangers.

Page 5. *Il n'est plus mon suppliant, mais le vostre]* Eumée marque par-là son respect à Telemaque, & en mesme temps il rend un tres bon office à Ulysse en le mettant sous sa protection du jeune Prince.

Page 6. *Et la Reyne ma mere est combattue & ne sçait]* Voilà une parole qui devoit donner bien de l'inquietude à Ulysse, & le porter à prevenir ce malheur par sa diligence, en prenant promptement les mesures necessaires pour se défaire des Pour suivants.

Page 7. *Car l'homme le plus vaillant & le plus courageux ne pourroit se defendre contre tant d'ennemis]* Plus Telemaque trouve difficile & impossible mesme l'entreprise de resister aux Pour suivants, plus il releve la prudence & la valeur d'Ulysse, qui non seulement leur resistera, mais qui les fera tous perir.

*Je vous assure que je souffre & que je suis tres affligé*] Il n'y a rien de plus grand & de plus noble que le discours d'Ulyffe ; rien qui marque un courage plus heroïque. Il est choqué de ce qu'il vient d'entendre dire à son fils, que l'homme le plus vaillant & le plus courageux ne pourroit défendre son hoste contre cette foule d'ennemis, & qu'il faut ceder à la force. Il luy fait sur cela une remonstration tres forte, sans manquer pourtant au respect qu'il luy doit, & il luy fait fort bien voir que dans ces extremitez, qui paroissent si dangereuses, il n'y a rien qu'il ne faille tenter, & qu'un Prince à son âge doit plustost perir les armes à la main, que de souffrir tous les jours de nouveaux outrages, & que de se deshonnorer par une tolerance si indigne d'un homme de cœur.

*Est-ce volontairement que vous subissez le joug! ou est-ce, &c.*] Ulyffe rassemble icy les trois choses qui peuvent porter un jeune Prince comme Telemaque à souffrir les desordres qu'on fait chez luy ; la premiere, une certaine foiblesse d'esprit, une imbecillité qui fait qu'on s'accommode à tout ; la seconde, la revolte des sujets qui se déclarent contre luy, qui veulent changer de maistre, & qui prétextent des oracles pour justifier leur rebellion, & la troisiéme, l'abandon de ses freres & de ses proches. Mais dans ces cas-là mesme il fait voir qu'un homme de courage

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVI. 43  
ne s'abandonne pas luy-mesme, & que quoy  
que seul il tente toutes les voyes de se déli-  
vrer & de s'affranchir.

Page 8. *Ou Ulyffe luy-mesme revenu de  
ses voyages, j'espere qu'il reviendra*] Eusta-  
the nous avertit icy que les anciens Critiques  
ont expliqué ainsi cet endroit, *ou Ulyffe luy-  
mesme*, & qu'ils ont retranché le vers suivant,  
*revenu de ses voyages, &c.*

ἐλθεῖ ἀλητευῶν, ἐπὶ γὰρ καὶ ἐλπιδὸς αἶσα.

Parce, disoient-ils, que ce vers ne fait qu'in-  
terrompre cet emportement heroïque d'U-  
lyffe, & qu'ils ont trouvé plus de force à luy  
faire dire tout de suite, *Plust aux Dieux que  
je fusse le fils d'Ulyffe, ou Ulyffe luy-mesme.  
Je veux que l'estranger, &c.* Et d'abord cela  
avoit plû à Eustathe mesme, mais dans la  
suite il a bien vû qu'il y avoit de bonnes rai-  
sons pour conserver ce vers. En effet il est  
tres necessaire; Ulyffe dans son entretien  
s'esloit trop avancé, car en disant, *plust aux  
Dieux que je fusse le fils d'Ulyffe, ou Ulyffe  
luy-mesme*, il avoit donné lieu à quelque  
soubçon qu'il ne fust veritablement Ulyffe,  
c'est pourquoy pour destruire cette impres-  
sion il adjoute avec beaucoup de finesse, *J'es-  
pere qu'il reviendra, il y a encore lieu de l'es-  
perer.* Et par-là il éloigne adroitement le  
soubçon que ses premieres paroles avoient  
pû faire naistre.

*Je veux que l'estranger m'enleve la teste*

*de dessus les espaules*] Il dit l'*estranger*, pout dire un *ennemi estranger*, parce que cet ennemi est ordinairement plus feroce, qu'il insulte mesme aux vaincus après la mort, & que cela marque une calamité plus grande. C'est ainsi que Jeremie dit, *Lamen. 5. 2. Hereditas nostra versa est ad alienos, domus nostra ad extraneos.* C'est ainsi que le Prophete Abdias annonce aux Idumécens qu'ils periront, parce que lorsque les estrangers entrerent à Jerusalem pour la saccager, ils se joignirent à cet ennemi.

*Que si j'estois enfin obligé de ceder au nombre*] Le discours de Telemaque avoit deux parties; la premiere, *Que l'homme le plus vaillant & le plus courageux ne pourroit se defendre contre tant d'ennemis*; & la seconde, *Qu'il faut ceder à la force.* Jusqu'icy Ulysse a répondu à la premiere, & il va répondre à la seconde, en faisant voir que s'il faut ceder à la force, il faut luy ceder, non en se soumettant lâchement à son ennemi, mais en luy résistant, & en mourant l'espée à la main, accablé par le nombre. Voilà la seule maniere honneste de ceder. C'est un sentiment bien heroïque, mais c'est le sentiment que tout homme de courage doit avoir.

Page 16. *Mon cher Eumée, allez promptement apprendre à la sage Penelope*] Telemaque n'oublie pas l'ordre que luy a don-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVI. 45  
 né Minerve au commencement du xv. Liv.  
 d'envoyer Eumée annoncer son retour à Pe-  
 nelope, & Minerve a fort bien menagé cela  
 pour éloigner ce fidelle serviteur, & donner  
 lieu à Ulysse de se faire reconnoistre, car il  
 falloit qu'il fust reconnu premierement par  
 Telemaque. Si la reconnoissance s'estoit fai-  
 te devant Eumée, on auroit perdu celle qui  
 se fera par ce pasteur. Et ce sont ces diffé-  
 rentes reconnoissances qui font un des plus  
 grands plaisirs de la Poésie.

Page 11. *Mais laissons-le encore dans sa  
 douleur, quelque affligé qu'il soit* } C'est le  
 sens, si on lit ἀχρῦμενος πρ. Je sçay bien  
 qu'on peut justifier cette leçon, mais je sçay  
 aussi que cela paroît trop dur pour Telema-  
 que. Pour moy j'en ay d'abord esté choquée,  
 & je ne doute pas qu'Homere n'eust escrit  
 ἀχρῦμενος πρ. *laissons-le dans sa douleur,  
 quelques affligés que nous en soyons.* Quel-  
 que peine que cela nous fasse, dit Telema-  
 que, laissons luy ignorer encore ce qui met-  
 troit fin à ses chagrins. Il me semble que  
 c'est ainsi que Telemaque doit parler.

*La maistresse de l'office* } Comme celle qui  
 estoit la plus fidelle à la maistresse.

Page 12. *Sez chiens l'apperceurent aussi* }  
 Car comme ils ne pouvoient pas la déceler,  
 elle ne se cacha point à eux, & Homere ad-  
 joute cela pour faire entendre que les ani-  
 maux mesmes reconnoissent la Divinité.

Page 13. *Elle le toucha de sa verge d'or*] Homere donne une verge à Minerve, comme l'Escriture sainte en donne quelquefois aux Anges : *Extendit Angelus summitatem virgæ quam tenebat in manu. L'Ange estendit le bout de la verge qu'il avoit à la main.* Jug. 6. 21.

*Et saisi de crainte & de respect, il détourna la vûë*] Comme Telemaque estoit encore enfant quand Ulysse partit pour Troye, il ne peut le reconnoistre. C'est donc avec raison qu'une métamorphose si subite & si merveilleuse luy persuade que ce n'est pas un homme, mais un Dieu.

*De peur que ce ne soit un Dieu*] Je m'estonne qu'Eustathe ne soit point entré icy dans le veritable sens de ces paroles. Ce que Telemaque dit est fondé sur la crainte qu'avoient les premiers hommes quand il voyoient quelqu'un des Dieux. Ils se croyoient si indignes de cette vûë. que quand cela leur arrivoit, & Dieu se manifestoit alors assez souvent aux hommes, ils se croyoient menacez de la mort, ou de quelque grand malheur. Nous en avons plusieurs exemples dans l'Escriture sainte; les Israëlités disent à Moïse, *Loquere tu nobis & audiemus, non loquatur nobis Dominus ne forte moriamur.* Exod. 15. 19. *Gedeon ayant vû que c'estoit l'Ange du Seigneur qui luy avoit parlé, s'écric, hélas, Seigneur, mon Dieu, parce que*

*j'ay vû le Seigneur face à face. Et le Seigneur luy dit, paix pour toy, ne crains point. Videntique Gedeon quod esset Angelus Domini, ait, heu, mi Domine Deus, quia vidi Angelum Domini facie ad faciem. Dixitque ei Dominus, pax tecum, ne timeas, non morieris. Jug. 6. 22. Dans le mesme livre des Juges 13. 22. Manuc ayant vû l'Ange monter au ciel avec la flamme qui s'élevoit de l'autel, dit à sa femme, Morte moriemur, quia vidimus Deum. Nous mourrons, parce que nous avons vû Dieu. C'est la mesme crainte qui fait que Telemaque croyant voir un Dieu, détourne la vûë, & dit, soyez-nous propice, & enfin, espargnez-nous.*

Page 14. *Je suis Ulysse, je suis vostre pere]* C'est ainsi que dans la reconnoissance de Joseph, lorsqu'il se fait reconnoistre à ses freres, il leur dit: *Ego sum Joseph, ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Egyptum.*

*Car jusques-là il avoit eu la force de les retenir]* C'est ainsi que Joseph, après s'estre retenu long-temps, esclata & fondit en larmes: *Non se poterat ultra cohibere Joseph.* Je suis ravie de voir que les plus beaux traits d'Homere, les traits naturels & les plus touchants, sont ceux qui approchent le plus de ces traits originaux qu'on trouve dans l'Escriture sainte.

Page 15. *A moins qu'un Dieu venant à*

*son secours, ne veuille se servir de son pouvoir, & le rendre & vieux & jeune comme il luy plaist*] Les Payens estoient persuadez que Dieu pouvoit rajeunir l'homme le plus avancé en âge. Il n'y a que Dieu qui puisse dire ce que Moïse dit à Aser dans la benediction qu'il donna aux enfans d'Israël: *Sicut dies juventutis tuæ, ita & senectus tua. Ta vieillesse sera comme les jours de ta jeunesse.* Deuteron. 33. 25. C'est dans cette même vûë que David dit dans le Ps. 102. *Renovabitur ut aquila juvenus tua.*

Page 16. *C'est l'ouvrage de Minerve qui preside aux assemblées des peuples*] C'est ce que signifie cette épithete ἀγλαίης, qu'on donnoit à Minerve, pour faire entendre que c'est la Providence de Dieu qui conduit les peuples.

*Il fond en larmes, Ulysse pleure de mesme*] La joye & la surprise ont leurs larmes, & ces larmes sont la premiere expression qu'on donne de ses sentiments. Joseph pleure en se faisant reconnoître à ses freres: *Cumque amplexatus recidisset in collum Benjamin fratris sui, flevit, illo quoque similiter flente super collum ejus. Et se jettant au col de son frere Benjamin & l'embrassant il pleura, Benjamin pleurant de mesme sur le col de Joseph.* Il pleura de mesme sur tous ses freres en les embrassant. *Genes. 45. 14. 15.*

*Et ils poussent des cris*] Car ces larmes estoient

toient accompagnées de cris. *Elevavitque, (Joseph) vocem cum fletu, quam audierunt Egyptii omnisque domus Pharaonis.* Ibid. 45. 2.

Page 17. *Des Pheaciens, gens célèbres dans la marine* ] Pour ne pas fatiguer son Lecteur desja instruit, Homere réduit à six vers toute l'histoire de son retour qu'il a desja expliquée.

Page 18. *Mais nommez-les moy tous, afin que je sçache combien ils sont, & quels hommes ce sont* ] La prudence veut qu'un homme connoisse les ennemis qu'il a à combattre, & non seulement qu'il en sçache le nombre, mais qu'il en connoisse la qualité, afin qu'il prenne sur cela ses mesures.

*Je ne croy pas possible que deux hommes seuls combattent un si grand nombre de vaillants hommes* ] La proposition d'Ulysse a effrayé Telemaque, car il a une grande idée de la valeur de ces Pour suivants. Mais ils ne sont pas si braves qu'il se l'imagine.

Page 19. *Ils ont avec eux le heraut Medon, le chancre divin & deux cuisiniers* ] Ils sont donc en tout cent dix-huit, en y comprenant les cuisiniers, le heraut & le chancre. Mais ces deux derniers ne doivent pas estre comptez parmi les ennemis d'Ulysse. Aussi ne periront-ils pas avec les autres.

Page 20. *Quoy-qu'assis au dessus des nuées, ils font sentir de-là leur pouvoir à tous*

*les hommes & à tous les Dieux]* Jupiter & Minerve ne font icy que le Dieu suprefme toujours accompagné de fa fageffe, avec laquelle il conduit tout. Homere releve bien icy la majefté d'un feul Dieu à qui tous les hommes & tous les Dieux obéiffent, & en mettant ces paroles dans la bouche d'un jeune Prince comme Telemaque, il fait bien connoiftre que c'est un sentiment receu & bien eftabli.

*Dés que Mars aura donné dans mon Palais le fignal de cette furieufe attaque]* Il y a mot à mot dans le Grec: *Lorsque la force de Mars fe décidera dans mon Palais entre les Pourfuyvants & nous.* Il appelle la force de Mars le combat mefme, parce que la force & la valeur y décident de la défaite & de la victoire.

Page 21. *Il eft feur qu'ils ne cederont ni à vos confeils ni à vos remonftrances, car ils touchent à leur dernier moment]* Homere dit icy bien clairement que quand les méchants touchent au moment où ils vont eftre punis de leurs crimes, l'endurciffement volontaire eft monté à fon comble, & qu'il n'y a plus lieu au repentir.

*Dés que Minerve, de qui viennent tous les bons confeils, m'aura envoyé fes infpirations, je vous feray un figne de teffe]* Cela ne fera pas neceffaire, car la fortune leur donnera un temps plus favorable qu'Ulyffe n'ofe

esperer, comme on le verra au commencement du XIX. Liv. On peut voir-là la premiere Remarque.

*Vous prendrez toutes les armes qui sont dans l'appartement bas*] Eustathe nous avertit que tout cet endroit des armes a esté marqué par les anciens Critiques d'une pointe & d'une estoile; de l'estoile, pour dire que ces vers sont fort beaux, & de la pointe, pour dire qu'ils sont déplacez & qu'ils appartiennent au commencement du XIX. Liv. La raison de ces Critiques est qu'icy Ulysse ne peut pas sçavoir si ces armes sont dans l'appartement bas, au lieu que dans le XIX. Liv. il le voit de ses yeux. Mais cette raison me paroist tres foible. Ulysse peut sçavoir que les armes sont en bas, parce qu'il les y a laissées, & que c'estoit leur place ordinaire. C'est donc fort à propos qu'il donne icy cet avis à Telemaque, & que dans le XIX. Liv. il luy repete les mêmes choses lorsqu'il est temps de les executer.

Page 22. *Car le fer attire l'homme*] Cela est parfaitement bien dit & tres vray; quand les hommes ont des armes sous la main, il est bien difficile qu'ils ne s'en servent dans la colere; cela les attire & les porte à s'en servir. Aussi remarque-t-on qu'il perit plus d'hommes par l'espée dans les pays où les hommes vont armez, que dans ceux où ils ne portent point d'armes.

*Et que vous ne ruiniez par-là vos desseins]* Car Penelope offensée de cette insolence, ne voudroit jamais prendre un mary parmi ces Princes qui auroient versé le sang dans son Palais.

*Vous ne laisserez que deux espées, deux javelots & deux boucliers]* Car Ulysse compte qu'il sera seul avec son fils à attaquer ces Pour suivans. Il se joindra à eux deux domestiques, & alors on pensera aux moyens de leur fournir des armes.

*Dont nous nous servirons quand nous voudrons les immoler]* Au lieu de ἐπιδοῦντες, je croy qu'Homere avoit escrit ἐπιδοῦντες, car il me semble que le sens demande un futur, à moins qu'on explique cet ἐπιδοῦντες, *quand la fureur se sera emparée de nostre esprit.*

Page 23. *Si vous estes de mon sang]* Cette expression est familiere à Homere, & nous l'avons retenuë. Il y a dans ce Poëte beaucoup de façons de parler qui ont passé dans nostre langue.

*Gardez-vous bien de dire à qui que ce soit qu'Ulysse est dans le Palais]* Le secret est la source de tous les grands succès dans les affaires difficiles. Aussi une des grandes qualitez d'Ulysse, qui estoit si éloquent, c'estoit la taciturnité & le secret, & c'est à cette qualité seule qu'il veut reconnoître son fils.

*Et que je ne suis ni imprudent ni foible]*

C'est ce que signifie proprement

.... οὐδὲ γὰρ π χαλιφροσύνη μ' ἔχουσιν.

Ce mot χαλιφροσύνη marque la foiblesse d'esprit & l'imprudence, qui sont les deux causes de ce qu'on parle trop & qu'on ne peut garder secret. L'imprudence fait qu'on ignore l'utilité d'une parole tuë, & les mauvais effets d'une parole laschée mal à propos; & la foiblesse fait qu'on ne peut taire ce qu'on doit tenir caché.

*Mais je prendray la liberté de vous re-  
presenter*] Homere fait icy honneur à Tele-  
maque, & montre que ce n'est pas sans rai-  
son qu'il l'a appelé *sage*, car il donne à son  
perc un meilleur conseil que celui qu'il pro-  
posoit. Ce Poëte fait entendre par-là que les  
hommes âgez & le plus consommés en sa-  
gesse & en experience peuvent recevoir des  
avis utiles des plus jeunes & de ceux qui ont  
le moins d'experience.

Page 24. *Contentez-vous donc d'examiner  
les démarches des femmes du Palais*] Car  
estant toutes ensemble exposées à ses yeux,  
il pouvoit facilement & sans perdre aucun  
temps examiner leur conduite, au lieu que  
les autres domestiques estant dispersés dans  
ses maisons de campagne, il falloit un temps  
infini pour les taster.

*S'il est vray que vous ayez vu un prodige*] Car si ce prodige vient de Jupiter, on doit  
avoir cette confiance qu'il aura son effet,

ainsi il n'est pas necessaire de prendre des mesures si éloignées, il faut s'asseurer seulement de ce que la prudence ne permet pas de negliger.

*Pendant cette conversation d'Ulysse & de Telemaque, le vaisseau qui avoit porté ce jeune Prince à Pylos, arriva à Ithaque*] Ce vaisseau a donc esté le soir du jour précédent, toute la nuit & une partie de la matinée de ce jour là à aller au port de la ville d'Ithaque du lieu où Telemaque avoit débarqué; car il faut se souvenir que Telemaque, pour éviter les Pursuivants, avoit pris un grand détour, qu'il avoit mis pied à terre à la rade septentrionale, & que son vaisseau pour retourner à Ithaque avoit doublé toute l'isle du costé du couchant. Voilà pourquoy il n'arrive que le lendemain, & c'est ce qui fait que le heraut parti du vaisseau & Eumée parti de la maison de campagne, se rencontrent en chemin, allant tous deux porter à Penelope la nouvelle de l'arrivée de son fils.

Page 25. *Le heraut luy dit devant toutes ses femmes, &c. mais Eumée s'approchant de son oreille*] Homere marque bien la difference des caracteres; le heraut, qui n'estoit pas mal intentionné, mais qui estoit estourdi, parle à la Reyne devant tout le monde, mais Eumée, qui estoit sage & prudent, s'approche de son oreille & luy parle bas.

Page 27. *Je puis vous assurer que ce sont*

les Dieux eux-mêmes qui ont garanti cet homme] Antinoüs fait à l'assemblée le rapport de son voyage, & en voulant s'excuser & excuser les compagnons, & faire voir que ce n'est pas leur faute si Telemaque n'est pas tombé dans le piège qu'ils luy avoient tendu, il montre évidemment que ce Prince est aimé des Dieux, & que c'est contre leur volonté même qu'ils le poursuivent. Homere met icy dans un grand jour la folie & l'aveuglement des méchants, ils connoissent l'énormité de leurs crimes & ils ne laissent pas de les continuer, se flatant toujours qu'ils seront plus heureux qu'ils n'ont esté, & que leurs finesses prévaudront sur la sagesse de Dieu même.

Page 28. *Tendons-luy donc icy tous ensemble d'autres embusches*] Mais les Dieux qui l'ont sauvé de ces premières embusches, n'auront-ils pas la force de le sauver encore de celle cy! Voilà comme la passion aveugle.

*Avant qu'il ait appelé tous les Grecs à une assemblée*] Car ils avoient tout sujet de craindre que dans cette assemblée ceux qui estoient encore fidèles à Telemaque, n'entraînaissent ceux qui avoient embrassé leur parti.

Page 29. *Prevenons-le, & allons le tuer à sa campagne ou sur le chemin*] C'estoit sans doute le moyen le plus sûr de se défaire de

ce Prince. Mais les Dieux, qui vouloient le sauver, empêchent qu'on ne suive cet avis. Homere jette icy son Lecteur dans une véritable allarme, & il luy fait un grand plaisir, en le rassurant par le discours d'Amphinomus.

*Cessons donc de nous tenir tous dans sa maison à manger son bien*] Voilà l'avis le plus sage, mais comme les Dieux n'ont pas permis pour le salut de Telemaque que le mauvais avis fust suivi, ils ne permettront pas non plus pour la perte des Pour suivants que le bon soit agréé, car il faut que ces Pour suivants perissent.

*Et qu'elle épouse celuy qui luy fera les plus grands avantages & qui luy est destiné*] Voicy encore de ces paroles qui ont un sens caché & prophétique, que celuy qui parle n'entend point & que le Lecteur instruit penetre. Penelope n'espousera qu'Ulysse, qui est seul le mary qui luy a esté destiné & qui luy fera les plus grands avantages, car il la délivrera de ses ennemis & la restablira Reyne & souveraine.

Page 30. *Et le moins desagréable aux yeux de Penelope*] Il luy estoit desagréable, parce qu'il estoit du nombre des Pour suivants, mais il luy estoit moins desagréable que les autres, parce qu'il avoit quelque sorte de justice & de moderation.

*C'est une chose terrible que de porter ses*

*mains parricides sur un Roy*] Car les Roys sont sacrez, & c'est attaquer la Divinité que d'attenter à leur personne. Cela ressemble fort à ce que dit David à Abisaï, lorsqu'estant entrez tous deux dans le camp de Saül, & ayant trouvé ce Prince endormi au milieu de ses troupes, Abisaï voulant le percer de sa pique, *Ne interficias eum*, luy dit ce saint Roy, *quis enim extendet manum suam in Christum Domini & innocens erit?* Sam. 1. 26. 9.

*Si ses oracles sacrez approuvent ce meurtre*] Strabon, liv. 7. nous apprend que les anciens Critiques avoient écrit tout autrement ce vers, & qu'au lieu de *Σέμυσις*, les oracles, ils avoient mis *μοῦσοι*, entendant par ce mot les Prestres de Dodone, dont le temple estoit sur le mont Tomare, & qui de-là furent appellez *Tomares*, comme qui diroit *gardiens du mont Tomare*: ainsi il faudroit traduire, *si les Prestres de Dodone approuvent ce meurtre*. Car, disoient-ils, il est beaucoup mieux d'écrire *μοῦσοι* que *Σέμυσις*, parce que jamais Homere ne s'est servi du mot *Σέμυσις* pour dire *des oracles*, & qu'il l'a toujours employé pour signifier des conseils, des résolutions, des loix. Mais il paroist que Strabon n'est pas de cet avis, car il ajoute qu'il est plus simple & plus naturel d'entendre icy par ce mot *Σέμυσις*, *la volonté, les ordres de Dieu, ses décisions* déclat-

*tées par des oracles, & qui sont regardées comme des loix, Σέμσεις Διός, estant icy ce qu'il appelle ailleurs Διός βουλή, l'ordre de Jupiter. En effet, pourquoy les oracles ne pourroient-ils pas estre appelez Σέμσεις! ne sont-ils pas les arrests, les décisions de la justice de Dieu? Mais, comme Casaubon l'a remarqué, ces anciens Critiques se sont trompez quand ils ont asseuré que jamais Homere ne s'est servi de ce mot Σέμσεις pour dire des oracles, car il est expressement dans l'hymne à Apollon,*

..... Καὶ ἀγγέλουσι Σέμσεις.

Φόβου Ἀπόλλωνος χροσπύρου.

*Et ils annoncent les oracles d'Apollon, &c. On dira que cet hymne n'est pas reconnu de beaucoup de sçavants pour estre d'Homere, mais l'Antiquité le luy a attribué, & il est certainement tres ancien. D'ailleurs Strabon employe le mot Σέμσεις pour dire des oracles. Dans les oracles qui nous restent, on lit souvent Σέμσεις pour dire rendre des oracles. Et dans Elien, liv. 3. chap. 43. & 44. οὐ σε Σέμσεις, signifie, je ne vous rendray point d'oracle. Aussi Hesychius n'a pas fait difficulté de marquer, Σέμσεις, μαρτύρια, χροσπύροι, δίκαια, νόμοι. Le mot Σέμσεις signifie des oracles, des réponses des Dieux, des arrests, des loix.*

*Je seray le premier à l'exécuter] Amphionus ne pouvoit pas ouvrir un meilleur*

avis pour sauver Telemaque, car il estoit bien seur que Jupiter n'approuveroit pas ce meurtre, & d'ailleurs pour aller consulter son oracle il falloit du temps.

*Cependant la sage Penelope prit la résolution d'aller trouver ces siers Pourſuivants*] Penelope ne se monroit à ces Princes que tres rarement, & toujours pour des necessitez pressantes.

Page 31. *Car le heraut Medon qui avoit entendu tout ce qu'Antinoüs avoit dit*] Après ce vers, Eustathe en fait suivre un qui ne paroist pas dans la pluspart des éditions & qui m'est fort suspect :

Αὐτῆς ἐκτὸς τῶν οἰῶν ἢ ἐνδοῦς μὴν ὕφαινον.  
*Car il estoit hors de la cour, & ils deliberoient dans la cour mesme.* Ou je n'ay pas bien compris la situation des Pourſuivants & le lieu où ils tiennent leur conseil, ou ce vers ne peut s'accommoder avec ce que le Poëte en a dit: il me semble qu'il a dit plus haut, Qu'ils sortirent tous du Palais, & qu'ils s'assemblerent hors de la cour,

Ἐκ ἐκτὸς τῆς μεγάλης περὶ μέγα πύλης  
 αὐτῆς.

Mot à mot: *Ils sortirent du Palais au de-là de la grande muraille de la cour.* Et une marque bien seure qu'ils estoient hors de la cour, c'est qu'ils virent le vaisseau qui estoit dans le port; comment l'auroient-ils vü s'ils avoient esté dans la cour mesme derriere

cette haute muraille? Cela estant, il est clair que ce dernier vers, qui dit que Medon estant hors de la cour, entendit les resolutions qu'on prenoit dans la cour mesme, ne peut subsister, car il contredit le premier. Il est vray qu'on peut le corriger de cette maniere,

*Αὐλῆς ἐνθὸς τῶν, οἷσ' ἔκπθε μῆτιν ὑφαινον.*

*Estant dans la cour, car les Pourſuivants estoient assemblez hors de la cour. De cette maniere la contradiction est ostée, & il n'y a plus de difficulté.*

*Sans aucun respect pour une maison dont vous estes les suppliants]* J'ay suivi icy le sens plus que les mots. Il y a dans le texte, οὐδ' ἰκέτας ἐμπάσαι: & vous ne respectez pas vos suppliants. Expression qui rend d'abord ce passage fort difficile, car on ne voit pas tout d'un coup comment Penelope peut dire à Antinoüs qu'il ne respecte pas ses suppliants, puisque c'est luy au contraire qui est le suppliant. Mais il n'y a qu'un mot à dire pour s'expliquer. C'est que le terme ἰκέτας est actif & passif, il signifie également le suppliant & celuy qui le reçoit, comme Didyme & Eustathe après luy, l'ont fort bien remarqué. Τοῖς προσδεχομένοις ἰκέτας ὀνόμασεν ἑμωυμῶς αὐτοῖς πῖς ἰκετεύουσιν. Il a appelé ἰκέτας suppliants ceux qui reçoivent les suppliants, comme les suppliants eux-mesmes. C'est comme le mot *hoste*, qui signifie celuy qui est receu dans une maison & celuy qui le reçoit.

HOMÈRE employe icy *ixétes* dans le dernier sens, pour marquer la maison où le pere d'Antinoüs avoit esté suppliant, comme il va l'expliquer. J'ay mis ce passage à la maniere la plus ordinaire.

*Jupiter a esté le témoin de cette alliance, & cette alliance deffend à ceux qu'elle a unis, toutes voyes de se nuire*] Dés qu'un homme avoit esté receu suppliant chez quelqu'un, cela lioit ces deux maisons par des liens sacrez qui ne permettoient plus aucunes voyes de fait entre elles, comme à Rome entre les patrons & les clients. Cette alliance contractée par cet estat de suppliant adjoutoit à ses propres liens ceux de l'hospitalité qui estoient aussi sacrez.

Page 32. *Tu deshonorés & tu ruines sa maison*] Tout ce discours de Penelope est plein de force. Elle rassemble icy tout ce que le sujet peut fournir de plus vif & de plus touchant. *Tu deshonorés & tu ruines sa maison*, la maison d'un Prince qui a sauvé la tienne. *Tu poursuis sa femme*, la femme de ton bienfaicteur. *Tu assassines son fils*, ce fils que les loix de suppliant & celles de l'hospitalité rendent sacré pour toy, & pour le salut duquel tu dois exposer ta propre vie. *Et tu m'accables de tristesse & de chagrins*, cela est encore plus fort & marque plus de folie; tu accables de chagrins & de tristesse non seulement une personne que tu dois respec-

ter par les raisons qu'on vient de dire, mais une personne à qui tu veux plaire, que tu veux espouser; cela est inouï qu'un homme offense une femme dont il veut se faire aimer.

*Ayez bon courage & ne vous affligez point]*

Le discours d'Eurymaque est tout ironique, & a un sens caché bien différent de celui que ses paroles présentent, car il veut dire que Telemaque ne mourra que de sa main, qu'il le tuera luy-mesme dès que Jupiter se fera déclaré. Homere le confirme luy-mesme dans la suite.

Page 33. *On verra bien-tost couler son sang le long de ma pique]* Il semble qu'il dise qu'on verra bien-tost couler le sang de celui qui attentera à la vie de Telemaque, mais dans la verité il veut dire que l'on verra bien-tost couler le sang de Telemaque luy-mesme.

*Je me souviens que dans mon enfance, Ulyse le destructeur de villes me prenant sur ses genoux]* Eurymaque dit cecy en se moquant, car il ramasse & fait valoir les petites marques de bonté qu'Ulyse luy avoit données dans son enfance, comme si c'estoient les seules obligations qu'il luy eust, & il ne parle pas des obligations essentielles qu'il avoit à un bon maistre comme Ulyse qui traitoit son peuple plustost en pere qu'en Roy.

*Mais pour celle que les Dieux luy envoie-  
ront, il n'y a personne qui puisse l'en garen-  
tir*] Il semble qu'il dise que Telemaque n'a  
à craindre que la mort naturelle, & que com-  
me il est ordonné à tous les hommes de  
mourir, il mourra aussi-bien que les autres  
quand son heure sera venuë; mais ces paro-  
les ont un sens caché bien différent, & qui,  
comme Eustathe l'a fort bien vû, a rapport  
à ce qu'a dit Amphinomus, *Que si les oracles  
sacrez de Jupiter approuvent le meurtre de  
Telemaque, il sera le premier à l'exécuter.*  
Eurymaque entend donc que quand les ora-  
cles se seront expliquez & auront approuvé  
la mort qu'on prépare à ce jeune Prince, il  
ny a personne qui puisse l'en garentir, &  
qu'on le tüera pour obéir à l'oracle. Ce dis-  
cour ironique est le discours d'un insensé qui  
a bonne opinion de luy-mesme.

Page 35. *Comme je traversois la colline  
de Mercure*] C'estoit une colline près d'I-  
thaque, & on l'appelloit de *Mercure*, parce  
que les collines estoient ordinairement con-  
sacrées à ce Dieu, & estoient appellées de son  
nom. C'est ainsi que près de Carthage il y  
avoit un promontoire appellé *Hermea*, ἐρ-  
μεία ἄρα τραχία, dit Strabon. Et l'on  
prétend que cela est fondé sur ce que Mer-  
cure, qui estoit le heraut & le messager des  
Dieux, avoit nettoyé tous les chemins dans  
ses frequents voyages, & que quand il trou-

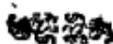
voit des pierres, il les jettoit hors du chemin & en faisoit un monceau, & que de-là tous les monceaux de pierres estoient appelez *ἔρμαιοι, Mercurii*. C'est de ces monceaux de pierres appelez *Mercur*, que je croy qu'il faut entendre cet endroit de Salomon, Proverb. 27. 8. *Sicut qui mittit lapidem in acervum Mercurii, ita qui tribuit insipienti honorem*. Ce sage Roy compare l'action de celui qui comble d'honneur un fou, à celle d'un homme qui par devotion jette une pierre sur un de ces monceaux de *Mercur*. L'un & l'autre agissent en vain, car le fou n'est non plus un homme que *Mercur* est un Dieu, & l'honneur qu'on fait à un fou luy est aussi inutile que l'est à *Mercur* la pierre que l'on jette sur le monceau qui luy est consacré.



---

## Argument du Livre XVII.

**T**Elemaque part de la maison d'Eumée & arrive dans son Palais. Il raconte à sa mere les principales particularitez de son voyage. Ulysse ensuite est mené à la ville ; pendant qu'Eumée entre dans la salle où les Poursuivants estoient à table, Ulysse à la porte du Palais est reconnu par son chien, qu'il avoit laissé en partant pour Troye, & qui meurt de joye d'avoir vû son maistre. Eumée s'en retourne chez luy, & Ulysse demeure avec les Princes.





# L'ODYSSE'E

## D'HOMERE.

---

### LIVRE XVII.

**D**E's que la belle aurore eut annoncé le jour, le fils d'Ulyffe mit ses brodequins, & prenant une pique, il se disposa à se mettre en chemin pour s'en retourner à la ville. Mais avant que de partir, il parla ainsi à son fidelle Eumée :

» Mon cher Eumée, je m'en vais à  
 » la ville, afin que ma mere ait la con-  
 » solation de me voir, car je suis seur  
 » que pendant qu'elle ne me verra  
 » point, elle ne mettra fin, ni à ses re-  
 » grets ni à ses larmes : le seul ordre  
 » que je vous donne en partant, c'est

de mener vostre hofte à la ville où «  
 il mendiera fon pain ; les gens cha- «  
 ritables luy donneront ce qu'ils «  
 voudront , car pour moy les cha- «  
 grins dont je fuis accablé , & le mal- «  
 heureux eſtat où je me trouve ne «  
 me permettent pas de me charger «  
 de tous les eſtrangers. Si vostre hof- «  
 te eſt faſché , fon mal luy paroiftra «  
 encore plus infupportable , j'aime à «  
 dire toujours la verité. «

Ulyſſe prenant la parole , luy «  
 répondit : Mon Prince , je ne «  
 fouhaite nullement d'eſtre retenu «  
 icy ; un mendiant trouve beaucoup «  
 mieux de quoy ſe nourrir à la ville «  
 qu'à la campagne. A mon âge je «  
 ne ſuis point propre à eſtre aux «  
 champs , & à y rendre les ſervices «  
 qu'un maifre attendroit de moy ; «  
 vous n'avez qu'à partir ; celui à «  
 qui vous venez de donner vós or- «  
 dres , aura ſoin de me mener dès que «  
 je me ſeray un peu chauffé , & que «  
 le temps ſera adouci vers le haut du «

» jour, car je n'ay que ces méchants  
 » habits, & je crains que le froid du  
 » matin ne me faiffie, car vous dites  
 » que la ville est assez loin d'icy.

Il dit, & Telemaque fort de la maison, & marche à grands pas, méditant la ruine des Pourfuivants. En arrivant dans son Palais, il pose sa pique près d'une colomne & entre dans la salle. Euryclée sa nourrice, qui estendoit des peaux sur les sieges, l'apperçoit la premiere, & les yeux baignez de larmes, elle court au devant de luy. Toutes les femmes du Palais l'environnent en mesme temps & l'embrassent en jetant de grands cris. La sage Penelope descend de son appartement, elle ressembloit parfaitement à Diane & à la belle Venus. Elle se jette au cou de son fils, le serre tendrement entre ses bras, & luy baisant  
 » la teste & les yeux, Mon cher Te-  
 » lemaque, luy dit-elle, d'une voix  
 » entreçoupée de soupirs, vous estes

donc venu ! agréable lumière ! Je «  
 n'espérois pas de vous revoir de ma «  
 vie depuis le jour que vous vous «  
 embarquastes pour Pylos contre «  
 mon sentiment & à mon insceu , «  
 pour aller apprendre des nouvelles «  
 de vostre perc ! Mais dites-moy, je «  
 vous prie , tout ce que vous avez «  
 appris dans vostre voyage, & tout «  
 ce que vous avez vû. «

Ma mere, luy répondit le prudent «  
 Telemaque, ne m'affligez point par «  
 vos larmes, & n'excitez point dans «  
 mon cœur de tristes souvenirs, puis- «  
 que je suis eschappé de la mort qui «  
 me menaçoit. Mais plustost mon- «  
 tez dans vostre appartement avec «  
 vos femmes, purifiez-vous dans un «  
 bain, & après avoir pris vos habits «  
 les plus propres & les plus magni- «  
 fiques, adressez vos prieres aux «  
 Dieux, & promettez-leur des he- «  
 catombes parfaites, si Jupiter me «  
 donne les moyens de me venger de «  
 mes ennemis. Je m'en vais à la place «

» pour faire venir un estrangier qui  
 » s'est refugié chez moy, & qui m'a  
 » suivi à mon retour de Pylos, je l'ay  
 » envoyé devant avec mes compa-  
 » gnons, & j'ay ordonné à Pirée de  
 » le mener chez luy, & de le traiter  
 » avec tout le respect & tous les égards  
 » que l'hospitalité demande.

Ce discours de Telemaque fit  
 impression sur l'esprit de Penelope.  
 Elle monte dans son appartement  
 avec ses femmes ; elle se purifie  
 dans le bain, & après avoir pris ses  
 habits les plus magnifiques, elle  
 adresse ses prieres aux Dieux & leur  
 promet des hecatombes parfaites, si  
 Jupiter fait retomber sur la teste de  
 leurs ennemis toutes leurs violen-  
 ces & leurs injustices.

Cependant Telemaque sort du  
 Palais une pique à la main & suivi  
 de deux grands chiens. Minerve  
 luy donna une grace toute divine.  
 Le peuple, qui le voyoit passer, es-  
 toit dans l'admiration. Les Princes

s'empresrent autour de luy & luy font leurs compliments dans les termes les plus gracieux & les plus polis, lorsque dans leur cœur ils meditoient sa perte. Telemaque se tira de cette foule, & alla plus loin dans un lieu où estoient Mentor, Antiphus & Halitherse, les meilleurs amis de son pere & les siens. Il s'assit avec eux, & dans le moment qu'ils luy demandoient des nouvelles de son voyage, on vit le brave Pirée qui menoit à la place l'estrangeur qui luy avoit esté confié. Telemaque se leve promptement & va au devant de luy; Pirée, en s'abordant, luy dit, Ordonnez tout à l'heure à des femmes de vostre Palais de venir chez moy, afin que je vous envoie les presents que Menelas vous a faits.

Le prudent Telemaque luy répond: Pirée, nous ne sçavons pas encore ce que tout cecy pourra devenir. Si les fiers Pour suivants

» viennent à bout de me tuer en traif-  
 » tres dans mon Palais & de partager  
 » mes biens, j'aime mieux que vous  
 » ayez ces presens qu'aucun deux, &  
 » si j'ay le bonheur de les faire tom-  
 » ber sous mes coups, alors vous au-  
 » rez le plaisir de les faire porter chez  
 » moy, & je les recevray avec joye.

En finissant ces mots il prit l'es-  
 tranger Theoclymene & le mena  
 dans son Palais. Dès qu'ils furent  
 entrez ils se mirent au bain. Après  
 que les femmes les eurent baignez  
 & parfumez d'essences, & qu'elles  
 leur eurent donné des habits ma-  
 gnifiques, ils se rendirent dans la  
 salle & s'assirent sur de beaux sie-  
 ges; une belle esclave porta une ai-  
 guiere d'or sur un bassin d'argent,  
 leur donna à laver, leur dressa une  
 table propre, que la maistresse de  
 l'office couvrit de toutes sortes de  
 mets qu'elle avoit en reserve; Pe-  
 nelope entre dans la salle, s'assied  
 vis à vis de la table près de la porte  
 avec

D'HOMERE. *Liv. XVII.* 73  
avec sa quenouïlle & ses fuseaux.  
Quand le Prince & son hoste Theoclymene eurent fini leur repas, la Reyne prenant la parole, dit :

Telemaque, je vais donc remonter dans mon appartement, & je me coucheray ce soir dans cette triste couche, témoin de mes soupirs, & que je baigne toutes les nuits de mes larmes depuis le malheureux jour que mon cher Ulysse a suivi les fils d'Atrée à Ilion ; & avant que les sers Pour suivans reviennent dans ce Palais, vous n'avez pas encore daigné m'informer, si vous avez appris quelque nouvelle du retour de vostre pere.

Je vous diray tout ce que j'ay appris, répondit Telemaque ; nous arrivâmes à Pylos chez le Roy Nestor, qui me receut comme un pere reçoit son fils unique revenu d'un long voyage ; ce Prince me traita avec la mesme bonté & la mesme tendresse. Il me dit qu'il

» n'avoit appris aucune nouvelle  
 » d'Ulyffe, & qu'il ne ſçavoit ni s'il  
 » eſtoit en vie, ni s'il eſtoit mort, mais  
 » en meſme temps il me confeilla  
 » d'aller chez le fils d'Atréc, chez le  
 » vaillant Menelas, & me donna un  
 » char & des chevaux & le Prince ſon  
 » fils ainé pour me conduire. Là j'ay  
 » vû Helene, pour laquelle les Grecs  
 » & les Troyens ont livré par la vo-  
 » lonté des Dieux tant de combats &  
 » ſoutenu tant de travaux devant les  
 » murs de Troye. Menelas me re-  
 » ceut avec beaucoup de bonté, Il  
 » me demanda d'abord ce qui m'a-  
 » menoit à Lacedemone ; je luy dis  
 » le ſujet de mon voyage, & voicy  
 » ce qu'il me répondit :

» Grands Dieux ! ſ'eſcria-t-il, ces  
 » laſches aspirent donc à la couche  
 » de cet homme ſi vaillant & ſi re-  
 » nommé ! Il en fera d'eux comme  
 » de jeunes faons qu'une biche a por-  
 » tez dans le repaire d'un lion ; après  
 » les y avoir poſez comme dans un

asyle, elle s'en va dans les pastura- «  
 ges sur les collines & dans les val- «  
 lées; le lion de retour dans son re- «  
 paire, trouve ces hostes & les met «  
 en pieces; de mesme Ulyffe revenu «  
 dans son Palais mettra à mort tous «  
 ces insolents. Grand Jupiter, & «  
 vous Minerve & Apollon, que ne «  
 voyons-nous aujourd'huy Ulyffe «  
 tel qu'il estoit autrefois, lorsque «  
 dans la ville de Lesbos il se leva «  
 pour lutter contre le redoutable «  
 Phylomelide qui l'avoit deffié. Il «  
 le terrassa, & réjouit tous les Grecs «  
 par cette insigne victoire. Ah, si «  
 Ulyffe au mesme estat tomboit «  
 • tout à coup sur ces Pour suivants, «  
 ils verroient bien-tost leur dernier «  
 jour, & ils feroient des nopces bien «  
 funestes! Sur toutes les choses que «  
 vous me demandez, continua-t-il, «  
 je ne vous tromperay point, & je «  
 vous diray sincerement tout ce que «  
 le vieux Dieu marin m'a appris; je «  
 ne vous cacheray rien. Il m'a dit «

» qu'il avoit vû Ulyffe accablé de  
 » déplaifirs dans le Palais de la Nym-  
 » phe Calypfo qui le retenoit malgré  
 » luy. Il ne peut absolument retour-  
 » ner dans fa patrie, car il n'a ni vaif-  
 » feau ni rameurs qui puiffent le con-  
 » duire fur la vafte mer.

» Voilà ce que m'a dit le vaillant  
 » Menelas, après quoy je fuis parti  
 » de chez luy pour revenir à Itha-  
 » que. Je me fuis rembarqué à Pylos,  
 » & les Dieux m'ont envoyé un vent  
 » favorable qui m'a conduit tres heu-  
 » reufement.

Ces paroles toucherent Penelo-  
 pe & rallumerent dans fon cœur  
 quelque rayon d'efperance. Le de-  
 vin Theoclymene fe levant alors ,  
 » & s'adreffant à la Reyne, dit : Gran-  
 » de Reyne, Menelas n'est pas affez  
 » bien informé, efoutez ce que j'ay  
 » à vous dire. Je vais vous faire une  
 » prophetie que l'événement justi-  
 » fiera : Je prends à témoin Jupiter  
 » avant tous les Immortels, cette ta-

ble hospitaliere qui m'a receu, & ce foyer sacré où j'ay trouvé un asyle, qu'Ulyffe est dans sa patrie, qu'il y est caché, qu'il voit les indignitez qui s'y commettent, & qu'il se prépare à se venger avec esclat de tous les Pourfuiants. Voilà ce que m'a signifié l'oyseau que j'ay vû pendant que j'estois sur le vaisseau & que j'ay fait voir à Telemaque.

Ah, estranger, repartit la sage Penelope, que vostre prophetie s'accomplisse comme vous le promettez, vous recevrez bien-tost des marques de ma bienveillance, & je vous feray des presens si riches, que tous ceux qui vous verront vous diront heureux.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, les Princes passaient le temps devant le Palais à jouer au disque & à lancer le javelot dans la mesme cour qui avoit esté si souvent le theatre de leurs insolences. Mais

l'heure de dîner estant venuë, & les bergers ayant amené des champs l'élite des troupeaux selon leur coutume, Medon s'approche d'eux; c'estoit de tous les herauts celuy qui leur estoit le plus agréable, & ils luy faisoient l'honneur de l'admettre à leurs festins. Il leur parla en ces termes: Princes, vous vous estes assez divertis à ces sortes de jeux & de combats, entrez dans le Palais, afin que nous nous mettions à préparer le dîner. Ce n'est pas une chose si desagréable de dîner quand l'heure est venuë.

Tous les Poursuivants obéissent à cette remontrance; ils cessent en mesme temps leurs jeux, entrent dans le Palais, quittent leurs manaux & se mettent à égorger des moutons, des chevres, des cochons engraissez & un bœuf. Ils offrent les prémices aux Dieux, & le reste est servi pour leur repas.

Cependant Ulysse & Eumée se

préparoient à prendre le chemin de  
 la ville. Avant que de partir, Eu-  
 mée dit à Ulyffe, Mon hôte, puis-  
 que vous souhaitez d'aller aujour-  
 d'huy à la ville, je vous y condui-  
 ray, comme mon maître me l'a  
 ordonné en nous quittant. Je vou-  
 drois bien vous retenir icy & vous  
 donner la garde de mes estables,  
 mais je respecte les ordres que j'ay  
 receus ; je craindrois que Téléma-  
 que ne me fît des reproches, & les  
 reproches des maîtres sont tou-  
 jours fâcheux : partons donc, car  
 le soleil est desja haut, & sur le soir  
 le froid vous seroit plus sensible.

Je connois vostre honnesteré,  
 répond le prudent Ulyffe, & je sçay  
 tout ce que vous voudriez faire  
 pour moy, mais mettons-nous en  
 chemin, je vous prie, soyez mon  
 guide, & si vous avez icy quelque  
 bâton, donnez-le moy pour m'ap-  
 puyer, puisque vous dites que le  
 chemin est rude & difficile.

En disant ces mots il met sur ses espauls sa besace toute rapiécée, qui estoit attachée à une corde, & Eumée luy mit à la main un baston assez fort pour le soutenir. Ils partent en cet estat. Les bergers & les chiens demeurèrent à la bergerie pour la garder. Eumée sans le sçavoir conduisoit ainsi à la ville son maistre & son Roy, caché sous la figure d'un miserable mendiant & d'un vieillard qui marchoit appuyé sur son baston & couvert de méchants habits tout déchirez. Après avoir marché long-temps par des chemins tres raboteux, ils arriverent près de la ville, à une fontaine qui avoit un beau bassin bien revestü, où les habitants alloient puiser de l'eau; c'estoit l'ouvrage de trois freres, Ithacus, Nerite & Polycor. Autour de cette fontaine estoit un bois de peupliers planté en rond & arrosé de plusieurs canaux dont la source tomboit du haut d'une ro-

D'HOMERE. *Liv. XVII.* 81  
che; au dessus de cette roche estoit  
un autel dédié aux Nymphes sur  
lequel tous les passants avoient ac-  
coutumé de faire des sacrifices &  
des vœux. Ce fut-là que Melan-  
thius, fils de Dolius, qui suivi de  
deux bergers, menoit à la ville les  
chevres les plus grasses de tout le  
troupeau pour la table des Princes,  
rencontra Ulysse & Eumée. Il ne  
les eut pas plustost apperceus qu'il  
les accabla d'injures avec toute for-  
te d'indignité, ce qui pensa faire  
perdre patience à Ulysse. Les voi-  
là, s'escria-t-il; un fripon mene un  
autre fripon, & chacun cherche son  
semblable. Dis-moy donc, vilain  
gardeur de cochons, où mènes-tu  
cet affamé, ce gueux dont le ventre  
vuide engloutira toutes les tables,  
& qui usera ses espaulles contre tous  
les chambranles des portes dont il  
faudra l'arracher! Voilà une belle  
figure que tu mènes au Palais parmi  
nos Princes; crois-tu qu'il rempor-

» tera le prix dans nos jeux , & qu'on  
 » luy donnera de belles femmes ou  
 » des trepieds ; il fera trop heureux  
 » d'avoir quelque vieux restes ! Tu  
 » ferois bien mieux de me le donner  
 » pour garder ma bergerie, ou pour  
 » nettoyer ma basse-cour , & pour  
 » porter de la pasture à mes che-  
 » vreaux ; je le nourrirois de petit  
 » lait, & il auroit bien-tost un em-  
 » bonpoint raisonnable. Mais il est  
 » accoutumé à la fainéantise, & il ai-  
 » me bien mieux gueuser que de tra-  
 » vailler. Cependant j'ay une chose à  
 » te dire, & elle arrivera assurement,  
 » c'est que s'il s'avise d'entrer dans le  
 » Palais d'Ulysse , il aura bien-tost  
 » les costes rompuës des escabelles  
 » qui voleront sur luy.

En finissant ces mots il s'appro-  
 che d'Ulysse , & en passant il luy  
 donne un grand coup de pied de  
 toute sa force. Ce coup, quoyque  
 rude, ne l'esbranla point & ne le  
 poussa pas hors du chemin ; il dé-

libera dans son cœur s'il se jetteroit  
 sur cet insolent & s'il l'affommeroit  
 avec son baston, ou si l'élevant  
 en l'air il le froisseroit contre la  
 terre, mais il retint sa colere & prit  
 le parti de souffrir. Eumée tança  
 severement ce brutal, & levant les  
 mains au ciel, il fit à haute voix  
 cette priere aux Nymphes du lieu :  
 Nymphes des fontaines, filles de  
 Jupiter, si jamais Ulysse a fait brus-  
 ler sur vostre autel les cuisses des  
 agneaux & des chevreaux, après les  
 avoir couvertes de graisse, exaucez  
 mes vœux, que ce heros revienne  
 heureusement dans son Palais, &  
 qu'un Dieu le conduise. S'il re-  
 vient, il rabaissera bien-tost cet or-  
 geüil & ces airs de Seigneur que tu  
 te donnes, & l'insolence avec la-  
 quelle tu nous insultes sans sujet,  
 quittant ton devoir pour venir te  
 promener dans la ville & fainéan-  
 ter, pendant que tes méchants ber-  
 gers ruinent les troupeaux de ton  
 maître.

» Ho, ho, répondit Melanthius,  
 » que veut dire ce docteur avec ses  
 » belles sentences ! Puisqu'il est si ha-  
 » bile, je l'envoyeray bien-tost sur  
 » un vaisseau loin d'Ithaque trafi-  
 » quer pour moy. Plust aux Dieux  
 » estre aussi seur qu'aujourd'huy mes-  
 » me Apollon tüera le jeune Tele-  
 » maque dans le Palais avec ses flé-  
 » ches, ou qu'il le fera tomber sous  
 » les coups des Pourfuivants, que je  
 » le fais qu'Ulyssc est mort & qu'il  
 » n'y a plus de retour pour luy.

En finissant ces mots il les quitte & prend les devants. Dés qu'il fut arrivé dans la salle il s'assit à table avec les Princes vis à vis d'Eurymaque auquel il estoit particulierement attaché. Les officiers luy servirent en mesme temps une portion des viandes, & la maistresse de l'office luy presenta le pain.

Ulysse & Eumée estant arrivez près du Palais, s'arrestèrent ; leurs oreilles furent d'abord frappées du

son d'une lyre, car le chantre Phe- «  
 mius avoit desja commencé à chan- «  
 ter. Ulysse prenant alors Eumée «  
 par la main, luy dit, Eumée, voilà «  
 donc le Palais d'Ulysse ? Il est aité «  
 à reconnoistre entre tous les autres «  
 Palais. Il est élevé & a plusieurs «  
 estages ; sa cour est magnifique , «  
 toute ccinte d'une haute muraille, «  
 garnie de crenaux , ses portes sont «  
 fortes & solides ; elle soutiendrait «  
 un siege, & il ne seroit pas aisé de «  
 la forcer. Je voy qu'il y a un grand «  
 repas, car l'odeur des viandes vient «  
 jusqu'icy, & j'entends une lyre que «  
 les Dieux ont destinée à estre la «  
 compagne des festins. «

Vous ne vous trompez pas, re- «  
 prit Eumée, mais voyons un peu «  
 comment nous nous conduirons. «  
 Voulez-vous entrer le premier dans «  
 ce Palais & vous presenter aux «  
 Pour suivants, & j'attendray icy ? «  
 ou voulez-vous m'attendre, j'en- «  
 treray le premier, & vous me sui- «

» vrez bien-toft après , de peur que  
 » quelqu'un en vous voyant feul de-  
 » hors, ne vous chaffe , ou ne vous  
 » maltraite ! Voyez ce que vous ju-  
 » gez le plus à propos.

» Je connois vofre fageffe, repar-  
 » tit Ulyffe, & je penetre vos raifons.  
 » Vous n'avez qu'à entrer le premier  
 » & j'attendray icy ; ne vous mettez  
 » point en peine de ee qui pourra  
 » m'arriver. Je fuis accoutumé aux  
 » insultes & aux coups, & mon cou-  
 » rage s'est exercé à la patience, car  
 » j'ay souffert des maux infinis & fur  
 » la terre & fur la mer, les mauvais  
 » traitemens que je pourray effuyer  
 » icy, ne feront qu'en augmenter le  
 » nombre. Ventre affamé n'a point  
 » d'oreilles ; la faim porte les hom-  
 » mes à tout faire & à tout souffrir.  
 » C'est elle qui met fur pied des ar-  
 » mées , & qui équipe des flottés  
 » pour porter la guerre dans les païs  
 » les plus éloignez.

Pendant qu'ils parloient ainfi,

D'HOMERE. *Liv. XVII.* 87  
un chien nommé *Argus*, qu'Ulyſſe  
avoit élevé, & dont il n'avoit pû  
tirer aucun ſervice, parce qu'avant  
qu'il fuſt aſſez fort pour courir, ce  
Prince avoit eſté obligé de partir  
pour Troye, commença à lever la  
teſte & à dreſſer les oreilles. Il avoit  
eſté un des meilleurs chiens du pays,  
& il chaffoit également les lievres,  
les daims, les chevres ſauvages &  
toutes les beſtes fauves; mais alors  
accablé de vicieſſe & n'eſtant plus  
ſous les yeux de ſon maïſtre, il eſ-  
toit abandonné ſur un tas de fumier  
qu'on avoit mis devant la porte, en  
attendant que les laboureurs d'U-  
lyſſe vinſſent l'enlever pour fumer  
des terres. Ce chien eſtoit donc  
couché ſur ce fumier & tout cou-  
vert d'ordure; dès qu'il ſentit U-  
lyſſe s'approcher, il le careſſa de ſa  
queüe & baïſſa les oreilles, mais il  
n'eut pas la force de ſe lever pour  
ſe traïſner juſqu'à ſes pieds. Ulyſſe,  
qui le reconnut d'abord, verſa des

larmes, qu'il effuya promptement, de peur qu'Eumée ne les apperceust, & adressant la parole à ce fidelle berger, Eumée, luy dit-il, je » m'estonne qu'on laisse ce chien sur » ce fumier; il est parfaitement beau, » mais je ne sçay si sa legereté & sa » vitesse répondoient à sa beauté, ou » s'il estoit comme ces chiens inutiles » qui ne sont bons qu'autour des ta- » bles, & que les Princes nourrissent » par vanité.

» Ce chien, reprit Eumée, appar- » tenoit à un maistre qui est mort » loin d'icy. Si vous l'aviez vû dans » sa beauté & dans sa vigueur, tel » qu'il estoit après le départ d'Ulysse, » vous auriez bien admiré sa vitesse & » sa force. Il n'y avoit point de beste » qu'il n'attaquast dans le fort des fo- » rests dès qu'il l'avoit apperceüe, ou » qu'il avoit relevé les voyes. Presen- » tement il est accablé sous le poids » des années & entierement abandon- » né, car son maistre, qui l'aimoit, est

mort loin de sa patrie, comme je «  
vous l'ay dit, & les femmes de ce «  
Palais, negligentes & paresseuses «  
ne se donnent pas la peine de le «  
soigner, & le laissent perir. C'est la «  
coutume des domestiques, dès que «  
leurs maistres sont absents ou foi- «  
bles & sans autorité, ils se relâchent «  
& ne pensent plus à faire leur de- «  
voir, car Jupiter oste à un homme «  
la moitié de sa vertu, dès le premier «  
jour qu'il le rend esclave. «

Ayant cessé de parler il entre  
dans le Palais & s'en va tout droit  
à la salle où estoient les Pour-  
sui- vants. Dans le moment le chien  
d'Ulyse accomplit sa destinée, &  
mourut de joye d'avoir reveu son  
maistre vingt ans après son départ.

Telemaque fut le premier qui  
apperceut Eumée comme il entroit  
dans la salle; il luy fit signe de s'ap-  
procher. Eumée regarde de tous  
costez pour chercher un siege, &  
voyant celuy de l'officier qui estoit

occupé à couper les viandes pour faire les portions, il le prit, le porta près de la table où estoit Telemaque & s'assit vis à vis. Le heraut luy fait en mesme temps une portion & luy presente la corbeille où estoit le pain.

Ulysse entre bien-tost après luy sous la figure d'un mendiant & d'un vieillard fort cassé, appuyé sur son baston & couvert de méchants haillons. Il s'assit hors de la porte sur le seuil qui estoit de fresne, & s'appuya contre le chambranle qui estoit de cyprés & fort bien travaillé. Telemaque appelle Eumée, & prenant un pain dans la corbeille & de la viande autant que ses deux mains en pouvoient tenir,

» Tenez Eumée, luy dit-il, portez  
 » cela à cet estranger, & dites-luy  
 » qu'il aille demander à tous les Pour-  
 » suivants. La honte est nuisible à  
 » tout homme qui est dans le besoin.

Eumée s'approche en mesme

temps d'Ulyſſe, & luy dit, Eſtran- «  
 ger, Telemaque vous envoie un «  
 pain & cette viande, il vous ex- «  
 horte à aller demander à tous les «  
 Pourſuivants, & il m'a ordonné de «  
 vous dire que les conſeils de la hon- «  
 te ſont pernicieux à ceux qui ſe «  
 trouvent dans la neceſſité. «

Le prudent Ulyſſe ne luy ré-  
 pondit que par des vœux : Grand «  
 Jupiter, s'écrie-t-il, que Telema- «  
 que ſoit le plus heureux des hom- «  
 mes, & que tout ce qu'il aura le «  
 courage d'entreprendre réuſſiſſe ſe- «  
 lon ſes deſirs ! En diſant ces mots «  
 il receut dans ſes mains ce que ſon  
 fils luy envoyoit, le mit à ſes pieds  
 ſur ſa beſace qui luy ſervoit de ta-  
 ble, & ſe mit à manger. Il mangea  
 pendant que le chantre Phemius  
 chanta & joua de la lyre. Son repas  
 fut fini quand le chantre eut achevé  
 de chanter. Les Pourſuivants s'es-  
 tant levez, Minerve s'approcha  
 d'Ulyſſe & le pouſſa à aller leur

demander à tous la charité , afin qu'il püst juger par-là de leur caractere, & connoistre ceux qui avoient de l'humanité & de la justice , & ceux qui n'en avoient point, quoy qu'il fust resolu qu'il n'en sauveroit aucun. Il alla donc aux uns & aux autres , mais avec un air si naturel , qu'on eust dit qu'il n'avoit fait d'autre mestier toute sa vie. Les Pourfuiants touchez de pitié luy donnerent tous , & le regardant avec estonnement , ils se demandoient les uns aux autres qui il estoit & d'où il venoit.

Melanthius, qui les vit dans cette peine, leur dit, Pourfuiants de la plus celebre des Reynes, tout ce que je puis vous dire sur cet estrange, car je l'ay desja vû ce matin, c'est que c'estoit Eumée luy-mesme qui le conduisoit, mais je ne sçay certainement ni qui il est , ni d'où il est.

Antinoüs l'ayant entendu, se mit

à gronder fortement Eumée ; Vi- «  
lain gardeur de cochons, luy dit-il, «  
& que tout le monde prendra tou- «  
jours pour tel, pourquoy nous as- «  
tu amené ce gueux ? n'avons-nous «  
pas icy assez de vagabonds & assez «  
de pauvres pour affamer nos tables ? «  
Te plains-tu qu'il n'y en ait pas «  
desja assez pour manger le bien de «  
ton maistre , & falloit-il que tu «  
nous amenasses encore celuy-là ! «

Eumée , piqué de ce reproche,  
luy dit : Antinoüs, vous parlez fort «  
mal pour un homme d'esprit. Qui «  
est-ce qui s'est jamais avisé d'appel- «  
ler des gueux chez soy ? On y ap- «  
pelle les artisans dont on a besoin, «  
un devin, un medecin, un menui- «  
fier, un chantre divin qui fait un «  
grand plaisir par ses chants. Voilà «  
les gens qu'on appelle chez soy, & «  
vous ne trouverez personne qui «  
fasse venir des gueux qui ne peu- «  
vent qu'estre à charge & qui ne sont «  
bons à rien. Mais de tous les Pour- «

» suivants vous estes celuy qui aimez  
 » le plus à faire de la peine aux do-  
 » mestiques d'Ulysse, & sur-tout à  
 » m'en faire à moy. Je ne m'en sou-  
 » cie point pendant que la sage Pe-  
 » nelope & son fils Telemaque seront  
 » vivants.

» Taisez-vous, Eumée, repartit  
 » Telemaque en l'interrompant, &  
 » ne vous amusez point à luy répon-  
 » dre ; Antinoüs est accoutumé à  
 » chagriner tout le monde par ses dis-  
 » cours piquants, & il excite les au-  
 » tres. Et se tournant du costé de cet  
 » emporté, il luy dit : Antinoüs, il  
 » faut avoüer qu'un pere n'a pas plus  
 » de soin de son fils que vous en avez  
 » de moy, car par vos paroles tres  
 » dures vous avez pensé obliger ce  
 » pauvre estranger à fortir de mon  
 » Palais. Que Jupiter qui préside à  
 » l'hospitalité veüille empescher ce  
 » malheur ; donnez-luy plustost, je  
 » ne vous en empesche point, au con-  
 » traire je vous en donne la permif-

sion & je vous en prie mesme; n'ay- «  
 iez sur cela aucuns égards ni pour «  
 ma mere ni pour les domestiques «  
 d'Ulyffe. Mais il est aisé de voir «  
 que ce n'est pas-là ce qui vous re- «  
 tient, vous aimez mieux garder «  
 tout pour vous, que de donner «  
 quelque chose aux autres. «

Quel reproche venez-vous de «  
 me faire, audacieux Telemaque, «  
 répondit Antinoüs; je vous assure «  
 que si tous les Pour suivants don- «  
 noient à ce gueux autant que moy, «  
 il n'auroit pas besoin de grand cho- «  
 se, & seroit plus de trois mois sans «  
 rentrer dans cette maison. «

En achevant ces mots il tira de  
 dessous la table le marchepied dont  
 il se ser voit pendant le repas. Tous  
 les autres Princes donnerent libe-  
 ralement à Ulyffe & emplirent sa  
 besace de pain & de viande, de ma-  
 niere qu'il avoit de quoy s'en re-  
 tourner sur le seuil de la porte &  
 faire bonne chere. Mais il s'appro-

» cha d'Antinoüs , & luy dit : Mon  
 » ami , donnez - moy auffi quelque  
 » chose ; à vostre mine il est aisé de  
 » voir que vous tenez un des pre-  
 » miers rangs parmi les Grecs , car  
 » vous ressemblez à un Roy , c'est  
 » pourquoy il faut que vous foyez  
 » encore plus liberal que les autres.  
 » Je celebreray par toute la terre  
 » vostre generosité. J'ay auffi esté  
 » heureux autrefois ; j'habitois une  
 » maison opulente , & je donnois  
 » l'aumosne sans distinction à tous  
 » les pauvres qui se presentoient. J'a-  
 » vois une foule d'esclaves , & rien ne  
 » me manquoit chez moy de tout ce  
 » qui sert à la commodité de la vie,  
 » & que les grandes richesses peuvent  
 » seules donner ; mais le fils de Sa-  
 » turne me précipita bien-tost de cet  
 » estat si florissant : tel fut son bon  
 » plaisir. Il me fit entreprendre un  
 » long voyage avec des corsaires qui  
 » courent les mers , afin que je perisse.  
 » J'allay donc au fleuve *Ægyptus* ;  
 dés

dés que j'y fus entré, j'envoyay «  
une partie de mes compagnons re- «  
connoître le pays. Ces infensez se «  
laissant emporter à leur ferocité & «  
à leur courage, se mirent à ravager «  
les terres fertiles des Egyptiens, à «  
emmener leurs enfans & leurs fem- «  
mes, & à passer au fil de l'espée tous «  
ceux qui leur résistoient. Le bruit «  
& les clameurs, qu'excita un tel de- «  
fordre, retentirent bientôt jusques «  
dans la ville ; tous les habitans, «  
attirez par ce bruit, sortirent à la «  
pointe du jour. Dans un moment «  
toute la plaine fut couverte d'in- «  
fanterie & de cavalerie, & parut «  
toute en feu par l'esclat des armes «  
qui brilloient de toutes parts. Dès «  
le premier choc le maître du ton- «  
nerre souffla la terreur dans le cœur «  
de mes compagnons, ils prirent «  
tous la fuite, il n'y en eust pas un «  
qui osast faire ferme, & nous fus- «  
mes enveloppez de tous costez. Les «  
Egyptiens tuèrent la meilleure par- «

» tie de mes compagnons, & emme-  
 » nerent les autres prisonniers pour  
 » les réduire à une cruelle servitude.  
 » Je fus du nombre de ces derniers.  
 » Ils me vendirent à un estrangier qui  
 » passoit, & qui me mena à Cypre,  
 » où il me vendit à Dmetor fils de  
 » Jafus qui regnoit dans cette isle.  
 » De-là je suis venu icy après bien  
 » des traverses & des aventures qui se-  
 » roient trop longues à vous conter.

» Alors Antinoüs s'escria : Quel  
 » Dieu ennemi nous a amené icy ce  
 » fleau, cette peste des tables ! Eloï-  
 » gne-toy de moy, de peur que je ne  
 » te fasse revoir cette triste terre d'E-  
 » gypte ou Cypre. Il n'y a point de  
 » gueux plus importun ni plus im-  
 » pudent ; va, adresse-toy à tous ces  
 » Princes, ils te donneront sans me-  
 » sure, car ils font volontiers largesse  
 » du bien d'autruy.

» Ulyffe s'éloignant, luy dit : An-  
 » tinoüs, vous estes beau & bien fait,  
 » mais le bon sens n'accompagne pas

cette bonne mine. On voit bien «  
 que chez vous vous ne donneriez «  
 pas un grain de sel à un mendiant «  
 qui seroit à vostre porte, puisque «  
 vous n'avez pas mesme le courage «  
 de me donner une petite partie d'un «  
 superflu qui n'est point à vous. «

Cette réponse ne fit qu'irriter  
 davantage Antinoüs, qui le regardant de travers, Je ne pense pas, «  
 luy dit-il, que tu t'en retournes en «  
 bon estat de ce Palais, puisque tu «  
 as l'insolence de me dire des injures. En mesme temps il prit son «  
 marchepied, le luy jetta de toute  
 sa force & l'atteignit au haut de  
 l'espaule. Le coup, quoyque rude,  
 ne l'esbranla point; Ulyffe demeura  
 ferme sur ses pieds comme une  
 roche, il branla seulement la teste  
 sans dire une parole, & pensant  
 profondément aux moyens de se  
 venger. Plein de cette pensée, il  
 retourne au seuil de sa porte, &  
 mettant à terre sa besace pleine, il

» dit : Pourſuivants de la plus ce-  
 » bre des Reynes , eſcoutez , je vous  
 » prie, ce que j'ay à vous dire. On  
 » n'eſt point ſurpris qu'un homme  
 » ſoit bleſſé quand il combat pour  
 » deffendre ſon bien, ou pour ſauver  
 » ſes troupeaux qu'on veut luy en-  
 » lever ; mais qu'il le ſoit quand il  
 » ne fait que demander ſon pain &  
 » chercher à appaiſer une faim im-  
 » perieuſe qui cauſe aux hommes des  
 » maux infinis , voilà ce qui doit pa-  
 » roître eſtrange, & c'eſt en cet eſtat  
 » qu'Antinoüs m'a bleſſé. S'il y a  
 » des Dieux protecteurs des pauvres,  
 » s'il y a des Furies vengereſſes, puis-  
 » ſe Antinoüs tomber dans les liens  
 » de la mort, avant qu'un mariage le  
 » mette en eſtat d'avoir des fils qui  
 » luy reſſemblent.

» Antinoüs luy répondit : Eſtran-  
 » ger, qu'on ne t'entende pas davan-  
 » tage ; mange tes proviſions en re-  
 » pos ſous cette porte, ou retire-toy  
 » ailleurs , de peur que ton insolence

ne t'attire nos domestiques, qui te «  
traisneront par les pieds & te met- «  
tront en pieces. «

Tous les Poursuivants furent ir-  
ritez des violences & des emporte-  
ments d'Antinoüs , & quelqu'un  
d'entre eux luy dit : Vous avez fort «  
mal fait , Antinoüs , de frapper ce «  
pauvre qui vous demandoit l'au- «  
mosne. Que deviendrez-vous, mal- «  
heureux, si c'est quelqu'un des Im- «  
mortels ! Car souvent les Dieux , «  
qui se revestent comme il leur «  
plaist de toutes sortes de formes , «  
prennent la figure d'estrangers, & «  
vont en cet estat dans les villes pour «  
estre temoins des violences qu'on «  
y commet & de la justice qu'on y «  
observe. «

Ainsi parlerent les Poursuivants,  
mais il ne se mit point en peine de  
leurs discours. Telemaque sentit  
dans son cœur une douleur extref-  
me de voir Ulysse si maltraité , il  
n'en versa pourtant pas une larme,

il branla seulement la teste sans dire une seule parole, & se prépara à le venger avec esclat.

Mais quand on eut rapporté à la sage Penelope que ce pauvre avoit esté blessé, elle dit à ses femmes, Qu'Apollon punisse cet im-

» pie & qu'il lance sur luy ses traits.  
Eurynome, qui estoit l'intendante  
» de sa maison, répondit, Si Dieu  
» vouloit exaucer nos imprécations,  
» aucun de ces Princes ne verroit le  
» retour de l'aurore.

» Ma chere Eurynome, repartit  
» la Reyne, tous ces Princes me sont  
» odieux, car ils sont insolents, in-  
» justes & pleins de mauvais desseins.  
» Mais le plus odieux de tous, c'est  
» Antinoüs, je le hais comme la  
» mort. Un estrangier réduit par la  
» nécessité à l'estat de mendiant, est  
» venu aujourd'huy dans le Palais  
» leur demander la charité, ils luy  
» ont tous donné liberalement; le  
» seul Antinoüs luy a jetté son mar-

che pied & l'a blessé à l'espaule. «

Ainsi parloit Penelope dans son appartement au milieu de ses femmes, pendant qu'Ulysse assis sur le seuil de la porte, achevoit son souper. Cette Princesse ayant fait appeller Eumée, elle luy dit, Eumée, « allez vous-en trouver l'estranger « qui est à la porte du Palais, & fai- « tes-le monter dans mon apparte- « ment, afin que je luy parle & que « je sçache s'il n'a point entendu par- « ler d'Ulysse, ou mesme s'il ne l'au- « roit point vû, car il paroist que ses « malheurs l'ont promené en diver- « ses contrées. «

Grande Reyne, répondit Eumée, je fouhaite que les Princes luy « donnent le temps de vous entrete- « nir, je puis vous asseurer que vos- « tre cœur sera émeu des choses qu'il « vous racontera. Je l'ay gardé trois « jours & trois nuits dans ma mai- « son, car après qu'il se fut sauvé de « son vaisseau, je fus le premier à qui «

» il s'adressa & qui le receus, & ces  
 » trois jours-là ne luy suffirent pas  
 » pour me raconter ses tristes avan-  
 » tures. Comme quand un chantre  
 » celebre, que les Dieux eux-mesmes  
 » ont instruit, se met à chanter, on  
 » escoute avidement ses chants di-  
 » vins qui font un merveilleux plai-  
 » sir, & l'on est toujours dans la  
 » crainte qu'il ne finisse, j'escoutois  
 » avec la mesme attention & le mes-  
 » me plaisir le recit que cet estranger  
 » me faisoit des malheurs de sa vie. Il  
 » m'a appris que de pere en fils il est  
 » lié avec Ulysse par les liens de l'hos-  
 » pitalité ; qu'il demeure à Crete où  
 » le sage Minos est né, & que de-là,  
 » après avoir souffert des maux infi-  
 » nis & essuyé de grandes traverses,  
 » il est venu icy se rendre vostre sup-  
 » pliant. Il assure qu'il a oui dire  
 » qu'Ulysse est plein de vie près des  
 » terres des Thesprotiens, & qu'il a-  
 » mene chez luy de grandes richesses.  
 » Faites-le donc venir prompte-

ment, luy dit la sage Penelope, « afin qu'il me raconte tout cela luy-  
 « mesme. Que les Princes se diver-  
 « tissent à la porte du Palais ou dans  
 « la salle, puisqu'ils ont le cœur en  
 « joye, car leurs maisons ne sont ni  
 « saccagées ni pillées, & leurs biens  
 « sont espargnez & ne servent qu'à  
 « l'entretien de leurs familles, au lieu  
 « que la maison & les biens d'Ulysse  
 « sont abandonnez au pillage de tous  
 « ces estrangers qui immolent tous  
 « les jours ses bœufs, ses brebis, ses  
 « chevres, passent leur vie en festins,  
 « & font un dégast horrible qui con-  
 « sume, qui devore tout. Car il n'y a  
 « point icy d'homme tel qu'Ulysse  
 « pour éloigner ce fleau de sa maison.  
 « Ah, si mon cher Ulysse revenoit,  
 « aydé de son fils, il seroit bien-tost  
 « vengé de l'insolence de ces Princes!

Elle parla ainsi, & Telemàque  
 esterna si fort, que tout le Palais  
 en retentit; la Reyne en marqua sa  
 joye: Allez donc Eumée, dit-elle, «

» faites-moy venir cet estrange, n'en-  
 » tendez-vous pas que mon fils a es-  
 » ternué sur ce que j'ay dit ; ce signe  
 » ne sera pas vain ; la mort menace  
 » sans doute la teste des Pour suivants,  
 » & pas un d'eux ne l'évitera. Vous  
 » pouvez dire de ma part à cet estran-  
 » ger que s'il me dit la verité, je luy  
 » donneray de fort bons habits.

Eumée part en mesme temps  
 pour executer cet ordre, & s'ap-  
 » prochant de l'estrange, Mon bon-  
 » homme, luy dit-il, la Reyne Pene-  
 » lope vous mande de l'aller trouver ;  
 » l'affliction où elle est de l'absence  
 » de son mary, la presse de vous par-  
 » ler pour vous en demander des  
 » nouvelles, & elle m'a ordonné de  
 » vous dire que si elle trouve que  
 » vous luy ayez dit la verité, elle vous  
 » donnera des habits dont vous avez  
 » grand besoin, & vous pourrez de-  
 » mander librement dans Ithaque, &  
 » recevoir la charité de ceux qui vou-  
 » dront vous donner.

Certainement, Eumée, repartit «  
 le patient Ulyffe, je diray la verité «  
 à la Reyne, car je ſçay des nouvel- «  
 les feures de ſon mary, nous ſom- «  
 mes luy & moy dans la meſme in- «  
 fortune. Mais je crains tous ces fiers «  
 Pourſuivants, dont la violence & «  
 l'inſolence n'ont point de bornes & «  
 montent juſqu'aux cieux ; car tout «  
 à l'heure quand cet homme fou- «  
 gueux m'a jetté ſon marchepied & «  
 m'a bleſſé à l'eſpaule comme je mar- «  
 chois dans la ſalle, ſans faire la moin- «  
 dre choſe qui puſt m'attirer ce mau- «  
 vais traitement, Telemaque ni au- «  
 cun de la maiſon ne ſe ſont preſen- «  
 tez pour me deffendre. C'eſt pour- «  
 quoy, Eumée, quelque impatience «  
 que la Reyne puiſſe avoir, obligez «  
 la d'attendre que le ſoleil ſoit cou- «  
 ché, alors elle aura le temps de me «  
 faire toutes ſes queſtions ſur le re- «  
 tour de ſon mary, après m'avoir «  
 fait approcher du feu, car j'ay des «  
 habits qui me deffendent mal con- «

» tre le froid. Vous le sçavez bien  
 » vous-mesme, puisque vous estes le  
 » premier dont je me suis rendu le  
 » suppliant.

Eumée le quitta pour aller rendre réponse à la Reyne. Comme il entroit dans sa chambre, elle luy  
 » dit, Vous ne m'amenez donc pas  
 » cet estranger ! Refuse-t-il de venir,  
 » parce qu'il craint quelque nouvelle  
 » insulte ! Ou a-t'-il honte de se pre-  
 » senter devant moy ? Un mendiant  
 » honteux fait mal ses affaires.

Grande Reyne, répondit Eu-  
 » mée, ce mendiant pense fort bien,  
 » & il dit ce que tout autre à sa place  
 » diroit comme luy ; il ne veut pas  
 » s'exposer à l'insolence des Pourfui-  
 » vants, & il vous prie d'attendre que  
 » la nuit soit venuë ; il est mesme  
 » beaucoup mieux que vous preniez  
 » ce temps-là, pour pouvoir l'entre-  
 » tenir à loisir & sans témoins.

Cet estranger, quel qu'il puisse  
 » estre, me paroist un homme de bon

sens, reprit Penelope, car il est certain que dans tout le monde on ne trouveroit point un assemblage d'hommes aussi insolents, aussi injustes & aussi capables de faire une mauvaise action.

Quand elle eut ainsi parlé, Eumée s'en retourna dans la salle où estoient les Princes, & s'approchant de Telemaque, il luy dit à l'oreille pour n'estre pas entendu des autres, Telemaque, je m'en retourne à mes troupeaux pour conserver vostre bien, que je garde comme le mien propre. De vostre costé ayez soin de tout ce qui vous regarde icy. Sur-tout conservez-vous, & prenez toutes sortes de précautions pour vous mettre à couvert des maux dont vous estes menacé, car vous estes au milieu de vos ennemis. Que Jupiter les extermine avant qu'ils puissent nous faire le moindre mal!

Je suivray vos conseils, mon

» cher Eumée, luy répond le prudent  
» Telemaque, allez, mais ne partez  
» pas sans avoir mangé : demain ma-  
» tin vous nous amenez des victi-  
» mes que vous aurez choisies, j'au-  
» ray soin icy de tout, & j'espere que  
» les Dieux ne m'abonneront pas.

Eumée luy obéit & se mit à ta-  
ble, & après avoir fait son repas, il  
s'en retourna à ses troupeaux, &  
laissa le Palais plein de gens qui ne  
pensoient qu'à la bonne chere, à  
la danse & à la musique, car le jour  
estoit desja bien avancé.





REMARQUES  
SUR  
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

---

LIVRE XVII.

Page 66. *JE m'en vais à la ville, afin que ma mere ait la consolation de me voir* ] Homere a soin de faire toujours paroistre dans Telemaque les sentiments d'un bon fils, qui a pour sa mere le respect & la tendresse que la nature demande. Mais icy ce n'est pas la seule raison qui fait partir Telemaque, la politique y a sa part. Le temps presse, il a pris des mesures avec son pere, il faut aller se mettre en estat de les executer.

*Le seul ordre que je vous donne en partant, c'est de mener vostre hoste à la ville* ] Telemaque connoist la bonté & la generosité d'Eumée, & il sçait bien qu'il luy faut un ordre pour l'obliger à se défaire de son hoste & à le mener à la ville pour l'y laisser mendier, car sans cet ordre il auroit voulu le retenir.

Page 67. *Car pour moy les chagrins dont je suis accablé, & le malheureux estat où je*

*me trouve, ne me permettent pas de me charger de tous les estrangers]* Cette déclaration paroïtroit fort dure si Telemaque la faisoit avant que d'avoir reconnu son pere, car il n'y auroit point d'estat qui püst justifier une pareille dureté à l'égard d'un hôte, d'un estranger. Mais après la reconnoissance faite, il n'y a plus rien-là qui blesse, parce que le Lecteur instruit connoist les raisons qui obligent Telemaque à en user ainsi. Il sçait qu'il faut absolument qu'Ulysse paroisse dans Ithaque comme un veritable mendiant sans autre support, sans autre secours que celui que sa misere pourra luy procurer.

*Si vostre hôte est fasché, son mal luy paroïstra encore plus insupportable]* Car la facherie ne fait qu'ajouter un nouveau poids à l'adversité.

*J'aime à dire toujours la verité]* C'est à dire, je ne suis point homme à déguiser mes sentiments & à amuser un hôte avec de belles paroles, je dis ce que je puis faire, & rien de plus.

*Mon Prince, je ne souhaite nullement d'estre retenu icy]* Ulysse n'a garde de ne pas consentir à l'ordre que Telemaque vient de donner, il fournit mesme de nouvelles raisons qui le demandent.

*Dés que je me seray un peu chauffé, & que le temps sera adouci vers le haut du jour]* Homere remet devant les yeux le temps de

l'arrivée d'Ulyffe à Ithaque, c'est vers la fin de l'automne, car alors les nuits & les matinées sont froides, & le temps ne s'adoucit que vers le haut du jour.

Page 68. *Euryclee sa nourrice qui estoit des peaux sur les sieges* ] Car tous les soirs on estoit ces peaux, on les plioit, & le lendemain dès le matin on les remettoit, afin que tout fust propre & en estat quand les Pourfuivants viendroient dans la salle.

*Elle ressembloit parfaitement à Diane & à la belle Venus* ] Il ne dit pas, qu'elle ressembloit à Diane ou à Venus, mais à Diane & à Venus. Elle ressembloit à Venus par sa beauté, & à Diane par sa sagesse, sa chasteté & sa modestie qui paroissent dans son port & dans l'air de toute sa personne.

Page 69. *Purifiez-vous dans un bain, & après avoir pris vos habits les plus propres* ] On voit toujours dans Homere qu'on ne se presentoit point devant les Dieux pour leur adresser des prieres, qu'après s'estre purifié & avoir pris ses habits les plus propres qu'on eust, pour ne paroistre devant eux que dans un estat décent & dans la pureté qu'ils demandent.

*Je m'en vais à la place pour faire venir un estrange* ] Après que Telemaque a vû sa mere, & qu'il l'a tirée de la peine où elle estoit, son premier soin est de courir à l'estrange qu'il avoit receu dans son vaisseau & qu'il

avoit confié à son ami Pirée. Ce qu'il donne icy à l'hospitalité fait bien voir que quand il a parlé si durement à l'hoste d'Eumée, qui estoit devenu le sien, il a eu de bonnes raisons.

Page 70. *Ce discours de Telemaque fit impression sur l'esprit de Penelope* ] Il y a dans le Grec,

..... Τῆ δ' ἄπτερος ἐπέεο μῦθος.

Mot à mot : *Ce discours fut sans aïdes pour Penelope*, c'est à dire, qu'il ne s'envola point & qu'il demeura gravé dans son esprit, & , comme nous disons, qu'il ne tomba point à terre. Je ne sçay pas à quoy a pensé Hesychius, quand il a escrit que dans ce passage ἄπτερος signifie *subit, prompt, leger*, ἄπτερος, ἀφρίδιος Ὀμῆρω ὁ προσνητής ἢ παύς. Ἀίσχυλος Ἀγαμέμνονι, ἀφρίδιον. Il est vray qu'Échyle a employé ce mot dans son *Agamemnon*, vers 284. Le chœur demande à Clytemnestre,

Ἄλλ' ἢ σ' ἐπίανεν πες ἄπτερος φάτις ;

*Quelque bruit qui ait fait impression sur vostre esprit, vous a-t-il flattée de cette douce esperance ?* Mais dans ce mesme passage ce mot est pris dans le mesme sens que dans cet endroit d'Homere, pour un bruit qu'on ramasse avec soin, qui fait impression sur l'esprit, qui y demeure, qui n'est pas un bruit vain & qui se dissipe bien viste. Eustathe l'a fort bien expliqué, ἀπτερος δὲ ὁ παρήμενος

(εἰ) μὴ ἄλλοίετις κατὰ τὸ κοινὸν τῆς λογοῦ ἐπι-  
 δεῖν. Homere appelle ἀπείροσ μῦθος, un dis-  
 cours qui demeure, qui n'est point aisé, se-  
 lon l'épithete qu'on donne ordinairement au  
 discours.

*Une pique à la main & suivi de deux  
 grands chiens* ] Comme nous l'avons vû au  
 commencement du 11. Liv. On peut voir  
 là les Remarques.

*Minerve luy donna une grace toute divi-  
 ne* ] J'ay assez parlé ailleurs de cette idée des  
 Payens, que les Dieux augmentoient la  
 beauté, la bonne mine de quelqu'un quand  
 ils le jugeoient à propos.

Page 71. *Telemaque se retira de cette  
 foule* ] Il ne fait pas grand cas de ces fausses  
 démonstrations, & sans y répondre il a le  
 courage de se démesler de cette foule pour  
 aller joindre ses amis dont il connoissoit l'af-  
 fection & la fidelité.

*Ordonnez tout à l'heure à des femmes de  
 vostre Palais* ] Telemaque n'avoit plus que  
 quelques femmes de sa mere qui luy fussent  
 fidelles, les Poursuivants avoient ou corrompu  
 ou éloigné tous les autres domestiques.

Page 72. *De me tuer en traistres dans  
 mon Palais* ] Quoyque Telemaque soit seul  
 & abandonné presque de tout le monde, &  
 que les Poursuivants remplissent son Palais,  
 il a pourtant l'audace de faire entendre que  
 les Poursuivants ne le tueront point, à moins

qu'ils ne le tiënt en traïstres. Voilà une confiance noble que luy inspirent son courage, la presence de son pere & ses exhortations, & plus encore le secours de Minerve.

*Que la maïstresse de l'office couvrit de toutes sortes de mets qu'elle avoit en reserve ]* On peut voir ce qui a esté remarqué sur un passage semblable dans le premier Livre, p. 84. Ce repas de Telemaque & de Theoclymene n'est que de viandes froides de l'office, & il n'est pas question icy de viandes chaudes ni de cuisinier, parce que l'heure du dîner n'est pas encore venuë, & que les provisions qu'on envoyoit tous les matins de la campagne n'estoient pas encore arrivées, ou qu'on les aprestoit pour les Pour suivants. Ce n'est pas proprement icy le dîner de Telemaque, car nous le verrons dîner tout à l'heure dans ce mesme Livre. Icy il ne se met à table que pour faire dîner son hoste Theoclymene, qu'il ne vouloit pas exposer parmi les Pour suivants.

Page 73. *Je vais donc remonter dans mon appartement, & je me coucheray ce soir dans cette triste couche ]* C'est un reproche bien touchant que Penelope fait à Telemaque de ce qu'il n'a pas encore daigné luy apprendre ce qu'il a pû découvrir du retour d'Ulysse, pour la tirer du triste estat où elle se trouve, & pour luy faire passer quelques nuits moins fascheuses que celles qu'elle passe depuis le

départ de ce cher mary. Elle remonte dans son appartement, & elle parle de son coucher, parce qu'elle n'assiste pas au dîner des Pourfuiants, & qu'elle ne paroitra plus de toute la journée.

*Nous arrivâmes à Pylos chez le Roy Nestor*] Homere donne icy un modèle parfait de la manière dont on peut redire en abrégé ce que l'on a desja expliqué ailleurs plus amplement. Telemaque réduit en trente huit vers ce qui est estendu dans le troisième, le quatrième & le cinquième Livre; il choisit avec beaucoup d'art ce qui peut faire le plus de plaisir à Penelope, & supprime ce qui pourroit luy causer quelque chagrin.

Page 74. *Là j'ay vû Helene pour laquelle les Grecs & les Troyens ont livré par la volonté des Dieux tant de combats*] Telemaque temoigne icy sa reconnoissance de la manière gracieuse dont cette Princesse l'a reçu, car il ne parle d'elle que pour l'excuser, en attribuant les maux, qu'elle avoit causez, à la seule volonté des Dieux qui se servirent d'elle pour punir ces peuples, & cette justification sied bien dans la bouche de ce jeune Prince, après que son pere s'est fait connoistre, car auparavant il n'y auroit pas eu de bienséance. Il faut remarquer qu'il ne dit pas un mot de la beauté d'Helene, car il parle à sa mere, & la sagesse ne permet pas qu'il fasse paroistre devant elle que sa

beauté a attiré son attention.

*Grands Dieux, s'escria-t'-il, ces lâches aspirent donc à la couche de cet homme si vaillant & si renommé*] Voicy dix-huit vers qui sont repetez & qu'on a vûs dans le 1v. Liv. Telemaque n'avoit garde de les oublier, car ils devoient faire un grand plaisir à Penelope; premierement, ils luy apprennent qu'Ulysse n'est pas mort, & qu'il n'est que retenu dans l'isle de la Nymphé Calypso, & cela malgré luy & avec une vive douleur; secondement, ils renferment une prophetie qui donne un rayon d'esperance à cette Princeſſe, & enfin ils contiennent son éloge, de ce qu'elle a resisté aux poursuites de ces lâches, si indignes de succeder à un Prince comme Ulysse, d'une si grande réputation.

Page 76. *Menelas n'est pas assez bien informé*] Menelas a pourtant prophetisé qu'Ulysse de retour dans son Palais mettra tous les Pourſuivants à mort. Mais cette grande promesse peut plustost passer pour un souhait, que pour une prophetie, car il n'a parlé que par un transport d'imagination, & ses paroles n'ont esté fondées sur aucun signe visible que les Dieux luy eussent envoyé, au lieu que ce que ce Devin prédit icy a pour garent Apollon luy-mesme, qui a envoyé cet oyseau d'où il a tiré cet augure.

Page 77. *Voilà ce que m'a signifié l'oy-*

*seau que j'ay vû pendant que j'estois sur le vaisseau, & que j'ay fait voir à Telemaque]*  
 A la fin du xv. Livre.

*Que vostre prophetie s'accomplisse comme vous le promettez]* Ce sont les mesmes termes dont Telemaque s'est desja servi à la fin du xv. Liv. en parlant à ce mesme devin, ainsi sans le sçavoir la Reyne confirme les promesses de son fils.

*Les Princes passoient le temps devant le Palais à jouër au disque & à lancer le javelot]* Nous voyons icy, & nous l'avons desja vû ailleurs, que ces Pour suivants, quoyque fort débauchez & dans la moleste, ne laissent pas d'avoir des divertissemens serieux & honnestes. *Les Anciens*, dit Eustathe, *nous arrestent icy, pour nous faire remarquer que ces jeunes Princes, quoyque tres intemperants, s'exercent à des jeux athletiques qui forment le corps, cherchant dans les divertissemens mesmes ce qui est honneste & necessaire, & par-là ils nous enseignent que l'homme ne doit jamais se donner aucun relasche, & que jusques dans ses plaisirs il doit s'exercer & se préparer à ce qu'il y a de plus utile & de plus serieux.*

Page 78. *Medon s'approche d'eux; c'estoit de tous les herauts celuy qui leur estoit le plus agreable]* Ce Medon estoit un homme de bonne humeur, complaisant, insinuant, flateur, & qui entrant dans tous les gousts

de ces jeunes Princes, en ce qu'ils avoient de moins criminel, avoit gagné leur confiance dont il se servoit pour le bien de Telemaque, car il rapportoit à Penelope tous les complots qu'ils faisoient contre Iay. Ces caracteres sont souvent plus utiles que des caracteres plus serieux & plus ouvertement déclarez contre l'injustice & contre le vice. Le discours que ce Medon fait icy aux Pour-suivants est un de ces discours plaisants qui réussissent toujours mieux auprès des dé-bauchez qu'un discours plus serieux & plus sage; il commence par une flaterie & finit par un apophtegme qui ne leur est pas indifferant.

Page 79. *Je voudrois bien vous retenir icy, & vous donner la garde de mes estables*] Ces traits sont d'un grand agrément, car le Lecteur instruit prend un grand plaisir à voir le pasteur trompé vouloir offrir à son maistre, à son Roy, la garde de ses estables comme une grande fortune.

*Et les reproches des maistres sont toujours fascheux*] C'est ce que doit penser tout serviteur fidelle. Homere est tout plein de ces préceptes indirects.

*Car le soleil est desja haut*] C'est à dire, qu'il est environ neuf ou dix heures, car il faut mesurer le temps selon les occasions dont on parle, & selon ce qui se passe actuellement.

Page 80. *Les bergers & les chiens demeurent à la bergerie pour la garder*] Ces sortes de particularitez, qui ne paroissent pas necessaires pour la narration, sont ajoutées pour la Peinture: je m'en rapporte aux grands Peintres. Il y en a peu qui faisant un tableau sur ce sujet, oubliassent ces bergers & ces chiens qui demeurent pour la garde des troupeaux & des estables; *Ut pictura poësis erit.*

*Eumée, sans le scavoir, conduisoit ainsi à la ville son maitre & son Roy*] Homere attendri par ce sujet, qui est en effet tres touchant, fait cette reflexion, pour obliger son Lecteur à la faire avec luy.

*C'estoit l'ouvrage de trois freres, Ithacus, Nerite & Polyctor*] Il faut toujours faire honneur aux Princes des ouvrages qu'ils font pour la commodité du public. Voilà pourquoy Homere nomme les trois fils de Pterelas, à qui on avoit l'obligation de cette fontaine.

*Un bois de peupliers planter en rond*] Pourquoy Homere remarque-t-il icy cette figure de ce bois, en nous disant qu'il estoit parfaitement rond, *πάντων κυκλοπέρας*? C'est, comme dit fort bien Eustathe, que la figure ronde estoit celle que les Anciens estimoient le plus; ils la regardoient comme sacrée, c'est pourquoy ils faisoient leurs autels ronds, leurs tables rondes.

riger un passage d'Hesychius qui est manifestement tronqué, ἄορες, dit-il, γυναῖκες λέγονται καὶ τρίποδες. On appelle ἄορες les femmes & les tripieds. On voit bien que cela est faux, Hesychius avoit écrit, ἄορες γυναῖκες λέγονται, Ὀμπος, οὐκ αερας οὐδὲ λέβητας, πούτ' ἐστὶ οὐ γυναῖκας οὐδὲ τρίποδας.

Page 82. *Je le nourrirois de petit lait*] Il ne luy donneroît pas le bon lait, ce seroit une nourriture trop friande pour luy, mais l'eau qui sort des fromages, le petit lait, le maigre du lait.

Page 83. *Mais il retint sa colere, & il prit le parti de souffrir*] Non seulement il prend ce parti, mais sa patience est si grande, qu'il ne répond pas un seul mot.

*Et ces airs de Seigneur que tu te donnes*] C'est ce que signifie proprement icy le mot ἀγλαίας dont Homere se sert; Melanthius, parce qu'il estoit toujours avec les Princes, imitoit ces airs & ces manieres, tranchoit du grand Seigneur, & vouloit estre homme de ville.

Page 84. *Ho, ho, répondit Melanthius, que veut dire ce docteur avec ses belles sentences*] Le mot ολοφώια signifie des finesces, des ruses, mais il signifie aussi des sentimens profonds, des moralitez, des sentences, δεινὰ βελβύματα, & je l'ay pris icy dans ce dernier sens, car Melanthius a égard à ce qu'Eumée vient de dire de sage, & aux

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 125  
remontrances qu'il luy fait.

*Puisqu'il est si habile, je l'envoyeray bientôt sur un vaisseau loin d'Itaque trafiquer pour moy*] Comme s'il disoit: c'est dommage de laisser un si habile homme à garder les cochons, il faut luy donner un vaisseau & l'envoyer trafiquer, car avec l'esprit qu'il a, il amassera de grandes richesses. Melanthius parle icy en maistre qui peut disposer de ses camarades, & s'en servir pour ses propres affaires comme de ses valets.

*Plust aux Dieux estre aussi seur qu'aujourd'huy mesme Apollon tuera le jeune Telemaque*] Voilà l'estat de ces valets perfides, ils desirent la mort de leur maistre pour continuer leurs desordres & pour estre seurs de l'impunité.

*Vis à vis d'Eurymaque auquel il estoit particulièrement attaché*] Car cet Eurymaque avoit un mauvais commerce avec Melantho, une des femmes de Penelope & sœur de ce Melanthius, comme Homere nous apprendra dans le Livre suivant.

Page 85. *Il est aisé à reconnoistre entre tous les autres Palais*] Car comme il y avoit plusieurs Princes à Ithaque, il y avoit aussi plusieurs Palais, mais tous inferieurs à celuy d'Ulysse qui estoit le Roy.

*Il est élevé & a plusieurs estages*] Cette façon de parler est remarquable, ἐξ ἑτέρων ἐπὶ ἐσίν, *ex aliis alia sunt*, c'est à dire, qu'il y

a plusieurs appartemens les uns sur les autres, c'est ce que nous disons, *il y a plusieurs estages*, οὐ μόνοςτα ἀλλ' ὑπερώα, dit Eufiathe.

*Elle soutiendrait un siege, & il ne seroit pas aisé de la forcer*] Je croy que c'est-là le sens de ce vers,

... οὐκ αἶ τις μιν ἀντὶ ὑπεροπλίσαιτο.

*Nul homme ne l'insulteroit.* Car Hesychius explique, ὑπεροπλίσαι, ὑπερβῆναι, ὑπερπηδῆσαι. Ulysse, homme de guerre, fait cette reflexion, qu'en cas de besoin il pourra s'y defendre contre ceux qui viendroient l'attaquer.

*V. ulez-vous entrer le premier dans ce Palais*] Eumée en homme sage ne veut pas entrer dans le Palais avec Ulysse, de peur que cela ne soit suspect aux Poursuivants, & qu'ils ne s'imaginent que c'est un homme qu'il amene pour dire quelques nouvelles à Penelope.

Page 86. *Je suis accoutumé aux insultes & aux coups*] L'expression Grecque est remarquable; elle dit à la lettre, *Je ne suis pas ignorant des playes & des coups*:

Οὐ γὰρ π πληγῶν ἀδαήμων οὐδὲ βολῶν. C'est la mesme que celle du Prophete Isaïe, 53. 3. *Virum dolorum & scientem infirmitatem.* Car la patience est une grande science.

*Ventre affamé n'a point d'oreilles*] C'est l'équivalent le plus juste de l'expression

Grecque qui paroît un proverbe : *Il n'est possible en aucune maniere de retenir, de cacher un ventre affamé & qui meurt de faim.* Au reste Ulyssé parle ainsi pour mieux cacher son jeu, & pour faire croire à Eumée que c'est la nécessité & la faim qui l'obligent à faire toutes ces démarches.

*C'est elle qui met sur pied des armées & qui équipe des flottes]* Car si on y prend bien garde, la plupart des guerres & sur terre & sur mer, sont entreprises pour ravir le bien des autres, ou pour conserver le sien, & le tout pour la bonne chere, pour le luxe, &c. Aristophane a bien sceu profiter de cet endroit.

Page 87. *Un chien nommé Argus, qu'Ulyssé avoit élevé]* Voicy une nouvelle espece d'épisode qu'Homere n'auroit pû employer dans l'Iliade, & qu'il employe heureusement dans l'Odysée, qui est sur un autre ton; c'est la reconnoissance d'Ulyssé par son chien. Cet épisode, tres different de tout ce qui a précédé, jette dans cette Poésie une variété charmante. Le Poète en faisant l'éloge d'Argus, enrichit l'histoire naturelle & marque le caractère d'Ulyssé.

*En attendant que les laboureurs d'Ulyssé vinsent l'enlever pour fumer les terres]* Les narrations d'Homere sont ordinairement mêlées de préceptes indirects, soit pour les mœurs, soit pour le ménage. En voicy un

pour l'œconomie rustique. Le fumier devoit estre fort précieux à Ithaque, car comme les terres y estoient fort maigres, elles avoient grand besoin d'estre fumées, & c'est ce qu'Homere n'a pas oublié. Virgile en a fait un précepte,

*Ne saturare simo pingui pudeat sola.*

Lib. 1. Georg. *Un tas de fumier devant la porte d'un Palais ! s'écrie l'Auteur du Parallele. Demeurez d'accord que les Princes de ce temps-là ressembloient bien aux payfans de ce temps-cy. Voilà comme ce Critique estoit bien instruit de l'Antiquité.*

*Ce chien estoit donc couché sur ce fumier & tout couvert d'ordure] Le Grec dit, & tout plein de vermine. Mais le mot de l'original est beau & harmonieux, au lieu que celui de vermine est desagréable & bas. L'Auteur du Parallele abuse encore de cet endroit: Homere dit que ce chien estoit tout mangé de tics. Il ne sent pas combien les termes bas qu'il employe flestrissent la diction & deshonnorent la Poésie.*

*Mais il n'eust pas la force de se lever pour se traîner jusqu'à ses pieds] Cela est menagé par le Poète avec beaucoup d'art: si ce chien s'estoit levé, & qu'il fust allé aux pieds d'Ulysse le caresser, cela auroit pu donner quelque soupçon.*

*Ulyffe qui le reconnut d'abord, versa des larmes qu'il essuya promptement] C'est un*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 129  
sentiment très naturel; Ulyssé touché de  
l'amitié de son chien, & le voyant en cet es-  
tat, pleure en même temps & par amitié &  
par compassion.

Page 88. *Ou s'il estoit comme ces chiens  
inutiles qui ne sont bons qu'autour des ta-  
bles, & que les Princes nourrissent par va-  
nité*] Ulyssé blâme icy la coutume des  
grands Seigneurs de son temps qui nour-  
rissent beaucoup de chiens inutiles par va-  
nité & pour la magnificence. Il vouloit qu'on  
n'en nourrist que d'utiles, ou pour la chasse  
ou pour la garde des maisons.

*Et que les Princes nourrissent par vanité*]  
Il y a dans le Grec, & que les Roys, &c.  
*ἀνακτες*. Mais icy Roys signifie tous les  
grands Seigneurs, tous les riches: comme  
dans le mot d'Horace, sat. 2. liv. 1.

*Regibus hic mos est ubi equos mercantur;*  
Et dans Terence, Eunuch. 1. 2.

..... *Eunuehum porrò dixi velle te,  
Quia solæ utuntur his Reginæ.*

Page 89. *C'est la coutume des domesti-  
ques, dès que leurs maîtres sont absents*]  
Cette Peinture est assez naturelle. Terence  
a dit de même, en parlant des servantes de  
Thais, Eunuch. 3. 5.

..... *Foras simul omnes prœruunt se:  
Abent lavatum, prostrepunt, ita ut fit;  
Domini ubi absunt.*

*Dès que leurs maîtres sont absents, ou*

130      R E M A R Q U E S  
*foibles & sans autorité*] Tout cela est renfermé dans ce seul mot,

... *Εὐ τ' αἰ μικρὴ ἐπικρατίων ἀνάκτες.*

*Simul ac non amplius dominantur Reges.*

Car dans toutes les langues il faut expliquer les termes par rapport aux sujets & aux occasions dont on parle. Ulyffe, qui est le Roy, est ou mort ou absent, la Reyne est foible & n'est plus maistresse, & Telemaque est jeune & sans autorité, c'est ce qu'Homere a voulu faire entendre par ce seul mot *μικρὴ ἐπικρατίων*, quand il n'y a plus de maistre qui les retienne dans le devoir.

*Car Jupiter oste à un homme la moitié de sa vertu le premier jour qu'il le rend esclave*] Cela est vray pour l'ordinaire; le premier jour qui oste la liberté, oste une grande partie de la vertu, & ce qui en reste ne tient pas contre une longue servitude, car, comme disoit un Philosophe à son ami Longin, la servitude est une espece de prison où l'ame décroist & se rapetisse en quelque sorte, & il la compare fort bien à ces boëtes où l'on enfermoit les nains pour les empêcher de croistre & pour les rendre mesme plus petits. Mais cela n'est pas si generalement vray qu'il n'y ait plusieurs domestiques qui resistent à ces impressions de la servitude & qui conservent leur vertu, témoin ce mesme Eumée. La beauté de la reflexion qu'Homere fait icy a touché l'Auteur mesme du Paral-

lele, mais il la trouve tres mal placée. *Cette reflexion est admirable, dit-il, & une des plus belles qui furent jamais. Mais voyez où elle est mise, & à quelle occasion le Poëte prend des sentimens si élevez.* Elle est tres bien mise, & plus la chose est petite, plus la negligence de ces valets esclate, & cette reflexion est d'autant plus seante, sur tout dans la bouche de ce pasteur.

*Dans le moment le chien d'Ulyffe accomplit sa destinée, & mourut de joye*] Tous les animaux, quand ils sont fort vieux. meurent pour la moindre chose; la joye qu'eut ce pauvre Argus de revoir son maistre fut si grande, qu'elle dissippa en mesme temps le peu qui luy restoit d'esprits. Homere dit de ce chien qu'il *accomplit sa destinée*, parce qu'il a establi dans ses Poëmes qu'il y a une destinée pour les animaux, & que la Providence veille pour eux comme pour les hommes. Ce qui est parfaitement d'accord avec la saine Theologie, comme je l'ay dit ailleurs.

*D'avoir reveu son maistre vingt ans après son départ*] On n'autoit jamais crû que ce passage eust pû fournir un sujet de critique contre Homere; cependant l'Auteur moderne, dont j'ay desja souvent parlé, s'en est servi pour faire voir que si ce Poëte n'estoit ni bon Astronome, ni bon Geographe, comme il se flate assez ridiculement de l'avoir prouvé, il n'estoit pas meilleur Natura-

liste, & il le prouve à sa maniere, c'est à dire qu'il nous fait voir que s'il a fait des bevûës grossieres pour n'avoir pas entendu le Grec, il en fait aussi pour n'avoir pas entendu le Latin, comme M. Despreaux l'a fort bien prouvé, Refl. 3. sur Longin. Je rapporte ces fausses Critiques, pour faire voir à quels excès l'ignorance & le méchant goust portent les Censeurs des Anciens, afin que cet exemple retienne ses semblables. *Ulysse dans l'Odyssée, dit-il, est reconnu par son chien, qui ne l'avoit point vû depuis vingt ans. Cependant Pline assure que les chiens ne passent jamais quinze ans.* Quand Pline l'auroit dit, il n'auroit pas fallu le croire, & il auroit mieux valu suivre tant de Naturalistes Modernes qui assurent que les chiens vivent des vingt ans, des vingt-deux ans. Eustathe assure mesme que ceux qui sont venus après Homere, escrivent que les chiens vivent jusqu'à vingt-quatre ans. *Ὅτι δὲ καὶ εἰκοστέσσαρες ἔωσαν ἔτι κύνες, ἰσόρῃσιν οἱ μετ' Ὀμηρον.* Et moy-mesme j'en ay vû un qui avoit vingt-trois ans. Bien plus encore, il n'y a pas longtemps qu'on en a vû un icy qui avoit plus de trente années, je ne sçay mesme s'il est mort. Comment Pline a-t-il donc pû se tromper sur une chose que l'experience enseigne. Mais bien-loin que Pline ait jamais assuré ce que ce Critique luy attribuë si hardiment, il dit expressement le contraire

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVII. 133  
après Homere. *Canes Laconici vivunt annis  
denis, cætera genera quindecim annos,  
aliquando viginti.* Cette espece de chiens  
qu'on appelle chiens de Laconie vivent dix  
ans. Toutes les autres especes de chiens vi-  
vent ordinairement quinze ans & vont quel-  
quefois jusqu'à vingt. Plin. liv. 10.

Page 90. Il s'assit hors de la porte, sur  
le seuil qui estoit de fresne, & s'appuya con-  
tre le chambranse qui estoit de cyprès & fera  
bien travailler.] Ces petites particularitez, qui  
paroissent inutiles, ne sont pas ajoutées en  
vain, elles servent à tromper le Lecteur, &  
à luy faire croire que tout le reste est vray,  
puisque celuy qui fait le recit est si instruit  
des moindres choses, & par ce mesme mo-  
yen Homere marque les mœurs des temps.  
Le seuil & le chambranse de la porte du  
Palais d'Ulyse n'estoient pas d'un bois rare  
& précieux.

*La honte est nuisible à tout homme qui est  
dans le besoin.] Dans le dernier Livre de  
l'Iliade Homere a fait dire par Apollon mes-  
me, Que la honte est un des plus grands  
maux & des plus grands biens des hom-  
mes, qu'elle est tres utile & tres nuisible aux  
hommes.*

..... Ἄνδρας μὲν ἀνέται ἡδ' ὀϊννον.

Hesiodé a réuni ces deux passages, celuy de  
l'Odyssee & celuy de l'Iliade, & en a fait  
une seule sentence dans son Traité des occu-

vies &amp; des jours :

Αἰδώς δ' ἔκ ἀγαθῆ χειρημένον ἄνδρα  
καμίσει,

Αἰδώς, ἢ τ' ἄνδρας μέγα συνεταί ἠδ' ἐ-  
νίνησ.

C'est à dire, qu'il y a une bonne & une mau-  
vaïse honte. On peut voir la Remarque sur  
le dernier Liv. de l'Iliade, tom. 3. p. 592.

Page 91. *Il mangea pendant que le chan-  
tre Phemius chanta & joua de la lyre*] Ho-  
mere ne rapporte point icy le chant de Phe-  
mius, car il n'en a pas le temps, son sujet  
l'appelle, & Ulyffe va executer la plus eston-  
nante de toutes les entreprises.

Page 92. *Quoyqu'il fust resolu qu'il n'en  
sauveroit aucun*] Le Poëte adjoute cela à  
cause de ce qu'il vient de dire, *afin qu'il pust  
connoître ceux qui avoient de l'humanité &  
de la justice.* Car il semble que ceux en qui  
il en trouveroit devoient estre espargnez,  
mais le Poëte nous avertit qu'il n'en sauvera  
aucun, pas mesme de ceux en qui il trouvera  
cette sorte d'humanité & de justice, car cette  
humanité & cette justice n'estant que super-  
ficielles & passageres, elles ne devoient pas  
les sauver, il n'est pas juste qu'un acte de  
vertu, qu'arrache un moment de compas-  
sion & qui ne vient point de la bonne dispo-  
sition du cœur, efface tant de méchantes  
actions qu'un vice habituel a produites.

*Mais avec un air si naturel, qu'on eust dit*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 135  
qu'il n'avoit fait d'autre mestier toute sa vie] Homere fait remarquer icy la grande souplesse d'Ulyffe qui se plioit & s'accommodoit à tous les estats de la fortune comme s'il y estoit né, jusqu'à mendier mesme. Eustathe dit fort bien, Καὶ ἰδοὺ ὁ πολυμήχανος Ὀδυσσεύς, καὶ τῷ ἐπαγγεῖν τεχνίτης ἐστὶ. *Voyez combien est souple & adroit cet Ulyffe, il est maistre mesme en l'art de mendier.* C'est ce qui justifie bien l'épithete *πλούτσοπος* que le Poëte luy a donnée.

*Se mit à gronder fortement Eumée]* Antinoüs comme le plus méchant est aussi le plus soupçonneux & le plus timide, il craint qu'il n'y ait icy quelque mystere caché, & que ce gueux ne soit quelque messager qu'Eumée amene à Penelope : voilà pourquoy il s'emporte si fort contre luy.

Page 93. *N'avons-nous pas icy assez de vagabonds & assez de pauvres]* Il y avoit donc beaucoup de pauvres à Ithaque, mais il y a de l'apparence que les pauvres des isles voisines & du continent mesme, s'estoient rendus-là pour profiter de la profusion que les Pour suivans faisoient dans le Palais d'Ulyffe, car c'est la coutume des gueux, ils s'assembent où est la foule. J'ay lû quelque part qu'à Athenes il n'y avoit pas un seul gueux qui en mendiant deshonorast la ville. Voilà un grand éloge, je ne croy pas qu'aujourd'huy il y ait une seule ville dans le mon-

136      R E M A R Q U E S  
de à laquelle on puisse le donner.

*Un devin, un medecin, un menuisier, un chantre divin qui fait un grand plaisir par ses chants]* Homere met icy au nombre des artisans, *δημιουργῶν, χειροτέχνων*, les devins & les medecins, aussi-bien que les charpentiers, mais il y met aussi les chantres, c'est à dire, les Poëtes mesmes. Cela vient de ce que dans ces premiers temps, tous les arts, ceux mesmes qui nous paroissent aujourd'huy les plus méchaniques, estoient honorez, & on appelloit artisans, *δημιουργοις*, tous ceux qui travailloient pour le public, & qui tiroient une récompense de leur travail.

*Voilà les gens qu'on appelle chez soy]* Car tous ces gens-là sont utiles, & quand on n'en a pas dans le pays on en fait venir d'ailleurs. Eumée répond tres solidement au reproche d'Antinoüs.

Page 94. *Il faut avoüer qu'un pere n'a pas plus de soin de son fils que vous en avez de moy]* C'est une ironie, comme si Antinoüs n'avoit voulu chasser cet estranger que pour espargner le bien de Telemaque, & cette ironie est mesme plus amere qu'elle ne paroist d'abord, car c'est comme si Telemaque luy disoit, il semble que vous soyez seur d'espouser ma mere, vous agissez desja comme si vous me teniez lieu de pere, tant vous avez soin de ménager mon bien.

Page 95. *Je vous assure que si tous les*

*Poursuivants donnoient à ce gueux autant que moy, il n'auroit pas besoin de grand chose]* Antinoüs répond à l'ironie de Telemaque par une autre ironie, car il veut dire que si tous les Princes donnoient autant que luy à ce gueux, il seroit plus de trois mois sans revenir, car il recevroit tant de coups, qu'il luy faudroit plus de trois mois pour se faire panser & pour en guerir.

*Mais il s'approcha d'Antinoüs, & luy dit: Mon ami, donnez-moy aussi quelque chose]* Ulyffe dissimule, car la dissimulation fait une grande partie de la patience; il fait donc semblant de n'avoir ni entendu l'ironie cachée sous sa réponse à Telemaque, ni vû l'action qu'il a faite en tirant son marchepied. Il va à luy & luy demande comme aux autres, pour luy donner lieu de combler la mesure de sa méchanceté, & pour fonder la vengeance éclatante qui doit la suivre.

Page 96. *J'allay donc au fleuve Ægyptus]* C'est la mesme histoire qu'il a faite à Eumée dans le xiv. Liv. il n'en change que la fin.

Page 98. *Ils me vendirent à un estranger qui passoit]* Cela est bien different de ce qu'il a dit à Eumée dans le xiv. Liv. Mais il ne craint pas qu'Eumée releve cela comme un mensonge, il croit ou que ce pasteur n'y prendra pas garde, ou qu'il croira qu'il a ses raisons pour ne pas dire icy ce qu'il luy a dit chez luy.

*Où il me vendit à Dmetor fils de Jafus, qui regnoit dans cette isle]* Quoy-qu'il ne faille pas demander raison à Ulyffe de ses fictions, il n'est pourtant pas hors de propos de rechercher les veritez qu'il peut avoir meslées dans ses fables. Je croy que ce Roy de Cypre n'est pas un Roy supposé. Quand les Grecs se préparoient à aller à Troye, il y avoit à Cypre un Roy nommé Cinyras, qui envoya à Agamemnon cette belle cuirasse dont il est parlé au commencement de l'onzième Livre de l'Iliade. Ce Roy mourut apparemment pendant le siege, & ce Dmetor fils de Jafus, dont Homere parle dans ce passage, regna après luy.

*De peur que je ne te fasse revoir cette triste terre d'Egypte, ou Cypre]* C'est à dire, de peur que je ne te vende à des corsaires qui te meneront encore en Egypte, ou qui iront te vendre dans l'isle de Cypre. Au reste ce passage suffit pour détromper ceux qui ont crû qu'Homere n'a connu *Aegyptus* que pour le fleuve, car nous voyons icy manifestement qu'il appelle du mesme nom la terre que ce fleuve arrose, puisqu'il dit *αἴγυπτος ἡ γῆ*. Cette épithete au feminin ne convient point au fleuve, elle ne convient qu'à la terre.

Page 99. *On voit bien que chez vous vous ne donneriez pas un grain de sel à un mendiant]* C'estoit un proverbe en Grece. Pour

marquer un homme fort avare on disoit qu'il ne donneroit pas un grain de sel à un pauvre, car le sel y estoit fort commun. Il faut remarquer icy le mot *ἐμμέλιος* mis pour *ἐμμίμης*, un mendiant, car après Homere il a eu une signification plus noble.

Page 100. *On n'est point surpris qu'un homme soit blessé quand il combat pour défendre son bien* ] Ce discours est tres fort & releve bien l'injustice d'Antinoüs, d'avoit frappé un homme qui ne faisoit que luy demander l'aumosne. Mais outre le sens évident & manifeste qu'ont les paroles d'Ulyse, elles en ont un caché qui a rapport aux affaires presentes, car c'est comme s'il disoit, si je voulois chasser les Pour suivans & défendre mon bien & mes troupeaux qu'ils dissipent, ce ne seroit pas une chose bien estrange que je fusse blessé, mais que je le sois lorsque je ne fais que demander la charité pour appaiser la faim, voilà ce qui est estrange & inouï. Ulyse est blessé par Antinoüs lorsqu'il luy demande l'aumosne, & il ne le fera point lorsqu'il attaquera les Pour suivans pour les chasser de son Palais.

Page 101. *Vous avez fort mal fait, Antinoüs, de frapper ce pauvre* ] L'action d'Antinoüs est si criante, qu'elle revolte mesme les autres Princes tout injustes & tout depravez qu'ils estoient.

*Que deviendrez-vous, malheureux, si c'est*

*quelqu'un des Immortels ! car souvent les Dieux , qui se revestent comme il leur plaist de toutes sortes de formes , prennent la figure d'estrangers ] Voicy un passage celebre qui a attiré la censure de Platon. Si Dieu se metamorphosoit, dit ce Philosophe dans le 11. liv. de sa Republique, il prendroit une forme plus parfaite que la sienne, ou une forme moins parfaite. Or il est ridicule de dire qu'il se change en mieux, car il y auroit quelque chose de plus parfait que luy, ce qui est absurde ; & il est impie d'admettre qu'il se change en quelque chose de moins parfait, car Dieu ne peut se dégrader. D'ailleurs s'il paroïssoit sous une autre forme que la sienne, il mentiroit, parce qu'il paroïstroit ce qu'il ne seroit pas. Il faut donc conclure de-là qu'il demeure dans sa forme simple, qui est seule la beauté mesme & la perfection. Qu'aucun Poëte, adjoute-t-il, ne vienne donc pas nous dire que les Dieux prennent toutes sortes de formes, & que sous la figure d'estrangers ils vont dans les villes, &c. M. Dacier a fort bien refuté l'erreur cachée sous ces raisons qui paroïssent specieuses. Si Platon, dit-il, n'avoit employé son raisonnement qu'à battre en ruine les ridicules metamorphoses que les Poëtes attribuoient aux Dieux, il auroit raison, mais de s'en servir pour combattre la maniere dont il a souvent plû à Dieu de se rendre visible sous la forme d'un ange,*

*Dans le  
Traité de la  
doctrine de  
Platon, p. 171.*

ou d'un homme qu'il a créé à son image, & dont il a pû prendre la figure sans tremper les hommes, & sans se départir de ses perfections, c'est une erreur. Aussi n'a-t-elle pas eschappé aux lumières de son disciple Aristote, qui, bien que d'ailleurs moins éclairé sur la nature divine, a mieux connu que Platon la beauté & la vérité de ce sentiment d'Homere, & instruit par ce grand Poète, il a reconnu qu'il n'est pas indigne de Dieu de se revestir de la nature humaine pour délivrer les hommes de leurs erreurs. Ce passage d'Homere est certainement d'une grande beauté, & c'est un grand honneur pour ce Poète que ses vûës s'accordent mieux avec les veritez de nos Livres saints que celles du plus grand Philosophe & du plus grand Theologien du Paganisme. Il semble qu'il avoit lû ce passage de la Genese, où trois Anges s'estant apparus à Abraham, le Seigneur luy dit: *Le cri de Sodome & de Gommorrhe s'est multiplié, & leur peché s'est extrêmement aggravé, je descendray & je verray si leurs œuvres répondent à ce cri qui est venu jusqu'à moy, &c.* Genes. 18. 21. & 22. Toute l'Escriture sainte est pleine de ces exemples. Et ce qu'il y a icy de bien remarquable, c'est qu'Homere met cette grande vérité dans la bouche de ces Pour suivants pour en mieux marquer la certitude, car il faut qu'une vérité soit bien constante & bien

répandue quand elle est ainsi attestée & avouée par ces sortes de gens qui n'ont d'auteurs ni piété ni religion.

Page 102. *Mais quand on eut rapporté à la sage Penelope que ce pauvre avoit esté blessé*] La compassion que Penelope a pour cet estranger, qu'on vient de blesser si indignement, donne lieu à l'entrevûe de Penelope & d'Ulyffe, qui se fera dans le XI. Liv. & qui donne un merveilleux plaisir aux Lecteurs.

Page 104. *Et ces trois jours là ne luy suffirent pas pour me raconter ses tristes aventures*] Il faut qu'Eumée exagere, ou plustost qu'Ulyffe luy ait dit beaucoup de choses que le Poëte n'a pas rapportées, ou qu'il n'a rapportées qu'en abrégé, & cela est tres apparent, car ce que nous lisons ne remplit que quelques heures.

*Comme quand un chancre celebre, que les Dieux eux-mesmes ont instruit*] Homere relève tres souvent les merveilles de la Poësie, & le plaisir que font ses chants divins, car il connoissoit bien le merite & le pouvoir de son art. Mais il ne parle que des Poëtes que les Dieux eux-mesmes ont instruits, c'est à dire, qui ont receu des Dieux le genie de la Poësie, & à qui les Dieux ont ouvert tous leurs tresors. Les autres ne font aucun plaisir, & ne font escoutez que de ceux qui n'ont aucune idée de la veritable Poësie.

Où le sage Minos est né] Le premier Minos, c'est à dire, le fils de Jupiter & d'Europe, fut un Roy si juste & un si excellent Législateur, qu'Homere l'appelle l'*ami de Jupiter*, qu'il dit qu'il s'entretenoit avec luy, & qu'il a crû ne pouvoir donner un plus grand éloge à l'isle de Crete, qu'en disant que le sage Minos y estoit né. Car rien ne fait tant d'honneur aux Estats que les grands personnages qui y ont pris naissance. D'autres ont expliqué ce mot, *ὅτι Μίνως γένος ἐστίν, οὗ regnent les descendants de Minos*. En effet Idoménée regnoit encore en Crete dans le temps que cecy se passoit à Ithaque, mais j'aime mieux le premier sens.

Qu'Ulysse est plein de vie près des terres des Thesprotiens] Et cela est tres vray, puisqu'Ulysse est à Ithaque, qui n'est pas éloignée de la Thesprotie, & qu'il y amene de grandes richesses, ces richesses qu'il a cachées dans un antre, comme nous l'avons vû.

Page 105. Et Telemaque esternua si fort que tout le Palais en retentit] Il falloit bien que l'esternüement de Telemaque fust tres fort pour estre entendu de Penelope, qui estoit retirée dans son appartement au haut de son Palais. Elle reconnoist que c'est l'esternüement de son fils, & cet esternüement qui vient si à propos comme elle achevoit de dire ces paroles, *il se seroit bien-tost vengé de ces Princes*, luy paroist un augure tres

favorable & tres seur. Nous voyons par ce passage que la superstition de prendre les esternüements pour des augures est tres ancienne. Cette superstition venoit de ce que la teste estant la partie la plus sacrée du corps, comme le siege de la raison & du sentiment, & l'esternüement venant de la teste, on le prenoit pour un signe d'approbation, & non seulement on respectoit ce signe, mais on e regardoit comme envoyé par Jupiter mesme, & on l'adoroit. En voicy une preuve bien remarquable dans le 3. liv. de Xenophon de l'expedition de Cyrus. Xenophon ayant fini un petit discours par ces paroles : *Nous avons plusieurs rayons d'esperance pour nostre salut*, il adjoute, *Sur cela quelqu'un esternüa, & tous les soldats l'ayant entendu, se mirent à adorer le Dieu par un mouvement aussi general que subit ; & alors Xenophon reprenant la parole, leur dit : Compagnons, puisqu'en parlant d'esperance de salut, cet augure de Jupiter sauveur nous est apparu, &c.* Cela explique fort bien l'idée que l'on avoit des esternüements. Dans la suite cette superstition a fait place à une autre ; on a regardé l'esternüement comme une maladie, ou comme un signe de maladie, & c'est d'où est venuë la coutume, qui dure encore aujourd'huy, de dire *Dieu vous assiste*, à ceux qui viennent d'esternüer. Comme les Grecs disoient *ζῶσθον, Jupiter, sauvez-le : ou ζῆτε, vivez, puissiez*

Page 106. *Elle vous donnera des habits dont vous avez grand besoin*] Penelope a dit seulement, *je luy donneray de bons habits.* Et Eumée, comme un serviteur affectionné, ajoute, *dont vous avez grand besoin, & vous pourrez demander librement dans Ithaque, &c.* Ces dernieres paroles, & vous pourrez demander librement dans Ithaque, &c. seroient fort mal dans la bouche de la Reyne, mais elles sont fort bien dans celle d'Eumée, qui croit que c'est assez faire pour un homme comme luy que de l'habiller & de luy permettre de gueuser librement par toute la ville.

Page 107. *Car je scay des nouvelles de son mary, nous sommes luy & moy dans une mesme infortune*] Les traits équivoques qui portent un sens dans l'esprit de celuy à qui on parle, & un autre sens dans l'esprit de celuy qui lit & qui scait la verité, sont toujours un effet admirable, car le Lecteur a en mesme temps deux plaisirs, l'un d'estre dans le fait, & l'autre, de voir les autres trompez par l'ignorance où ils sont. C'est ce qui regne souverainement dans l'Oédipe de Sophode.

*Telemaque ni aucun de sa maison ne se sont presentez pour me deffendre*] Car cette timidité de Telemaque & de ses gens est une grande preuve que tout plie sous ces

Poursuivants, & que leur violence & leur insolence sont redoutées de tout le monde.

Page 110. *Mais ne partez pas sans avoir soupé*] Il y a dans le Grec: *Partez après avoir pris le repas du soir*: οὐδ' ἔρχο δευτελιήσας. Et il s'agit de sçavoir de quel repas Homere parle icy. Quelques anciens Critiques ont crû que c'estoit un quatrième repas que l'on faisoit après souper, que les Romains appelloient *commessationem*, & que nous appellons *collation*. Mais ce repas estoit inconnu aux Grecs de ces temps heroïques, qui estoient trop sobres pour manger encore après le souper. Athenée a pourtant suivi ce sentiment dans son premier livre, mais dans la suite, contraire à luy-mesme, il s'en est mocqué; c'est dans son 5. liv. où il dit: *Ceux-là sont ridicules qui disent que les Grecs faisoient quatre repas, sur ce qu'Homere a dit, οὐδ' ἔρχο δευτελιήσας, ne prenant pas garde que ce mot δευτελιήσας signifie-là δειλιον διατριψας χρονον*. Athenée a raison icy de ne vouloir pas qu'on explique le mot d'Homere d'un quatrième repas; mais je croy qu'il a tort de ne vouloir pas l'entendre du souper, car on voit que Telemaque n'a pas plustost donné l'ordre, qu'Eumée va se mettre à table & manger. δευτελιήσας signifie donc icy *après avoir pris le repas du soir*, c'est à dire, *après avoir soupé*, τὸ δειλιον ἔμ-βρωμα λαβὼν, οἷον δευτελιήσας, comme dit fort

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 147  
bien Hefychius, car le *souper*, δόρυς, estoit  
aussi appellé δειλιόν, comme le *diner*, δει-  
πνόν, estoit aussi appellé ἀεισον. Ainsi voilà  
ces quatre repas qu'on reproche à ces pre-  
miers Grecs, les voilà réduits à deux qui  
ont des noms differents selon l'heure où on  
les faisoit. On peut voir la premiere Re-  
marque sur le Liv. xvi.

*Car le jour estoit desja bien avancé*] C'est  
à dire, que le soleil penchoit vers son cou-  
cher.



---

## Argument du Livre XVIII.

**U**N celebre mendiant nommé Irus vient à la porte du Palais & veut en chasser Ulyffe ; ce Prince deffend son poste, & ils en viennent tous deux à un combat à l'escrime des poingts ; Ulyffe remporte la victoire, & est loué par les Poursuivants qui luy donnent le prix qu'il merite. Ulyffe fait de sages reflexions sur la misere de l'homme. Penelope se presente aux Poursuivants, Minerve prend elle-mesme le soin de l'embellir afin qu'elle les charme davantage ; ce soin n'est pas inutile, car ils luy font tous de beaux presens. Penelope, après avoir fait des reproches à son fils de ce qu'il a laissé maltraiter son hoste, & après avoir reccu les presens, s'en retourne dans son appartement, & les Princes continuent à prendre le plaisir de la danse & de la musique. Ulyffe se querelle avec une des femmes du Palais. Le Poëte fait voir le desordre où vivent ces femmes. Eurymaque fait des railleries d'Ulyffe qui luy répond ; Eurymaque s'emporte. Mais enfin Telemaque congédie l'assemblée, & les Poursuivants se retirent après avoir fait les libations.



# L'ODYSSE'E

## D'HOMERE.

---

### *LIVRE XVIII.*

**E**UME'E estoit à peine parti, qu'on vit se presenter à la porte du Palais un mendiant qui avoit accoutumé de demander son pain dans Ithaque, & qui par son horrible gloutonnerie s'estoit rendu fort célèbre, car il mangeoit toujours & estoit toujours affamé. Cependant quoy-qu'il fust d'une taille énorme, il n'avoit ni force ni courage; son veritable nom estoit Arnée, sa mere le luy avoit donné dès sa naissance, mais les jeunes gens de la ville l'appelloient Irus,

parce qu'il faisoit tous les messages dont on le chargeoit. En arrivant il voulut chasser Ulyffe de son poste, & luy dit en l'insultant, Retire-toy de cette porte, vieillard décrepit, que je ne t'en arrache en te traînant par les pieds. Ne vois-tu pas que tous ces Princes me font signe & m'ordonnent de te chasser? mais je respecte ta profession. Lève-toy donc, de peur que nous n'en venions aux mains, ce qui ne seroit pas à ton avantage.

Ulyffe le regardant d'un œil farouche, luy dit : Mon ami, je ne te dis point d'injures, je ne te fais aucun mal, & je n'empesche point qu'on ne te donne; cette porte peut suffire à nous deux. Pourquoi es-tu fasché qu'on me fasse quelque part d'un bien qui ne t'appartient pas? Il me paroist que tu es mendiant comme moy. Ce sont les Dieux qui donnent les richesses. Ne me deffie point trop au combat,

& n'eschauffe pas ma bile, de peur «  
 que tout décrepité que je suis, je ne «  
 te mette tout en sang ; j'en serois «  
 demain plus en repos , car je ne «  
 croy pas que de tes jours tu revins- «  
 ses dans le Palais d'Ulyffe. «

Grands Dieux, repartit Irus en «  
 colere, voilà un gueux qui a la lan- «  
 gue bien pendue. Il ressemble tout «  
 à fait à une vieille ratatinée. Si je «  
 le prends je l'accommoderay mal, «  
 & je luy feray sauter les dents de la «  
 machoire comme à une beste qui «  
 fait le dégast dans les terres d'un «  
 voisin. Voyons donc , deshabile- «  
 toy, ceins-toy d'un linge & entrons «  
 en lice, & que les Princes soient «  
 spectateurs de nostre combat : mais «  
 vieux comme tu es, comment sou- «  
 tiendras-tu un adversaire de mon «  
 âge ! «

C'est ainsi qu'Ulyffe & Irus se  
 querelloient avec chaleur devant la  
 porte du Palais. Antinoüs les en-  
 tendit, & adressant aussi-tost la pa-

rôle aux Pourfuyvants avec de  
 » grands ris, Mes amis, leur dit-il,  
 » vous n'avez encore rien vû de pa-  
 » reil au plaisir que Dieu nous en-  
 » voye ; cet eſtranger & Irus ſe que-  
 » relent, & ils vont terminer leur  
 » différent par un combat. Ne per-  
 » dons pas cette occasion de nous di-  
 » vertir ; haſtons-nous de les mettre  
 » aux mains.

Tous les Princes ſe levent en  
 meſme temps, & riant de toute leur  
 force, ils environnent les deux  
 » mendians, & Antinoüs dit : Prin-  
 » ces, voilà les ventres des victimes  
 » qu'on fait roſtir pour noſtre table  
 » après les avoir farcis de graiſſe &  
 » de ſang, c'eſt un prix digne de ces  
 » champions. Que celuy donc qui  
 » aura terraffé ſon adverſaire, choi-  
 » ſiſſe le meilleur ; il aura encore  
 » l'honneur de manger toujours a-  
 » vec nous, & nous ne ſouffrirons  
 » point qu'aucun autre mendiant  
 » partage avec luy cet avantage.

Cette proposition d'Antinoüs plut à toute l'assemblée, & le prudent Ulyffe prenant alors la parole, dit avec une ironie cachée, Princes, un vieillard comme moy, accablé de calamité & de misere, ne devroit pas entrer en lice avec un adversaire jeune, fort & vigoureux, mais le ventre accoutumé à faire affronter les plus grands dangers, me force de hazarder ce combat si inégal, où ma deffaite est presque seure. Mais au moins promettez-moy, & avec serment, qu'aucun de vous, pour favoriser Irus, ne mettra la main sur moy, ne me poussera & ne fera aucune supercherie dont mon ennemi puisse profiter.

Il dit, & tous les Princes firent le serment qu'il demandoit, après quoy Telemaque dit: Estranger, si vous avez le courage d'entreprendre ce combat, ne craignez aucun des Grecs, car celuy qui mettroit

» la main sur vous, attireroit sur luy  
 » tous les autres ; je vous prends sous  
 » ma protection comme mon hofte,  
 » & je fuis feur que les deux Roys  
 » Antinoüs & Eurymaque , tous  
 » deux auffi fages que braves, feront  
 » pour moy.

Tous les Princes applaudirent  
 au discours de Telemaque. Alors  
 Ulyffe fe dépoüilla, quitta fes hail-  
 lons & en mit une partie devant  
 luy. On vit avec eftonnement fes  
 cuiffes fortes & nerveufes , fes ef-  
 paules quarrées, fa poitrine large,  
 fes bras forts comme l'airain. Mi-  
 nerve, qui fe tenoit près de luy, le  
 faifoit paroître encore plus grand  
 & plus robuste. Tous les Princes,  
 malgré leur fierté, en eftoient dans  
 l'admiration , & il y en eut quel-  
 ques-uns qui dirent à ceux qui ef-  
 toient près d'eux , Voilà Irus qui  
 » ne fera plus de meffage , il s'est at-  
 » tiré fon malheur. Quelle force &  
 » quelle vigueur dans fon adverfaire !

il n'y a point d'athlete qui puisse  
luy estre comparé.

Irus en le voyant sentit son courage abattu , mais malgré ses frayeurs les domestiques des Princes le menerent sur le champ de bataille , après l'avoir dépoüillé & ceint d'un linge ; on le voyoit trembler de tous ses membres. Antinoüs en colere de voir tant d'insolence avec tant de lascheté, le tança rudement , & luy dit : Misérable, indigne de vivre, tu méprisois tant cet estranger , & presentement tout accablé qu'il est de misere & d'années, sa seule vûë te fait trembler. Je te déclare que si tu te laisses vaincre, je te jetteray dans un vaisseau, & je t'envoyeray en Epire au Roy Echetus , le plus cruel de tous les hommes, qui te fera couper le nez & les oreilles , & te retiendra dans une dure captivité.

Cette menace augmenta encore sa frayeur & diminua ses forces.

On le mena au milieu de l'assemblée. Quand les deux champions furent en présence, ils leverent les bras pour se charger. Ulyffe delibera en luy-mesme s'il l'estendrait mort à ses pieds du premier coup, ou s'il se contenteroit de le jeter à terre, & il prit ce dernier parti, comme le meilleur, dans la pensée que l'autre pourroit donner quelque soubçon aux Princes & le découvrir. Les voilà donc aux prises; Irus décharge un grand coup de poing sur l'espaule droite d'Ulyffe, & Ulyffe le frappe au haut du cou sous l'oreille avec tant de force, qu'il luy brise la machoire & l'estend à terre; le sang sort à gros bouillons de sa bouche avec les dents, & il ne fait que se débattre sur la poussiere. Les Pour suivants, pleins d'admiration, levent les mains avec de grands cris & de grandes risées. Mais Ulyffe prenant son ennemi, le traîne par les

pieds hors des portiques & de la basse-cour, & le faisant asseoir en dehors près de la porte, il luy met un baston à la main, & luy dit : Demeure-là, mon ami, pour garder cette porte, & ne t'avise plus, « toy qui es le dernier des hommes, « de traiter les estrangers & les mendians comme si tu estois leur Roy, « de peur qu'il ne t'arrive pis encore. «

Après avoir ainsi parlé, il va reprendre sa besace & se remettre à la porte dont Irus avoit voulu se chasser. Les Princes entrent, & le felicitant de sa victoire, ils luy disent : Estranger, que Jupiter & tous les autres Dieux vous accordent tout ce que vous desirez & qui peut vous estre agréable pour la bonne action que vous avez faite de délivrer cette ville de ce mendiant, que rien ne peut rassasier. Car nous allons bientost l'envoyer en Epirc au Roy Echetus, qui n'est pas accoutumé à bien traiter ceux «

» qui tombent entre ses mains.

Ulyffe fut ravi d'entendre ces  
 fouhais de la bouche des Pourfui-  
 vants, & en tira un bon augure.  
 Antinoüs met devant luy en mef-  
 me temps le ventre d'une victime  
 farci de graiffe & de fang & fort  
 bien rofti. Amphinome luy sert  
 deux pains qu'il tire d'une corbeil-  
 le, & luy presentant une coupe  
 » d'or pleine de vin, il luy dit: Ge-  
 » nereux eſtranger, qui venez de  
 » montrer tant de force & tant de  
 » courage, puiſſiez-vous eſtre heu-  
 » reux, & qu'à l'avenir vous vous  
 » voyiez auſſi comblé de richeſſes,  
 » que vous eſtes preſentement acca-  
 » blé de miſere & de pauvreté.

Ulyffe touché de ſa politeſſe,  
 » luy répondit: Amphinome, vous  
 » eſtes fils d'un pere dont la réputa-  
 » tion eſt venuë juſqu'à moy; la gloi-  
 » re, la valeur, les richeſſes & la ſa-  
 » geſſe de Nifus qui regnoit dans  
 » l'ille de Dulichium me ſont con-

nuës, & je voy que vous n'avez pas «  
dégénéré, car vous me paroïſſez «  
prudent & ſage. C'eſt pourquoy je «  
ne feray pas difficulté de vous dire «  
ma penſée, je vous prie de l'enten- «  
dre & de vous en ſouvenir. De «  
tous les animaux qui respirent ou «  
qui rampent ſur la terre, le plus «  
foible & le plus miſerable, c'eſt «  
l'homme; pendant qu'il eſt dans la «  
force de l'âge, & que les Dieux en- «  
tretiennent le cours de ſa proſpe- «  
rité, il eſt plein de préſomption & «  
d'inſolence, & il croit qu'il ne ſçau- «  
roit luy arriver aucun mal. Et lorf- «  
que ces meſmes Dieux le précipi- «  
tent de cet eſtat heureux dans les «  
malheurs qu'il a meritez par ſes in- «  
juſtices, il ſouffre ce revers, mais «  
avec un eſprit de revolte & d'un «  
courage forcé, & ce n'eſt que pe- «  
titeſſe, que baſſeſſe; car l'eſprit de «  
l'homme eſt toujours tel que ſont «  
les jours qu'il plaiſt au pere des «  
Dieux & des hommes de luy en- «

» voyer. Moy-mefme, j'eftois né  
» pour eftre heureux; je me fuis ou-  
» blié dans cet estat, & j'ay commis  
» beaucoup de violences & d'injufti-  
» ces, me laiffant emporter à mon  
» naturel altier & fuperbe, & me  
» prévalant de l'autorité de mon pe-  
» re & de l'appuy de mes freres; vous  
» voyez l'etat où je fuis réduit. C'eft  
» pourquoy j'exhorte tout homme à  
» n'eftre jamais ni emporté ni injuf-  
» te, & à recevoir avec humilité &  
» dans un refpectueux fíence tout  
» ce qu'il plaift aux Dieux de luy  
» départir. Je voy les Pourfuiuants  
» commettre icy des excés indignes,  
» en confumant les biens & en man-  
» quant de refpect à la femme d'un  
» homme qui, je penfe, ne fera pas  
» long-temps éloigné de fes amis &  
» de fa patrie, & qui en eft desja bien  
» prés. Je fouhaite de tout mon  
» cœur, mon cher Amphinome, que  
» Dieu vous remene dans vofre mai-  
» fon, en vous retirant du danger qui

les menace, & que vous ne vous «  
trouviez pas devant luy quand il «  
fera de retour ; car je ne croy pas «  
que dès qu'il sera une fois entré «  
dans son Palais, les Poursuivants «  
& luy se separent sans qu'il y ait «  
du sang répandu. «

En finissant ces mots il fit ses libations, but le reste & luy remit la coupe entre les mains. Ce Prince rentra dans la salle le cœur plein de tristesse & secouant la teste, comme présageant desja le malheur qui luy devoit arriver. Mais malgré ces avis & son pressentiment, il ne put éviter sa destinée ; Minerve l'arresta pour le faire tomber sous les coups de Telemaque. Il se remit donc à table sur le mesme siege qu'il avoit quitté.

Dans ce mesme moment Minerve inspira à la fille d'Icarius, à la sage Penelope, le dessein de se montrer aux Poursuivants, afin qu'elle les amust encore de vaines

esperances, & qu'elle fust plus honorée de son fils & de son mary qu'elle n'avoit jamais esté. Elle appella Eurynome, & avec un soufrire qui n'effaceoit pas la tristesse peinte dans ses yeux, elle luy dit :

- » Ma chere Eurynome, voicy un
- » nouveau dessein qui vous surpren-
- » dra fans doute ; j'ay résolu de
- » me faire voir aux Poursuivants,
- » quoyqu'ils me soient toujours plus
- » odieux. Je trouveray peut-estre
- » moyen de donner à mon fils un
- » avis utile, c'est de ne se point tant
- » meller avec ces hommes insolents
- » & injustes, dont les discours ne sont
- » que douceur, mais dont le cœur
- » est plein de fiel & de perfidie.
- » Ce dessein est tres sage, repartit
- » Eurynome. Allez donc, ma chere
- » Penelope, allez donner à vostre fils
- » les avis dont il a besoin. Mais au-
- » paravant entrez dans le bain, &
- » redonnez à vostre visage, par des
- » couleurs empruntées, l'esclat que

vos afflictions ont terni, & n'allez «  
 point vous presenter le visage tout «  
 baigné de larmes ; rien n'est si con- «  
 traire à la beauté que de pleurer «  
 toujours. D'ailleurs je vous prie de «  
 vous souvenir que vostre fils est «  
 desja dans l'âge où vous avez tant «  
 demandé aux Dieux de le voir, «  
 c'est un homme fait. «

Ah, Eurynome, répondit la sa- «  
 ge Penelope, que le soin que vous «  
 avez de moy, & la part que vous «  
 prenez à mes douleurs ne vous por- «  
 tent pas à me conseiller de me bai- «  
 gner, & d'emprunter le secours de «  
 l'art pour rappeler ma beauté des- «  
 ja effacée. Les Dieux immortels «  
 m'ont ravi le soin de m'embellir & «  
 de me parer depuis le jour fatal «  
 que mon cher mary s'est embarqué «  
 pour Troyc. Mais faites venir mes «  
 femmes, Autonoë & Hippoda- «  
 mie, afin qu'elles m'accompagnent, «  
 car je n'iray pas seule me presenter «  
 devant ces Princes ; la bienséance «

» ne le permet pas. En mesme temps Eurynome sort de l'appartement de la Reyne pour aller donner l'ordre à ses femmes & les faire venir.

Cependant Minerve, qui vouloit relever la beauté de Penelope, s'avisa de ce moyen pour le faire sans sa participation. Elle luy envoya un doux sommeil qui s'empara de tous ses sens ; elle s'endort à l'instant sur son siege mesme, & alors la Déesse luy fit ses dons les plus esclatants, afin que les Grecs fussent encore plus ébloüis de ses charmes. Premièrement elle se servit pour son beau visage d'un fard immortel, du mesme dont la charmante Cytherée se sert quand elle se prépare pour aller danser avec les Graces ; elle la fit ensuite paroistre plus grande & plus majestueuse, luy rendit tout son embonpoint, & luy donna une blancheur qui effaceoit celle de l'ivoire.

Après l'avoir rendu si belle, la

Déesse se retira, & les femmes de la Reyne entrèrent dans son appartement en parlant à haute voix. Ce bruit éveilla Penelope, qui se frotant les yeux, s'escria, Helas, « un doux assoupissement est venu « suspendre un moment mes cruelles « inquietudes. Plust aux Dieux que « la chaste Diane m'envoyast tout à « l'heure une mort aussi douce, afin « que je ne fusse plus réduite à passer « ma vie dans les larmes & dans la « douleur, soupirant toujours pour « la mort, ou pour l'absence d'un « mary qui par ses rares qualitez & « par ses vertus estoit au dessus de « tous les Princes de la Grece. »

En finissant ces mots elle descendit de son appartement suivie de deux de ses femmes. En arrivant dans la salle où estoient les Princes, elle s'arresta sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile, & ayant ses deux femmes à ses deux costez. Les Princes ne la

voient pas plustost, que ravis & comme en extase, ils n'eurent ni force ni mouvement, car l'amour lioit toutes les puissances de leur ame. Le desir de l'espouser se reveille en eux avec plus de fureur.

La Reyne adresse d'abord la parole à Telemaque, & luy dit : Mon  
 » fils, vous manquez bien de coura-  
 » ge & de conduite. Quand vous  
 » n'estiez encore qu'enfant, vous es-  
 » tiez plus fier, plus hardi, & vous  
 » connoissiez mieux ce que vous vous  
 » devez à vous-mesme. Aujourd'huy  
 » que vous estes homme fait, & que  
 » les estrangers à voir vostre bonne  
 » mine & vostre belle taille vous  
 » prendroient pour un homme har-  
 » dy & pour le fils de quelque grand  
 » Prince, vous ne faites voir ni fierté  
 » ni bienféance ni courage. Quelle  
 » indigne action venez vous de souf-  
 » frir dans vostre Palais ! Vous avez  
 » souffert qu'on ait ainsi maltraité  
 » vostre hoste en vostre presence !

Que pensera-t-on de vous ! si un «  
 estranger à qui vous avez accordé «  
 vostre protection & donné vostre «  
 Palais pour asyle, est traité si indi- «  
 gnement, l'affront en retombe tout «  
 entier sur vous , & vous estes des- «  
 honoré parmi les hommes. «

Le prudent Telemaque luy ré-  
 pondit : Ma mere , je ne sçaurois «  
 trouver mauvais les reproches que «  
 vous me faites, quoyque je ne les «  
 merite pas. J'ay le cœur assez bien «  
 fait pour estre frappé des bonnes «  
 actions & des mauvaises , & je n'ay «  
 jamais si-bien connu toute l'esten- «  
 duë de mes devoirs que je la con- «  
 nois presentement ; mais je ne puis «  
 faire tout ce que je voudrois , car «  
 tous les Pourſuivants, dont je sçay «  
 les mauvais desseins, m'estonnent ; «  
 je me voy seul au milieu d'eux sans «  
 aucun secours. Pour ce qui est du «  
 démellé de mon hoste avec Irus, il «  
 n'est nullement arrivé par la faute «  
 des Princes, & l'estranger, bien- «

» loim d'avoir esté maltraité, a esté le  
 » plus fort; plust à Jupiter, à Apol-  
 » lon & à Minerve que tous les  
 » Poursuivants fussent aussi foibles  
 » & aussi abatus que l'est presente-  
 » ment Irus à la porte de la basse-  
 » cour! il peut à peine se soutenir,  
 » & n'est point en estat de s'en retour-  
 » ner chez luy, car tous ses membres  
 » sont disloquez, à peine peut-il por-  
 » ter sa teste.

Pendant que Penelope & son  
 fils s'entrenoient ainsi, Euryma-  
 que s'approche, & adressant la pa-  
 » role à la Reyne, il dit: Sage Pene-  
 » lope, si tous les peuples, qui sont  
 » répandus dans tout le pays d'Ar-  
 » gos, avoient le bonheur de vous  
 » voir, vous auriez demain dans vos-  
 » tre Palais un plus grand nombre  
 » de Poursuivants, car il n'y a point  
 » de femme qui vous soit compara-  
 » ble ni en beauté, ni en belle taille,  
 » ni en sagesse, ni dans toutes les  
 » qualitez de l'esprit.

Eurymaque,

Eurymaque, répond Penelope, « ne me parlez ni de mes belles qua- « litez, ni de ma beauté, ni de ma « belle taille. Les Dieux m'ont en- « levé tous ces avantages le jour mes- « me que les Grecs se sont embar- « qués pour Ilion, & que mon cher « Ulyffe les a suivis. S'il revenoit « dans sa maison, ma gloire en seroit « plus grande, & ce seroit-là toute « ma beauté. Presentement je suis « dans une douleur qui m'accable, « car rien n'égalé les maux dont il a « plû à Dieu de m'affliger. Quand « Ulyffe me quitta & me dit les der- « niers adieux, il mit ma main dans « la sienne & me parla en ces termes, « qui seront toujours gravez dans « mon souvenir : *Ma femme, je ne « croy pas que tous les Grecs qui vont « à Troye reviennent de cette expedi- « tion, car on dit que les Troyens sont « très-vaillants, qu'ils savent lancer « le javelot, se battre de pied ferme, « & bien mener la cavalerie, ce qui*

» décide ordinairement de l'avantage  
 » des combats. C'est pourquoy je ne  
 » sçay si Dieu me fera eschapper aux  
 » dangers de cette guerre, ou si j'y  
 » periray. Ayez soin de mes Estats &  
 » de ma maison ; souvenez-vous sur-  
 » tout de mon pere & de ma mere, qui  
 » vont estre accablez d'affliction ; te-  
 » moignez-leur toujours la mesme ten-  
 » dresse, ou une plus grande encore  
 » parce que je seray absent, & lors-  
 » que vous verrez nostre fils en âge de  
 » me succeder, rendez-luy ses Estats,  
 » choisissez pour vostre mary le Prince  
 » qui vous paroïstra le plus digne de  
 » vous, & quittez ce Palais. C'est  
 » ainsi qu'il me parla, & me voilà  
 » sur le point d'executer ses derniers  
 » ordres. Je voy approcher le jour,  
 » ou plustost la nuit fatale qui doit  
 » allumer le flambeau de l'odieux &  
 » du funeste hymen de la plus mal-  
 » heureuse de toutes les Princesses.  
 » Et ce qui augmente encore mes  
 » déplaisirs, c'est de voir qu'on viole

icy les loix & les coutumes les plus  
 généralement receües ; car tous  
 ceux qui recherchent en mariage  
 une femme considerable & de bon-  
 ne maison, & qui la disputent en-  
 tre eux, font venir de chez eux les  
 bœufs & les moutons pour les sa-  
 crifices & pour la table des amis de  
 leur maistresse, & font tous les  
 jours de nouveaux presens, bien-  
 loin de dissiper & de consumer le  
 bien de celle qu'ils aiment, & de  
 luy faire la cour à ses dépens.

Ulysse fut ravi d'entendre le  
 discours de la Reyne, & de voir  
 que par ce moyen elle alloit leur  
 arracher beaucoup de presens. C'est  
 ainsi que cette Princesse les amu-  
 soit par de belles paroles, qui n'es-  
 toient nullement les interpretes des  
 sentimens de son cœur.

Le fils d'Eupithes, Antinoüs,  
 s'approchant d'elle, luy dit, Sage  
 Penelope, vous pouvez recevoir  
 tous les presens que ces Princes

» voudront vous faire, car il est de  
 » la coutume & de la bienfiance de  
 » les accepter. Mais je vous déclare  
 » que tous tant que nous sommes  
 » icy, nous ne nous en retournerons  
 » point dans nos maisons, & que  
 » nous ne partirons point de vostre  
 » Palais que vous n'ayez choisi pour  
 » vostre mary le plus brave de la  
 » troupe.

Le discours d'Antinoüs plut à tous les Princes. Ils envoyerent chacun chez eux un heraut pour apporter des presens. Celuy d'Antinoüs luy apporta un grand manteau tres magnifique dont la broderie estoit admirable & les couleurs nüées avec beaucoup d'intelligence & d'art ; il avoit douze agraffes d'or parfaitement bien travaillées. Celuy d'Eurymaque apporta des brasselets d'or & d'ambre qui brilloient comme le soleil. Deux esclaves d'Eurydamas luy apporterent des pendants d'oreille

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 173  
à trois pendeloques, d'une beauté  
charmante & d'un travail exquis.  
Celuy de Pisandre, fils du Roy  
Polyctor, luy apporta un collier  
parfaitement beau & d'un orne-  
ment admirable. On apporta de  
mesme à tous les autres Princes  
toutes sortes de bijoux tres pré-  
cieux.

La Reyne s'en retourna dans  
son appartement suivie de ses deux  
femmes qui portoient les presens  
qu'elle avoit receus, & les Pour-  
suivants passerent le reste de la jour-  
née dans les plaisirs de la danse &  
de la musique.

L'estoile du soir les surprit dans  
ces divertissements. Ils placerent  
dans la salle trois brasiers pour es-  
clairer, & les remplirent d'un bois  
odoriferant qui estoit sec depuis  
long-temps & qui ne venoit que  
d'estre scié. Ils allumerent d'espace  
en espace des torches, & les fem-  
mes du Palais d'Ulysse esclairoient

tour à tour. Ulyſſe choqué de cette conduite, adreſſa la parole à ces femmes, & leur dit : Femmes de Penelope, retournez-vous-en dans l'appartement de voſtre maĩſtreſſe, & allez la divertir en travaillant auprès d'elle à filer ou à préparer des laines. Je m'offre à éclairer les Princes à voſtre place ; quand meſme ils voudroient paſſer icy la nuit & attendre le retour de l'Aurore, je vous aſſeure qu'ils ne me laſſeront point, car je ſuis accoutumé à la patience.

Il dit, & ces femmes ſe mirent à rire & à ſe regarder. La belle Melantho, fille de Dolius, que Penelope avoit priſe toute jeune & qu'elle avoit élevée comme ſa propre fille, en luy donnant tous les plaiſirs que demandoit ſon âge, & qui bien-loin d'eſtre touchée de reconnoiſſance & de partager les déplaiſirs de ſa maĩſtreſſe, ne cherchoit qu'à ſe divertir, & avoit un

commerce criminel avec Eurymaque , répondit à Ulyffe tres insollement : Malheureux vagabond, « luy dit-elle, on voit bien que tu as « l'esprit tourné : au lieu d'aller dor- « mir dans quelque forge ou dans « quelque réduit, tu t'amuses à jaser « icy avec audace au milieu de tous « ces Princes , & tu ne crains rien ; « est-ce que tu as bû, ou que c'est ta « coutume de parler impertinem- « ment ! Te voilà transporté de joye « d'avoir vaincu ce gueux d'Irus , « mais prends garde que quelqu'un, « plus vaillant que luy, ne se leve « contre toy & ne te chasse de ce Pa- « lais après t'avoir cassé la teste & mis « tout en sang. «

Ulyffe jettant sur elle des regards terribles, Malheureuse, luy « dit-il, je vais bien-tost rapporter à « Telemaque les beaux discours que « tu tiens, afin qu'il te traite comme « tu le merites. «

Cette menace espouventa ces

femmes : elles commencerent à se retirer, tremblant de peur, car elles voyoient bien qu'il ne les espar-gneroit pas, & que leur conduite n'estoit pas bonne.

Cependant Ulysse se tenoit près des brasiers pour esclairer ces Prin-ces & pour les mieux considerer, pensant toujours aux moyens d'e-xecuter ce qu'il méditoit. Miner-ve ne souffroit pas que les Pour-suivants cessassent leurs brocards & leurs insultes, afin qu'Ulysse en souffrist davantage, & qu'il fust penetré d'une plus vive douleur.

Eurymaque, fils de Polybe, commença le premier pour faire ri-  
 » re ses compagnons : Pursuivants  
 » de la plus vertueuse des Reynes,  
 » leur dit-il, escoutez ce que j'ay à  
 » vous dire : Ce n'est pas sans quel-  
 » que providence particuliere des  
 » Dieux sur nous que cet estranger  
 » est venu dans la maison d'Ulysse,  
 » car sa teste chauve peut nous servir

de falot. Mon ami, luy dit-il, veux  
 tu entrer à mon service, je t'en-  
 voyeray à ma campagne où tu au-  
 ras soin de raccommo<sup>d</sup>er les hayes  
 & de planter des arbres. Tu seras  
 bien nourri, bien vestu, bien chauf-  
 fé, & tu auras de bons gages. Mais  
 tu es si accoutumé à la fainéantise,  
 que tu ne voudrois pas aller tra-  
 vailler, & que tu aimes bien mie<sup>x</sup>  
 gueuser par la ville & vivre dans  
 l'oyliveté en satisfaisant ta glou-  
 tonnerie, que de gagner ta vie à la  
 sueur de ton front.

Le prudent Ulyssé luy répon-  
 dit : Eurymaque, si nous avions  
 tous deux à travailler pour voir  
 qui de vous ou de moy feroit le  
 plus d'ouvrage à jeun dans un des  
 plus longs jours d'esté, & que dans  
 une grande prairie on nous mist la  
 faucille à la main, ou que dans une  
 grande piece de terre on nous don-  
 nast à chacun une bonne charruë at-  
 telée de bons bœufs jeunes, grands,

» bien égaux & bien nourris, vous  
 » verriez bien-tost de mon costé cet-  
 » te prairie rase & l'herbe par terre,  
 » & ce champ profondément labou-  
 » ré & les sillons bien droits & bien  
 » tracez. Que s'il plaisoit à Jupiter  
 » d'exciter aujourd'huy par quelque  
 » endroit dans cette isle une sanglan-  
 » te guerre, & qu'on me donnast un  
 » bouclier, une espée, un casque &  
 » deux javelots, vous me verriez me  
 » jeter des premiers au milieu des  
 » ennemis, & vous n'oseriez m'accu-  
 » ser de fainéantise & de gloutonne-  
 » ric. Mais vous aimez à insulter les  
 » gens, & vous avez un esprit dur  
 » & intraitable. Vous vous croyez  
 » un grand personnage & un vaillant  
 » homme, parce que vous estes ren-  
 » fermé icy avec peu de monde, &  
 » que vous ne voyez autour de vous  
 » que des hommes qui n'ont ni for-  
 » ce ni courage & qui ne valent pas  
 » mieux que vous. Mais si Ulysse re-  
 » venoit dans son Palais, ces portes,

quelque larges qu'elles soient, vous  
 paroistroient bien-tost trop estroi-  
 tes pour vostre fuite.

Eurymaque piqué jusqu'au vif  
 de ce reproche, regarda Ulysse  
 d'un œil farouche, & luy dit :  
 Misérable, tu vas recevoir le chas-  
 timent de l'insolence avec laquelle  
 tu parles au milieu de tant de Prin-  
 ces sans craindre leur ressentiment.  
 Il faut ou que le vin t'ait troublé  
 la raison, ou que tu sois naturelle-  
 ment insensé, ou que la belle vic-  
 toire que tu viens de remporter sur  
 ce gucux d'Irus, à force de te rem-  
 plir d'orgüeil, t'ait renversé la cer-  
 velle. En achevant ces mots il  
 prend un marchepied qu'il luy jette  
 à la teste ; Ulysse pour l'éviter  
 se courbe sur les genoux d'Amphi-  
 nome, & le marchepied poussé avec  
 beaucoup de force, va frapper l'es-  
 chanson à l'espaule droite ; l'aiguie-  
 re, qu'il tient à la main, tombe  
 avec beaucoup de bruit, & il est

renversé par terre, temoignant par ses plaintes la douleur qu'il ressent.

En mesme temps les Pour-  
 » vants se levent & font un grand  
 » tumulte dans la salle , & se disent  
 » les uns aux autres, Plust aux Dieux  
 » que ce vagabond fust mort avant  
 » que d'arriver dans cette isle , il  
 » n'auroit pas causé tant de desordre  
 » dans ce Palais ! nous ne faisons que  
 » nous quereller pour ce miserable.  
 » Il n'y aura plus moyen de gouter  
 » le plaisirs de la table , puisque la  
 » division regne ainsi parmi nous.

Alors Telemaque prenant la pa-  
 » role, dit : Princes, vous avez per-  
 » du l'esprit, & vous ne pouvez plus  
 » cacher les excés que vous venez de  
 » faire , car vous découvrez trop vi-  
 » siblement les sentiments de vostre  
 » cœur. Il n'en faut pas douter, c'est  
 » quelque Dieu qui vous excite.  
 » Mais si vous m'en croyez , vous  
 » quitterez la table pour aller vous

coucher ; vous en avez grand be- «  
 soin : je ne contrains pourtant per- «  
 sonne. «

Tous les Princes gardent le si- «  
 lence, & ne peuvent assez admirer «  
 la hardiesse de Telemaque de leur «  
 parler avec cette autorité. Enfin «  
 le sage Amphinome, fils de Nifus «  
 & petit-fils du Roy Aretius, leur «  
 dit : Mes amis, qu'aucun de vous «  
 ne s'emporte & ne cherche à re- «  
 pousser des reproches qui sont jus- «  
 tes & que nous meritons. Ne mal- «  
 traitez point cet estranger, ni au- «  
 cun des domestiques d'Ulysse. Mais «  
 que l'eschanfon nous presente des «  
 coupes, afin que nous fassions les «  
 libations & que nous allions nous «  
 coucher. Laissons cet estranger «  
 dans le Palais d'Ulysse ; il est juste «  
 que Telemaque en ait soin puis- «  
 qu'il est son hoste. «

Ce discours fut goûté de toute «  
 l'assemblée. Le heraut Mulius de «  
 Dulichium, qui estoit au service

182 L'ODYSS. *Liv. XVIII.*  
d'Amphinome , leur presenta le  
vin à la ronde ; ils firent les liba-  
tions , vuiderent les coupes , &  
quand ils eurent beu, ils se retire-  
rent chacun dans leurs maisons.





# REMARQUES

SUR

## L'ODYSSEE D'HOMERE.

---

### LIVRE XVIII.

Page 149. *E*Umée estoit à peine parti, qu'on vit se presenter à la porte du Palais un mendiant.] Voicy un nouvel épisode fort divertissant & fort heureusement imaginé. Tout ce qu'Ulyffe a souffert jusqu'icy, tous les mauvais traitemens qu'il a essayez de la part des Princes, ne suffisoient pas pour exercer sa patience, il falloit que cette patience fust mise à la dernière des épreuves, qui est d'estre commis avec un mendiant de profession, & d'avoir à disputer contre luy, non pas la porte entière de son Palais, mais une place à cette porte. Peut on rien imaginer de plus mortifiant, & a-t'on jamais vû un jeu plus insolent de la fortune? Cet épisode a pourtant bien déplû à l'Auteur du Parallele: en quoy il a donné à son ordinaire une grande marque de la solidité de son jugement.

*Et qui par une horrible glotonnerie s'es-*

*teit rendu fort celebre, car il mangeoit toujours & estoit toujours affamé ]* Ce qu'Homere dit icy rappelle ce qu'on voit souvent dans les villes capitales, & sur-tout dans les cours des Princes, on y voit des gueux s'introduire, s'accréditer, s'establir par des talents aussi affreux qu'extraordinaires, & faire une plus grande fortune que Socrate ne feroit s'il revenoit avec toute sa sagesse.

*Son veritable nom estoit Arnée ]* Car il faut bien sçavoir le veritable nom de ce champion. Ce nom luy fut donné par une espece de prophetie de la gloutonnerie qui le distingueroit, car il fut nommé Arnée, *ἀρνί τῶν ἀγρῶν*, à cause des moutons & des agneaux qu'il devoit devorer quand il seroit en âge.

*Sa mere le luy avoit donné dès sa naissance ]* Il paroist par ce passage que dans ces temps-là les meres imposoient les noms à leurs enfans, mais c'estoit sans doute de concert avec leurs marys. C'est sur cela qu'est fondée dans les nuées d'Aristophane la dispute de Strepstade avec sa femme sur le nom qu'il falloit donner à leur fils. La mere, qui estoit noble & glorieuse, vouloit de grands noms où il entraist de la chevalerie, & le pere, qui estoit un bon villageois, vouloit des noms simples où il entraist de l'espargne; enfin ils s'accorderent en donnant le nom de *Phidippide* qui tenoit des deux, & de l'espargne & de la chevalerie. *Act. 1. sc. 1.*

*Mais les jeunes gens de la ville l'appelloient Irus, parce qu'il faisoit tous les messages dont on le chargeoit.] Rien de nouveau sous le soleil; voicy dans ces anciens temps un gueux qui seroit à des commerces qui n'estoient pas fort honnestes, & qui faisoit tous les messages dont les jeunes gens le chargeoient, messages dont on a dans tous les temps chargé de semblables canailles, qui sont d'autant plus utiles, qu'on s'en desfie moins. Ce gueux estoit donc appelé Irus, c'est à dire, *messager*, comme la messagere des Dieux estoit appelée Iris, du mot *ἵρειν* pour *ἔρειν*, qui signifie *porter la parole, parler*. Hesych. ἴρω, ἔρω, λέγω. ἴρος, ἀπαγγέλλων. ἴρις, ἄγγελος.*

Page 150. *Il voulut chasser Ulysse de son poste.]* Car la porte d'un Palais, où tant de Princes vivoient avec tant de profusion & faisoient tous les jours des repas si magnifiques, estoit un poste bien considerable pour un gueux, c'estoit un Royaume. Et nous voyons tous les jours que les gueux ne souffrent pas que les estrangers viennent partager un poste comme celuy-là.

*Cette porte peut suffire à nous deux.]* Voilà un grand mot si les hommes vouloient bien l'entendre, ils seroient heurés, mais insensés qu'ils sont, ils ne comprennent point, comme dit Hesiodé, *Combien la moitié est au dessus du tout?*

Νήπιος, οὐδ' ἴσασιν ὅσω πλέον ἡμῶν παῖδες.

Page 151. *Il ressemble tout à fait à une vieille ratatinée*] Le mot Grec καμινῶ est expliqué diversément. Les uns disent qu'il signifie une vieille enfumée, qui est toujours sur les tisons. Les autres, une vieille incessamment occupée à rostir l'orge pour le faire moudre; & les autres enfin, une vieille ridée & sèche & qui n'a plus la force de se soutenir. On peut voir Hesy chius. Je l'ay pris dans le dernier sens.

*Je luy feray sauter les dents des machoires, comme à une beste qui fait le dégast dans les terres d'un voisin*] Eustathe rapporte que chez les Cypriens il y avoit une loy qui permettoit à celuy qui trouvoit dans son champ la beste de son voisin, de la prendre & de luy arracher les dents. Mais ce passage fait voir que cette loy estoit plus generale, & qu'elle estoit ailleurs qu'à Cypre.

*Deshabille-toy, ceins-toy d'un linge*] Nous avons vû dans le XXI I I. Liv. de l'Iliade, que Diomedé met autour des reins d'Euryale un linge pour cacher sa nudité dans le combat de la lutte où il alloit entrer contre Epee. On peut voir-là la Remarque, tom. 3. pag. 584.

Page 152. *Voilà les ventres des victimes qu'on fait rostir*] Les Anciens faisoient grand cas des ventres farcis de graisse & de sang. Il en est parlé dans les nuées d'Antiochane,

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVIII. 187  
& j'en parleray plus au long dans une Remarque sur le xx. Liv.

Page 153. *Un vieillard comme moy, accablé de calamité & de misere, ne devoit pas entrer en lice*] Il dit cecy en se mocquant de ce qu'Irus luy a dit : *Mais vieux comme tu es comment soutiendras-tu un adversaire de mon âge !*

*Mais au moins promettez-moy, & avec serment, qu'aucun de vous pour favoriser Irus*] Cette précaution estoit nécessaire, car Ulysse avoit à craindre que les Princes ne voulussent favoriser le mendiant domestique aux dépens du mendiant étranger. Ulysse ne manque à rien de ce que la prudence demande : mais d'ailleurs cela est plaisant de voir que pour le combat de deux gueux, on observe les mêmes formalitez que pour le combat de deux heros.

Page 154. *Et je suis seur que les deux Roys, Antinoüs & Eurymaque*] Par ces traits de flatterie Teiemaque veut mettre ces deux Princes dans les interests d'Ulysse.

*Voilà Irus qui ne fera plus de message*] C'est le sens de ces deux mots, ἴπος ἀΐπος. *Irus ne fera plus Irus.*

Page 155. *Miserable, indigne de vivre*] L'expression Greque est remarquable. On a expliqué mot à mot, *Plust à Dieu que tu ne fusses point, & puisses-tu ne jamais naître.* Et on a crû qu'Homere avoit pensé au

retour des ames à la vie après la mort , car on a expliqué ce vers comme s'il disoit , *que tu ne fusses jamais né , & que ton ame ne revienne jamais animer un autre corps*. Mais je croy que c'est une pensée qu'Homere n'a jamais eüe , & que ce vers doit estre expliqué simplement , *Plust à Dieu que tu fusses mort , ou que tu ne fusses jamais né*. Imprécation fort usitée dans la colere.

*Et je t'envoyeray en Epire au Roy Echetus , le plus cruel de tous les hommes*] On prétend qu'il y avoit alors en Epire un Roy nommé Echetus , fils d'Euchenor & de Phlogée , qui estoit le plus cruel de tous les hommes. Et pour marque de sa cruauté on rapporte que sa fille s'estant laissé corrompre , il luy creva les yeux , & la condamna à moudre toute sa vie des grains d'orge qu'il avoit fait faire , & ayant appellé le corrupteur à un festin , il luy coupa les extremités de toutes les parties du corps. Mais comme nulle part ailleurs il n'est fait mention de ce prétendu Roy , & qu'il n'y a nulle apparence que s'il y en avoit eu un de ce naturel , les Historiens Grecs n'en eussent pas parlé , il vaut mieux ajouter foy à la Tradition , qui nous apprend que cet Echetus estoit un contemporain d'Homere , & que ce Poëte ayant eu quelque sujet de se plaindre de luy , se vengea par cette satire , en le placeant dans son Poëme comme un mon-

tre auquel on envoyoit tous ceux qu'on vouloit faire severement punir. On sçait que les Poëtes & les Peintres ont souvent pris de ces sortes de vengeancees.

Page 156. *Dans la pensée que l'autre pourroit donner quelque soupçon aux Princes & le découvrir*] C'est le sens de ce mot, *ἵνα μή μιν ἐπιφρασσαται Ἀχαιοί. Ut ne ipsum intelligerent Achivi.* De peur qu'à un coup, qui ne pouvoit partir que de la main d'un heros, ils ne le reconnussent pour ce qu'il estoit. Comme dit fort bien Eustathe, *Τεκμηριούμενοι δηλαδὴ τῶν αἰδρα ὅτι τῆς οὕτω βελαρᾶς ἐλάσιως.* *Interpretantes scilicet vitum ex tam violenti plaga.* *Devinant l'homme sur un coup si violent.*

*Avec de grands cris & de grandes risées*] Il y a dans le Grec, *Et les Princes levant les mains au ciel, mouraient de rire*, *γάλακ' ἐκδύρον*, expression qui a passé dans nostre langue, qui dit aussi *mourir de rire*, & *faire mourir de rire*.

Page 157. *Et le faisant asséoir en dehors près de la porte*] Ce n'est pas près de la porte qu'ils avoient disputée, mais près de la porte de la basse-cour, où il l'establit pour chasser les chiens & les pourceaux.

*Comme si tu estois leur Roy*] Leur chef, *κοίρανος*. Cela est fondé sur ce que les gueux se choisissent pour l'ordinaire un chef auquel ils obéissent, & qui les distribue par

tout comme il luy plaist.

*De ce mendiant que rien ne peut rassasier*] Τὸν ἀναλῶν, comme dans le Liv. précédent, γαστρ' ἀναλῶν, un ventre que rien ne peut remplir. Hesychius l'a bien expliqué : Ἀναλῶν, dit-il, ἀναυξες, πωτέστιν ἰκανὸν ἢ ἀπλήρωτον παρὰ τὴν ἀλσιν. On voit que le mot ἰκανόν est corrompu, mon pere corrigeoit ἰχνόν. Le mot ἀναλῶν signifie qui ne croist point, c'est à dire, maigre, sec, ou qu'on ne peut remplir.

Page 159. *C'est pourquoy je ne feray pas difficulté de vous dire ma pensée, je vous prie de l'entendre & de vous en souvenir*] Ulysse touché du proceder honneste d'Amphinome, est saisi de compassion pour luy, & il voudroit bien le sauver. C'est pourquoy il luy fait icy une très bonne leçon, en deplo rant en general l'infirmité de la nature humaine, & en luy faisant sentir en particulier l'injustice des Poursuivants, dans la vûe de luy en donner de l'horreur & de l'obliger à se retirer. Ce discours est admirable, & marque un parfait caractere de douceur & de bonté, qui sied bien à un heros.

*Car l'esprit de l'homme est toujours tel que sont les jours qu'il plaist au pere des Dieux & des hommes de luy envoyer*] Quoyqu'il ne soit que trop vray que les jours proprement dits ont beaucoup de pouvoir sur l'esprit des hommes, qui sont ordinairement guais ou

chagrins selon que les jours sont sereins ou tristes, ce n'est pourtant pas ce qu'Homere veut dire icy. Dans ce passage *les jours* est un terme figuré pour signifier les accidents de la fortune bons ou mauvais qui arrivent dans le cours des années. Et ce Poëte dit icy une grande verité. L'homme est si foible, que c'est toujours la fortune, que Dieu luy envoie, qui décide de son humeur & qui est maîtresse de son esprit. Dans la prospérité, il est intraitable & superbe, & dans l'adversité, il est bas, lâche & rempant.

Page 160. *Moy-mesme j'estois né pour estre heureux*] Il ne dit pas, *j'estois heureux*, mais *je devois estre heureux*, ἐμῶν ὀλβίος εἶναι, *j'estois né pour estre heureux*, car on ne peut pas dire qu'on est heureux, quand on n'a qu'une felicité qu'on peut perdre, mais on est né pour estre heureux, & on ne l'est que quand on cimente ce bonheur par la vertu.

Page 161. *Mais malgré ces avis & son pressentiment il ne put éviter sa destinée*] Ce passage me paroist remarquable. Ulysse prédit à ce Prince le danger dont il est menacé, il en est touché, il craint l'effet de ces menaces, & il sent quelque mouvement de repentir, avec tout cela il n'évite point sa destinée, il va périr avec les autres Pourfuiyants. Comme son repentir n'est que superficiel & passager, & qu'il ne renonce pas à son premier

train, son endurcissement le précipite dans les malheurs qu'il prévoit & qu'il n'a pas la force d'éviter, aveuglé par ses premières injustices.

*Minerve l'arresta*] Minerve, c'est à dire, la sagesse & la providence de Dieu qui ne permettent pas que le méchant échappe à sa vengeance.

*Afin qu'elle les amusast encore de vaines esperances*] Le Grec dit, *afin qu'elle délectast*, ou, *qu'elle espanoüist leur cœur*. ὅπως πείσασθε θυμὸν μνησφόρον. Car comme le cœur est retressi par la tristesse & par le desespoir, il est espanoüi par la joye & par l'esperance.

Page 162. *Et qu'elle fust plus honorée de son fils & de son mary qu'elle n'avoit jamais esté*] C'est-là la vue de Minerve, car Penelope ne sçavoit pas qu'elle alloit paroître devant son mary. Cette entrevûë ne pouvoit qu'augmenter l'estime d'Ulysse pour cette Princesse, en le rendant témoin de sa bonne conduite & de sa grande prudence. Cela est menagé avec beaucoup d'art.

*Et avec un soufrire qui n'effaceoit pas la tristesse peinte dans ses yeux*] Personne n'a réussi comme Homere à faire des images justes, & à peindre des sentiments contraires par un seul mot. Nous avons vû dans l'adieu d'Heëtor & d'Andromaque, Iliad. liv. v 1. qu'il accompagne le soufrire d'Andromaque d'une épithete qui marque bien l'estat de son cœur

cœur, *δακρύνειν γαλάσσια*, avec un soufrire meslé de larmes. Il peint de même icy le soufrire de Penelope, *ἀχρεῖον δὲ ἐγέλασεν*. Dans l'estat où estoit Penelope il n'estoit pas possible qu'elle rist de bon cœur ; elle rit pourtant de son dessein, mais elle ne fait que soufrire, & encore *ἀχρεῖον*, c'est à dire, d'une maniere qui monstroit bien que c'estoit un soufrire qui ne venoit point d'un fond de joye, & qui laissoit voir toute la tristesse qui s'estoit emparée de son cœur. *Αχρεῖον*, dit Hesychius, *ἐπὶ τῆς Πηνελόπιδος, ἀχρεῖον δὲ ἐγέλασεν, πῶς μὴ ἀπὸ γάμου γέλασαν δῆλοι*. Le mot *ἀχρεῖον* dans Homere, en parlant du rire de Penelope, marque un rire qui ne vient pas du fond du cœur.

*Voicy un nouveau dessein qui vous surprendra sans doute ; j'ay résolu de me faire voir aux Pour suivants ]* Car le Poëte a establi qu'elle ne se faisoit voir que tres rarement & dans les necessitez pressantes. Icy il ne paroist aucune necessité extraordinaire, mais elle prend pour prétexte le soin de son fils & le dessein de luy donner des avis utiles ; & j'entrevoiy un autre motif qu'elle ne dit point, c'est l'impatience de voir l'estranger dont elle a oüi parler, & qui doit aller l'entretenir dès que la nuit sera venuë. Cette nuit luy paroist longue à venir.

Page 163. *D'ailleurs je vous prie de vous souvenir que vostre fils est desja dans l'âge*

où vous avez tant demandé aux Dieux de le voir, c'est un homme fait] Je croy que c'est-là le sens de ce passage, qu'il me paroît qu'on n'a pas Lien expliqué. Eurynome ne cherche point à faire plaisir à Penelope, en luy disant que son fils est en âge de luy donner de la consolation, mais elle veut luy faire voir le besoin qu'elle a de recourir au secours de l'art pour s'embellir, & elle luy en donne une raison tres forte, c'est que son fils est desja homme fait, & par consequent qu'une femme, qui a un fils de vingt ans, a besoin de quelque secours. La réponse mesme de Penelope fait bien voir que c'est-là le sens.

*Les Dieux immortels m'ont ravi le soin de m'embellir & de me parer depuis le jour fatal]* L'Escriture sainte nous presente un caractère tout pareil à celuy de Penelope; c'est celuy de la chaste Judith. Penelope refuse icy de se baigner, de s'embellir & de se parer, & elle a renoncé à ce soin depuis le départ d'Ulysse. Judith de mesme depuis la mort de son mary ne s'est ni baignée ni parfumée ni parée que le jour qu'elle s'est préparée pour délivrer sa patrie. Alors elle quitte son sac & ses habits de deuil, & elle se pare. Minerve releve la beauté de Penelope sans qu'elle s'en apperçoive, comme le veritable Dieu augmente la beauté de Judith & luy donne un nouvel esclat. *Judith 2. 3. & 4.*

Page 164. *S'avisa de ce moyen pour le faire sans sa participation*] Ce trait me paroist admirable pour marquer l'obstination avec laquelle Penelope s'opiniastroit à ne plus s'embellir & à ne se point parer, il faut que Minerve la trompe & l'endorme pour l'embellir. Voilà un coup de pinceau d'un grand maître.

*D'un fard immortel, du mesme dont la charmante Cytherée se sert, &c.*] Homere ne se contente pas de dire d'un fard immortel, il ajoute, du mesme dont la charmante Cytherée se sert; & non content de cela, il encherit encore en ajoutant en quelles occasions elle s'en sert. Elle ne l'employe pas quand elle va voir son Vulcain, mais quand elle se prépare pour aller se mesler dans les chœurs délicieux des Graces. Car voilà les occasions importantes où la Déesse mesme de la beauté a besoin de tout le secours de l'art pour n'estre pas effacée par les Graces. Ce passage marque les mœurs du temps d'Homere, car il ne faut pas douter que ce Poète, sous ces images, ne peigne ce que les femmes pratiquoient de son temps. Quel bonheur si l'on pouvoit avoir de ce fard immortel! mais celuy qu'on employe aujourd'huy est bien différent; il est si mortel, qu'il détruit & tuë tous les charmes.

Page 165. *En parlant à haute voix*] Car comme ce n'estoit pas l'heure de dormir, el-

les ne sçavoient pas que Penelope fust assoupie.

Page 166. *La Reyne adresse d'abord la parole à Telemaque, & luy dit: Mon fils, vous manquez bien de courage & de conduite]* Penelope fait d'abord entendre qu'elle n'est descenduë de son appartement que pour faire à son fils ces remonstrances, & elle colore ainsi sa sortie, afin que les Princes n'en puissent rien augurer en leur faveur.

Page 167. *L'affront en retombe tout entier sur vous, & vous estes deshonoré parmi les hommes]* C'est une maxime d'honneur tres certaine. Lorsqu'un Prince souffre que ceux qu'il a pris sous sa protection soient maltraitez, l'affront en retombe tout entier sur luy, & il s'attire le mépris des hommes.

*Je ne sçaurois trouver mauvais les reproches que vous me faites, quoyque je ne les merite pas]* Cette justification de Telemaque est fort adroite, car il fait voir que s'il souffre toutes ces indignitez, ce n'est pas qu'il manque de fierté & de courage, & qu'il ne les sente point, mais c'est qu'il est seul au milieu de tous ces Princes dont le nombre & les mauvais desseins l'estonnent. Les plus hardis & les plus intrepides y seroient embarrasséz.

*Pour ce qui est du démeslé de mon hôte avec Irus]* Ce n'est pas de ce démeslé que Penelope veut parler, c'est du marche-pied

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVIII. 197  
jetté à la teste d'Ulysse. Telemaque diffi-  
mule cela pour ne pas exciter un plus grand  
desordre, & de peur d'aigrir encore d'avanta-  
ge les Pour suivans.

Page 168. *Si tous les peuples qui sont ré-  
pandus dans tout le pays d'Argos*] Voicy  
une grande douceur qu'Eurymaque dit à la  
Reyne, ébloüi de sa beauté.

*Dans tout le pays d'Argos*] Le Grec dit,  
*dans Argos Jafien*, c'est à dire, dans le Pelo-  
ponese où regnoit autrefois le Roy Jafus fils  
d'Argus & pere d'Agenor.

Page 169. *Les Dieux m'ont enlevé tous  
ces avantages le jour mesme que les Grecs  
se sont embarquez pour Iliou, & que mon  
cher Ulysse les a suivis*] Quel plaisir pour  
Ulysse d'entendre parler ainsi Penelope, &  
en presence des Pour suivans!

*S'il revenoit dans sa maison ma gloire en  
seroit plus grande, & ce seroit-là toute ma  
beauté*] Je suis charmée de ce sentiment de  
Penelope; il paroît plus de vertu & de sa-  
gesse dans ces deux lignes qu'il n'est possible  
de l'exprimer. Eurymaque vient de la louer  
sur sa beauté, sur sa belle taille & sur ses  
grandes qualitez; cette Princesse rejette tou-  
tes ces louanges, elle dit qu'elle a perdu tout  
cela le jour mesme qu'elle a perdu Ulysse;  
mais que si ce cher mary revenoit, sa gloire  
en seroit plus grande & qu'elle luy tiendrait  
lieu de beauté. Cette Princesse enseigne par

là que cette réputation d'affection & de fidélité conjugale doit faire toute la beauté d'une femme, & que c'est la seule dont elle doit se piquer.

*Car on dit que les Troyens sont tres vaillants, qu'ils savent lancer le javelot, se battre de pied ferme & bien mener la cavalerie]* Les guerres, que les Troyens avoient eües avant l'expédition des Grecs contre eux, leur avoient donné une grande réputation. Ce qu'Ulyffe dit icy renferme un précepte confiderable. Avant que d'entreprendre une guerre il faut connoître l'ennemi qu'on va attaquer, & ſçavoir en quoy conſiſtent ſon fort & ſon foible.

Page 170. *Souvenez-vous ſur tout de mon pere & de ma mere]* Il n'y a point d'ouvrage où la pieté des enfans envers les peres ſoit plus recommandée que dans les Poèmes d'Homere. La nature ſeule peut faire connoître la neceſſité & l'eſtenduë de ce devoir, mais on ſeroit tenté de croire que ce Poëte auroit eu quelque connoiſſance du commandement de la loy de Dieu. L'ordre qu'Ulyffe donne à Penelope fait grand honneur à ce héros.

*Ou une plus grande encore parce que je ſeray abſent]* Voilà un beau ſentiment & qui eſt bien du caractère d'Ulyffe. Il faut redoubler nos ſoins pour les perſonnes qui doivent nous être cheres, à meſure que les ſe-

cours & les consolations qu'elles avoient viennent à leur manquer. Excellent précepte qui s'estend sur toutes les liaisons, sur celle de Jamitié comme sur toutes les autres. Mais peu de gens sont capables de le sentir, & il n'y a presque personne qui sçache le pratiquer.

*Rendez-luy ses Estats, choisissez pour vostre mary le Prince qui vous paroistra le plus digne de vous, & quittez ce Palais]* Cet ordre d'Ulysse est tres juste. Penelope en se remariant devoit rendre à son fils ses Estats & luy laisser son Palais. Mais ce n'estoit pas-là l'intention des Princes, qui vouloient qu'elle conservast ce Palais & ses Estats pour son second mary. C'est ce qui l'oblige à repeter icy devant eux les ordres qu'elle avoit receus d'Ulysse. Par-là elle reproche à ces Princes leur injustice, & fait voir à son fils ce qui luy est deu.

*Je voy approcher le jour, ou plustost la nuit fatale qui doit allumer le flambeau]* Je croy que c'est-là le sens de ces paroles, *ὄρα καὶ νύκτα*. Penelope ne veut pas appeller *jour* le jour de son second mariage. C'est un jour de tenebres pour elle, c'est pourquoy elle l'appelle une *nuit*, car on se marioit le jour. Au reste ces paroles, *je voy approcher le jour*, doivent faire une grande impression sur l'esprit d'Ulysse, & le haster de prévenir ce terrible jour & d'executer ce qu'il a résolu.

Page 171. *Et font tous les jours de nouveaux presens*] Non seulement à celles qu'ils recherchent en mariage, mais à son pere & à sa mere.

*Et de voir que par ce moyen elle alloit leur arracher beaucoup de presens*] Ce n'est pas tant pour l'interest que pour l'honneur, qu'Ulysse se réjouit des presens que Penelope alloit s'attirer, car il auroit esté honteux à cette Princesse d'avoir eu tant de Poursuivants sans avoir receu d'eux les presens que la coutume vouloit qu'ils fissent. Mais quand il se mesleroit un peu d'interest à cette joye, cela ne devoit pas paroistre odieux; les Poursuivants avoient fait chez luy un si grand desordre & une si estrange dissipation de son bien, qu'il peut n'estre pas fâché que la Reyne leur fasse faire les presens que l'usage ordonnoit.

*C'est ainsi que cette Princesse les amusoit*] Je ne scaurois estre du sentiment d'Eustathe, qui veut que ce vers *δέλγ' δὲ θυμὸν*, &c. s'entende d'Ulysse & non de Penelope, cela me paroist insoutenable; Ulysse ne dit pas un mot: *μειλιχίοις ἐπέεσσιν*, ces discours emmielez ne sont donc point de luy, ils sont de Penelope, & c'est ce qu'elle vient de dire qui flate les Poursuivants: *δέλγ' δὲ θυμὸν* dépend de φάτο du vers précédent.

Page 172. *Car il est de la coutume & de la bienfiance de les accepter*] Homere ad-

joute cecy avec raison, pour justifier les plaintes que Penelope vient de faire, & pour effacer les soupçons d'intérest & d'avarice que cela pourroit donner contre elle.

*Nous ne nous en retournerons point dans nos maisons, &c.* ] Cela fera vray, mais dans un sens bien contraire à celuy qu'Antinoüs donne à ses paroles. Sur cet augure enveloppé, on peut voir ce qui a esté remarqué sur le second Liv. pag. 167.

*Le plus brave de la troupe* ] Antinoüs parle ainsi par présomption, car il se croyoit le plus brave, & les autres consentent à cet avis parce qu'ils ne luy cedent point. Mais le plus brave sans contredit ce sera Ulysse, & c'est celuy que Penelope choisira.

*Celuy d'Eurymaque apporta des brasselets d'or & d'ambre* ] C'est ainsi que j'explique le mot ὄρμου, que d'autres ont pris pour un collier, ou plustost pour un ornement attaché au collier & qui pendoit sur la gorge.

Page 173. *On apporta de mesme à tous les autres Princes toutes sortes de bijoux tres précieux* ] Comme des poinçons, des ceintures, des bagues & tous les autres ornemens qui estoient alors en usage, & dont il est parlé dans le chap. 3. du Prophete Isaïe. Homere ne s'amuse pas à les marquer tous, le temps presse, d'ailleurs ce seroit plustost un inventaire, qu'une narration.

*Trois brasiers* ] C'est ainsi que les An-

ciens ont expliqué *λαμπήρας*, des brasiers que l'on mettoit sur des trepieds, comme nous en avons encore aujourd'huy, & sur lesquels on faisoit brûler un bois odoriferant tres sec pour esclairer les sales, car on n'avoit pas encore l'usage des lampes ni des flambeaux. Hesychius a fort bien expliqué ce mot : *λαμπήρ*, dit-il, *ἐράσθη ἐφ' ἧς ἕκαμον ἐν μέσῳ τῶν οἴκων εἰς τὸ φωτίζειν αὐτοῖς, ξηρὰ ξύλα καὶ δαδία*. On appelloit *λαμπήρ* un brasier qu'on mettoit au milieu des chambres, & sur lequel on faisoit brûler du bois sec & des torches pour s'esclairer. Je suis estonnée que les lampes ayent esté connues si tard en Grece, il y avoit si long temps qu'elles estoient en usage chez les Hebreux: parmi les establissemens de Moïse on trouve, *oleum ad luminaria concinnanda*. Exod. 25. 6.

Page 174. *Femmes de Penelope, retournez-vous-en dans l'appartement de vostre maistresse*] Ulysse veut faire rentrer ces femmes, de peur que pendant la nuit il ne se passe à ses yeux des choses qu'il ne pourroit souffrir. Et en mesme temps Homere donne lieu à ces femmes de se déclarer en s'emportant contre Ulysse; & par-là il prépare le Lecteur à voir & à approuver le chastiment qui doit suivre leur insolence.

*Et qui bien loin d'estre touchée de reconnaissance & de partager les déplaisirs de sa maistresse, ne cherchoit qu'à se divertir*] Ho-

mere marque toujours le devoir. Il représente icy la licence & le déreglement de cette malheureuse pour instruire son Lecteur, & pour luy faire voir que les mauvaises actions sont enfin punies.

Page 175. *Au lieu d'aller dormir dans quelque forge, ou dans quelque réduit*] En Grece les gueux pendant l'hiver se retiroient la nuit dans les forges à cause de la chaleur, ou dans des lieux publics destinez à cet usage & qu'on appelloit λέγαι, parce qu'on s'y assembloit aussi pour s'entretenir, pour discourir. Hesychius a bien marqué toutes les significations de ce mot: λέγη, ὀμιλία καὶ φλυαρία, καὶ ὁ δημόσιος τόπος, ἐν ᾧ διέτριβον οἱ πτωχοὶ καὶ διελέγοντο ἀμύλοισι, &c. Le mot λέγη signifie *assemblée, conversation*: c'est aussi un lieu public où les gueux s'assembloient pour jaser. Il signifie aussi les lieux où l'on mangeoit ensemble, & les conversations qu'on y avoit. Il signifie encore les estuves publiques. Hesiode a joint comme Homere χαλκήϊον ὄικον, qu'il appelle χάλκειον θῶικον & λέγειω dans ces vers de son Poëme des œuvres & des jours:

Πὰρ δ' ἴη χάλκειον θῶικον καὶ ἐπ' ἀλέα  
λέγειω  
Ὡρῆ χαμᾶϊ, ὅποτε κρύος ἀτέρας εἶργον  
ἰγάγει.

*Fuyez les forges & autres réduits qu'on cherche pour la chaleur dans la saison de l'hiver,*

lorsque le grand froid retient les hommes dans la maison. L'Interprete Latin a mal rendu le sens du Poëte, en traduisant, *Accede autem æneam sedem*, Cherchez les forges, &c. car c'est tout le contraire.

Page 176. *Minerve ne souffroit pas que les Pour suivans cessassent leurs brocards & leurs insultes*] Cela me paroît remarquable, qu'Homere attribüë à Minerve de pousser les hommes à perseverer dans le mal; ce sentiment est tres conforme à la saine Theologie, qui nous enseigne que Dieu endurecit les méchants, c'est à dire, qu'il permet qu'ils s'endurcissent & qu'ils combent la mesure de leurs crimes qui doivent esprouver les chastiments.

*Afin qu' Ulysse en souffrist davantage, & qu'il fust penetré d'une plus vive douleur*] Autre verité bien remarquable; Minerve, c'est à dire la providence, lasche les méchants contre les gens de bien, de sorte que ceux-cy en souffrent, & qu'après que leur patience est exercée, les malheureux, qui les persecutent, en sont plus severement & plus justement punis.

*Ce n'est pas sans quelque providence particuliere des Dieux*] Homere n'a pas seulement donné dans ses Poëmes l'idée de la Tragedie & de la Comedie, comme je l'ay desja remarqué, Eustathe nous avertit qu'il a aussi donné celle du Poëme Satyrique,

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XVIII.* 205  
dont nous avons un beau modèle dans le Cyclope d'Euripide, & il en donne pour exemple les railleries d'Eurymaque contre Ulysse. Le Poëme Satyrique est un Poëme qui tient le milieu entre la Tragedie & la Comedie, & dont les plaisanteries sont meslées de choses graves & serieuses. Et telles sont en effet les plaisanteries d'Eurymaque; elles conservent la gravité de la Tragedie, & le style de ses vers évite également la majesté toujours soutenüe du style Tragique, & le familier du Comique. Ils ont de la dignité & de la noblesse, mais une dignité qui s'accorde parfaitement avec le badinage qui y regne.

*Car sa teste chauve peut nous servir de fa-  
lot.]* C'est une raillerie purement Satyrique, & elle est fondée sur ce que les testes chauves sont luisantes; aussi y a-t-il dans le Grec, *La lueur de ces torches me paroist la mesme que celle de sa teste où il n'y a pas un seul cheveu.* Ce que j'ay mis est dans le véritable sens & plus à nos manieres.

Page 177. *Et tu auras de bons gages]*  
*Ou des gages suffisants, μάδος δὲ τοι ἀρκυος ἔσται.* Je ne sçay pas pourquoy Eustathe a crü que ces gages n'estoient que la nourriture & les vestemens dont il est parlé icy, car il me semble qu'il paroist par l'Antiquité qu'outre la nourriture & les habits, les maistres donnoient aussi des gages à ceux qui entroient

volontairement à leur service : il n'est pas nécessaire d'en rapporter des preuves, toute l'Écriture sainte en est pleine.

*Et que tu aimes bien mieux gueuser dans la ville & vivre dans l'oyiveté, en satisfaisant ta gloutonnerie*] Et voilà ce qui fait encore aujourd'hy tant de gueux & de mendiants.

*Pour voir qui de vous ou de moy feroit le plus d'ouvrage à jeun dans un des plus grands jours d'esté*] Ulysse, pour repousser les reproches de fainéantise & de gloutonnerie qu'Eurymaque luy a faits, vient à une supposition, & dit que si on en venoit à l'espreuve, & qu'on les mit tous deux, ou à faucher une prairie, ou à labourer un champ, & à jeun, il verroit bien-tost le grand avantage qu'il remporteroit sur luy & pour le travail & pour la diligence. Voicy donc Ulysse qui se pique d'estre un bon faucheur & un bon laboureur : qualitez qui dans ces heureux temps n'estoient pas indignes d'un heros.

*Attelée de bons bœufs, jeunes, grands, biens égaux & bien nourris*] Voicy pour l'économie rustique : il faut choisir pour le labourage des bœufs qui soient jeunes, de grande taille & bien égaux, & afin qu'ils travaillent bien, il faut qu'ils ayent eu une bonne & abondante pasture ; le laboureur peut travailler à jeun, mais il faut que ses bœufs ayent bien mangé.

Page 178. *Que s'il plaisoit à Jupiter*

*d'exciter aujourd'hui par quelque endroit dans cette île une sanglante guerre]* Ulysse ne se contente pas de se vanter d'estre bon faucheur & bon laboureur, il se vante encore d'estre bon homme de guerre, bon soldat, & la supposition qu'il fait est une espece de prédiction de ce qui arrivera dès le lendemain.

*Vous vous croyez un grand personnage, parce que vous estes renfermé icy avec peu de monde, & que vous ne voyez autour de vous, &c.]* Ces paroles renferment une maxime bien sage, bien vraye & bien digne d'attention. Les hommes, qui vivent enterrés dans un petit circuit, & qui ne voyent autour d'eux que des gens de peu de merite, leurs égaux ou leurs inferieurs, se croient ordinairement de grands personnages, parce qu'ils ne voyent rien qui vaille mieux qu'eux, mais quand ils quittent ce petit circuit, & qu'ils paroissent dans le monde où il y a des hommes, & qu'il est question d'agir & de parler, alors malgré leur orgueil ils sentent la difference qu'il y a d'eux aux autres, & ils se trouvent tres petits.

Page 180. *Et vous ne pouvez pas cacher les excès que vous venez de faire, car vous découvrez trop visiblement les sentiments de vostre cœur]* Sur ce que ces Princes se disoient les uns aux autres, *Plust aux Dieux que ce vagabond fust mort.* Telemaque leur reproche fort à propos qu'il faut que ce soit

208 REMARQ. SUR L'OD. Liv. XVIII.  
Ivresse qui les porte à découvrir ainsi les sentiments de leur cœur contre cet estranger, & le déplaisir qu'ils ont qu'il soit encore en vie, car il n'y a que le vin qui puisse faire découvrir si ouvertement un souhait comme celui là.

*Il n'en faut pas douter, c'est quelque Dieu qui vous excite*] Telemaque ne sçait pas que c'est Minerve qui excite ces Princes, mais en leur voyant combler, comme ils font, la mesure de leurs iniquitez, il juge que la vengeance divine n'est pas loin.

Page 181. *Je ne contrains pourtant personne*] Telemaque ajoute cela fort prudemment, afin que son empressement ne soit pas suspect aux Princes, & qu'ils ne s'opiniâtrent pas à demeurer.

*Mes amis, qu'aucun de vous ne s'emporte & ne cherche à repousser des reproches qui sont justes & que nous meritons*] Amphinome a peur que ce que Telemaque vient de dire, en accusant les Princes d'estre yvres, n'allume leur bile & ne les porte à quelque grand excès contre luy. Il tasche de prévenir ce malheur par un conseil tres sage.

Page 182. *Ils firent les libations*] La licence & la débauche où vivent ces Princes ne les empeschent pas de pratiquer les usages de la Religion. Et voilà comme sont faits les hommes; ils accordent leurs desordres avec les pratiques exterieures de la pieté.

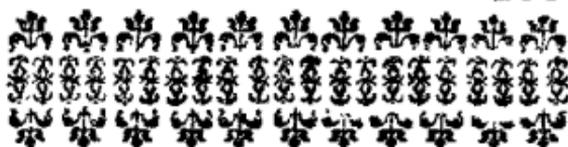


---

## Argument du Livre XIX.

**L**Es Pourfuyvants s'estant retirez la nuit, Ulysse & Telemaque profitent du seul temps qu'ils ont de libre pour retirer les armes de la salle où Ulysse les avoit laissées en partant. Minerve les esclaire d'une maniere surprenante & miraculeuse. Pendant que Telemaque va se coucher, Ulysse demeure seul & attend le moment favorable pour entretenir Penelope. Melanthe, une des femmes du Palais, querelle encore Ulysse, qui ensa est introduit chez la Reyne. Dans cette conversation Penelope raconte comment elle a passé sa vie depuis le départ de son mary, & Ulysse fait une fausse histoire à Penelope, & luy dit qu'il a receu Ulysse chez luy en Crete comme il alloit à Ithon; luy fait la description de l'habit qu'il portoit, & le portrait du heraut qu'il menoit avec luy, & l'assure qu'Ulysse sera bien-tost de retour. Penelope, tres satisfaite, ordonne à ses femmes de le baigner; Ulysse refuse de se faire baigner par les jeunes femmes, & cet employ est donné à Euryclee, la nourrice d'Ulysse, qui en luy lavant les pieds, reconnoit ce Prince à la cicatrice d'une blessure que luy avoit faite un sanglier sur le mont Parnasse. Le Poëte raconte

*l'occasion où il avoit receu cette blessure; Cette occasion produit une reconnoissance pleine de tendresse & mesme de douleur & de compassion. Ulysse & Penelope recommencent leur conversation. Penelope raconte à Ulysse un songe merveilleux qu'elle a eu, & luy fait part du parti qu'elle a pris de se remarier, & du moyen dont elle veut se servir pour choisir celuy qu'elle veut espouser, après quoy ils se separent.*



# L'ODYSSEË

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE XIX.

**U**LYSSE estant demeuré seul dans le Palais, il prend avec Minerve les mesures nécessaires pour donner la mort aux Pourfuyvants. Tout plein de cette pensée, il adresse la parole à Telemaque, & luy dit : Telemaque, ne perdons « pas un moment ; portons au haut « du Palais toutes ces armes, & « quand les Pourfuyvants, fâchez « de ne les avoir plus sous la main, « vous demanderont pourquoy vous « les avez ôtées, vous les amusez « par des paroles pleines de douceur : «

» Je les ay ostées de la fumée , leur  
 » direz-vous , parce qu'elles ne res-  
 » semblent plus à ces belles armes  
 » qu'Ulyffe laissa icy en partant pour  
 » Troye , & qu'elles sont toutes gaf-  
 » tées par la vapeur du feu. D'ail-  
 » leurs j'ay eu une consideration plus  
 » forte encore , & c'est pour vostre  
 » bien que Jupiter m'a inspiré la pen-  
 » sée de les faire enlever , de peur  
 » que dans la chaleur du vin vous  
 » n'entriez en querelle , & que vous  
 » jettant sur ces armes, vous ne vous  
 » blessiez les uns les autres, que vous  
 » ne souïlliez vostre table de vostre  
 » propre sang, car le fer attire l'hom-  
 » me, & que vous ne ruiniez par-là  
 » vos desseins.

Telemaque obéit à son pere, &  
 en appellant Euryclée, il luy dit :  
 » Ma chere Euryclée, empeschez les  
 » femmes de ma mere de sortir de  
 » leur appartement , tandis que je  
 » transporteray au haut du Palais ces  
 » belles armes de mon pere, dont la

fumée a terni tout l'esclat pendant  
 son absence, parce que j'estois trop  
 jeune pour en avoir soin. Mais au-  
 jourd'huy je veux les mettre dans  
 un lieu où la vapeur du feu ne  
 puisse les gaster.

Euryclée luy répondit : Dieu  
 veuille, mon fils, qu'enfin vous  
 fassiez paroistre la prudence & la  
 sagesse d'un homme, & que vous  
 vous mettiez en estat d'avoir soin  
 de vostre maison & de tout ce qui  
 vous appartient. Mais dites-moy,  
 je vous prie, qui est-ce qui vous  
 esclairera, puisque vous voulez  
 que je tienne renfermées toutes ces  
 femmes qui pourroient vous es-  
 clairer ?

Ce sera cet estranger mesme qui  
 m'esclairera, repartit Teclamaque,  
 car je ne souffriray pas qu'un hom-  
 me qui mange le pain de ma table  
 demeure oysif, quoyqu'il vienne  
 de loin & qu'il soit mon hoste.

Il dit, & son ordre fut executé ;

Euriclée ferme les portes de l'appartement des femmes. En même temps Ulyffe & Telemaque se mettent à porter les casques, les boucliers, les espées, les lances, & Minerve marche devant eux avec une lampe d'or qui répand par tout une lumière extraordinaire. Telemaque

» surpris, dit à Ulyffe, Mon pere,  
 » voilà un miracle estonnant qui  
 » frappe mes yeux; les murailles de  
 » ce Palais, les sieges, les lambris, les  
 » colonnes brillent d'une si vive lu-  
 » miere, qu'elles paroissent toutes de  
 » feu. Assurément quelqu'un des  
 » Dieux immortels est avec nous &  
 » honnore ce Palais de sa presence.

» Gardez le silence, mon fils, ré-  
 » pondit Ulyffe, retenez vostre cu-  
 » riosité, & ne sondez pas les secrets  
 » du ciel. C'est-là le privilege des  
 » Dieux, qui habitent l'Olympe, de  
 » se manifester aux hommes au mi-  
 » lieu d'une brillante lumiere, en se  
 » déroband à leurs regards. Mais il

est temps que vous alliez vous cou- α  
 cher : laissez-moy icy seul, afin que α  
 j'examine la conduite des femmes α  
 du Palais, & que j'aye un entretien α  
 avec vostre mere, qui dans l'afflic- α  
 tion où elle est, ne manquera pas α  
 de me faire bien des questions pour α  
 tirer de moy tout ce que j'ay vû & α  
 connu dans mes voyages. α

Il dit, & dans le moment Tele-  
 maque sort de la salle, & à la clarté  
 des torches il monte dans l'appar-  
 tement où il avoit accoutumé de  
 se coucher. Il se met au lit, & at-  
 tend le retour de l'aurore.

Ce Prince estoit à peine parti,  
 que la sage Penelope, semblable à  
 la chaste Diane & à la belle Venus,  
 descend de son appartement suivie  
 de ses femmes, qui luy mettent d'a-  
 bord près du feu un beau siege fait  
 tout entier d'yvoire & d'argent,  
 ouvrage d'Icmalius, tourneur ce-  
 lebre, qui y avoit employé tout  
 son art, & qui y avoit joint un mar-

che pied tres magnifique & tres commode. On estendit des peaux sur ce siege & Penelope s'assit. Les femmes se mirent d'abord à desservir les restes des Poursuivants & à emporter les tables & les coupes d'or & d'argent. Elles jetterent à terre ce qui restoit dans les brasiers & mirent à la place quantité d'autre bois , afin qu'il servist à les éclairer & à les chauffer.

Melantho, la plus insolente des femmes de la Reyne , voyant encore Ulysse dans la salle, l'entreprit pour la seconde fois , & luy dit :

» Estranger, veux-tu nous importu-

» ner toujours par ta presence , en

» rodant mesme pendant la nuit dans

» ce Palais ! C'est donc pour obser-

» ver tout ce que font les femmes !

» Sors au plus viste, miserable que

» tu es, & contente-toy d'avoir man-

» gé ton faoul, autrement avec cette

» torche allumée jc te jetteray de-

» hors.

Ulysse

Ulyſſe la regardant avec des yeux enflammez de colere, luy dit : Malheureuſe , pourquoy m'atta-  
 quez-vous toujours avec tant d'ai-  
 greur ! Eſt-ce parce que je ne ſuis  
 plus jeune, que je n'ay que de mé-  
 chants habits , & que je demande  
 mon pain dans la ville ! C'eſt la  
 neceſſité qui m'y force ; le monde  
 eſt rempli de mendiants comme  
 moy, qu'elle a réduits dans ce mi-  
 ſerable eſtat. J'eſtois autrefois fa-  
 vorifé de la fortune ; j'habitois une  
 maiſon opulente , & je donnois li-  
 beralement à tous les pauvres qui  
 ſe preſentoient & qui avoient be-  
 ſoin de mon ſecours ; j'avois une  
 foule d'eſclaves , & j'eſtois envi-  
 ronné de toute la magnificence qui  
 attire les yeux & qui fait qu'on pa-  
 roifſt heureux. Jupiter a renverſé  
 cette grande fortune, telle a eſté  
 ſa volonté. Que cet exemple vous  
 rende plus ſage ; craignez que vous  
 ne perdiez tous ces avantages &

» car vostre gloire vole jusqu'aux  
» cieux, & on vous regarde avec rai-  
» son comme un grand Roy, qui re-  
» gnant sur plusieurs peuples avec  
» pieté, fait fleurir la justice, & sous  
» le sceptre duquel les campagnes  
» sont couvertes de riches moissons,  
» les arbres chargez de fruits, les  
» troupeaux feconds, la mer fertile,  
» & les peuples toujours heureux,  
» car voilà les effets d'un gouverne-  
» ment pieux & juste. Faites-moy  
» toutes les questions que vous vou-  
» drez, mais ne me demandez, je  
» vous prie, ni ma naissance ni mon  
» pays; espargnez-moy un souvenir  
» qui me plonge dans les douleurs  
» les plus cruelles. Je suis accablé de  
» malheurs, & il est desagrèable de  
» ne porter chez les estrangers que  
» des lamentations & des soupirs sur  
» sa mauvaise fortune. Il est mesme  
» honteux de soupirer toujours;  
» vous vous lasseriez enfin de mes  
» plaintes; vos femmes mesmes s'en

mocqueroient , & me reproche-  
 roient que le vin seroit bien plus  
 la source de mes larmes que mon  
 affliction.

La sage Penelope luy répondit :  
 Estranger, les Dieux ont destruit  
 tous les avantages dont ils m'a-  
 voient favorisée, & ruiné toute ma  
 beauté depuis que les Grecs se sont  
 embarquez pour Troye , & que  
 mon mary les a suivis. Si ce cher  
 mary revenoit reprendre la con-  
 duite de sa maison & de ses Estats,  
 ma gloire en seroit plus grande, &  
 c'est-là la seule beauté dont une  
 femme doit se piquer. Presente-  
 ment je gemis sous le poids de mon  
 affliction, si grands sont les maux  
 qu'il a plu à Dieu de m'envoyer,  
 car tous les plus grands Princes  
 des isles voisines, comme de Duly-  
 chium , de Samos , de Zacynthe,  
 ceux mesme de cette isle d'Ithaque  
 s'opiniaftrent à me faire la cour, &  
 me poursuivent en mariage malgré

» toute cette faveur qui vous rele-  
 » vent au dessus de vos compagnes,  
 » que vostre maistresse irritée ne vous  
 » punisse de vos emportemens, ou  
 » qu'Ulysse mesme ne revienne, car  
 » toute esperance de retour n'est pas  
 » perduë pour luy. Et quand mesme  
 » il seroit hors d'estat de revenir, il  
 » a, par la faveur d'Apollon, un fils  
 » en âge de tenir sa place. Ce jeune  
 » Prince connoist tous les desordres  
 » que les femmes commettent dans  
 » ce Palais, & il en sçaura faire la  
 » punition qu'ils meritent.

Il parloit assez haut pour estre  
 entendu de Penelope. Elle appelle  
 » cette femme, & luy dit : Insolente,  
 » tout le desordre de vostre conduite  
 » m'est connu, & je sçay l'affreux  
 » complot où vous estes entrée; vous  
 » n'estes descenduë que pour m'es-  
 » pier, parce que vous avez sceu, &  
 » que vous me l'avez ouï dire à moy-  
 » mesme, que je devois venir parler  
 » à cet estrangier pour luy demander

des nouvelles de mon mary, dont «  
l'absence me tient dans une afflic- «  
tion continuelle : la mort sera le «  
juste chastiment de vostre perfidie. «

En achevant ces mots elle ap-  
pelle sa fidelle Eurynome à qui elle  
avoit commis le soin de sa maison :  
Eurynome, luy dit-elle, apportez «  
icy un siege & couvrez-le d'une «  
peau, afin que cet estrangier s'asseye «  
prés de moy, car je veux l'entre- «  
tenir. «

Eurynome apporte promptement  
le siege, le place près de la  
Reyne, & le couvre d'une peau.  
Ulyffe s'estant assis, la Reyne luy  
parle la premiere en ces termes :  
Estranger, avant toutes choses, di- «  
tes-moy, je vous prie, qui vous «  
estes, d'où vous estes, & qui sont «  
vos parents. «

Princesse, répondit le prudent «  
Ulyffe, il n'y a point d'homme sur «  
toute l'estendue de la terre qui ne «  
soit forcé d'admirer vostre sagesse, «

» l'averfion que j'ay pour eux, & en  
 » attendant que je me déclare, ils  
 » ruinent ma maifon. Voilà ce qui  
 » m'empêche d'avoir foïn de mes  
 » fupplians & de mes hoftes. Je ne  
 » me melle plus mefme de donner  
 » mes ordres à nos herauts, qui font  
 » des miniftres publics & facrez, mais  
 » je languis & je me confume en  
 » pleurant toujours mon cher Ulyffe.  
 » Cependant les Pourfuivants font  
 » tous leurs efforts pour preffer mon  
 » mariage, & moy j'invente tous les  
 » jours de nouvelles rufes pour l'é-  
 » loigner. La premiere qu'un Dieu  
 » m'a infpirée pour me fecourir, c'eft  
 » de m'attacher à faire fur le meftier  
 » un grand voile, & de tenir ce lan-  
 » gage aux Pourfuivants :  
 » Jeunes Princes, qui m'avez  
 » choifie pour l'objet de vos feux  
 » depuis la mort de mon cher Ulyf-  
 » fe, quelque envie que vous ayez de  
 » hafter mon hymen, ayez patience,  
 » & afin que tout le travail que j'ay

desja fait ne soit pas perdu, atten- «  
 dez que j'aye achevé ce voile que «  
 je destine pour la sepulture du he- «  
 ros Laërte, quand la cruelle Par- «  
 que aura tranché le fil de ses jours, «  
 car je craindrois d'estre exposée aux «  
 reproches de toutes les femmes de «  
 Grece, si un Prince aussi riche que «  
 Laërte, & qui me doit estre si cher, «  
 venoit à estre porté sur le buscher «  
 sans estre couvert d'un drap mor- «  
 tuaire fait de ma main. «

C'est ainsi que je leur parlay, & «  
 ils se rendirent à ces raisons. Je «  
 dressay donc dans mon apparte- «  
 ment un mestier où je travaillois. «  
 pendant le jour; mais dès que la «  
 nuit estoit venuë, & que les tor- «  
 ches estoient allumées, je défaisois «  
 ce que j'avois fait le jour. Cela «  
 dura trois ans entiers, pendant les- «  
 quels je flattay leurs vœux de l'es- «  
 perance d'un hymen tres prochain. «  
 Mais quand les jours & les mois «  
 révolus eurent amené la quatrième «

» année , alors ces amants avertis  
 » par quelques-unes de mes femmes  
 » qu'ils avoient gagnées , & qui les  
 » introduisirent dans mon apparte-  
 » ment, me surprirent, & non con-  
 » tents de me faire des reproches, leur  
 » flamme insolente les porta à me  
 » menacer. Je fus donc obligée mal-  
 » gré moy d'achever ce voile. Au-  
 » jourd'huy je ne puis plus éviter cct  
 » hymen, & je ne trouve aucun ex-  
 » pedient pour le reculer. Tous mes  
 » parents me pressent de choisir un  
 » mary ; mon fils est las de ces Prin-  
 » ces qui le ruinent, & le voilà en  
 » âge de gouverner luy-mesme sa  
 » maison. Daigne Jupiter luy donner  
 » la sagesse necessaire pour la gouver-  
 » ner avec gloire. Mais quelque af-  
 » fligé que vous soyez , expliquez-  
 » moy , je vous prie , vostre naissan-  
 » ce , car vous n'estes point de ces  
 » hommes inconnus qu'on dit nez  
 » d'un chesne ou d'un rocher.

» Le prudent Ulysse luy répon-

dit: Princesse, digne des respects  
 de tous les hommes, puisque vous  
 voulez absolument que je vous  
 apprenne ma naissance, je vous la  
 diray; vous allez renouveler &  
 augmenter mes maux; cela ne se  
 peut autrement, quand un homme  
 a esté aussi long-temps que moy  
 éloigné de son pays, errant de ville  
 en ville parmi des traverses infinies  
 & des dangers continuels, toujours  
 en butte aux traits de la fortune;  
 mais vous le voulez, il faut vous  
 obéir.

Il y a au milieu de la vaste mer  
 une grande isle qu'on appelle Cre-  
 te. Elle est belle & fertile, tres peu-  
 plée, & elle a quatre-vingt dix vil-  
 les considerables. Ses habitants ne  
 parlent pas tous le mesme langage.  
 Il y a des Achéens, des Cretois  
 originaires du pays, hommes fiers,  
 des Cydoniens, des Doriciens qui  
 occupent trois villes, & des Pelas-  
 ges. La ville capitale, c'est Cnosse,

» grande ville où regnoit Minos,  
 » qui tous les neuf ans avoit l'hon-  
 » neur de jouir de la conversation de  
 » Jupiter, & d'entendre les oracles  
 » de sa bouche. Minos fut pere du  
 » vaillant Deucalion, qui m'a donné  
 » le jour. Deucalion eut deux fils,  
 » Idomenée & moy. Idomenée s'em-  
 » barqua avec les Grecs pour aller à  
 » Troye, car il estoit l'aisné, & hom-  
 » me de grand courage. Moy, comme  
 » le plus jeune, je restay dans le Pa-  
 » lais de mon pere, & je m'appellois  
 » Æthon. Ce fut-là que j'eus l'hon-  
 » neur de voir Ulysse, & de luy faire  
 » les presens de l'hospitalité, car les  
 » vents le firent relascher malgré luy  
 » à Crete comme il alloit avec sa  
 » flotte à Ilion, en l'empeschant de  
 » doubler le cap de Malée, & le pouf-  
 » ferent à l'embouchure du fleuve  
 » Amnisus, où est la caverne d'Ili-  
 » thye, sur une rade tres difficile &  
 » tres dangereuse. La tempeste estoit  
 » si violente, qu'il eut beaucoup de

peine à se sauver. En arrivant à Cnosse il demanda d'abord mon frere Idomenée, avec lequel il disoit qu'il estoit lié par les sacrez liens de l'amitié & de l'hospitalité, mais il y avoit dix ou onze jours que mon frere estoit parti sur ses vaisseaux. Je le receus donc le mieux qu'il me fust possible, & je n'oubliai rien pour le bien traiter. Je fis fournir abondamment par la ville à tous ceux de sa suite le pain, le vin & la viande dont ils avoient besoin. Tous ces Grecs demeurèrent douze jours chez moy, retenus par les vents contraires, car il souffloit un vent de nord si violent, qu'on avoit de la peine à se tenir mesme sur la terre ferme, & sans doute il estoit excité par quelque Dieu ennemi. Le treizième jour le vent tomba, & ils partirent. C'est ainsi qu'Ulysse débitoit ses fables, en les meslant & les accommodant avec des veritez. Pe-

Penelope en les entendant verfoit des ruisseaux de larmes ; comme les neiges, que le violent Zephyre a entassées sur les sommets des montagnes, se fondent dès que le vent de midy relasche le temps par ses douces haleines, & cette fonte fait déborder les rivieres & les torrents ; de mesme Penelope attendrie par le recit d'Ulyffe, fondeit toute en pleurs, & elle plëuroit son mary qui estoit-là devant elle. Ulyffe, la voyant en cet estat, estoit touché de compassion, ses yeux estoient arrestez & fixes comme s'ils eussent esté de corne ou de fer, & pour la mieux tromper il eut la force de retenir ses larmes.

Quand Penelope eut adouci quelque temps ses déplaisirs par ses pleurs, elle reprit la parole, & dit :  
 » Estranger, je veux esprouver si  
 » vous m'avez dit la verité, lorsque  
 » vous m'avez assureé que vous avez  
 » receu Ulyffe dans vostre Palais ; dis-

tes-moy donc, je vous prie, quels « habits il portoit quand il arriva « chez vous, comment il estoit fait, « & quelles gens il avoit à sa suite. «

Après un si long-temps qui s'est « escoulé depuis, répondit Ulyffe, il « est difficile de se souvenir de ces « particularitez, car il y a desja vingt « années qu'il quitta Crete, & partit « pour Troye. Cependant je vous le « diray à peu près selon l'idée que je « puis en avoir conservée. Ulyffe « estoit vestu ce jour-là d'un beau « manteau de pourpre tres fin & tres « ample, qui s'attachoit avec une « double agraffe d'or, & qui estoit « brodé par devant; on voyoit au « bas un chien de chasse qui tenoit « un faon de biche tout palpitant « qu'il alloit déchirer. Cette peinture « estoit si naturelle & si vive, qu'on « ne pouvoit la voir sans admiration. « Le chien & le faon estoient tous « deux d'or. Le chien estrangloit le « faon pour le devorer, & on voyoit »

» les efforts que faisoit le faon pour  
 » se tirer de sa gueule en se debatant.  
 » Sous ce manteau Ulyffe avoit une  
 » tunique d'une estoffe tres fine , qui  
 » brilloit comme le soleil, & dont la  
 » broderie estoit admirable ; les prin-  
 » cipales femmes de la ville la virent  
 » & furent charmées de sa beauté. Il  
 » est vray que je ne scaurois vous dire  
 » certainement si Ulyffe estoit parti  
 » de chez luy habillé de cette ma-  
 » niere, ou si c'estoient des habits que  
 » quelqu'un de ses Compagnons luy  
 » eust donnez après qu'il se fut em-  
 » barqué , ou qu'il eust mesme re-  
 » ceus en chemin de quelqu'un de ses  
 » hostes , car il avoit plusieurs amis ,  
 » & l'on peut dire qu'il y avoit peu  
 » de Grecs qui luy ressemblassent.  
 » Quelqu'un , en le recevant chez  
 » luy, avoit pû luy donner ces habits  
 » comme je luy fis present d'une es-  
 » pée & d'un grand manteau de pour-  
 » pre d'une assez grande beauté &  
 » d'une tunique qui paroissoit avoir

esté faite pour luy, tant elle estoit «  
 bien à sa taille. A son départ je luy «  
 fis tous les honneurs qui estoient «  
 dûs à sa naissance & à son merite. «  
 Il estoit accompagné d'un heraut «  
 qui paroissoit un peu plus âgé que «  
 luy, & je vous diray comme il es- «  
 toit fait; il avoit les espauls hautes «  
 & amoncelées, le teint un peu ba- «  
 sanné & les cheveux crespez; il «  
 s'appelloit Eurybate. Ulysse le trai- «  
 toit avec beaucoup de distinction, «  
 & luy faisoit plus d'honneur qu'à «  
 tous ses autres Compagnons, parce «  
 qu'il trouvoit en luy une humeur «  
 conforme à la sienne, & les mesmes «  
 sentiments de justice & de piété. «

Ces marques certaines qu'Ulyf-  
 se donnoit à Penelope renouvele-  
 rent ses regrets. Après qu'elle eut  
 soulagé ses douleurs par ses larmes,  
 elle reprit la parole, & dit à Ulyf-  
 se, Estranger, jusqu'icy je n'ay eu «  
 pour vous que les sentiments de «  
 compassion qu'excitent tous les «

» malheureux , mais presentement  
 » ces sentiments sont accompagnez  
 » d'estime , d'amitié & de confidra-  
 » tion. Les habits que vous venez  
 » de me dépeindre sont les mesmes  
 » que je donnay à mon cher Ulyffe  
 » quand il partit , j'y attachay moy-  
 » mesme cette belle agraffe. Helas !  
 » je n'auray jamais le plaisir de le re-  
 » cevoir dans son Palais , car la fatale  
 » destinée l'a entraîné à cette mal-  
 » heureuse Troye , dont le seul nom  
 » me fait fremir. Ces dernieres pa-  
 » roles estoient suivies de pleurs &  
 » de sanglots.

» Femme du fils de Laërte , luy  
 » dit Ulyffe , vivement touché , ne  
 » corrompez plus vostre beauté , en  
 » pleurant toujours vostre mary. Ce  
 » n'est pas que je blasme vostre ten-  
 » dresse ; on voit tous les jours des  
 » femmes pleurer leurs maris dont  
 » elles ont eu des enfans , & refu-  
 » ser d'estre consolées. Comment ne  
 » pleureriez-vous point un mary tel

qu'Ulyſſe qui reſſembloit aux «  
Dieux immortels ? Mais ſuſpendez «  
un peu voſtre douleur, & eſcoutez «  
ce que j'ay à vous dire, je ne vous «  
tromperay point, & je vous diray «  
certainement la verité. J'ay oüy «  
parler du retour d'Ulyſſe, & on «  
m'a aſſeuré qu'il eſtoit plein de vie «  
près d'icy dans le fertile pays des «  
Theſprotiens, & qu'il vous ap- «  
portoit quantité de richesses qui «  
font des preſens qu'il a receus des «  
Princes & des peuples. Il a perdu «  
dans un naufrage ſon vaiſſeau & «  
tous ſes Compagnons en partant «  
de l'isle de Trinacrie, car il a attiré «  
ſur luy la colere de Jupiter & celle «  
du Soleil, dont ſes Compagnons «  
ont tué les troupeaux. Ces Dieux «  
irritez ont fait perir tous ces mal- «  
heureux dans la vaſte mer. Il s'eſt «  
ſauvé luy ſeuſ ; car comme il ſe «  
tenoit attaché à ſon maſt, le flot «  
l'a jetté ſur le rivage des Phœaciens, «  
dont le bonheur égale celui des «

» Dieux meſmes. Ces peuples l'ont  
 » receu & honoré comme un Dieu,  
 » l'ont comblé de preſens, & ils vou-  
 » loient le renvoyer ſain & ſauf dans  
 » ſa patrie après l'avoir gardé aſſez  
 » long-temps, mais il a trouvé qu'il  
 » eſtoit plus utile d'aller faire encore  
 » pluſieurs courſes pour amaffer de  
 » grands biens, car de tous les hom-  
 » mes du monde Ulyſſe eſt celuy qui  
 » a le plus d'adreſſe & d'induſtrie ;  
 » perſonne ne peut luy rien diſputer  
 » ſur cela. Voilà ce que Phidon,  
 » Roy des Theſprotiens, m'a dit de  
 » ſa propre bouche; bien plus il m'a  
 » juré, en faiſant les libations, que  
 » le vaiſſeau qui devoit le ramener,  
 » & les rameurs pour le conduire eſ-  
 » toient preſts. J'aurois bien voulu  
 » l'attendre, mais je partis le premier  
 » pour profiter de l'occaſion d'un  
 » vaiſſeau de Theſprotie qui faiſoit  
 » voile pour Dulichium. Avant mon  
 » départ il me montra toutes les ri-  
 » cheſſes qu'Ulyſſe avoit deſja amaſſ-

D'HOMERE. *Liv. XIX.* 235  
fées; elles font si grandes, qu'elles «  
fuffiroient à nourrir une famille «  
entiere pendant dix generations. «  
Et il me dit qu'il estoit allé à Do- «  
done pour interroger le chesne mi- «  
raculeux de Jupiter, & apprendre «  
par son oracle comment il devoit «  
retourner dans sa patrie après une «  
si longue absence, s'il y retourne- «  
roit à découvert, ou sans se faire «  
connoistre. Je puis donc vous as- «  
seurer qu'il est vivant, qu'il ne se- «  
ra pas encore long-temps éloigné «  
de ses amis, & que vous le verrez «  
plustost que vous ne pensez; & ce «  
que je vous dis, je vais vous le con- «  
firmer par serment: Je jure par Ju- «  
piter, qui surpasse tous les autres «  
Dieux en bonté & en puissance, «  
je jure par le foyeur d'Ulyffe, où je «  
me suis refugié, que tout ce que je «  
dis aura son accomplissement, & «  
qu'Ulyffe reviendra dans cette mes- «  
me année; ouïy, il reviendra à la fin «  
d'un mois & au commencement de «  
l'autre. «

» Dieu veuille que ce bonheur  
 » m'arrive comme vous me le pro-  
 » mettez, répondit la sage Pénélope.  
 » Si cela est, vous recevrez de moy  
 » des presens qui vous feront regar-  
 » der avec envie. Mais si j'en croy  
 » les pressentiments de mon cœur,  
 » mon cher Ulysse ne reviendra point  
 » chez luy, & personne ne vous don-  
 » nera les moyens de retourner dans  
 » vostre patrie, car ceux qui gouver-  
 » nent dans ma maison ne sont pas  
 » comme Ulysse ; ils ne se piquent  
 » pas de bien recevoir nos hostes, &  
 » de leur fournir les secours dont ils  
 » ont besoin. En mesme temps adres-  
 » sant la parole à ses femmes, elle leur  
 » dit : Allez laver les pieds à cet es-  
 » tranger, & dressez-luy un bon lit  
 » avec de bonnes peaux & de bonnes  
 » couvertures, afin que couché bien  
 » chaudement, il attende le lever de  
 » l'aurore. Demain, dès qu'il sera  
 » levé, vous le baignerez & le parfume-  
 » rez d'essences, afin qu'il disne

avec Telemaque. Celuy qui le mal- «  
traitera, ou qui luy fera la moindre «  
peine, quelque sujet qu'il croye en «  
avoir, & quelqu'irrité qu'il soit «  
contre luy, encourra mon indigna- «  
tion, & n'avancera pas ses affaires. «  
Car, mon hôte, comment pour- «  
riez-vous me flatter de quelque «  
forte d'avantage sur les autres fem- «  
mes du costé de la sagesse & de la «  
prudence, si je vous laissois dans «  
mon Palais avec ces haillons & «  
dans cette malpropreté. Les hom- «  
mes n'ont sur la terre qu'une vie «  
fort courte, c'est pourquoy il faut «  
l'employer à faire du bien : ceux «  
qui sont durs & inhumains, & qui «  
ne savent faire que des actions de «  
dureté & de cruauté, doivent s'af- «  
feurer que le monde les charge «  
d'imprécations pendant leur vie & «  
les maudit après leur mort : au lieu «  
que ceux qui ont de l'humanité, «  
de la bonté, & qui ne perdent ja- «  
mais l'occasion de faire tout le bien «

» qu'ils peuvent , ils font feurs que  
 » leur gloire est répanduë dans tout  
 » l'univers par les hostes qu'ils ont  
 » bien traitez , & que tout le monde  
 » les comble de benedictions & de  
 » loüanges.

» *Generouse Princede*, répond le  
 » prudent Ulyffe , j'ay renoncé aux  
 » habits magnifiques & aux bons lits  
 » depuis le jour que j'ay quitté les  
 » montagnes de Crete pour m'em-  
 » barquer. Je coucheray comme j'ay  
 » fait jusqu'icy. Je suis accoutumé à  
 » coucher sur la dure & à passer les  
 » nuits entieres sans dormir. N'or-  
 » donnez point qu'on me lave les  
 » pieds ; je ne souffriray point qu'au-  
 » cune des femmes qui ont l'honneur  
 » de vous servir, approche de moy  
 » & me touche, à moins qu'il n'y en  
 » ait quelqu'une de fort âgée , dont  
 » la sagesse soit connuë , & à qui le  
 » grand âge ait appris de combien  
 » d'ennuis & de maux nostre vie est  
 » traversée; pour celle-là je n'empes-

cheray point qu'elle me lave les «  
pieds. «

Penelope charmée, luy répon-  
dit : Mon hofte , de tous les amis «  
que nous avons dans les pays éloi- «  
gnez, & qui font venus dans mon «  
Palais , il n'y en a point qui ayent «  
marqué dans leurs discours & dans «  
leurs actions , tant de vertu & tant «  
de fageffe. J'ay auprès de moy une «  
femme fort âgée , dont je connois «  
la prudence & la fidelité , qui a «  
nourri & élevé ce malheureux «  
Prince , l'unique objet de mon «  
amour , & qui le receut entre fes «  
bras quand fa mere le mit au mon- «  
de ; ce fera elle qui vous lavera les «  
pieds , quoyqu'elle n'ait presque «  
plus qu'un fouffle de vie. En mes- «  
me temps elle l'appella , & luy dit :  
Euryclee , allez laver les pieds de «  
cet efranger qui paroift de mefme «  
âge que vofre cher Prince ; je m'i- «  
magine qu'Ulyffe est fait comme «  
luy & dans un estat auffi pitoyable, «

» car les hommes dans la misère vieillissent très promptement.

A ces mots Euryclée met ses mains devant son visage , fond en larmes, & d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écrie, Ah, malheureuse, c'est vostre absence, mon cher fils, mon cher Ulyffe, qui cause tous mes chagrins; vous estes donc l'objet de la haine de Jupiter avec toute vostre pieté, car jamais Prince n'a offert à ce Dieu tant de sacrifices, ni des hecatombes si parfaites & si bien choisies que vous en avez fait bruser sur ses autels, le priant tous les jours de vous faire parvenir à une heureuse vieillesse, & de vous donner la consolation d'élever vostre fils & de le mettre en estat de bien gouverner ses peuples; mais Jupiter, sourd à vos prieres, vous a refusé de vous ramener chez vous. Peut-estre, continua-t-elle, en se tournant du costé de l'étranger, que chez les Princes

Princes où mon cher Ulyffe a cher- «  
ché un asyle, les femmes du Palais «  
l'ont insulté, comme ces insolentes, «  
qui sont icy, vous insultent. C'est «  
sans doute pour ne pas vous com- «  
mettre & vous exposer encore à «  
leurs insultes & à leurs injures «  
grossieres, que vous n'avez pas «  
voulu qu'elles vous lavassent les «  
pieds, & que la sage Penelope m'a «  
chargée de cet employ, je l'accepte «  
de tout mon cœur. Je m'en acqui- «  
teray le mieux qu'il me sera possible «  
pour obéir à ma maistresse & aussi «  
pour l'amour de vous, car je vous «  
avoüe que mon cœur tressaillit au «  
dedans de moy, & que je sens de «  
cruelles agitations, dont vous allez «  
connoistre la cause. Nous avons vû «  
arriver dans ce Palais plusieurs ef- «  
trangers persecutez par la fortune, «  
mais je n'en ay jamais vû un qui «  
ressembloit à Ulyffe comme vous «  
luy ressemblez ; c'est sa taille, sa «  
voix, toute sa démarche. «

Ulyſſe allarmé de ce ſoubçon  
 » d'Euryclée, luy répondit, Vous  
 » avez raiſon, car il eſt vray que tous  
 » ceux qui nous ont vûs, Ulyſſe &  
 » moy, ont eſté frappez, comme  
 » vous, de cete reſſemblance.

Euryclée prit en meſme temps  
 un vaiſſeau de cuivre; elle y verſa  
 d'abord quantité d'eau froide où  
 elle meſſa enſuite de l'eau boüil-  
 lante. Ulyſſe eſtoit aſſis près du  
 foyer, & il tournoit adroitement  
 le dos à la lumière, car il luy vint  
 tout d'un coup dans l'eſprit que  
 cete bonne femme, en luy lavant  
 les pieds, pourroit appercevoir une  
 cicatrice qu'il avoit au deſſus du  
 genou, & que cela acheveroit de  
 le faire reconnoiſtre. Cete bonne  
 femme commença donc à luy laver  
 les pieds, & auſſi-toſt elle reconnut  
 cete cicatrice qui luy reſtoit d'une  
 bleſſure que luy avoit faite un ſan-  
 glier ſur le mont Parnaffe, où il  
 eſtoit allé chaffer autrefois avec les

D'HOMERE. *Liv. XIX.* 243  
fils d'Autolycus son ayeul mater-  
nel, pere d'Anticlée sa mere, Prin-  
ce qui surpassoit tous ceux de son  
temps en prudence & en adresse  
pour cacher ses desseins & pour sur-  
prendre ses ennemis, & en bonne  
foy pour garder religieusement sa  
parole, & ne violer jamais ses fer-  
ments. Mercure luy avoit donné  
ces deux grandes qualitez, parce  
qu'Autolycus avoit pour luy une  
devotion particuliere, & qu'il of-  
froit tous les jours sur ses autels  
des agneaux & des chevres, c'est  
pourquoy ce Dieu l'accompagnoit  
toujours & luy donnoit des mar-  
ques de sa protection en toutes ren-  
contres. Un jour ce Prince arriva  
à Ithaque dans le temps que sa fille  
venoit d'accoucher d'un fils. Eu-  
ryclée prit cet enfant, le mit sur  
les genoux de son ayeul comme il  
achevoit de souper, & luy dit: Au-  
tolycus, voyez quel nom vous  
voulez donner à l'enfant de la Rey-

» ne vostre fille ; c'est un fils que les  
 » Dieux ont accordé à vos vœux.

» Autolycus répondit, Que mon  
 » gendre & ma fille luy donnent le  
 » nom que je vais dire. J'ay esté au-  
 » trefois la terreur de mes ennemis  
 » jusqu'aux bouts de la terre ; qu'on  
 » tire de-là le nom de cet enfant,  
 » qu'on l'appelle *Ulysse*, c'est à dire  
 » le terrible. Quand il sera grand &  
 » qu'il viendra à la maison mater-  
 » nelle sur le Parnasse où j'ay de  
 » grandes possessions, je luy en don-  
 » neray une partie, & je le renvoye-  
 » ray bien content.

Dés qu'*Ulysse* fut sorti de l'en-  
 fance, il alla chez son grand pere  
 pour recevoir ces beaux presens,  
 qu'il luy avoit promis. Autolycus  
 & ses enfans le receurent avec  
 toutes les marques de tendresse,  
 & sa grandmere Amphithée l'em-  
 brassant estroitement, ne pouvoit  
 se lasser de le baiser. Après les pre-  
 mières caresses, Autolycus ordon-

D'HOMERE. *Liv. XIX. 245*  
na à ses enfans de préparer le souper. Ils font donc venir un taureau de cinq ans, ils le dépouillent, le préparent, le mettent en quartiers, en garnissent plusieurs broches, le font rostir & servent les portions ; on se met à table, on y demeure jusqu'au coucher du soleil. Et quand la nuit est venue, chacun va se coucher & jouir des paisibles dons du sommeil.

Le lendemain, dès que l'aurore eut annoncé le jour, les fils d'Autolycus, qui avoient tout disposé pour donner à Ulysse le divertissement de la chasse du sanglier, le vont prendre ; ils partent ensemble avec leurs chiens & leurs veneurs, & vont sur le Parnasse, qui est couvert d'une grande forest. Ils traversent bien-tost les sommets de cette montagne ; le soleil sortant du paisible sein de l'Océan, commençoit à répandre ses rayons sur la plaine. Les veneurs descendent

dans une vallée, les chiens marchent devant eux sur la piste du sanglier. Les Princes suivent, & Ulyffe est des premiers à la queue des chiens, tenant à la main une longue pique. Le sanglier estoit dans un fort si espais, que ni les vents ni la pluye ni le soleil mesme ne pouvoient le penetrer; la beste estoit cachée sous quantité de feüilles & de branches entrelassées; le bruit des chiens & des chasseurs qui s'approchoient pour le lancer, l'excita; il quitte son fort, va à leur rencontre les foyes herissées, jettant le feu par les yeux, & s'arreste à leur vüe; Ulyffe, la pique à la main, va sur luy pour avoir l'honneur de la bleffer le premier, mais le sanglier le prévient, & d'une de ses deffenses il luy fait une large blessure au dessus du genou, en le frappant de costé; heureusement la dent meurtrière ne penetra pas jusqu'à l'os; Ulyffe sans s'es-

D'HOMERE. *Liv. XIX.* 247  
tonner, luy porte un grand coup  
de pique à l'espaule droite & le  
perce de part en part; cet énorme  
sanglier tombe & expire sur le  
champ. Les Princes le font empor-  
ter, & dans le moment ils bandent  
la playe d'Ulysse, & par des paro-  
les enchantées ils arrestent le sang,  
& s'en retournent dans le Palais de  
leur pere. Dès qu'Ulysse fut guéri,  
Autolycus & ses fils, charmez d'a-  
voir vû ces marques de son coura-  
ge, le comblent de magnifiques  
presens, & le renvoient à Itha-  
que où Laërte & Anticlée avoient  
grande impatience de le revoir.  
Son retour les combla de joye. Ils  
luy firent raconter son voyage, &  
luy demanderent des nouvelles de  
sa blessure. Il leur fit le détail de  
tout ce qui s'estoit passé, & s'es-  
tendit particulièrement sur la chas-  
se du mont Parnasse où il avoit  
esté blessé.

La bonne Euryclée touchant

avec ses mains la cicatrice de cette playe , la reconnut aussi-tost , & frappée de cette aventure , & hors d'elle-mesme, elle laissa aller la jambe qu'elle tenoit , & qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé & l'eau répandue. En mesme temps elle sentit dans son cœur un mélange de douleur & de joye ; ses yeux furent baignez de pleurs & sa voix arrestée. Enfin faisant effort sur elle-mesme, & luy portant la main au menton , elle luy dit : Ah , mon cher fils , vous estes Ulysse, & je ne vous ay reconnu qu'après avoir touché cette cicatrice ! En prononçant ces mots elle regardoit Penelope , pour luy annoncer que son cher mary estoit devant ses yeux. Mais elle ne peut attirer ses regards ni son attention, car, outre que Minerve avoit distrait l'esprit de cette Princesse, & la tenoit appliquée à d'autres objets , Ulysse se jettant tout d'un

coup sur elle, luy mit une main sur la bouche, & de l'autre il la tira à luy, & luy dit : Ma chere nourrice, voulez-vous me perdre, vous qui m'avez allaité ! Je suis revenu dans mon Palais après avoir souffert pendant vingt années des maux infinis. Mais puisque vous m'avez reconnu, & que les soupçons que quelqu'un des Dieux vous a inspirés sont changez en certitude, n'en dites rien, de peur que quelqu'un ne vous entende dans ce Palais, car je puis vous assurer que toute ma nourrice que vous estes, si vous me découvrez, & que Dieu fasse tomber sous mes coups les Pour-  
suivants, je ne vous espargneray point le jour que je puniray ces malheureuses femmes, qui ont commis tant de desordre dans ma maison.

La prudente Euryclée luy répond : Ah, mon cher fils, quelle parole venez-vous de me dire ! Ne

» connoissez-vous pas ma fidelité &  
 » ma constance. Je garderay vostre  
 » secret , & je seray aussi impenetra-  
 » ble que la plus dure pierre & que  
 » le fer. Je vous promets mesme que  
 » si Dieu vous donne la victoire sur  
 » ces insolents , je vous nommeray  
 » toutes les femmes du Palais qui  
 » meritent chastiment pour avoir  
 » deshonoré vostre maison, & celles  
 » dont l'attachement pour la Reyne  
 » & pour vous est digne de récom-  
 » pense.

» Il n'est pas necessaire , ma chere  
 » nourrice , que vous me les nom-  
 » miez, dit le prudent Ulysse, je les  
 » connoistray bien sans vous, & je  
 » seray informé de toute leur con-  
 » duite. Gardez seulement le silence,  
 » & laissez faire les Dieux.

Il dit , & la nourrice fortit de  
 la salle pour aller chercher d'autre  
 eau , la premiere ayant esté répan-  
 due. Après qu'elle eut achevé de  
 laver les pieds d'Ulysse, & qu'elle

les eut frotez & parfumez avec des essences, il rapprocha son siege du feu pour se chauffer, & avec ses vieux haillons il cacha le mieux qu'il put la cicatrice qui l'avoit desja fait reconnoistre. Alors Penelope s'approchant, luy dit: Es-  
 tranger, je ne vous demande plus  
 qu'un moment d'entretien, car voi-  
 là bien-tost l'heure d'aller se cou-  
 cher, pour ceux que leurs chagrins  
 n'empeschent pas de gouter les  
 douceurs du sommeil. Pour moy,  
 Dieu m'a plongée dans un deuil  
 qui n'a point de fin, car le jour je  
 n'ay d'autre consolation que de ge-  
 mir & de me plaindre, en travail-  
 lant & en prenant garde au travail  
 de mes femmes. Et quand la nuit  
 est venuë, & que tout le monde  
 jouït du repos, moy seule je veille  
 dans mon lit, & toutes mes inquie-  
 tudes se réveillant avec plus de vi-  
 vacité, m'empeschent de fermer la  
 paupiere. Comme la plaintive Phi-

» Iomele, fille de Pandare, toujours  
 » cachée entre les branches & les  
 » feuilles des arbres dès que le prin-  
 » temps est venu, fait entendre sa  
 » voix, & pleure son cher Ilyle qu'el-  
 » le a tué par une cruelle méprise,  
 » & dans ses plaintes continuelles,  
 » elle varie ses tristes accents; moy  
 » de mesme je pleure sans cesse, &  
 » mon esprit est agité de differents  
 » penfers. Je ne sçay le parti que je  
 » dois prendre; dois-je, toujours fi-  
 » delle aux cendres de mon mary &  
 » respectant la renommée, demeurer  
 » auprès de mon-fils pour avoir soin  
 » de ses affaires, & luy aider à gou-  
 » verner ses Estats! Ou dois-je choi-  
 » sir pour mon mary celuy d'entre  
 » les Pourfuiuants qui me paroistra  
 » le plus digne de moy, & qui me  
 » fera les plus grands avantages! Pen-  
 » dant que mon fils a esté enfant &  
 » qu'il'a eu besoin de mon secours, je  
 » n'ay pû ni deu le quitter, ni penser  
 » à un second mariage. Mais presen-

rement qu'il est homme fait, il est  
 forcé de souhaiter luy-mesme que  
 je sorte de sa maison, où tout est  
 en proye à ces Pourfuiuants qui le  
 ruinent. Mais escoutez, je vous  
 prie, un songe que j'ay fait la nuit  
 derniere, pendant qu'un moment  
 de sommeil suspendoit mes ennuis,  
 & tafchez de me l'expliquer. J'ay  
 dans ma basse-cour vingt oysons  
 domestiques que je nourris & que  
 j'aime à voir: Il m'a semblé qu'un  
 grand aigle est venu du sommet de  
 la montagne voisine fondre sur ces  
 oysons, leur a rompu le cou, &  
 reprenant aussi-tost son vol, il a dis-  
 paru dans les nûes. J'ay vû mes oy-  
 sons estendus les uns sur les autres,  
 je me suis mise à pleurer & à la-  
 menter. Toutes les femmes d'Itha-  
 que sont venuës pour me consoler  
 dans ma douleur. En mesme temps  
 j'ay vû ce mesme aigle revenir; il  
 s'est posé sur un des creneaux de la  
 muraille, & avec une voix articulée

» comme celle d'un homme il m'a dit  
 » pour mettre fin à mes regrets : Fille  
 » du celebre Icarius, prenez courage,  
 » ce n'est pas icy un vain songe, mais  
 » un songe vray & qui aura son ac-  
 » complissement. Ces oysons, ce sont  
 » les Pourfuiants, & moy qui vous  
 » ay paru un aigle, je suis vostre ma-  
 » ry, qui viens vous délivrer & les  
 » punir. A ces mots mon sommeil  
 » s'est dissipé, & toute tremblante  
 » encore, j'ay d'abord esté voir si mes  
 » oysons estoient vivants, & j'ay vû  
 » qu'ils mangeoient à leur ordinaire.  
 » Grande Reyne, reprit Ulysse,  
 » vous avez la veritable explication  
 » de ce songe, il est impossible de  
 » l'expliquer autrement. Ulysse luy-  
 » mesme vous l'a expliqué, & vous a  
 » dit ce qu'il va executer. N'en dou-  
 » tez point, la mort pend sur la teste  
 » des Pourfuiants, & aucun d'eux  
 » ne pourra se dérober à sa malheu-  
 » reuse destinée.  
 » Mais, mon hôte, dit la sage Pe-

D'HOMERE. *Liv. XIX.* 255  
nelope, j'ay toujours ouï dire que «  
les songes sont difficiles à entendre, «  
qu'on a de la peine à percer leur «  
obscurité, & que l'événement ne «  
répond pas toujours à ce qu'ils «  
sembloient promettre. Car on dit «  
qu'il y a deux portes des songes ; «  
l'une est de corne & l'autre d'yvoi- «  
re ; ceux qui viennent par la porte «  
d'yvoire, ce sont les songes trom- «  
peurs, qui font attendre des choses «  
qui n'arrivent jamais : & ceux qui «  
ne trompent point & qui sont ve- «  
ritables, sont les songes qui vien- «  
nent par la porte de corne. Helas, «  
je n'ose me flatter que le mien, qui «  
paroist si mystereux, soit venu par «  
cette derniere porte. Qu'il seroit «  
agréable pour moy & pour mon «  
fils ! J'ay encore une chose à vous «  
dire, je vous prie d'y faire atten- «  
tion. Le jour de demain est le mal- «  
heureux jour qui va m'arracher du «  
Palais d'Ulysse ; je vais proposer «  
au combat dont je feray le prix. »

» Mon cher mary avoit dresseé une  
 » lice, où il avoit disposé d'espace en  
 » espace douze piliers chacun avec sa  
 » potence ; à chaque potence il pen-  
 » doit une bague, & prenant son arc  
 » & ses fléches, & se tenant à une as-  
 » sez grande distance, il s'exerçoit à  
 » tirer, & avec une justesse admira-  
 » ble il faisoit passer ses fléches dans  
 » les bagues sans les toucher. Voilà  
 » le combat que je vais proposer aux  
 » Poursuivants. Celuy qui se servira  
 » le mieux de l'arc d'Ulysse, & qui  
 » fera passer ses fléches dans les ba-  
 » gues de ces douze piliers, m'emme-  
 » nera avec luy, & pour le suivre  
 » je quitteray ce Palais si riche, où  
 » je suis venuë dès ma premiere jeu-  
 » nesse, & dont je ne perdray jamais  
 » le souvenir ; non pas mesme dans  
 » mes songes.

Ulysse, plein d'admiration pour  
 \* la prudence de Penelope, luy ré-  
 » pondit : Princesse, ne differez pas  
 » plus long-temps de proposer ce

combat, car je vous assure que vous verrez plustost Ulyffe de retour que vous ne verrez ces Pour-  
 suivants se servir de l'arc d'Ulyffe; & faire passer leurs flèches au travers de tous ces anneaux.

Si vous vouliez continuer cette conversation, repartit Penelope, j'y trouve tant de charmes, que je renoncerois volontiers au sommeil; mais il n'est pas juste de vous empêcher de dormir; les Dieux ont réglé la vie des hommes; ils ont fait le jour pour le travail & la nuit pour le repos. Je m'en retourne dans mon appartement, & je vais me coucher dans ce triste lit, témoin de mes douleurs, & que je noye toutes les nuits de mes larmes depuis le jour fatal qu'Ulyffe partit pour cette malheureuse Troie, dont je ne sçauois prononcer le nom sans horreur. Et pour vous, puisque vous voulez coucher dans cette salle, vous coucherez à

» terre sur des peaux , ou vous vous  
» ferez dresser un lit.

En finissant ces mots elle le quitte, & monte dans son magnifique appartement suivie de ses femmes. Dès qu'elle y fut entrée, ses larmes recommencerent, elle se mit à pleurer son cher Ulyffe ; enfin Minerve luy envoya un doux sommeil qui ferma ses paupieres.



REMARQUES  
SUR  
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

---

L I V R E X I X.

Page 211. *T* Elemaque, ne perdons pas un moment ; portons au haut du Palais toutes ces armes ] Nous avons vû dans le xvi. Liv. qu'Ulyffe, qui n'avoit pas prévû qu'il auroit un temps aussi favorable pour ôter ces armes de la salle où elles estoient, & pour les porter au haut du Palais, dit à Telemaque, *Dés que Minerve, de qui viennent tous les bons conseils, m'aura envoyé ses inspirations, je vous feray un signe de teste ; si-tost que vous appercevrez ce signe, vous prendrez toutes les armes, &c.* Mais c'est qu'alors il croyoit qu'il faudroit faire cette expedition en presence des Poursuivants mesme. La fortune en décida autrement ; elle leur donne un temps qu'ils n'avoient pas esperé, & ils en profitent. Car le sage change de dessein selon les conjonctures.

*Et quand les Poursuivants, faschez de ne les avoir plus sous la main, vous demande-*

*font, &c.*] Ce sont les mêmes vers que nous avons lûs dans le xvi. Liv. Les anciens Critiques, qui les ont marquez-là d'une pointe & d'une estoile pour marquer qu'ils sont beaux, mais déplacez dans le xvii. Liv. les marquent icy d'une estoile seule, pour nous avertir qu'ils sont fort beaux & dans leur véritable place, mais je ne sçauois approuver cette critique; la chose est assez importante pour estre répétée; Ulysse a fort bien pû donner cet avis à Telemaque avant l'occasion, & les luy répéter dans l'occasion même.

Page 212. *Empeschez les femmes de ma mere de sortir de leur appartement*] Telemaque se desfie avec raison de ces femmes, parce qu'elles estoient presque toutes dans les interets des Pourſuivants, il falloit donc les empescher de voir où l'on portoit ces armes, de peur qu'elles ne les découvriſſent aux Princes. Homere en faisant prendre toutes ces précautions à Telemaque pour asseurer l'entreprise, fait voir l'infidelité de ces femmes, & prépare par-là à voir la punition qu'Ulyſſe en fera.

Page 213. *Qui est-ce qui vous esclairera*] Car Euryclée demeurant à la porte de l'appartement des femmes pour les empescher de sortir, il ne reſtoit dans la ſalle qu'Ulyſſe & Telemaque.

*Car je ne souffriray pas qu'un homme, qui mange le pain de ma table, demeure oisif.*]

C'est un précepte œconomique ; tout homme qui mange doit travailler. Il y a dans le Grec: *Je ne souffriray point oysif tout homme qui touche à mon boisseau, c'est à dire, qui se nourrit de mon pain, car le boisseau estoit la mesure que l'on donnoit par jour à chaque esclave pour sa nourriture.* On prétend que c'est ce passage qui a fourni à Pythagore son symbole, *ζεινὸς μὴ ἐμμάθηται.* *Ne vous asseyez pas sur le boisseau,* pour dire, ne vous reposez pas sur ce que vous avez vostre pain d'aujourd'huy, mais travaillez pour gagner vostre vie, & pour avoir vostre pain du lendemain, car celuy qui ne travaille point ne doit pas manger.

Page 214. *Et Minerve marche devant eux avec une lampe d'or qui répand par-tout une lumiere extraordinaire*] Eustathe remarque fort bien que ce miracle de Minerve, si poétiquement imaginé par Homere, n'est que pour marquer que la grande prudence d'Ulysse aydée & éclairée par un rayon de la sagesse divine, a heureusement conduit son entreprise pendant la nuit. Au reste c'est apparemment pour immortaliser ce miracle de Minerve qu'un ouvrier, appelé Callimaque, fit à cette Déesse, qui estoit dans la citadelle d'Athenes, une lampe d'or dont l'huile, qu'on y mettoit une fois, duroit une année entiere, quoy-qu'elle brustast nuit & jour, comme le rapporte Pausanias, liv. 1.

Il y a une difficulté sur le mot *λύχνον*, que quelques-uns prétendent devoir estre expliqué une *torche* & non pas une *lampe*, parce, disent-ils, que les lampes n'estoient pas en usage en Grece du temps d'Ulyffe. Mais elles pouvoient estre conuës du temps d'Homere, & cela suffit.

*C'est-là le privilege des Dieux, qui habitent l'Olympe, de se manifester aux hommes au milieu d'une brillante lunette* ] Telemaque vient de dire à Ulyffe qu'asseurément il y a dans la salle quelqu'un des Dieux de l'Olympe, & Ulyffe luy répond qu'il ne faut pas sonder ces secrets, & qu'une marque feure que c'est que'qu'un des Dieux qui habitent l'Olympe, c'est que c'est le propre des Dieux du ciel de se manifester ainsi aux hommes, en se déroband à leurs regards, & j'ay crû devoir développer le sens du vers, qui dit seulement,

*Αὐτῆ τοι δίκη ἔσσι θεῶν οἱ Ὀλυμπιῶν ἕχουσιν.*  
*C'est-là le droit des Dieux qui habitent l'Olympe.* Ce droit est de paroître environnez de lumiere sans estre vûs.

Page 215. *Un beau siege fait tout entier d'ivoire & d'argent* ] Dans ces anciens temps les bons ouvriers prenoient plaisir à mesler ces deux matieres dans leurs ouvrages. L'Antiquité nous parle de statuës faites d'ivoire & d'argent.

*Ouvrage d'Ismaïus, tourneur celebre* ]

Homere fait toujours honneur aux grands ouvriers qui se sont distinguez dans leur art.

*Et qui y avoit joint un marchepied tres magnifique*] Le marchepied tenoit au siege, c'est pourquoy il dit, *περιπαύε' ἐξ αὐτῆς, ad-natum illi.*

Page 116. *On estendit des peaux sur ce siege*] On n'estend point des tapis fins comme on auroit fait à une Princesse comme Helene, accoutumée au luxe & à la mollesse, mais des peaux comme il convenoit à Penelope, qui estoit dans l'affliction, & qui vivoit plustost en heroïne qu'en Reyne. Au reste j'ay oublié de marquer que cette ancienne coutume de couvrir les sieges de peaux & de tapis a duré plusieurs siecles, & qu'elle passa mesme dans nostre France. On en voit des vestiges dans l'histoire de nos premiers Roys.

*Elles jetterent à terre ce qui restoit dans les brasiers*] Car ce qui y restoit estoit consumé & ne pouvoit plus servir à éclairer.

*C'est donc pour observer tout ce que font les femmes!*] C'est ce qui mettoit cette Melanthe de si mauvaise humeur, car apparemment elle avoit des affaires qui ne demandoient pas de temoins.

Page 217. *Est-ce parce que je ne suis plus jeune*] Cette réponse d'Ulysse renferme un reproche fort amer. Il fait bien voir qu'il connoist la mauvaise conduite de cete femme.

*Et qui fait qu'on paroist heureux ]* Ou comme dit le Grec, *qu'on est appellé heureux*, Cela est tres bien dit, cette richesse, cette magnificence font qu'on paroist heureux, mais elles ne font pas qu'on le soit effectivement, le bonheur dépend d'autre chose. Il y a bien de la différence entre *paroistre*, ou *estre appellé* & *estre effectivement* ; Horace a fort bien connu cette verité,

*Non possidentem multa, vocaveris*

*Recte beatum. Rectius occupat*

*Nomen beati, qui Dearum*

*Muneribus sapienter uti,*

*Duramque callet pauperiem pati, &c.*

*Ce seroit sans raison qu'on appelleroit heureux celuy qui possède beaucoup de biens. Ce beau nom n'est deu qu'à celuy qui sçait user sagement des presens des Dieux, qui a la force de souffrir patiemment la plus dure pauvreté, & qui craint la honte mille fois plus que la mort, cet homme est toujours prest de mourrir pour ses amis & pour sa patrie. Liv. 4. Od. 19. Je suis bien aise de rapporter à propos ces grandes maximes, car on ne sçauroit les lire trop souvent.*

*Craignez que vous ne perdiez tous ces avantages & cette grande faveur ]* Tout cela est renfermé dans ce mot, *πᾶσαν ἀγλαίαν*.

Page 218. *Il a, par la faveur d'Apollon, un fils desja en âge de tenir sa place ]* Il dit, *par la faveur d'Apollon*, parce qu'on attribuoit

buoit à ce Dieu le soin de la jeunesse, c'est pourquoy il estoit appellé *κουροτρόφος*, aussi bien que Diane sa sœur, qui partageoit avec luy ce soin, c'est pourquoy elle avoit aussi le nom particulier de *Curothallia*, parce qu'elle faisoit croistre les enfans, *παις κούροις θάλλειν*. C'est pourquoy l'on celebroit en son honneur une feste particuliere pour la santé des enfans.

Page 219. *La mort sera le juste châtiment de vostre perfidie*] Le Grec dit : *Crime que vous essuyerez sur vostre teste. ὁ σὴ κεφαλῇ ἀναμάξεις*. Ce qui est une expression empruntée de la coutume des meurtriers, qui après avoir tué quelqu'un, essuyoient leurs mains sanglantes & leur espée sur la teste mesme du mort comme pour se laver du sang qu'ils venoient de répandre, & pour dire que le mal estoit retombé sur la teste de celui qui l'avoit commis. Il y en a une preuve bien remarquable dans l'Electre de Sophocle, vers 448.

.... Κατὰ λυτροῖσιν κίεσθ.

Κηλίδης ἐξέμαξεν.

que l'Interprete Latin a tres mal traduit, *Et in lustrali aqua vulnera, quæ mater capiti ejus inflixit, abluta sunt*. Il falloit traduire comme l'Interprete François : *Et qui pour se laver de ce meurtre, a bien eu le courage d'essuyer sur sa teste ses mains sanglantes*.

*Apportez icy un siege*] δῖφρον, c'est un pe-

est siegé différent de celui de Penelope & sans marche-pied.

Page 200. *Et on vous regarde avec raison comme un grand Roy*] Voicy un grand éloge de Penelope, on ne la regarde pas comme une Reyne, mais comme un Roy, & comme un grand Roy; ce n'est pas encore assez, il ajoute, comme un Roy pieux. Homere ne perd aucune occasion d'instruire ses Lecteurs, il donne icy une grande leçon aux Roys, en leur représentant les grands biens qui accompagnent d'ordinaire le regne d'un Roy pieux & juste. Cet endroit me paroît fort beau.

*Sous le sceptre duquel les campagnes sont couvertes de riches moissons, les arbres chargés de fruits*] Car la pieté & la justice du Prince attirent toutes ces benedictions du ciel. C'est ainsi, selon la judicieuse remarque de Grotius, que le Pseaume 71. prédit la fertilité qui devoit estre bien-tost sous le regne de Salomon, où une petite poignée de grain semée même sur la cime des montagnes, c'est à dire, dans le terroir le plus ingrat, produiroit des moissons plus hautes que le liban: *Et erit firmamentum in terra, in summis montium. Superextolletur super libanum fructus ejus. Et florebit de civitate sicut fennum terræ. La terre sera fertile même sur les sommets des montagnes les plus arides. Son fruit s'éleva au dessus des ar-*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIX. 267  
*Bres du liban. Et les hommes fleuriront dans  
la cité & croistront comme l'herbe verte. C'est  
un grand honneur pour Homere que ses  
vûs soient si conformes à ce que nous avons  
de plus grand & de plus saint.*

*La mer fertile*] C'est à dire, qu'elle pro-  
duira une quantité prodigieuse de poissons  
qui fourniront des pesches tres abondantes.

*Et les peuples toujours heureux*] L'Au-  
teur du Liv. de la Sagesse dit de mesme: *Rex  
sapiens stabilimentum populi. Sap. 6. 26.*

Page 221. *Estranger, les Dieux ont des-  
truit tous les avantages dont ils m'avoient  
favorisée*] Ces six vers sont repetez du Livre  
précédent: on a vû-là les Remarques.

Page 222. *Voilà ce qui m'empesche d'a-  
voir soin de mes supplians & de mes hostes*] Penelope dit cela pour se justifier en quel-  
que sorte des mauvais traitemens que cet  
estrange a recus dans son Palais.

Page 224. *Aujourd'huy je ne puis plus  
éviter cet hymen, & je ne trouve aucun ex-  
pedient pour le reculer*] Le voile est achevé,  
les parents de Penelope la pressent de se re-  
marier, son fils mesme est las des desordres  
qui regnent dans sa maison, il veut qu'ils  
finissent, & il est en âge de prendre le gou-  
vernement de l'Etat. Le temps presse, &  
Ulyse n'a pas un moment à perdre, s'il veut  
prévenir le malheur dont il est menacé. Sa  
situation est fort délicate & fort vive. Se dé-

clarera-t-il ! Mais quelle apparence qu'un gueux vienne se dire Ulyffe ! differera-t-il ! voilà sa femme remariée. Y a-t-il rien de plus capable d'exciter la curiosité d'un Lecteur !

*Daigne Jupiter luy donner la sagesse necessaire*] Il y a dans le Grec, τῷ τῷ Ζεὺς κῶδος ὀνάζει. Et cela peut fort bien estre expliqué, car Jupiter l'appelle à cette gloire. C'est de Dieu que les Princes tiennent le sceptre. Cependant j'ay trouvé un plus beau sens à lire ὀνάζοι, au lieu de ὀνάζει. C'est un souhait que Penelope fait pour son fils.

*Mais quelque affligé que vous soyez, expliquez-moy, je vous prie, vostre naissance*] Comme si elle luy disoit : puisque malgré mon affliction je n'ay pas laissé de vous conter mes malheurs, vous de mesme ne laissez pas de me conter les vostres, quelque affligé que vous soyez.

*Car vous n'estes point de ces hommes inconnus qu'on dit nez d'un chesne ou d'un rocher*] Le Grec dit : *Car vous n'estes point né d'un chesne ou d'un rocher.* Mais sur une expression aussi éloignée de nos manieres, j'ay crû qu'il estoit bon d'en renfermer le sens dans la Traduction mesme. Quand on voyoit des gens, dont on ne connoissoit pas la naissance, on disoit qu'ils estoient nez d'un chesne ou d'un rocher, parce qu'anciennement les peres, qui ne pouvoient nourrir

leurs enfans, les expofoient dans le creux des arbres ou dans les antres, & ceux qui les trouvoient, difoient qu'ils estoient nez des lieux où ils les avoient pris. C'estoit comme nous difons aujourd'huy *des enfans trouverz.*

Page 225. *Il y a au milieu de la vaste mer une grande isle qu'on appelle Crete*] Comme Ulyffe parle à une Princesse qui pouvoit estre instruite de l'histoire de son temps & de la Geographie, il n'avance rien que de vray dans tout ce qu'il dit de cette isle, & il se sert adroitement de ces veritez, pour faire passer les mensonges qu'il y adjoute, pour ce qui le regarde en particulier.

*Et elle a quatre-vingt dix villes considerables*] Dans le second Livre de l'Iliade Homere appelle Crete l'*Isle à cent villes*, & Ulyffe ne luy en donne icy que quatre-vingt dix. Pour accorder cette contradiction, dans laquelle il est bien seur qu'un Poëte si sçavant & si exact n'est point tombé, quelques Anciens ont dit qu'après la guerre de Troye il y eut dix villes destruites par les ennemis d'Idomenée. Mais Strabon a fait voir la fausseté de cette opinion, car Homere ne dit point que Crete eust cent villes du temps de la guerre de Troye, mais de son temps. Il parle-là de son chef; s'il eust fait parler quelqu'un qui eust vescu dans le temps dont il parle, il ne luy auroit donné-là que quatre-vingt dix villes, comme Ulyffe ne luy en

donne que ce nombre dans cet endroit de l'Odyssée. Et quant à ces dix villes détruites, il n'est pas probable qu'elles l'ayent esté ni pendant la guerre de Troye, ni après le retour d'Idomenée à Crete, car dans le III. Liv. de l'Odyssée, Nestor dit à Telemaque qu'Idomenée arriva sain & sauf à Crete avec tous ses Compagnons que la guerre avoit espargnez. Il n'est pas vraysemblable que Nestor n'eut pas parlé de ces dix villes détruites, car il n'auroit pû l'ignorer. Si elles n'ont pû l'estre pendant cette expedition, il est encore moins possible qu'elles l'ayent esté après le retour, car outre qu'Idomenée avoit ramené des troupes suffisantes pour deffendre ses villes, Ulyssé n'auroit pû le sçavoir, parce que depuis son départ il n'avoit vû aucun Grec qui eust pû luy en dire des nouvelles. En un mot, du temps de la guerre de Troye, Crete n'avoit que quatre-vingt dix villes, & du temps d'Homere elle en avoit cent, parce que les Doricns, qui suivirent Althemenes à Crete après la guerre de Troye, y en bastirent dix autres, comme Ephorus l'a escrit. *Voyez Strab. liv. 10.*

*Ses habitans ne parlent pas tous le mesme langage*] Car les habitans naturels du pays estoient meslez avec des estrangers, comme il va l'expliquer.

*Il y a des Achéens*] Sous ce nom d'Achéens, qui sont des peuples de l'Achaïe.

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIX. 271  
c'est à dire du Peloponèse , il comprend les  
Lacedemoniens, dont Althemenes mena  
une colonie à Crete.

*Des Cretois originaires du pays*] Εποικισ-  
ται, c'est à dire, de véritables Cretois, des in-  
digènes, c'est à dire, nez dans le pays.

*Des Cydoniens*] Qui habitoient la ville  
de Cydon, *Cydonia*. Il semble qu'Homere  
ne reconnoisse pas ces Cydoniens pour veri-  
tables Cretois pour originaires du pays. Ce-  
pendant Strabon escrit qu'il est vraysembla-  
ble que les Cydoniens estoient originaires  
du pays comme les Eteocretes, ou véritables  
Cretois.

*Des Doriens qui occupent trois villes*] Un  
ancien Auteur , appelé Andron, que Stra-  
bon cite, a escrit que ces Doriens estoient  
une colonie de Theffalie, qui estoit appelée  
*Doris*; que cette colonie estoit composée de  
peuples voyfins du Parnasse, & qui habi-  
toient trois villes, Erinée, Boée & Cytine,  
d'où ils furent appelez Τριχάϊκας, *Trichai-  
ces, trifariam divisè, partagez en trois*. Stra-  
bon dit sur cela qu'on ne reçoit pas cette  
opinion d'Andron, & qu'on le blasme de  
n'avoir donné que trois villes aux Doriens,  
dont le pays estoit appelé *la Tetrapole*, par-  
ce qu'ils habitoient quatre villes, Erinée,  
Boée, Pinde & Cytine; mais Andron a pour  
luy Thucidide & Diodore de Sicile, & il y a  
de l'apparence que cela estoit ainsi du temps

d'Homere, il faut s'en tenir à cette explication du mot *Τριχίνες*, & ne pas recevoir celle de Strabon, qu'on appelle ces Doriens *Trichaitas*, à cause qu'ils avoient trois crestes, trois pennaches sur leurs casques, ou que ces pennaches estoient faits de crins, ou autres choses semblables, car c'est ainsi que M. Dacier a corrigé le passage de Strabon qui est corrompu, & qui a fait tant de peine à Casaubon, ἢ ἀπὸ τῶ τριχίνες εἶναι τοῖς λόφους ἐφ'αμίλλης. On ne sçait que faire de ce dernier mot ἐφ'αμίλλης qui en effet ne peut rien signifier. Il faut lire ἢ ἐφ'αμίλλης, *vel quod cristæ essent ex crinibus, vel ex re simili. Que ces crestes estoient faites de crins, ou de choses qui ressembloient à des crins.*

*Et des Pelasges*] Les anciens Pelasges estoient des peuples d'Arcadie. Ils s'establirent dans la Thessalie, & de-là ils se répandirent en diverses contrées, c'estoit une nation errante qui ne se borna pas dans l'Europe seule, elle penetra jusques dans l'Asie. Il y avoit des Pelasges dans les troupes des Troyens. Ceux dont Homere parle icy estoient une colonie d'Arcadiens ou de Thessaliens.

Page 226. *Où regnoit Minos, qui tous les neuf ans avoit l'honneur de jouir de la conversation de Jupiter*] Casaubon dans ses notes sur le 10. liv. de Strabon, a grande raison de s'estonner que personne jusqu'à luy n'eust donné dans le véritable sens de ce pas-

sage, après qu'il avoit esté si bien éclairci par Platon dans son dialogue intitulé *Minos*, ou *de la Royauté*. Mais il est encore plus estonnant qu'après la remarque de Casaubon, on s'y soit encore trompé, car on l'a toujours expliqué comme si Homere disoit que *Minos fut disciple de Jupiter neuf ans entiers*, & il dit seulement qu'il l'estoit tous les neuf ans. Le mot *ἐννέωρος* ne signifie pas neuf ans non plus que *τρεῖς αἴας* ne signifie pas trois jours, mais *chaque troisième jour*; *ἐννέωρος* signifie donc *chaque neuvième année*. Platon ne laisse aucun lieu d'en douter: voicy le passage, tom. 2. p. 319. *L'éloge qu'Homere fait icy de Minos est fort court, mais il est si grand, que ce Poëte ne le donne à aucun de ses heros. Il establit par tout que Jupiter est un grand maistre, & que son art est admirablement beau, mais il le fait voir icy souverainement, car il dit que Minos estoit admis à son entretien chaque neuvième année, ἐνάτω ἔτει, & qu'il alloit à luy pour estre instruit comme un disciple par un maistre. Puis donc qu'il n'y a point d'autre heros que luy à qui ce Poëte ait donné cet éloge d'estre instruit par Jupiter, il faut regarder cette loüange comme la plus grande & la plus admirable de toutes les loüanges. Et quelques lignes après il ajoute, Minos alloit donc tous les neuf ans, δι' ἐνάτου ἔτους, dans l'antre de Jupiter pour y apprendre de nouvelles*

choses, ou pour reformer, selon l'exigence des cas, ce qu'il avoit appris dans la précédente neuvième année. Cela est bien clairement expliqué. Tous les neuf ans Minos retouchoit les loix, & adjoutoit ou retranchoit quelque article selon les temps, & pour le faire plus seurement, & mieux contenir les peuples dans l'obéissance, tous les neuf ans il alloit dans un antre appelé l'antre de Jupiter, où il disoit qu'il avoit des entretiens secrets avec ce Dieu qui l'instruisoit, & qui luy donnoit ses ordres & reformoit ses loix. Ainsi tout ce qu'il rapportoit de cet antre estoit regardé comme la loy de Jupiter mesme. Cette conduite de Minos, qui fut ensuite imitée par Numa, marque combien les hommes ont toujours esté persuadés de cette vérité, qu'un Roy ne sçauroit estre ni bon Roy ni bon Legislatteur, s'il n'est disciple de Jupiter, & s'il ne reçoit les oracles de sa bouche. Et Plutarque, dans la vie de Demetrius, remarque fort bien qu'Homere a honoré de ce glorieux titre d'ami & de disciple de Jupiter, non le plus belliqueux, non le plus injuste, non le plus sanguinaire des Roys, mais le plus juste.

*De jouir de la conversation de Jupiter]*  
 C'est ce que signifie proprement Διὸς ὁμιλήσις, comme Platon mesme l'a expliqué, συνομιλήσις τῷ Διὶ, car, dit il, les entretiens sont appellez ὁμιλίαι, ainsi ὁμιλήσις n'est autre

chose que *συνουσιασῆς ἐν λόγοις*, celui qui s'entretient avec quelqu'un. Il y a des gens, ajoute-t-il, qui l'expliquent *συμπόσιον, συμπόσιον τῷ Διὶ*, qui boit, qui joue avec Jupiter; mais une preuve certaine qu'ils se trompent, c'est que de tous les Grecs, ou plustost de tous les peuples de la terre, les Cretois & leurs imitateurs les Lacedemoniens, sont les seuls qui ne connoissoient pas le plaisir de la table, & que Minos luy-mesme avoit fait une loy de ne pas boire ensemble pour faire des excès. Homere n'auroit donc pas donné à ce Legislatteur un éloge tiré d'une chose qui n'estoit pas de son goust, en l'appellant le *convive de Jupiter*, mais il loïe le commerce qu'il avoit avec ce Dieu, comme un entretien qu'il avoit avec luy pour s'instruire dans tout ce qui estoit vertueux & loüable.

*Et le pousserent à l'embouchure du fleuve Amnisus*] Le fleuve Amnisus se déchargeoit donc dans la mer au septentrion de l'isle.

*Où est la caverne d'Ilihye*] Strabon écrit que sur l'Amnise il y avoit un temple d'Ilihye, qui est la mesme que Lucine. Eustathe cherche en vain dans la racine du mot *Amnisus* la raison qui avoit obligé de placer en cet endroit l'autre, ou le temple d'Ilihye; cela est tres frivole. Cet autre estoit appellé *l'autre d'Ilihye*, ou parce qu'il avoit servi d'azyle à quelque personne dans de pressants besoins, ou parce que l'eau estant un des

grands principes de la generation, le temple de Lucine ne peut estre mieux placé que sur le bord d'un fleuve & près de la mer.

*Sur une rade tres difficile & tres dangereuse* ] Car tout le costé septentrional de l'isle est de difficile accès.

Page 227. *Je fis fournir abondamment par la ville à tous ceux de sa suite le pain, le vin, & la viande* ] Il n'estoit pas juste que le Prince défrayast seul la flotte d'Ulysse qui avoit douze vaisseaux. Ce passage nous apprend donc une coutume tres remarquable; c'est que quand il arrivoit chez un Prince des gens en si grand nombre, le Prince se contentoit de recevoir chez luy le maistre de la troupe & quelques-uns de ses amis, & les autres, il les faisoit traiter aux dépends du public.

*C'est ainsi qu'Ulysse debitoit ses fables, en les meslant & les accommodant avec des veritez* ] Eustathe nous avertit icy que les Dictionnaires expliquent le mot ἴσμεν, ἔλεβεν, *difloit*, mais que les plus exacts Grammairiens le prennent pour ἤσμεν, c'est à dire, ἔκκαζεν ἀπειπονίζων πρὸς ἀλήθειαν, *les accommodoit, les rendoit conformes à la verité*. C'est ainsi qu'Hesychius explique ἴσσω, ἐκκάζω, ομοιω. Au reste ce vers renferme tout le secret du Poëme Epique, qui n'est qu'un tissu de veritez & de mensonges, mais de mensonges accommodez & rendus conformes

aux veritez, comme M. Dacier l'a expliqué dans la Poëtique.

Page 228. *Comme les neiges, que le violent Zephyre a entassées sur les sommets des montagnes* ] Cette comparaison me paroît tres naturelle & tres juste. Les neiges entassées sur les montagnes par le Zephyre, ce sont les déplaisirs accumulez dans l'esprit de Penelope par la fortune ennemie, & le vent doux qui vient fondre ces neiges & les faire couler, c'est le recit qui luy parle d'Ulysse, qui l'attendrit & qui fait que les déplaisirs se fondent en larmes, s'il est permis de parler ainsi; cela est bien dans la nature. Il n'y a rien de plus plaissant que de voir la maniere dont l'Auteur du Parallele a rendu cet endroit. *La description que le Poëte fait de la douleur tendre de cette Princeesse, dit-il, est bien estrange. La voicy: Son corps se liquefia comme la neige se liquefie sur les hautes montagnes, quand Eurus la liquefie, & que de cette neige liquefiée les fleuves se remplissent, car c'estoit ainsi que se liquefoient les belles joüies de Penelope.* Après quoy il ajoute, *Ce que je vous dis-là est traduit mot à mot.* Oüy, il est traduit mot à mot d'après une malheureuse Traduction Latine, dont l'Auteur n'a senti ni la beauté ni la force des termes de l'Original.

*Et elle pleuroit son mary qui estoit-là devant elle* ] Homere fait cette reflexion, non

pas pour apprendre quelque chose à son Lecteur, mais parce que c'est une reflexion que tout Lecteur doit necessairement faire. Car c'est un cas bien extraordinaire qu'une femme pleure son mary qu'elle a devant les yeux, sans qu'il puisse se faire connoître.

*Ses yeux estoient arrestez & fixes comme s'ils eussent esté de corne ou de fer*] Effet ordinaire quand on sent des passions & des mouvements contraires qui se combattent. Ulysse est icy en proye tout à la fois, non seulement à l'estonnement, à l'admiration & à la compassion, mais au desir de consoler Penelope & à la douleur de ne le pouvoir. En cet estat la vûë est fixe & arrestée comme si on avoit perdu tout sentiment.

*Comme s'ils eussent esté de corne*] On prétend que c'est la tunique appelée *cornée*, qui a fourni à Homere cette comparaison.

Page 229. *Ulysse estoit vestu ce jour-là d'un beau manteau de pourpre*] Cet endroit est remarquable en ce qu'il nous enseigne bien expressement la mode de ces temps-là, & de quelle maniere estoient les habits que portoient alors les Princes. Ils avoient des manteaux qui estoient brodez par devant, ou qui estoient de différentes couleurs avec des figures représentées au naturel, car le mot *ποικίλον* peut signifier l'un & l'autre, ou une broderie faite sur l'estoffe, ou l'estoffe mesme ainsi travaillée sur le mestier, comme

nous voyons encore aujourd'huy de ces estoffes des Orientaux admirablement bien travaillées & qui representent toutes sortes de sujets.

*Qui s'attachoit avec une double agraffe d'or*] L'agraffe d'or estoit un ornement pour les Princes comme la pourpre : les particuliers n'osoient en porter, il n'y avoit que ceux à qui les Princes la donnoient pour leur faire honneur, & cette distinction dura long-temps. C'est ainsi qu'Alexandre, fils d'Antiochus, envoya au Pontife Jonathas l'agraffe d'or, *Et misit ei fibulam auream, sicut consuetudo est dari cognatis Regum.* 1. Machab. 10. 89. Antiochus, fils d'Alexandre, luy confirma ensuite ce privilege, *Dedit ei potestatem bibendi in auro & esse in purpura, & habendi auream fibulam.* 2. 58.

Page 230. *Sous ce manteau Ulysse avoit une tunique d'une estoffe tres fine*] Le Grec dit qu'elle estoit si fine, qu'elle ressembloit à la petite peau d'un oignon, & il paroist que c'estoit la comparaison dont on se servoit ordinairement pour marquer la grande finesse d'une estoffe, on disoit qu'elle estoit comme la petite peau d'un oignon, qui est en effet tres fine.

*Il est vray que je ne scaurois vous dire certainement si Ulysse estoit parti de chez luy*] Comme ce qu'il vient de dire de ses habits est tres circonstancié, il a peur que cela ne

donne quelque soupçon, c'est pourquoy il brouille icy les voyes pour s'empescher d'estre reconnu.

*Et d'une tunique qui paroissoit avoir esté faite pour luy, tant elle estoit bien à sa taille]* Le Grec dit cela en un mot, *περμιόεντα χιτῶνα*, l'épithete *περμιόεις* signifie ce qui est proportionné, qui n'est ni trop long ni trop court, ni trop large ni trop estroit, & par consequent *περμιόεις χιτῶν* est une tunique juste à la taille, comme *περμιόεσσα δόπις*, un bouclier qui n'est ni trop petit ni trop grand, mais qui couvre bien tout le corps. Hefychius explique fort bien ce mot, *περμιόεντα (χιτῶνα) ποδῆρη καὶ ὀμῶτρον, τὴν μέχρι τῶν ποδῶν περμιανίζόμενον. Qui descend jusqu'aux pieds, qui est bien proportionnée, & qui est taillée juste à la taille de la personne.*

Page 231. *Il estoit accompagné d'un heraut qui paroissoit un peu plus âgé que luy, & je vous diray comme il estoit fait]* Penelope le prie de luy dire comment estoit fait Ulysse; & Ulysse pour éviter de parler trop de luy-mesme, se met à dire comment estoit fait le heraut qui l'accompagnoit, ce qui produit le mesme effet pour Penelope.

*Parce qu'il trouvoit en luy une humeur conforme à la sienne, & les mesmes sentiments de justice & de pieté]* Tout cela est renfermé dans ces mots, *ὅτι οἱ φρασὶν ἄπικα ἦδεν. Quoniam Eurybates illi similia mente no-*

1

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XIX.* 281  
vit. Parce que les sentiments de son cœur  
estoyent semblables aux siens, car c'est cette  
conformité qui fait naistre l'inclination.

Page 232. *On voit tous les jours des fem-  
mes pleurer leurs maris dont elles ont eu des  
enfants*] Ces derniers mots ne sont pas ad-  
joutez inutilement, car les enfants serrent  
l'union & augmentent la tendresse dans le  
mariage.

Page 233. *J'ay oïï parler du retour d'U-  
lysse, & l'on m'a assuré, &c.*] Ulysse fait  
encore icy en trente-huit vers un abrégé des  
contes qu'il a desja faits en divers endroits  
des Livres précédents, & comme il est fort  
exercé à ces sortes de fables, il accommode  
cet abrégé à sa fantaisie, en renversant l'or-  
dre, & en y changeant ce qu'il juge à propos.

Page 234. *Mais il a trouvé qu'il estoit  
plus utile d'aller faire encore plusieurs cour-  
ses pour amasser de grands biens*] Car com-  
me tous les Princes chez lesquels il arrivoit,  
luy faisoient de beaux presens, ses courses  
luy estoient fort profitables. Le Grec ἀγυρ-  
τάζειν est un mot emprunté des gueux qui  
en mendiant, amassent beaucoup de bien,  
c'est pourquoy on l'a employé pour dire sim-  
plement *amasser*. Hesych. ἀγυρτάζει, συλλέ-  
γει, πλίζει, εὐχίρει. Mon Pere corrigeoit les  
deux derniers mots qui sont manifestement  
corrompus, & il lisoit πωχίζει, εὐχίρει. Le mot  
ἀγυρτάζει signifie *il assemble, il mendie, il  
amasse*.

Page 235. *Oüy, il reviendra à la fin d'un mois & au commencement de l'autre*] C'est à dire, le dernier jour du mois. On peut voir la Remarque sur le xiv. Liv. p. 537. Et ce dernier jour du mois arrive le lendemain, mais Ulyffe ne s'explique pas davantage.

Page 236. *Car ceux qui gouvernent dans ma maison*] Le mot Grec *οικουαρχος* signifie les Princes, les Roys, les Chefs, ceux qui donnent les ordres, & il se prend en bonne & en mauvaise part.

*Ne sont pas comme Ulyffe*] Penelope trouve le moyen de donner une grande louange à Ulyffe, en disant seulement que ces Princes ne sont pas comme luy.

*Allez laver les pieds à cet estrangier*] C'estoit un des premiers devoirs de l'hospitalité de laver les pieds aux estrangiers. On en voit des exemples dans l'Escriture sainte. Je remarque seulement que comme c'estoit aussi la coutume de les baigner, comme nous l'avons desja vû; & comme Penelope en va aussi donner l'ordre, & que cette fonction de baigner paroissoit plus noble que celle de laver les pieds, ils faisoient cette difference que pour la premiere ils employoient les filles de la maison, les Princesses mesme, quand il y en avoit; & pour la derniere ils commettoient les servantes. C'est pourquoy nous voyons que lorsque David envoya ses serviteurs à Abigail pour luy dire qu'il vou-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XIX. 283.  
loit la prendre pour sa femme, elle répondit, *Ecce famula tua sit in ancillam ut lavet pedes servorum Domini mei.* 1. Roys, 25.

<sup>41.</sup> Il attende le lever de l'aurore] Le Grec dit: Il aille au lever de l'aurore, on voit que les Grecs ont employé leur verbe *aller* dans le mesme sens que nous, pour dire *parvenir, gagner, &c.*

*Vous le baignerez & le parfumerez d'essences*] S'il y avoit eu dans le Palais une jeune Princesse, elle auroit eu cet employ.

Page 237. *Les hommes n'ont sur la terre qu'une vie fort courte, c'est pourquoy il faut l'employer à faire du bien*] J'ay suppléé icy ce qui manque au sens, & que le Poëte laisse inferer de ce qui suit. C'est un grand précepte de ne perdre aucune occasion de faire du bien, parce que la vie est courte & qu'on n'en aura pas toujours le temps. Il est vray que Penelope n'exhorte icy à faire le bien que dans la vûë de la reputation, mais c'est qu'il ne s'agit icy que de réputation. Le Poëte a assez fait voir ailleurs qu'il faut faire le bien dans la vûë de Dieu, pour luy plaire & pour luy ressembler.

*Et qui ne savent faire que des actions de dureté & de cruauté*] Elle ajoute cela avec raison, car un homme peut estre dur & inhumain en ne faisant qu'une seule action d'inhumanité, mais cclay qui ne sçait faire

que de ces actions, voilà l'habitude. L'expression d'Homere, ἀπνια εἰδῆ, qui sçait, qui a appris les actions dures, & ἀμύμονα εἰδῆ, qui sçait, qui a appris les actions bonnes & loüables, marque qu'il a crû que le bien & le mal estoient des sciences, qu'on les apprenoit.

*Depuis le jour que j'ay quitté les montagnes de Crete*] Il dit fort bien les montagnes de Crete, parce que Crete est un pays fort montagneux. ἔστι δὲ ὄρεινὴ καὶ δασύα ἡ νῆσος. *Tota insula montosa est & sylvestris:* dit Strabon, liv. 10.

Page 238. *A moins qu'il n'y en ait quelque une de fort âgée dont la sagesse soit connue*] Ce ne sont nullement des raisons de pudeur qui l'obligent à refuser les autres femmes du Palais & à en demander une des plus âgées, mais c'est parce qu'il ne vouloit pas s'exposer aux insultes & aux railleries des jeunes dont il connoissoit l'insolence & l'emportement. La Remarque suivante expliquera sur cela les raisons.

*Pour celle-là je n'empescheray point qu'elle me lave les pieds*] Didyme & Eustathe nous apprennent que quelques Critiques anciens ont rejeté ces trois vers, εἰ μὴ τις γυνῆς, &c. à moins qu'il n'y en ait quelque une de fort âgée, parce, disoient-ils, qu'il y a trop d'imprudance à Ulysse de choisir la seule qui pouvoit le reconnoître, & par-là ruiner tous

ses desseins. Mais je ne croy pas que ces Critiques ayent raison ; ils ne sont point entrez dans les vûes d'Ulysse ; il n'y a point d'imprudence à ce choix ; il demande une personne âgée, pleine de sagesse & compatissante par la grande experience des miseres humaines que le grand âge luy aura donnée, & deux choses l'obligent à en demander une vieille ; la premiere, que j'ay desja dite, c'est qu'elle ne l'insultera point & ne se mocquera point de luy ; la seconde, qu'il pourra peut-estre apprendre des particularitez qu'il ignore, la gagner mesme & l'attirer dans ses interets, car on verra dans la suite qu'il avoit besoin du secours d'une femme affectionnée. Au reste Ulysse ne pense nullement qu'il pourra en estre reconnu ; cette pensée ne luy vient que quand il est prest de mettre les pieds dans l'eau, c'est pourquoy le Poëte dit que cette pensée luy vint tout d'un coup, *αὐτίκα*. C'est à mon avis sans aucune raison qu'Eustathe donne cet endroit pour un exemple d'un conseil mal pris, d'une affaire mal imaginée, qui a un succès heureux.

Page 239. *Je m'imagine qu'Ulysse est fait comme luy & dans un estat aussi pitoyable* ] Homere ne manque aucune des reflexions que fournit l'estat present des choses, & qui peuvent le plus toucher le Lecteur. On prend un grand plaisir à voir Penelope trom-

Cela est conduit avec un art infini, & en mesme temps avec un naturel admirable.

*Mais je n'en ay jamais vû un qui ressemble à Ulysse comme vous luy ressemblez*] D'où vient que Penelope n'a pas apperceu & dé-messé cette ressemblance ? C'est que Penelope, comme une Princesse modeste & vertueuse, n'a pas examiné curieusement cet étranger, elle ne l'a pas regardé si attentivement ; au lieu que cette vieille femme, à qui l'âge donnoit plus de liberté, l'a examiné depuis les pieds jusqu'à la teste.

Page 242. *Vous avez raison, car il est vray que tous ceux qui nous ont vûs, Ulysse & moy, ont esté frappez comme vous de cette ressemblance*] Ulysse n'a garde de nier cette ressemblance, cela auroit esté suspect, il l'a vouë, & en l'avoüant il persuade qu'il n'est pas luy.

*Et il tournoit adroitement le dos à la lumière*] Ulysse s'assit le dos tourné au brasier sur lequel brussoit le bois qui esclairoit, & il se placea adroitement de cette maniere pour empescher Euryclee de le considerer de plus près & plus attentivement, & de se confirmer dans la pensée, qu'elle avoit desja, qu'il ressembloit à Ulysse ; soupçon qui pouvoit se convertir en certitude, car il luy vint tout à coup dans l'esprit qu'elle pourroit appercevoir la cicatrice de la blessure qu'il avoit reçüe autrefois & qui luy estoit connue, voilà  
la

la pensée d'Ulyſſe; mais le Poète a auffi ſes vûes pour luy donner cette ſituation, qui eſt neceſſaire pour fonder la vrayſemblance de ce qui va arriver, car, comme Eufſtathe l'a ſoit bien remarqué, par ce moyen ni l'évanouiſſement d'Euryclée, ni ſon action de prendre Ulyſſe au menton, ni celle d'Ulyſſe qui la prend à la gorge pour l'empêcher de parler, ne pourront eſtre apperçus, & ils le ſeroient ſ'il eſtoit expoſé à la lumière.

*Auſſi-toſt elle reconnut cette cicatrice, qu'il luy reſtoit d'une bleſſure que luy avoit faite un ſanglier ſur le mont Parnafſe]* Ariſtote dans le 8. chap. de ſa Poétique, en parlant de l'unité du ſujet, pour faire voir que le ſujet du Poème Epique doit eſtre un, & non pas, comme pluſieurs penſent, tiré d'une ſeule perſonne, parce qu'il arrive que les actions d'un meſme homme ſont en ſi grand nombre & ſi différentes, qu'on ne ſçauroit jamais les réduire à cette unité, & en faire une ſeule & meſme action, donne pour exemple cette cicatrice, & l'uſage qu'Homere en a fait. *Homere, dit-il, qui a excellé ſur tous les autres Poètes, me paroît avoir parfaitement connu ce deffaut (que toute la vie d'un heros pouvoit faire un ſeul ſujet, une ſeule fable) ou par les lumières naturelles d'un heureux genie, ou par les regles de l'art, car en composant ſon Odysſée, il n'y a pas fait entrer toutes les aventures d'Ulyſſe; par exemple,*

pée comparer Ulyſſe à Ulyſſe.

Page 240. *Car les hommes dans la miſere vieilliffent tres promptement* ] Elle ajoute cela, parce que cet eſtranger paroifſoit plus âgé qu'il n'eſtoit, à cauſe des miſeres qu'il avoit ſouffertes Ulyſſe, qu'elle croyoit qui n'en avoit pas moins ſouffert, devoit être auſſi changé.

*A ces mots Eurycleé met ſes mains devant le viſage, fond en larmes* ] Ariſtote dans le 3. liv. de ſa Rhetorique marque ce paſſage comme un des paralogiſmes familiers à Homere, & dont il ſe ſert adroitement pour tromper ſon Lecteur, en faiſant que d'un ſigne connu, il tire une conſequence pour ce qu'il ne connoiſt pas, car Homere rend toujours ſes contes vrayſemblables par des circonſtances ſimples & naturelles, & qui ſont ordinairement des ſuites de la paſſion, comme icy; parce que ceux qui pleurent ſe cachent ordinairement le viſage avec les mains, ce Poëte taſche de perſuader le Lecteur par ce ſigne, qui n'eſt pas moins faux que tout le reſte. Et c'eſt-là proprement un paralogiſme, comme dit fort bien le meſme Ariſtote dans ſa Poétique: *Car comme tous les hommes ſont naturellement perſuadez, que quand une telle choſe eſt, ou ſe fait, une telle autre choſe arrive, on leur fait aiſement croire que ſi la derniere eſt, la premiere eſt auſſi par conſequent; mais autre que cette*

*derrière, qu'on donne pour vraie est souvent fautive, la première l'est aussi le plus souvent. En effet de ce qu'une chose, est il ne s'ensuit pas toujours nécessairement que l'autre soit, mais parce que nous sommes persuadés de la vérité de la dernière, nous concluons fautive-ment que la première est vraie aussi. Cette manière de donner l'air de vérité à des mensonges a attiré à Homère l'éloge d'avoir enseigné aux autres Poètes à mentir comme il faut. On peut voir les Remarques de M. Dacier sur le 25. chap. de la Poétique.*

*Vous estes donc l'objet de la haine de Jupiter avec toute vostre piété] Voilà ce qui fait l'estonnement d'Euryclée, qu'un Prince si pieux soit si persecuté; cette bonne femme ne peut comprendre que les malheurs soient les épreuves de la vertu, & que Dieu ne haïsse point ceux qu'il éprouve.*

Page 241. *C'est sans doute pour ne pas vous commettre & vous exposer encore à leurs injures & à leurs injures grossières] Voilà le motif d'Ulysse bien développé & bien éclairci.*

*Et aussi pour l'amour de vous, car je vous avoue que mon cœur tressaillit au dedans de moy, & que je sens de cruelles agitations] Plus cette bonne femme regarde cet étranger, plus elle croit y reconnoître les traits d'Ulysse, c'est ce qui luy cause ces agitations dont elle parle, comme elle va l'expliquer.*

Cela est conduit avec un art infini, & en mesme temps avec un naturel admirable.

*Mais je n'en ay jamais vû un qui ressemble à Ulyffe comme vous luy ressemblez.]* D'où vient que Penelope n'a pas apperceu & dé-messé cette ressemblance ! C'est que Penelope, comme une Princesse modeste & vertueuse, n'a pas examiné curieusement cet étranger, elle ne l'a pas regardé si attentivement ; au lieu que cette vieille femme, à qui l'âge donnoit plus de liberté, l'a examiné depuis les pieds jusqu'à la teste.

Page 242. *Vous avez raison, car il est vray que tous ceux qui nous ont vûs, Ulyffe & moy, ont esté frappez comme vous de cette ressemblance.]* Ulyffe n'a garde de nier cette ressemblance, cela auroit esté suspect, il l'avouë, & en l'avouant il persuade qu'il n'est pas luy.

*Et il tournoit adroitement le dos à la lumiere.]* Ulyffe s'assit le dos tourné au brasier sur lequel brusloit le bois qui esclairoit, & il se placea adroitement de cette maniere pour empêcher Euryclee de le considerer de plus près & plus attentivement, & de se confirmer dans la pensée, qu'elle avoit desja, qu'il ressembloit à Ulyffe ; soupçon qui pouvoit se convertir en certitude, car il luy vint tout à coup dans l'esprit qu'elle pourroit appercevoir la cicatrice de la blessure qu'il avoit receüe autrefois & qui luy estoit connue, voilà  
fa

la pensée d'Ulyffe; mais le Poëte a aussi ses vûes pour luy donner cette situation, qui est nécessaire pour fonder la vraysemblance de ce qui va arriver, car, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, par ce moyen ni l'évanouissement d'Euryclée, ni son action de prendre Ulyffe au menton, ni celle d'Ulyffe qui la prend à la gorge pour l'empescher de parler, ne pourront estre apperceus, & ils le seroient s'il estoit exposé à la lumiere.

*Aussi-tost elle reconnut cette cicatrice, qu'il luy restoit d'une blessure que luy avoit faite un sanglier sur le mont Parnasse*] Aristote dans le 8. chap. de sa Poëtique, en parlant de l'unité du sujet, pour faire voir que le sujet du Poëme Epique doit estre un, & non pas, comme plusieurs pensent, tiré d'une seule personne, parce qu'il arrive que les actions d'un mesme homme sont en si grand nombre & si differentes, qu'on ne sçauroit jamais les réduire à cette unité, & en faire une seule & mesme action, donne pour exemple cette cicatrice, & l'usage qu'Homere en a fait. *Homere, dit-il, qui a excellé sur tous les autres Poetes, me paroist avoir parfaitement connu ce deffaut (que toute la vie d'un heros pouvoit faire un seul sujet, une seule fable) ou par les lumieres naturelles d'un heureux genie, ou par les regles de l'art, car en composant son Odyssée, il n'y a pas fait entrer toutes les aventures d'Ulyffe; par exemple,*

il n'a pas meslé la blessure qu'il receut sur le Parnasse, avec la folie qu'il feignit lorsque les Grecs assembloient leur armée, car de ce que l'une est arrivée il ne s'enfuit ni nécessairement ni vraisemblablement que l'autre doive arriver aussi; mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une seule & mesme action comme est celle de l'Odyssee. Ce précepte renferme un des grands secrets du Poëme Epique. J'auray recours icy aux Remarques de M. Dacier pour l'expliquer. Voilà deux évenemens remarquables dans la vie d'Ulysse; le premier, la blessure qu'il receut sur le mont Parnasse à la chasse du sanglier, & l'autre la folie qu'il feignit pour s'empescher d'aller à la guerre de Troye; Homere a employé l'un & negligé l'autre; il a vû que cette feinte folie ne pouvoit avoir aucune liaison ni nécessaire ni vraisemblable avec le sujet de son Poëme, c'est pourquoy il n'en a pas dit un seul mot. Il n'en a pas usé de mesme de la blessure d'Ulysse, quoyque cette blessure ne soit pas plus la matiere de son Poëme, que la folie que ce Prince feignit lorsqu'on assembloit les Grecs, il n'a pas laissé d'en parler, mais il n'en parle que parce qu'il trouve un moyen de l'insérer si naturellement dans son action principale, qu'elle en est une partie tres nécessaire, puisqu'elle produit la reconnoissance de ce heros. Ainsi cette histoire, au lieu d'estre un épisode estranger,

devient un épisode tres naturel par la maniere dont il est lié au sujet. Cela fait voir de quelle nature doivent estre les différentes parties qu'un Poëte employe pour former une seule & mesme action, elles doivent estre des suites necessaires ou vraysemblables les unes des autres, comme la reconnoissance d'Ulysse est une suite de sa blessure. Toute aventure donc qui n'aura pas cette liaison & ce rapport avec quelque partie de la matiere du Poëme, doit estre rejetée comme estrangere, parce qu'elle corrompt l'unité de l'action. Voilà pourquoy Homere n'a eu garde d'interrompre la continuité de son Odyssée, par l'épisode de la folie qu'Ulysse feignit, car cet incident ne pouvoit jamais, ni naistre d'aucun de ceux qui estoient necessaires & propres au Poëme, ni en produire aucun qui eust avec eux le moindre rapport. Cette regle est tres importante, & malheureusement elle est ou tres ignorée ou tres negligée, c'est pourquoy j'en ay rapporté icy l'explication, & c'est icy sa veritable place.

Page 143. Prince qui surpassoit tous ceux de son temps en prudence & en adresse pour cacher ses desseins & pour surprendre ses ennemis, & en bonne foy pour garder religieusement sa parole & ne violer jamais ses sermens ] Voicy un passage tres important & qui renferme le plus grand éloge qu'on puisse donner à un Prince. Mais il a esté fort

mal expliqué. Ce que j'ay dit en quatre lignes pour le bien faire entendre, Homere l'a dit en cinq ou six mots,

..... Ὅς αἰθρώπιος ἐπέκατο  
κλεψοσύνην δ' ὄρκω πε.

Mot à mot : *Il surpassoit tous les hommes en adresse pour dérober & pour jurer.* Voilà un terrible éloge, si on le prend à la lettre, cependant c'est ainsi qu'on l'a pris. On s'est imaginé qu'Homere louoit Autolycus de son adresse à faire des vols & à tromper par des sermens équivoques, comme celui qui ayant fait une treve de dix jours avec ses ennemis, ravageoit la nuit leurs terres, sous prétexte que la nuit n'est pas le jour. Comment a-t-on pu s'imaginer qu'un Poëte comme Homere, qui n'a pour but que d'instruire les hommes & de les porter à la vertu, loue icy le vol & la fourberie; &, ce qui est encore plus estonnant, qu'il ose dire que ce sont-là des presens d'un Dieu & la récompense de la pieté! cela est absurde. κλεψοσύνη ne signifie pas icy un vol illicite & défendu & indigne d'un honneste homme, il signifie un vol louable & permis, car il signifie l'adresse à cacher ses desseins & à découvrir ceux de ses ennemis, à les surprendre lorsqu'ils s'y attendent le moins, en enlevant leurs quartiers, leurs troupeaux, leurs convoys, soit en leur nuisant de quelque autre maniere autorisée par les loix de la guerre. Et ὄρκος si-

gnifie la fidelité à tenir sa parole & à ne violer jamais la sainteté du serment. Platon dans le premier liv. de sa Repub. fait assez entendre que c'est-là le sens du Poëte, quand il dit, *Que le meilleur gardien d'un camp & d'une armée, c'est celuy qui sçait voler à ses ennemis leurs resolutions, leurs desseins & toutes leurs entreprises* : d'où il infere, *Que selon Homere & Simonide la justice est une espece de volerie, κλέπτειν ἢ πρῆναι, pour servir ses amis & nuire à ses ennemis*. On peut voir le passage entier, tom. 2. pag. 334. Voilà donc deux grandes qualitez qu'Homere donne à l'ayeul maternel d'Ulysse ; il estoit tres habile à cacher ses desseins, & à découvrir, penetrer & prévenir ceux de ses ennemis, & tres religieux à garder sa parole & à observer ce qu'il avoit juré. Ce Poëte loue donc icy la fidelité du serment, & il n'a garde d'en faire un appast pour tromper les hommes.

*Mercurc luy avoit donné ces deux grandes qualitez*] Il attribuë cela à Mercurc, parce que c'estoit le Dieu qui présidoit à tout ce qu'on vouloit faire sans estre connu, & que comme c'estoit aussi le Dieu de la parole, c'estoit à luy qu'appartenoit de rendre inviolable la foy des serments.

*C'est pourquoy ce Dieu l'accompagnoit toujours, & luy donnoit des marques de sa protection en toutes rencontres*] C'est le sens

de ce dexti vers,

..... Οὐδ' αὖ οἱ ἀπόρρητον ἀμ' ἐπιόδα.

Mot à mot : *Et il l'accompagnoit par tout avec bienveillance.* Ce qui renferme une chose qu'il est bon de développer. Homere vient de dire que Mercure avoit donné à Autolycus ces deux grandes qualitez, celle de cacher ses desseins & de découvrir ceux de ses ennemis & celle de garder la foy du serment, & il ajoute icy que ce Dieu l'accompagnoit par tout & luy donnoit des marques de sa protection ; c'est à dire, qu'en toute occasion il l'aidoit à cacher ses desseins, ou à découvrir ceux des autres & à observer le serment. Et ce n'est pas sans raison qu'il regarde cela comme une protection de Mercure, & qu'il impute à ce Dieu, qui preside au gain, le don de l'heureuse science de tenir sa parole, car c'est-là le plus grand de tous les gains. *Le serment, comme dit excellemment Hierocles, mene à la verité ceux qui s'en servent comme il faut, il est le dépositaire de la verité & le garant de tous les desseins des hommes, & le moyen qui les unit & les associe avec la verité & la stabilité de Dieu mesme ; il enrichit de mœurs tres excellentes ceux qui seavent le respecter, & c'est l'observation exacte du serment qui fait de l'homme fidelle la veritable image de Dieu.* Quel plus grand gain l'homme peut-il faire ! Tous les plus grands biens acquis par la violation du serment ne sçau-

soient estre que funestes. Aussi un grand Empereur, c'est Marc Antonin, avoit accoustumé de dire, *Garde-toy bien de regarder comme utile, ce qui t'obligera à manquer de foy.* Et le Roy Prophete, plus sçavant dans les choses de Dieu que tous les Philosophes, a dit que *le ciel est pour celuy qui jure à son prochain & ne trompe point. Qui jurat proximo suo & non fallit.* Pseaum. 15. 5. Et que *les benedictions du Seigneur sont pour celuy qui n'a pas juré en fraude à son prochain. Nec juravit in dolo proximo suo, hic accipiet benedictionem à Domino.* Pseaum. 23. 45. Cela foudroye toutes les differentes manieres qui destruisent la nature du serment, & qui surprennent la bonne foy par le mensonge à qui elles donnent tous les dehors de la verité.

*Eurycleé prit cet enfant, le mit sur les genoux de son ayeul*] Dans le 1x. Liv. de l'Iliade nous avons vû Phœnix qui dit que son pere, en le maudissant, avoit prié les Furies qu'il ne pust jamais mettre sur ses genoux un fils sorti de luy. Et sur cela j'ay remarqué la coutume des Grecs: Les enfans, dès qu'ils venoient au monde, estoient mis par leurs peres sur les genoux des grands peres, comme le plus agréable present qu'un fils puisse faire à son pere que de luy donner un petit-fils. On peut voir-là ma Remarque, tom. 2. pag. 462.

Page 244. *C'est un fils que les Dieux ont accordé à vos vœux*] Il semble que par ces paroles Euryclee veut indiquer à Autolycus le sujet d'où il faut tirer ce nom, comme si elle vouloit qu'il l'appellast le *fils de ses desirs*, comme cela n'est pas sans exemple, car c'est de-là qu'avoient esté tirez les noms d'*Aretus*, d'*Euchenor*, comme Eustathe l'a remarqué.

*J'ay esté autrefois la terreur de mes ennemis jusqu'au bout de la terre; qu'on tire de là le nom de cet enfant, qu'on l'appelle Ulysse, c'est à dire le terrible*] La grande habileté d'Autolycus à cacher ses desseins & à decouvrir & prévenir ceux de ses ennemis, l'avoit fait réussir dans toutes ses entreprises, & il s'estoit rendu redoutable par ses grands succès. C'est de-là qu'il veut qu'on tire le nom de son petit-fils, & qu'on l'appelle *Ulysse*, c'est à dire, *qui est craint de tout le monde*, car *ὀδύσσω* signifie *je redoute*. Voicy donc un petit-fils nommé, non par rapport aux qualitez qui luy sont propres, mais par rapport aux qualitez de son grand pere. C'est ainsi que dans le 1x. Liv. de l'Iliade, Idas & Marpesse donnerent à leur fille le surnom d'*Aicyone*, à cause des regrets de sa mere, & dans le XXI. les Troyens nommerent le fils d'Hector *Astianax*, pour honorer la valeur du pere. On peut voir les Remarques, tom. 2. pag. 471. & tom. 3. pag. 563.

Page 245. *Le soleil en sortant du paisible sein de l'Océan*] Ce vers est repeté du VI I. Liv. de l'Iliade, *Cependant le flambeau du jour sortant du paisible sein de l'onde.* On n'y a pas fait grande attention, il est néanmoins plus important qu'on n'a crû, car il fait voir manifestement qu'Homere a connu l'Océan oriental, & qu'il luy a mesme donné le nom qu'il a aujourd'huy, car on l'appelle la mer pacifique, & c'est ce que signifie proprement le mot ἀκαλαππίτης Ὠκεανός, *Oceanus pacificus*, c'est à dire, *placide fluens.* Homere avoit donc eu connoissance des navigations des Pheniciens, qui par la mer rouge avoient pénétré dans l'Inde, & de-là jusqu'à l'Océan oriental, avant mesme le temps de David, car il paroist que cette mer orientale estoit connue de luy, puisque, comme le sçavant Bochart l'a remarqué, il la désigne dans ce passage du Pseaume 139. 9. *Sicut alas Auroræ sumpsero ut habitem in extremo mari.* *Quand je prendrois les aïles de l'Aurore pour me retirer vers la mer la plus reculée.* C'est à dire : *Quand je prendrois des aïles pour m'aller cacher sur le rivage de la mer qui est au bout de l'Orient.*

Page 246. *En le frappant de costé*] Car les deffences du sanglier sont faites de maniere qu'il ne peut blesser que de costé, c'est ce qu'Homere exprime par ces mots, λικριφίς ἀίξας, *oblique irruens.* Et c'est ce qu'Ho-

race a imité quand il a dit en parlant du sanglier,

*Verris obliquum meditantis ictum.*

Liv. 3. Od. 22.

Page 247. *A l'espaule droite*] Car c'est là, dit-on, l'endroit le plus seur pour abatre le sanglier.

*Et par des paroles enchantées ils arrestent le sang*] Il y a long-temps que les hommes sont enteslez de cette superstition, de croire qu'il y a des paroles enchantées ou magiques qui ont la vertu, non seulement d'arrester le sang & de guerir les playes, mais de faire d'autres effets aussi surprenants, comme d'arrester le feu dans un incendie, elle a regné dans tous les temps & chez tous les peuples, car la superstition gagne & se répand facilement. Il ne faut pas douter que les magiciens d'Egypte n'employassent les paroles enchantées pour l'operation de leurs miracles Ces paroles se prononçoient entre les dents & d'une maniere peu intelligible, c'est pourquoy Isaïe en parlant de ces magiciens, dit : *Qui strident in incantationibus suis.* 8. 19.

Page 248. *Elle laissa aller la jambe qu'elle tenoit, & qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé*] Cela est fort bien pour la peinture, car il fait une image, & tout ce qui peint plait ; d'ailleurs voilà de ces circonstances ajoutées avec art pour

Il vraysemblance & pour mieux tromper le Lecteur.

Page 149. *Je ne vous espargneray point* ] Il adjoute aux prieres les menaces, & cela ne doit point paroistre trop dur. Le danger où se trouve Ulyffe est si grand, qu'il ne doit rien menager, & qu'il est obligé mesme d'effrayer sa nourrice dont l'imprudencce le pourroit perdre.

Page 250. *Je garderay vostre secret, & je seray aussi impenetrable que la plus dure pierre & que le fer* ] Plutarque, dans un *Traité du trop parler*, nous fait remarquer icy le grand merite du silence, *Car Homere*, dit-il, *qui fait Ulyffe si éloquent, nous le représente en mesme temps tres secret & tres taciturne. Il nous represente de mesme sa femme, son fils & sa nourrice. Ses Compagnons mesme, qui l'avoient accompagné dans ses voyages, avoient souverainement cette vertu, car la plupart aimeroient mieux se laisser froisser contre terre & devorer par le Cyclope, que de découvrir le secret de leur maistre, & de déclarer à ce Geant ce qu'Ulyffe machinoit contre luy.* C'est pour faire voir que le secret est l'ame du conseil des Princes.

Page 251. *Et qu'elle les eut frotez & parfumer avec des essences* ] Ce n'estoit pas seulement après s'estre baigné qu'on se frotoit & se parfumoit avec de l'huile & des essences, on se parfumoit de mesme les pieds après les

de mœurs que celle que Nostre Seigneur peint dans S. Luc, 15. en parlant du berger qui ayant perdu une brebis de son troupeau, & l'ayant enfin retrouvée, appelle ses amis & ses voisins, afin qu'ils viennent se réjouir avec luy. Et de cette femme qui ayant perdu une drachme, la cherche dans toute sa maison, & l'ayant trouvée, appelle ses amies & ses voisines, afin qu'elles viennent l'en féliciter & s'en réjouir. La mort de vingt oysons, que Penelope avoit élevez avec tant de soin, valoit bien la peine que ses amies & ses voisines vinsent l'en consoler.

Page 254. *Ce n'est pas icy un vain songe, mais un songe vray*] Les Anciens mettoient de la différence entre ὄραφ & ὕραφ; ils appelloient ὄραφ, tous les songes qui ne prédisoient rien de vray, & qui n'estoient que l'effet du sommeil & des vapeurs. Et ils appelloient ὕραφ, ceux qu'ils croyoient envoyez par quelque Dieu, & qui prédisoient des choses réelles & véritables.

Page 255. *J'ay toujours oüi dire que les songes sont difficiles à entendre, & qu'on a de la peine à percer leur obscurité*] Penelope, comme une Princesse bien élevée, sçavoit tout ce qu'on disoit des songes, qu'ils sont trompeurs & difficiles à entendre, qu'il y a de l'imprudencce à s'y laisser amuser, mais en mesme temps elle sçavoit que s'il y en a de faux, il y en a aussi de vrais. Et c'est ce qu'elle va expliquer.

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIX. 307  
Car on dit qu'il y a deux portes des songes] Virgile en a orné son Éncide, liv. 6.  
*Sunt geminae somni portæ, quarum altera  
fertur*

*Cornea, qua veris facilis datur exitus  
umbris :*

*Alterâ, candenti perfecta nitens ele-  
phanto,*

*Sed falsa ad cælum mittunt insomnia  
Manes.*

Et Horace dans l'Ode 27. du liv. 3. fait dire  
par Europe,

*..... An vitis carentem ludit imago  
Vana, quæ porta fugiens eburna  
Somnium ducit.*

On a bien philosophé pour expliquer le mystère caché sous ces deux portes. Je n'abuseray pas icy du temps de mon Lecteur ni du mien, en rapportant tout ce qu'on en a dit. Par exemple, que la corne représente l'œil, à cause de la tunique appelée la cornée, & que l'ivoire représente le corps, à cause des os qui ressemblent à l'ivoire. Je suis persuadée que par la corne, qui est transparente, Homere a entendu l'air, le ciel qui est transparent, & par l'ivoire, qui est solide, opaque obscur, il a marqué la terre. Les songes qui viennent de la terre, c'est à dire des vapeurs terrestres, sont les songes faux ; & ceux qui viennent de l'air, du ciel, sont les songes vrais. Car il n'y a que les songes envoyez

avoir lavez. C'est mesme sur cette coutume qu'est fondée ce que la femme pécheresse fit pour Nostre Seigneur chez Simon, elle arrosa ses pieds de ses larmes, voilà le bain, car Simon ne luy avoit pas donné de l'eau pour laver les pieds, elle les essuya avec ses cheveux & elle y répandit de l'huile de parfum.

*En travaillant & en prenant garde au travail de mes femmes]* Voilà deux des principaux devoirs des femmes, des Reynes mesme, dans ces anciens temps, de travailler & de faire travailler leurs femmes & de prendre garde à leur travail. L'affliction de Penelope ne l'empesche pas de remplir ces deux devoirs.

*Comme la plaintive Philomele]* Cette comparaison n'est pas seulement pour comparer son affliction à celle de Philomele, mais aussi pour comparer son agitation & les différentes pensées qui l'occupent, aux différents accens dont Philomele varie sa voix. Au reste sur la fable de Philomele Homere ne suit pas la mesme Tradition que les Poëtes, qui sont venus après luy, ont suivie, que Philomele estoit femme de Terce, qu'elle avoit une sœur nommée Progné, que Terce la viola & luy coupa ensuite la langue, pour l'empescher de découvrir sa mauvaise action à sa sœur; que Progné l'expliqua dans une broderie, & que Philomele au desespoir tua son propre fils Itys ou Ityle, & le servit à son

mary. Homere n'a connu ni Terce ni Progné, & il a suivi la fable que voicy. Pandare fils de Merops avoit trois filles, Merope; Cleothere & Aëdon. Il maria son aînée, qui estoit Aëdon, à Zethus frere d'Amphion; elle n'en eut qu'un fils appelé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de son beaufrere Amphion, qui avoit plusieurs enfans de Niobe, elle resolut de tuer l'aîné de ses neveux, & comme son fils Ityle estoit élevé avec eux & couchoit avec eux, elle l'avertit de changer la nuit de place, & de ne pas coucher près de l'aîné de ses cousins. Le jour Ityle oublia cet ordre, & Aëdon s'estant glissée la nuit dans leur chambre, tua son fils, croyant frapper l'aîné de ses neveux. En voilà assez pour l'intelligence de ce passage d'Homere.

Page 253. *Il est forcé de souhaiter luy-mesme que je sorte de sa maison*]. Voilà comme Penelope excuse son fils, en reconnoissant qu'il a raison de souhaiter qu'elle se remarie, afin de voir finir tous les desordres de sa maison. Car il n'y avoit que le mariage de Penelope, ou l'arrivée d'Ulysse qui pusty mettre fin. Les Pour suivans estoient absolument les maîtres, & le parti qui estoit demeuré fidelle à Telemaque, estoit trop foible pour les chasser.

*Toutes les femmes d'Ithaque sont venuës pour me consoler*]. Voilà la mesme simplicité

de mœurs que celle que Nostre Seigneur peint dans S. Luc, 15. en parlant du berger qui ayant perdu une brebis de son troupeau, & l'ayant enfin retrouvée, appelle ses amis & ses voisins, afin qu'ils viennent se réjouir avec luy. Et de cette femme qui ayant perdu une drachme, la cherche dans toute sa maison, & l'ayant trouvée, appelle ses amies & ses voisines, afin qu'elles viennent l'en féliciter & s'en réjouir. La mort de vingt oysons, que Penelope avoit élevez avec tant de soin, valoit bien la peine que ses amies & les voisins vinssent l'en consoler.

Page 254. *Ce n'est pas icy un vain songe, mais un songe vray*] Les Anciens mettoient de la différence entre *ὄναρ* & *ὑπναρ*; ils appelloient *ὄναρ*, tous les songes qui ne prédisoient rien de vray, & qui n'estoient que l'effet du sommeil & des vapeurs. Et ils appelloient *ὑπναρ*, ceux qu'ils croyoient envoyez par quelque Dieu, & qui prédisoient des choses réelles & véritables.

Page 255. *J'ay toujours oüi dire que les songes sont difficiles à entendre, & qu'on a de la peine à percer leur obscurité*] Penelope, comme une Princesse bien élevée, sçavoit tout ce qu'on disoit des songes, qu'ils sont trompeurs & difficiles à entendre, qu'il y a de l'imprudencce à s'y laisser amuser, mais en même temps elle sçavoit que s'il y en a de faux, il y en a aussi de vrais. Et c'est ce qu'elle va expliquer.

SUR L'ODYSSE'E. Livre XIX. 307

Car on dit qu'il y a deux portes des songes] Virgile en a orné son Eneïde, liv. 6.

*Sunt geminæ somni portæ, quarum altera  
fertur*

*Cornea, qua veris facilis datur exitus  
umbris :*

*Altera, candenti perfecta nitens ele-  
phanto,*

*Sed falsa ad cælum mittunt insomnia  
Manes.*

Et Horace dans l'Ode 27. du liv. 3. fait dire  
par Europe,

*..... An vitis carentem ludit imago  
Vana, quæ porta fugiens eburna  
Somnium ducit.*

On a bien philosophé pour expliquer le mystère caché sous ces deux portes. Je n'abuserai pas icy du temps de mon Lecteur ni du mien, en rapportant tout ce qu'on en a dit. Par exemple, que la corne represente l'œil, à cause de la tunique appelée la cornée, & que l'yvoire represente le corps, à cause des os qui ressemblent à l'yvoire. Je suis persuadée que par la corne, qui est transparente, Homere a entendu l'air, le ciel qui est transparent, & par l'yvoire, qui est solide, opaque obscur, il a marqué la terre. Les songes qui viennent de la terre, c'est à dire des vapeurs terrestres, sont les songes faux ; & ceux qui viennent de l'air, du ciel, sont les songes vrais. Car il n'y a que les songes envoyez

de Dieu qui soient véritables. C'est pour quoy l'Auteur de l'Ecclesiastique dit, *Nisi ab altissimo fuerit emissus uisitatio, ne delecteris in illis cor tuum. Si les songes ne viennent de Dieu, n'y mettez pas vostre cœur.* On peut voir ce qui a esté remarqué ailleurs.

*Que le mien, qui paroist si mystérieux ]* C'est le sens du mot *αἰνός* *αἰνέρον*, *mon songe mystérieux, énigmatique.* Car *αἰνός*, comme nous l'avons vû ailleurs, signifie un discours allegorique & qui a un sens caché.

*Où il avoit disposé d'espace en espace douze piliers chacun avec sa potence ]* Les Grecs appelloient *πλέυαι*, *haches*, ces piliers à potence dont on se sert encore aujourd'huy dans les maneges pour courre la bague, parce que ces piliers representent parfaitement une hache deboat. Le poteau ou pilier fait le manche, & la potence represente le fer de la hache.

Page 256. *Celuy qui se servira le mieux de l'arc d'Ulysse, & qui fera passer ses fleches ]* Comme elle vouloit choisir celuy qui seroit le plus digne d'elle, elle croyoit que le plus digne seroit celuy qui approcheroit le plus de la force & de l'adresse d'Ulysse. Et il faut remarquer que c'est de l'arc mesme d'Ulysse que tous ces Princes devoient se servir, & qui estoit fort difficile.

*Et dont je ne perdray jamais le souvenir, non pas mesme dans mes songes ]* Que de

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIX. 305  
coqueteries Penelope fait à Ulyse, & quel-  
les douceurs ne luy dit-elle point en parlant  
de luy sans le connoistre!

Page 257. *Vous coucherez à terre sur  
des peaux, ou vous vous ferez dresser un lit*  
Elle met donc de la différence entre cou-  
cher à terre sur des peaux, & coucher sur  
un lit. C'estoit toujours coucher à terre,  
mais le premier estoit coucher à terre sim-  
plement sur des peaux, & l'autre estoit aussi  
coucher à terre, mais sur un lit dressé avec  
plus de façon, & qui estoit plus élevé.



---

## Argument du Livre XX.

**U**lysse couche dans le vestibule, & voit les desordres des femmes du Palais. Mierve se presente à luy & luy envoie un doux sommeil. Penelope voyant le jour auquel elle doit estre obligée de se remarier, marque son desespoir par ses plaintes, & desire la mort. Ulysse demande à Jupiter des signes favorables, & est exaucé. Penelope donne ses ordres pour le festin de ce jour, qui est une feste d'Apollon. Les bergers amènent les viétimes pour le sacrifice & pour le repas. Melanthius attaque encore Ulysse. Jupiter envoie aux Pour suivants un signe malheureux. Ils se mettent à table & font grand' chere, pendant que d'un autre costé le peuple d'Ichaque offre un sacrifice hors de la ville dans un bois consacré à Apollon. Telemaque parle aux Princes avec autorité, & leur deffend de maltraiter son hoste, mais Ulysse ne laisse pas d'estre encore insulté. Sageffe de Telemaque dans une conversation qu'il a avec un des Pour suivants. Les ris insensés & les extravagantes plaijanteries de ces Princes, qui se mocquent d'Ulysse, & continuent leurs railleries contre Telemaque pendant leur disner. Prodiges inouïs que voit le devin Theoclymene, & les prédictions qu'il fait sur cela aux Princes.





# L'ODYSSE'E

## D'HOMERE.

### LIVRE XX.

**U**LYSSE se coucha dans le vestibule sur une peau de bœuf qui n'avoit point esté préparée & qu'il couvrit de plusieurs peaux de moutons, car les festins & les sacrifices continuels, que faisoient les Pourfuiants, en fournissoient en abondance. Quand il fut couché, Eurynome estendit sur luy une couverture pour le garantir du froid. Le sommeil ne ferma pourtant pas ses paupieres; il pensoit toujours aux moyens dont il pourroit se servir pour se venger

de ses ennemis. Cependant les femmes de Penelope, qui se facilitoient les unes aux autres les occasions de rire & de se divertir, sortent de l'appartement de la Reyne pour aller au rendez-vous ordinaire qu'elles avoient avec les Pourfuivants. La veüe de ce desordre excita la colere d'Ulyffe ; il delibera d'abord dans son cœur s'il les puniroit sur l'heure, ou s'il les laisseroit satisfaire leur passion criminelle pour la derniere fois. Son cœur rugissoit au dedans de luy, comme un lion rugit autour d'une bergerie où il ne scauroit entrer. Tel estoit le rugissement d'Ulyffe sur cette prostitution horrible qu'il detestoit & qu'il ne pouvoit empescher. Mais enfin se frappant la poitrine il tança son cœur, & luy dit : Supporte encore cet affront ; tu as supporté des choses plus terribles, lorsque l'épouventable Cyclope devoit mes Compagnons. Tu eus la force de

soutenir cette horreur sans foiblesse, jusqu'à ce que ta prudence t'eut fait sortir de la caverne où tu n'attendois plus que la mort.

C'est ainsi qu'Ulyffe tança son cœur, & son cœur soumis demeura paisible & retint son ressentiment. Mais pour luy, il n'estoit pas un seul moment dans une mesme situation. Comme un homme qui fait rostir un ventre de victime rempli de graisse & de sang, le tourne sans cesse sur un grand feu dans l'impatience qu'il soit rosti pour s'en rassasier; de mesme Ulyffe se tournoit de costé & d'autre dans son lit, pensant comment il pourroit faire tomber les Pursuivants sous ses coups & se rassasier de leur sang, se voyant seul contre un si grand nombre.

Comme il estoit dans ces agitations, Minerve descendit des cieus sous la figure d'une femme, se plaça sur sa teste, & luy dit : O le

» plus malheureux des hommes ,  
» pourquoy passez-vous ainsi la nuit  
» sans dormir ! Vous vous retrouvez  
» dans vostre maison ; vostre femme  
» est fidelle , & vous avez un fils tel ,  
» qu'il n'y a point de pere qui ne  
» voulust que son fils luy ressemblast.  
» Je merite vos reproches , grande  
» Minerve , répondit Ulysse , mais je  
» suis dans une cruelle agitation ; je  
» pense toujours comment je pour-  
» ray faire tomber les Poursuivants  
» sous mes coups ; je suis seul , & ils  
» sont en grand nombre , & toujours  
» ensemble sans jamais se quitter. Je  
» pense encore à une autre chose , qui  
» est mesme plus importante , en cas  
» que par le secours de Jupiter & par  
» le vostre , je vienne à bout de tant  
» d'ennemis , où pourray-je me reti-  
» rer pour me mettre à couvert du  
» ressentiment de tant de peuples , qui  
» ne manqueront pas de venir sur  
» moy les armes à la main pour ven-  
» ger leurs Princes ! Soulagez-moy

dans cette détresse, je vous en con- «  
jure. «

Homme trop incrédule & trop «  
désiant, luy dit Minerve, on voit «  
tous les jours des hommes suivre «  
le conseil de leurs amis, qui sont «  
hommes comme eux, & qui sou- «  
vent mesme leur sont inférieurs «  
en prudence. Et moy je suis une «  
Déesse qui vous aime, qui vous «  
protège, & qui vous assiste dans «  
tous vos travaux. Je vous déclare «  
que si nous avions-là devant nous «  
en bataille cinquante bataillons «  
d'ennemis, avec moy vous rempor- «  
teriez aisément la victoire, & vous «  
emmeneriez tous leurs troupeaux. «  
Rassurez-vous donc, & laissez le «  
sommeil fermer vos paupières ; il «  
est triste de passer toute la nuit sans «  
dormir. Bien-tost vous sortirez de «  
tous les malheurs qui vous acca- «  
blent. «

En finissant ces mots la Déesse  
versa sur ses yeux un doux som-

meil qui calma ses chagrins , reprit son vol vers l'Olympe , & Ulyffe dormit tranquillement & sans aucune inquietude.

» Mais la sage Penelope s'étant  
 » réveillée , se remit à pleurer dans  
 » son lit , & lorsqu'elle fut rassasiée  
 » de gemissements & de larmes, elle  
 » se leva , & d'abord elle adressa cette  
 » priere à la chaste Diane : Venera-  
 » ble Déesse, fille de Jupiter, déco-  
 » chez sur moy tout presentement  
 » une de vos fleches mortelles , ou  
 » permettez qu'une violente tempe-  
 » te vienne m'enlever , & que m'em-  
 » portant au milieu des airs, elle aille  
 » me jeter dans les flots de l'Océan,  
 » comme les tempestes enleverent  
 » autrefois les filles de Pandare, car  
 » après que les Dieux les eurent fait  
 » orphelines , en tuant leur pere &  
 » leur mere, elles resterent dans la  
 » maison paternelle ; la Déesse Ve-  
 » nus eut soin de les nourrir de lait,  
 » de miel & de vin ; Junon leur don-

ne en partage la beauté & la sagesse  
 au dessus de toutes les femmes de  
 leur temps, Diane leur fit present  
 de la belle taille, & Minerve les  
 instruisit à faire toutes sortes de  
 beaux ouvrages, & quand elles fu-  
 rent en âge d'estre mariées, Venus  
 alla sur le haut Olympe prier Ju-  
 piter de fixer le jour de leurs nop-  
 ces, & de leur donner des maris,  
 car c'est Jupiter qui regle le sort  
 des hommes & qui les rend heu-  
 reux ou malheureux. Cependant  
 les Harpyes enleverent ces Prin-  
 cesses & les livrerent aux Furies.  
 Que la mesme aventure m'arrive.  
 Que les Dieux, temoins de mon  
 desespoir, permettent aux Harpyes  
 de m'enlever, ou que Diane m'en-  
 voye une mort soudaine, afin que  
 j'aiele rejoindre mon cher Ulysse  
 dans le sejour mesme des tenebres  
 & de l'horreur, que je ne sois pas  
 réduite à faire la joye d'un second  
 mary, qui ne pourroit qu'estre fort

» inferieur au premier & faire mon  
 » supplice. Les maux sont suppor-  
 » tables encore quand on ne fait que  
 » pleurer & gemir pendant le jour,  
 » & que la nuit, entre les bras du  
 » sommeil, on peut oublier tous ses  
 » malheurs & toutes ses inquietudes;  
 » mais pour moy, les nuits ressem-  
 » blent aux jours; & si par hazard  
 » le sommeil vient fermer un mo-  
 » ment mes paupieres, un Dieu cruel  
 » m'envoye des songes qui ne font  
 » que renouveler mes douleurs. Cet-  
 » te mesme nuit j'ay vû dans ma cou-  
 » che un homme entierement sem-  
 » blable à Ulysse, & tel qu'il estoit  
 » quand il partit avec l'armée. Je sen-  
 » tois une joye que je ne puis expri-  
 » mer, car j'estois persuadée que ce  
 » n'estoit pas un songe, mais une  
 » réalité.

Comme elle achevoit ces mots  
 l'Aurore sur son throsne d'or vint  
 annoncer la lumiere aux hommes.  
 Ulysse entendit la voix de Pene-

lope qui fondoit en larmes ; d'a-  
 bord il luy vint dans l'esprit que la  
 Reyne pouvoit l'avoir reconnu, &  
 qu'elle estoit preste à sortir de son  
 appartement pour le venir trouver.  
 C'est pourquoy pliant aussi-tost la  
 couverture & les peaux de brebis,  
 sur lesquelles il avoit couché, il les  
 porta dans la salle sur un siege, &  
 mit à la porte la peau de bœuf, &  
 levant les mains au ciel, il fit aux  
 Dieux cette priere : Pere des Dieux &  
 & des hommes, grand Jupiter, &  
 tous les autres Dieux, si c'est par  
 un effet de vostre bonté pour moy  
 que vous m'avez ramené dans ma  
 patrie au travers de tant de terres  
 & de mers, après m'avoir affligé de  
 maux sans nombre, je vous prie  
 que je puisse tirer quelque bon au-  
 gure de la voix de quelque homme  
 dans ce Palais, & qu'au dehors  
 Jupiter daigne m'envoyer quelque  
 prodige qui me rassure.

Jupiter exauça sa priere sur le

moment ; il fit entendre ses tonnerres du haut des cieux, & Ulyffe fut ravi de joye. En mesme temps une femme, qui estoit occupée à moudre de l'orge & du froment, dit une chose dont il tira un heureux présage. Dans un lieu fort vaste & voisin de la salle où estoit Ulyffe, il y avoit douze meules que douze femmes faisoient travailler ordinairement pour moudre le grain qui fait la force de l'homme. Toutes les autres ayant achevé leur travail, dormoient, il n'y en avoit qu'une qui, plus foible que les autres, n'avoit pas encore fini. Quand elle entendit le tonnerre, elle arresta sa meule & prononça ces paroles, qui furent pour Ulyffe un signe certain :

- » Grand Jupiter, qui regnes sur
- » les hommes & sur les Dieux, s'éc-
- » ria-t-elle, vous nous avez fait en-
- » tendre le bruit esclatant de vostre
- » tonnerre sur le vaste Olympe, & le

ciel est sans nuages. Sans doute «  
 que vous envoyez à quelqu'un ce «  
 merveilleux prodige. Hélas, dai- «  
 gnez accomplir le desir qu'une «  
 malheureuse ose vous temoigner : «  
 Qu'aujourd'huy les Pourfuiants «  
 prennent leur dernier repas dans le «  
 Palais d'Ulysse, eux pour qui j'ay «  
 usé mes forces & ma vie à fournir «  
 la farine necessaire pour leurs fes- «  
 tins. Puisse le disner d'aujourd'huy «  
 estre leur dernier disner. «

Elle parla ainsi, & Ulysse eut  
 une joye extrême d'avoir eu un  
 prodige dans le ciel & un bon au-  
 gure sur la terre, & il ne douta plus  
 qu'il n'exterminast bien-tost ces  
 scelerats.

Toutes les femmes du Palais  
 s'estant assemblées dans la salle, a-  
 voient allumé du feu dans les bra-  
 siers. Pendant ce temps-là Telemaque,  
 semblable à un Dieu, se leva,  
 mit ses habits & son baudrier, d'où  
 pendoit une forte espée, prit de

beaux brodequins, & armant son  
 bras d'une bonne pique, il descen-  
 dit de son appartement, & s'arres-  
 tant sur le seuil de la porte de la  
 » salle, il dit à Euryclée, Ma mere,  
 » comment avez-vous traité mon  
 » hoste dans ma maison ! a-t'-il esté  
 » bien couché & bien nourry ! ou  
 » l'avez-vous laissé-là sans en avoir  
 » soin ! Car pour la Reyne ma mere,  
 » quoyque pleine de prudence & de  
 » sagesse, elle est si occupée de son  
 » affliction, qu'elle ne distingue per-  
 » sonne ; elle accablera d'honneurs  
 » un homme de néant, & ne fera au-  
 » cune hoanesteté à un homme con-  
 » siderable.

La prudente Euryclée luy re-  
 » partit : Mon fils, ne faites pas à la  
 » Reyne ces reproches qu'elle ne me-  
 » rite point ; vostre hoste a esté fort  
 » bien traité ; la Reyne elle-mesme  
 » l'a pressé de manger, il s'en est ex-  
 » cusé & n'a demandé qu'un peu de  
 » vin, & quand l'heure de se coucher

est venuë , elle a commandé à ses «  
 femmes de luy dresser un lit , mais «  
 luy , comme un malheureux , que «  
 les Dieux persecutent , il n'a pas «  
 voulu coucher dans un lit , il a es- «  
 tendu à terre une peau de bœuf non «  
 préparée , il a mis sur cette peau «  
 plusieurs peaux de brebis & s'est «  
 couché là - dessus , & nous avons «  
 jetté sur luy une couverture. «

Voilà ce que dit Euryclée , &  
 Telemaque , la pique à la main ,  
 fort du Palais suivi de deux chiens ,  
 & se rend à la place publique où  
 les Grecs estoient assemblez. La sa-  
 ge Euryclée appelle toutes les fem-  
 mes du Palais pour leur donner ses  
 ordres : Despeschez , leur dit-elle , «  
 que les unes se hastent de netoyer «  
 cette salle , de l'arroser , & de met- «  
 tre des tapis sur tous les sieges ; que «  
 les autres nettoient les tables avec «  
 des esponges , qu'elles lavent les ur- «  
 nes & les coupes , & qu'il y en ait «  
 qui aillent à la fontaine pour en «

» apporter promptement de l'eau, car  
 » les Pourſuivants ne ſe feront pas  
 » long-temps attendre, ils viendront  
 » de bon matin, c'eſt aujourd'huy  
 » une grande feſte.

Elle dit, & ces femmes execu-  
 tent ſes ordres; il y en eut vingt qui  
 allèrent à la fontaine, & les autres  
 ſe mirent à orner la ſalle & à dres-  
 ſer le buffet. Les cuiſiniers arrivent  
 & commencent à fendre le bois ne-  
 ceſſaire pour préparer le feſtin. Les  
 femmes reviennent de la fontaine;  
 après elles arrive Eumée qui mene  
 trois cochons engraiſſez, les meil-  
 leurs de ſon troupeau; il les laiſſe  
 paître dans la baſſe-cour, & cepen-  
 dant ayant apperceu Ulyſſe, il s'ap-  
 » proche de luy, & luy dit : Eſtran-  
 » ger, les Grecs ont-ils pour vous la  
 » conſideration & les égards que vous  
 » méritez, ou vous traitent-ils avec  
 » mépris, comme ils ont fait d'abord!  
 » Mon cher Eumée, répondit le  
 » prudent Ulyſſe, que les Dieux pu-

nissent bien-tost ces insolents qui «  
 commettent tant de defordres dans «  
 le Palais d'un Prince qu'ils de- «  
 vroient respecter, & qui n'ont ni «  
 la moindre pudeur ni la moindre «  
 retenuë. «

Comme ils s'entrenoient ain- «  
 si, on voit arriver le berger Melan- «  
 thius, qui amenoit les chevres les «  
 plus grasses de sa bergerie pour le «  
 repas des Pourfuivants ; il avoit «  
 avec luy deux autres bergers ; ils «  
 lierent les chevres sous le portique, «  
 & Melanthius adressant insolem- «  
 ment la parole à Ulyssie : Quoy, «  
 luy dit-il, te voilà encore à impor- «  
 tuner ces Princes ? ne veux-tu donc «  
 pas sortir de cette maison ? Je vois «  
 bien que nous ne nous separerons «  
 point avant que d'avoir éprouvé la «  
 force de nos bras. Il est ridicule «  
 que tu sois toujours à cette porte. «  
 Il y a aujourd'huy tant d'autres ta- «  
 bles où tu peux aller mendier. «

Ulyssie ne daigna pas luy répon-

dre, il branla la teste fans dire une parole, meditant le chastiment qu'il luy préparoit.

Enfin arrive Philetius qui avoit l'intendance des troupeaux d'Ulyffe dans l'isle des Cephaliens, il menoit une genisse grasse & des chevres pour la feste. Des mariniens qui avoient-là des barques pour passer ceux qui alloient de Cephalene à Ithaque, les avoient passez, Melanthius & luy. Après que Philetius eut attaché ses chevres & sa genisse, il s'approche d'Eumée, & luy dit : Mon cher Eumée, qui est cet estranger nouvellement arrivé dans le Palais de nostre maistre ? De quel pays est-il & de quelle famille ! Malgré l'estat malheureux où il est, il a la majesté d'un Roy. Helas ! comment les Dieux espargneront-ils les hommes du commun, s'ils n'espargnent pas les Roys mesmes, & s'ils les assujettissent à toutes sortes de mise-

res & d'humiliations. En disant ces mots il s'approche d'Ulysse, le prend par la main, & luy parle en ces termes :

Estranger, mon bon pere, puif-  
 fiez-vous estre heureux , & qu'à  
 tous vos malheurs succede une  
 prosperité qui vous accompagne  
 toute vostre vie. Grand Jupiter,  
 vous estes le plus cruel des Dieux !  
 après que vous avez donné la nais-  
 sance aux hommes , vous n'avez  
 d'eux aucune compassion , & vous  
 les plongez dans toutes sortes de  
 calamitez & de souffrances. Nous  
 en avons un grand exemple dans  
 ce Palais. Je ne puis retenir mes  
 larmes toutes les fois que je me sou-  
 viens d'Ulysse, car je m'imagine  
 que vestu de méchants haillons  
 comme cet estranger , il erre de  
 Royaume en Royaume, si tant est  
 mesme qu'il soit en vie & qu'il  
 jouisse de la lumiere du Soleil. Que  
 si la Parque a tranché le fil de ses

» jours & l'a précipité dans les En-  
 » fers, je ne cesseray jamais de pleu-  
 » rer un si bon maistre, qui malgré  
 » ma grande jeunesse eut la bonté de  
 » m'establiir sur ses troupeaux dans  
 » l'isle de Cephalenie. Ses troupeaux  
 » ont tellement multiplié entre mes  
 » mains, que je ne croy pas que ja-  
 » mais pasteur ait vû un plus grand  
 » fruit de ses travaux & de ses veilles.  
 » Mais des estrangers me forcent de  
 » leur amener icy pour leurs festins  
 » ce que j'ay de plus beau & de meil-  
 » leur. Ils n'ont aucun égard pour  
 » nostre jeune Prince, & ils ne crai-  
 » nent pas mesme la vengeance des  
 » Dieux à qui rien n'est caché, car  
 » leur insolence va jusqu'à vouloir  
 » partager entre eux les biens de ce  
 » Roy absent. Cependant mon cœur  
 » est combattu de différentes pensées.  
 » D'un costé je voy que ce seroit une  
 » tres mauvaise action pendant que  
 » le jeune Prince est en vie, de m'en  
 » aller chez quelqu'autre peuple &

d'emmener tous les troupeaux, «  
 mais d'un autre costé aussi il est bien «  
 fascheux, en gardant les troupeaux «  
 d'un maistre, de passer sa vie dans «  
 la douleur, exposé aux insolences «  
 de ces Pourfuivants. Les desordres «  
 qu'ils commettent sont si insupor- «  
 tables, qu'il y a desja long-temps «  
 que je me serois retiré chez quel- «  
 que Roy puissant ; mais je prends «  
 patience & je differe toujours pour «  
 voir si ce malheureux Prince ne «  
 viendra point enfin chasser ces in- «  
 solents de son Palais. «

Pasteur, reprit le prudent Ulys- «  
 se, vos paroles temoignent, que «  
 vous estes un homme sensé & plein «  
 de courage & de sagesse, c'est pour- «  
 quoy je ne feray pas difficulté de «  
 vous apprendre une nouvelle qui «  
 vous réjouïra, & afin que vous n'en «  
 puissiez douter, je vous la confir- «  
 meray par serment. Oüy, je vous «  
 jure par Jupiter & par tous les au- «  
 tres Dieux, par cetté table où j'ay «

» esté receu , & par ce foyer d'Ulyssé  
 » où j'ay trouvé un asyle, Ulyssé fera  
 » arrivé dans son Palais avant que  
 » vous en sortiez, & si vous voulez,  
 » vous verrez de vos yeux les Pour-  
 » suivants, qui font icy les maistres,  
 » tomber sous ses coups & inonder  
 » cette salle de leur sang.

» Ah, répondit le pasteur, daigne  
 » le grand Jupiter accomplir cette  
 » grande promesse. Vous seriez con-  
 » tent ce jour-là de mon courage &  
 » de la force de mon bras. Eumée  
 » pria de mesme tous les Dieux qu'  
 » Ulyssé pust revenir dans son Palais.

Pendant qu'Ulyssé s'entretenoit  
 ainsi avec ses pasteurs, les Pour-  
 suivants dresseoient de nouveaux pie-  
 ges à Telemaque pour le faire pe-  
 rir. Et comme ils estoient entiere-  
 ment occupez de cette pensée, un  
 grand aigle parut à leur gauche sur  
 le haut des nuées, tenant dans ses  
 serres une timide colombe. En mes-  
 me temps Amphinome prenant la

parole, leur dit : Mes amis, le com-  
plot que nous tramons contre Te-  
lemaque ne nous réussira point ,  
ne pensons donc qu'à faire bonne  
chère.

L'avis d'Amphinome plut aux  
Poursuivants. Ils entrent tous dans  
le Palais , & quittant leurs man-  
teaux, qu'ils mettent sur des sieges,  
ils commencent à égorger les victi-  
mes pour le sacrifice & pour leur  
repas. Quand les entrailles furent  
rosties, ils firent les portions & mes-  
lerent le vin dans les urnes. Eumée  
donnoit les coupes, Philetus pre-  
sentoit le pain dans les corbeilles,  
& Melanthius servoit d'eschanson.

Pendant qu'ils se livroient au  
plaisir de la table, Telemaque, dont  
la prudence esclatoit dans toute sa  
conduite, fit entrer Ulysse dans la  
salle, luy donna un méchant siege  
près de la porte, mit devant luy  
une petite table, luy servit une por-  
tion, & luy versant du vin dans une

» coupe d'or, il luy dit : Mon bon  
 » homme, asseyez-vous-là pour man-  
 » ger comme les autres, & ne crai-  
 » gnez ni les railleries ni les insultes  
 » des Pourfuyvants, je les empesche-  
 » ray de vous maltraiter, car ce n'est  
 » point icy une maison publique,  
 » c'est le Palais d'Ulyffe & j'y fais  
 » le maistre. Se tournant ensuite du  
 » costé des Pourfuyvants, & vous,  
 » Princes, leur dit-il, retenez vos  
 » mains & vos langues, de peur qu'il  
 » n'arrive icy quelque desordre qui  
 » ne vous seroit pas avantageux.

Il dit, & tous ces Princes eston-  
 nez se mordent les levres, & admi-  
 rant la hardiesse avec laquelle Te-  
 lemaque vient de leur parler, ils  
 gardent long-temps le silence. En-  
 fin Antinoüs le rompit & leur par-  
 la en ces termes: Princes, obéissons  
 » aux ordres de Telemaque, quelque  
 » durs qu'ils soient, car vous voyez  
 » bien qu'ils sont accompagnez de  
 » menaces. Si Jupiter ne s'estoit pas

D'HOMERE. *Liv. XX.* 329  
opposé à nos desseins, ce vehement «  
harangueur ne nous estourdiroit «  
pas aujourd'huy de sa vive élo- «  
quence. «

Telemaque ne se mit point en  
peine du discours d'Antinoüs, &  
ne daigna pas luy répondre.

Cependant les herauts publics  
menoiert en pompe par la ville  
l'hecatombe que l'on alloit offrir  
aux Dieux, & tout le peuple d'I-  
thaque estoit assemblé dans un bois  
consacré à Apollon, auquel on of-  
froit particulièrement ce sacrifice.  
Quand on eut fait rostir les chairs  
des victimes, on fit les portions,  
tout le peuple se mit à table & fut  
régalé à ce festin solemnel.

D'un autre costé dans le Palais  
ceux qui servoient, donnerent à  
Ulyse une portion égale à celle  
des Princes, car Telemaque l'avoit  
ainsi ordonné. Mais la Déesse Mi-  
nerve ne permit pas que les Pour-  
suiuants retinssent leurs langues

empoisonnés, afin qu'Ulyffe fust encore plus maltraité, & que la douleur & la colere aiguifassent son ressentiment.

Parmi les Pourfuiants il y avoit un jeune homme des plus insolents & des plus emportez, il s'appelloit Ctesippe, & il estoit de Samé, & plein de confiance dans les grands biens de son pere, il pourfui-voit en mariage, comme les Princes, la femme d'Ulyffe. Ce Ctesippe hauffant la voix, dit : Fiers  
 » Pourfuiants de la Reyne, escou-  
 » tez ce que j'ay à vous dire : cet es-  
 » tranger à une portion égale à la  
 » nostre, comme cela est juste, car la  
 » justice & l'honnesteté veulent que  
 » l'on ne méprise pas les hostes, &  
 » sur-tout les hostes d'un Prince  
 » comme Telemaque. J'ay envie de  
 » luy faire aussi pour ma part un pre-  
 » sent dont il pourra régaler celuy  
 » qui l'aura baigné, ou quelqu'autre  
 » des domestiques d'Ulyffe.

En finissant ces mots il prend  
 dans une corbeille un pied de bœuf,  
 & le jette de toute sa force à la teste  
 d'Ulyffe. Ce Prince se baisse &  
 évite le coup, en riant d'un ris qui  
 cachoit sa douleur & qui ne luy  
 promettoit rien que de funeste ; le  
 coup alla donner contre le mur.

Telemaque en colere de la brutalité de Ctesippe, luy dit : Tu es  
 bien heureux, Ctesippe, tu n'as pas  
 frappé mon hoste, il a évité le  
 coup ; si tu l'eusses atteint, je t'au-  
 rois percé de ma pique, & ton pe-  
 re, au lieu de se réjoüir de tes no-  
 ces, auroit esté occupé du soin de  
 te préparer un tombeau. Que per-  
 sonne ne s'avise de suivre ton exem-  
 ple. Je suis presentement en âge de  
 connoistre le bien & le mal, ce que  
 je n'estois pas en estat de faire pen-  
 dant mon enfance ; jusqu'icy j'ay  
 souffert vos excés & tout le dégast  
 que vous faites dans ma maison, car  
 seul, que pouvois-je faire contre

» un si grand nombre ! Mais ne con-  
 » tinuez plus ces desordres, ou tuez-  
 » moy, car j'aime encore mieux mou-  
 » rir que de souffrir plus long-temps  
 » vos insolences, & que de voir à  
 » mes yeux mes hostes maltraitez &  
 » les femmes de mon Palais deshono-  
 » rées.

Il parla ainsi, & le silence regna  
 parmi tous ces Princes. Enfin Age-  
 laüs, fils de Damastor, élevant sa  
 » voix, dit : Mes amis, on ne doit ni  
 » répondre à des reproches justes ni  
 » s'en fascher. N'insultez pas davan-  
 » tage cet estrangier, & ne maltraitez  
 » aucun domestique d'Ulysse. Pour  
 » moy je donnerois à Telemaque &  
 » à la Reyne sa mere un conseil plein  
 » de douccur, si cela leur estoit agréa-  
 » ble. Pendant qu'ils ont pû se flater  
 » qu'Ulysse pouvoit revenir, il n'est  
 » pas estonnant qu'ils nous aient a-  
 » musez dans ce Palais, en flatant nos  
 » vœux d'une esperance éloignée, car  
 » ce retardement-là leur estoit utile,

& ils ne devoient penser qu'à ga-  
 guer du temps. Mais aujourd'huy  
 qu'ils voyent certainement qu'il  
 n'y a plus de retour pour Ulyffe,  
 Telemaque doit conseiller à sa me-  
 re de choisir au plustost pour mary  
 celuy qui luy sera le plus agréable  
 & qui luy fera les plus beaux pre-  
 sens, afin qu'entrant en possession  
 de tous les biens de son pere, il  
 mange & boive & se réjouïsse, &  
 que sa mere se retire dans le Palais  
 de ce second mary.

Telemaque luy répondit avec  
 beaucoup de sagesse : Agelaüs, je  
 vous jure par Jupiter & par les  
 douïeurs de mon pere, qui est ou  
 mort loin d'Ithaque, ou errant de  
 ville en ville, que je ne cherche  
 point à éloigner l'hymen de ma  
 mere, & que je l'exhorte tres-since-  
 rement à choisir pour mary celuy  
 qui luy plaira davantage, & qui luy  
 fera les plus beaux presens. Mais la  
 bienfiance & le respect me deffen-

» dent de la faire sortir par force de  
 » mon Palais & de l'y contraindre en  
 » aucune maniere. Que les Dieux ne  
 » me laissent jamais commettre une  
 » si grande indignité. Ainsi parla ce  
 Prince. Mais Minerve inspira aux  
 Pour suivans une envie demesu-  
 rée de rire, car elle leur aliena l'es-  
 prit ; ils rioient à gorge déployée,  
 & en riant ils avaloient des mor-  
 ceaux de viande tout sanglants,  
 leurs yeux estoient noyez de lar-  
 mes, & ils pouffoient de profonds  
 soupirs, avantcoureurs des maux  
 dont leur ame avoit desja des pres-  
 sentiments sans les connoistre.

Le devin Theoclymene, effrayé  
 luy-mesme de ce qu'il voyoit, s'es-  
 » cria, Ah, malheureux, qu'est-ce  
 » que je voy ! Que vous est-il arrivé  
 » de funeste ! Je vous voy tous en-  
 » veloppez d'une nuit obscure ; j'en-  
 » tends de sourds gemissements ; vos  
 » jouës sont baignées de larmes ; ces  
 » murs & ces lambris dégoutent de

ang ; le vestibule & la cour sont «  
 pleins d'ombres qui descendent «  
 dans les Enfers ; le soleil a perdu «  
 sa lumiere & d'épaisses tenebres «  
 ont chassé le jour. «

Il dit, & les Pour suivants re-  
 commencent à rire en se moquant  
 de luy , & Eurymaque leur parle  
 en ces termes : Cet estrange extra- «  
 vague, il vient sans doute tout frai- «  
 chement de l'autre monde. Et en «  
 mesme temps s'adressant aux do-  
 mestiques qui servoient , Garçons, «  
 leur dit-il, menez promptement ce «  
 fou hors de la salle, & conduisez-le «  
 à la place publique, puisqu'il prend «  
 icy le grand jour pour la nuit. «

Le devin Theoclymene luy ré-  
 pond : Eurymaque, je n'ay nulle- «  
 ment besoin de conducteur , j'ay «  
 les yeux, les oreilles & les pieds fort «  
 bons & l'esprit encore meilleur. Je «  
 sortiray fort bien tout seul de cette «  
 salle , & j'en sortiray avec un tres «  
 grand plaisir , car je voy ce que «

» vous ne voyez pas ; je voy les maux  
 » qui vont fondre sur vos testes ; pas  
 » un ne pourra les éviter. Vous allez  
 » tous perir, vous qui vous tenant  
 » insolemment dans la maison d'U-  
 » lyffe, insultez les estrangers & com-  
 » mettez toutes sortes de violences &  
 » d'injustices.

En achevant ces mots il sortit,  
 & se retira chez Pirée, qui le reçeut  
 avec beaucoup d'amitié.

Les Pourfuiuants se regardent  
 les uns les autres ; & pour piquer  
 & irriter davantage Telemaque, ils  
 commencent à le railler sur ses  
 » hostes ; Telemaque, luy dit un des  
 » plus emportez, je ne connois point  
 » d'homme qui soit si mal en hostes  
 » que vous. Quel miserable men-  
 » diant avez-vous-là, toujours affa-  
 » mé, incapable de rendre le moin-  
 » dre service, qui n'a ni force ni ver-  
 » tu, & qui n'est sur la terre qu'un  
 » fardeau inutile ! Et cet autre qui  
 » s'auise de venir faire icy le deuin ?  
 En

En verité, si vous me, vouliez  
croire, vous feriez une chose tres  
sensible ; nous mettrions ces deux  
honnestes gens dans un vaisseau &  
nous les enverrions en Sicile ;  
vous en auriez plus qu'ils ne va-  
lent, à quelque bon marché qu'on  
les donnast.

Voilà les beaux propos que te-  
noient les Pourfuyvants ; Teclma-  
que ne daigna pas y répondre &  
ne dit pas un mot , il regarda feu-  
lement son pere comme attendant  
qu'il luy donnast le signal de se jet-  
ter sur les Pourfuyvants, & de com-  
mencer le carnage. Penelope, qui  
avoit mis un siege vis à vis de la  
porte de la salle, entendoit tout ce  
qui s'y disoit. C'est ainsi que ces  
Princes , par leurs plaisanteries &  
par leurs risées , éguayoient un  
dîner que la bonne chere & le bon  
vin rendoient d'ailleurs tres excel-  
lent, car ils avoient immolé quan-  
tité de viestes. Mais si ce dîner

leur fut agréable, le souper qui le suivit ne luy ressembla pas, Minerve & Ulysse le leur rendirent tres funeste, en récompense de tous ceux qu'ils avoient faits jusques-là avec tant d'excès, d'insolence & d'indignité.



REMARQUES  
SUR  
L'ODYSSEE D'HOMERE.

---

L I V R E X X.

Page 307. *U* Lyffe se coucha dans le vestibule sur une peau de bœuf qui n'avoit point esté préparée ] Ulyffe pour faire voir qu'il estoit accoutumé à une vie dure, & qui convient à un heros, ne se fait pas dresser un lit, mais il couche sur une peau de bœuf qui n'estoit point corroyée, & qui par conséquent estoit sèche & dure, elle luy servoit de sommier, & sur cette peau il mit des peaux de mouton, qui servoient de matelas.

Page 308. *Qui se facilitoient les unes aux autres les occasions de rire & de se divertir* ] Eustathe a fait icy une remarque qui me paroist tres digne d'un Archevesque; il dit que le silence & la modestie sont le partage naturel des femmes; que dès qu'elles aiment si fort à rire & à parler, elles sortent de leur estat & sont fort hasardées, car cette envie de rire & de parler leur fait chercher les entretiens secrets & le badinage, qui dilatat.

épanouïssant leur ame, les rendent susceptibles de toutes les impressions qu'on veut leur donner, & les précipitent enfin dans les actions les plus indecentes. C'est pour marquer ce progrès, que les Atheniens avoient une statuë de Venus de la *chuchoterie*, on me pardonnera ce mot, je ne sçaurois mieux expliquer le Ἰδύς Α'φροδίτης, & auprès d'elle la statuë de l'Amour. C'est dans la même vûë que, dans le xiv. Liv. de l'Iliade, Homere a mis les entretiens secrets, l'amour & le badinage dans la belle description qu'il fait de la ceinture de Venus. Il joint de mesme icy le rire & le divertissement, ἄλωτα καὶ διπροσύνω.

*La vûë de ce desordre excita la colere d'Ulysse*] Le Poëte peint fort bien icy l'indignation qu'un si grand desordre excite dans le cœur d'un homme sage.

*Son cœur rugissoit au dedans de luy, comme un lion*] J'avoüe que je n'ay osé suivre icy Homere. L'image qu'il donne est parfaitement belle dans sa langue, mais j'ay crainct qu'elle ne parust pas telle dans la nostre. La voicy, afin que tout le monde puisse en juger. *Son cœur aboye au dedans de luy comme une lice tournant autour de ses petits, aboye un homme qu'elle ne connoist point, & est toute presse à le combattre.* Comme cette expression, *son cœur aboye*, a paru à Homere une figure hardie, il l'a adoucie & comme

fondée par cette comparaison, *comme une lice*, dont le propre est d'aboyer, & de cette maniere l'image est fort naturelle & fort juste. Comme la lice qui garde ses petits, aboye en voyant un homme inconnu, de mesme Ulyse qui garde sa femme & son fils, aboye en voyant des desordres qu'il ne connoist point, & qui pourroient se communiquer. Cette figure, *son cœur aboye au dedans de luy*, n'a pas paru trop farouche aux Poëtes Latins, ils s'en sont servis, Ennius a dit comme Homere, *Animusque in pectore latrat.*

*Sur cette prostitution horrible qu'il détestoit*] C'est le sens du mot, ἀγαμέμνονος κανάερα. Les anciens Critiques ont lû ἀγαμέμνονος, qui l'estonnoit.

*Mais enfin se frappant la poitrine, il tance son cœur, & luy dit : Supporte encore cet affront*] Platon dans son Phedon où il traite de l'immortalité de l'ame, se sert admirablement de cet endroit, pour faire voir qu'Homere a connu que l'ame n'est pas composée & qu'elle est différente du corps. Si l'ame, dit-il, estoit composée & qu'elle fust une harmonie, elle ne chanteroit jamais le contraire de ce que chantent les parties qui la composent, elle ne leur seroit jamais opposée ; mais nous voyons tout le contraire ; nous voyons quelle conduit & gouverne les choses mesmes dont on prétend qu'elle est composée, qu'elle leur resiste, qu'elle les combat, qu'elle mena-

ce, qu'elle gourmande, qu'elle reprime les cœurs voisins, les coleres, les craintes; en un mot, nous voyons que l'ame parle au corps comme à quelque chose qui est d'une autre nature qu'elle, & c'est ce qu'Homere a fort bien compris, lorsque dans l'Odyssée il dit qu'Ulyssée se frappant la poitrine, tança son cœur, & luy dit: supporte cecy, tu as supporté des choses encore plus dures & plus difficiles. Il a donc sonné que l'ame doit guider les passions & les conduire, & qu'elle est d'une nature plus divine que l'harmonie. Ce raisonnement est tres-sensible, & c'est la mesme expression que celle dont se sert l'Escriture sainte, lorsqu'en parlant de David, qui avoit fait faire le dénombrement de son peuple, dit: *Percussit cor David eum postquam numeratus est populus. Et le cœur de David le frappa de repentir.* 2. Roys 24. 10. avec cette difference que dans Homere le cœur est la partie animale & terrestre, & dans le passage des Roys, il est la partie spirituelle, & luy c'est le corps. Mais cela revient au mesme, car voilà les deux parties bien distinctes, l'ame & le corps.

Page 309. *C'est ainsi qu'Ulyssée tança son cœur, & son cœur soumis*] Voilà la partie animale promptement soumise à la partie spirituelle & divine. Elles sont donc differentes, puisque l'une commande & que l'autre obéit.  
*Comme un homme qui fait rostir un veuf*

de victime, rempli de graisse & de sang] Nous avons vû dans le XVI I I. Liv. que le ventre d'une victime rosti a esté le prix de la victoire qu'Ulysse a remportée sur Irus; c'est ce qui a amené cette comparaison. *Et c'est fait plaisamment*, dit Eustathe, *qu'Homere, en parlant d'un homme qui vient de recevoir un tel prix, compare l'impaticence qu'il a de se saouler du sang des Pour suivants, à l'impaticence qu'a un homme affamé de se rassasier d'un ventre qu'il fait rostir sur un grand feu, & l'agitation du premier à l'agitation de l'autre.* Cette comparaison est donc tres juste. Cependant l'Auteur des Dialogues contre les Anciens, qu'il n'a jamais lûs ni connus, cherche à la rendre ridicule. *Homere*, dit-il, *compare Ulysse qui se tourne dans son lit, au boudin qu'on fait rostir sur le grill.* M. Despreaux a fort bien répondu à cette impertinente critique dans ses Reflexions sur Longin. Il a fait voir, 1<sup>o</sup>. Qu'il est faux qu'Homere ait comparé Ulysse à un boudin, & il dit fort bien que ce Poète compare Ulysse qui se tourne çà & là dans son lit, brussant d'impaticence de se saouler du sang des Amants de Penelope, à un homme affamé qui se tourmente & qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre d'un animal dont il brusse de se rassasier. 2<sup>o</sup>. Que le ventre de certains animaux chez les Anciens estoit un de leurs plus délicieux mets, & que le *sumen*,

de ventre de truie estoit vanté par excellent: ce parmi les Romains, & deffendu mesme par une loy somptuaire comme trop voluptueux. 3<sup>o</sup>. Que comme ce méchant Critique ne pouvoit lire les originaux, il en jugeoit par de méchantes copies, & qu'icy il avoit esté trompé par une miserable Traduction qui fut faite de l'Odyssée par un Avocat appellé Claude Boitel en 1619. qui a traduit ainsi ce passage : *Tout ainsi qu'un homme qui fait griller un boudin plein de sang & de graisse, le tourne de tous les costez sur le gril, pour le faire cuire, ainsi la fureur & les inquietudes le viroient & le tournoient çà & là, &c.* C'est sur la foy de ce beau Traducteur que quelques ignorants & l'Auteur de ces Dialogues, ont erû qu'Homere comparoit Ulyse au boudin, quoyque ni le Grec ni le Latin n'en disent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ait fait cette ridicule bevûë. Cela montre bien les estranges inconveniens où tombent ceux qui veulent parler d'une langue qu'ils n'entendent point. Jusques là M. Despreaux a raison. Mais il s'est trompé évidemment, lorsqu'il a dit dans sa Remarque, que ces mots *plein de sang & de graisse*, se doivent entendre de la graisse & du sang qui sont naturellement dans cette partie du corps de l'animal : *Ces mots plein de sang & de graisse, dit-il, qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui*

sont si vrayz de cette partie du corps, on a donné occasion, &c. Il se trompe, dis-je, car ces mots doivent s'entendre de la graisse & du sang dont on farcissoit cette partie. Cela peut se prouver par toute l'Antiquité, mais le seul passage d'Homere suffit. Voicy deux vers que nous venons de lire dans le XVIII. Livre:

Γαστέρες ἀδελ' ἀθύων κίκατ' ὄν ποτε τις ἂν ἐπι  
δάρπῳ

Κατ' ἐμὰ δακρυώσας τε καὶ αἵματος ἐμπλή-  
σασαυτες.

Princes, voilà les ventres des victimes qu'on fait rostir pour nostre table après les avoir remplis de graisse & de sang. Le mot ἐμπλήσασαυτες, après les avoir remplis, prouve manifestement que le Poëte ne parle pas des ventres gras & sanglants, c'est à dire, qui estoient naturellement pleins de graisse & de sang, comme l'a crû M. Despreaux, mais farcis de sang & de graisse, comme les boudins aujourdhuy.

Page 310. Vous vous retrouvez dans vostre maison, vostre femme est fidelle, &c. ] Voilà en effet trois choses bien satisfaisantes pour Ulysse, & qui devoient luy donner quelque tranquillité, mais d'un autre costé il se trouvoit dans un moment bien vif & bien capable de donner de l'inquietude. Minerve va confondre cette dernière excuse, en luy reprochant le peu de confiance qu'il avoit en sa protection.

*Est cas que par le secours de Jupiter & par le vostre je vienne à bout de tant d'ennemis, où pourray je me retirer pour me mettre à couvert du ressentiment de tant de peuples]*

Voicy un passage d'une grande beauté & qui renferme un grand précepte. Ulysse dans le fort de son ressentiment & au milieu de la vengeance qu'il medite, ne laisse pas de penser aux suites que son entreprise pourra avoir. Il veut se venger & donner la mort à tous ces Princes, mais tous ces Princes ont des sujets & des parents ou des amis qui voudront venger leur mort. Comment Ulysse résistera-t'il à tant d'ennemis? Homcre parle icy aux Princes. Ils veulent entreprendre une guerre; mais auparavant ils doivent penser quels peuples cette guerre interressera. combien elle en réunira contre eux, & quels moyens ils ont de résister à une ligue si forte. Le plus seur, c'est la protection du ciel, comme le Poëte va l'enseigner, & cette protection suit ordinairement la bonne cause.

Page 311. *On voit tous les jours des hommes suivre le conseil de leurs amis]* Il n'y a rien de plus vray ni de plus fort que ce raisonnement. Que nous ayons un ami que nous croyons sage, ou puissant, nous suivons ses conseils, & nous regardons sa protection comme une forteresse qui nous rassure. Dieu, plus sage que les hommes, nous donne ses conseils, & nous refusons de les suivre,

Dieu plus puissant que les hommes nous aime, il nous promet qu'il nous protégera, il nous a desja protegez mille & mille fois, nous avons éprouvé son secours tous les jours de nostre vie, nous ne lassons pas d'estre toujours deffians, incredules, foibles, tout nous fait peur. M. Dacier m'a avertie que c'est cet endroit qui a donné à Epictete l'idée de cette belle maxime qu'on vient de voir dans le nouveau Manuel qu'il a recueilli: *La protection du Prince, ou celle mesme d'un grand Seigneur, suffissent pour nous faire vivre tranquillement & a couvert de toute allarme. Nous avons Dieu pour protecteur, pour curateur, pour pere, & cela ne suffit pas pour chasser nos chagrins, nos inquietudes, nos cruintes,*

*Si nous avions-la devant nous en bataille cinquante bataillons d'ennemis, avec m. y vous remporteriez aisément la victoire]* Voicy un sentiment tres remarquable dans un Poëte payen. Il est persuadé qu'avec le secours des Dieux un homme seul peut deffaire une armée. L'expression d'Homere est presque la mesme que celle de David dans le Pseaume 26. 3. *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si je voyois devant moy une armée, mon cœur n'en seroit point effrayé.*

*Vous remporteriez aisément la victoire]* Ce que Minerve dit icy prépare le Lecteur à n'estre point surpris quand Ulyse assisté de son fils, du bon Eumée & de quelques autres

domestiques, mettra à mort ce grand nombre de Pourfuiants, car cela est bien au dessous de ce que cette Déesse luy promet icy.

Page 312. *Décochez sur moy tout presentement une de vos fleches*] Que le sage caractere de Penelope est bien soutenu ! Tant qu'elle a pâ éluder les poursuites de ses Amants, elle a fait tout ce que sa prudence luy a inspiré ; presentement que le jour est venu qu'elle ne peut plus différer ni se dédire, elle souhaite la mort. Voilà tout ce que peut faire la plus grande sagesse, & jamais femme n'a poussé plus loin sa fidelité pour son mary.

*Ou permettez qu'une violente tempeste vienne m'enlever, & que m'en portant au milieu des airs, elle aille me jeter dans les flots de l'Océan*] Les Anciens estoient persuadés qu'il y avoit eu des gens emportés par de violents tourbillons, par de violentes tempestes, & dont on n'avoit plus ouï parler. Les Poètes sont pleins de ces exemples, tous fabriquez sur ceux d'Homere qui en est le premier auteur. Et ce sont sans doute des expressions figurées comme celles dont se servoient les Hebreux : *In turbiné conteret me. Job, 9. 17. Tolle eum ventus urens, & auferet, & velut turbo rapiet eum de loco suo. Job, 27. 21.* Et dans le Livre de la sagesse : *Contra illos stabit spiritus virtutis, & tanquam turbo venti dividet illos. vers. 24.* Et le Prophete Isâie, *Et ventus tollet, & turbo disperget eos. 41. 16.*

*Enleverent autrefois les filles de Pandare]* Merope & Cleothere sœurs d'Aëdon & filles de Pandare, qu'on prétend qui est le mesme que Pandion. Il en a esté parlé dans le Livre précédent.

*La Déesse Venus eut soin de les nourrir de lait, de miel & de vin]* Voicy un passage bien remarquable, & je vois que personne n'y a fait attention. Premièrement Homere attribué à Venus la nourriture des enfants, parce que comme elle les a fait naistre, c'est à elle à les élever & à les nourrir. Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important. Il dit qu'elle les nourrit de lait, de miel & de vin, *τινός τε μέλιτι καὶ οἴνῳ*. C'est à dire, qu'elle les nourrit dans leur enfance & jusqu'à l'âge de raison, de tout ce qu'il y a de meilleur & dans une abondance de toutes choses, car le lait & le miel passioient pour la graisse de la terre, c'est pourquoy pour dire un pays fertile, on disoit, *un pays découlant de lait & de miel, terram fluentem lacte & melle*. Exod. 3. 17. 13. 5. Et cette expression d'Homere, *elle les nourrit de lait & de miel*, est la mesme dont le Prophete Isaïe s'est servi dans cette prophétie si respectable, où en parlant de la naissance du Sauveur, il dit : *Butyrum & mel comedet, ut sciat reprobare malum & eligere bonum*. Il mangera le beurre & le miel jusqu'à ce qu'il sçache rejeter le mal & choisir le bien. C'est à dire, jusqu'à l'âge où la raison

est formée dans les hommes. *Isaïe, 7. 75.*  
 Je m'estonne que personne, pas mesme Gro-  
 tius, n'ait relevé dans Homere un passage si  
 conforme à ce celebre passage du Prophete  
 & qui sert mesme à l'expliquer. Cette remar-  
 que est de M. Dacier.

*Junon leur donna en partage la beauté &  
 la sagesse* ] Penelope ne dit pas que ce fut  
 Venus qui leur donna la beauté, mais que  
 ce fut Junon, parce que la beauté des Prin-  
 cesses doit estre differente de celle d'es au-  
 tres personnes; la seule beauté qui leur convient,  
 c'est une beauté majestueuse qui n'a rien que  
 de noble & de grand, & qui est tres éloignée  
 des mignardises & des afeteries de celle de  
 Venus. Voilà pourquoy c'est Junon qui la  
 donne.

Page 313. *Diane leur fit present de la  
 belle taille* ] Nous avons vû dans l'Iliade au  
 sujet d'Agamemnon, que chaque qualité ex-  
 cellente est fournie par le Dieu en qui cette  
 qualité se trouve éminemment.

*Et quand elles furent en âge d'estre ma-  
 riées, Venus alla sur le haut Olympe prier Ju-  
 piter de fixer le jour de leurs nopces* ] Que  
 cela est bien imaginé, & quelle Poësie dans  
 cette image!

*Prier Jupiter de fixer le jour de leurs nop-  
 ces* ] Homere reconnoist que c'est Jupiter qui  
 regle le sort des hommes, & qui préside par-  
 ticulierement au mariage.

*Cependant les Harpyes enleverent ces Princesses, & les livrerent aux Furies*] Sur quoy a-t-on pû fonder l'histoire de l'enlèvement de ces Princesses par les Harpyes sur le point qu'on alloit les marier? Voicy ce que je m' imagine: Ces deux Princesses avoient vû le malheureux sort de leur sœur Aëdon qui fut mariée à Zethus, & qui eut le malheur de tuer son fils & d'estre changée en rossignol. Craignant donc quelque sort aussi malheureux, & ayant en horreur le mariage, elles se déroberent & allerent vivre dans quelque lieu éloigné & desert, sur quoy on dit que les Harpyes les avoient enlevées & livrées aux Furies. Il a esté parlé des Harpyes sur le 1. Liv. de l'Odyssée, & sur le XVI. de l'Iliade.

*Que la mesme aventure m'arrive*] Comme ces Princesses furent enlevées dans le moment qu'on alloit les marier, c'est ce qui l'oblige de demander la mesme grâce, car la voilà sur le point de prendre un second mary.

Page 314. *Et tel qu'il estoit quand il partit avec l'armée*] Ce n'est pas inutilement qu'Homere ajoute ce trait, c'est pour faire voir que Penelope avoit l'idée remplie de l'image d'Ulyse, mais d'Ulyse encore jeune & tel qu'il estoit quand il partit pour Troye, & que c'estoit ce qui l'empeschoit de le reconnoistre dans l'estat si different où elle le voyoit.

Page 315. *D'abord il luy vint dans l'esprit que la Reyne pouvoit l'avoir reconnu*] Il prend les larmes de Penelope pour des larmes de joye, & il s' imagine, ou qu'elle l'a reconnu en tirant des consequences de tout ce qui s'est passé devant elle, ou que sa nourrice Eurycle, ou son fils mesme pour la consoler, luy ont decouvert la verité, voilà pourquoy dans la crainte où il est que cette Princesse dans les transports de sa joye, ne fasse quelque chose qui le decouvre avant qu'il ait executé son dessein, il fait cete priere aux Dieux & demande d'estre rassuré par quelque signe favorable.

Page 316. *Il y avoit douze meules que douze femmes faisoient travailler*] C'est pour faire entendre le grand degast & la grande profusion que faisoient ces Princes dans le Palais. Il y avoit douze meules pour moudre la farine necessaire pour le pain de leur table, *ἐπιπέπωνε*, remuoient, faisoient tourner à force de bras.

*Qui fait la force de l'homme*] Le Grec dit, *la moëlle de l'homme*, car c'est la moëlle des os qui fait la force.

Page 317. *Et le ciel est sans nuages*] Voilà le prodige, qu'il tonne sans nuages & pendant un temps serein. Longtemps après Homere les Stoïciens ont embrassé tres serieusement cette opinion, qu'il tonnoit sans nuages, & ils s'en sont servis pour prouver la

Providence, comme si la Providence de Dieu n'esclatoit pas tout de mesme, en laissant aux tonnerres & aux esclairs leur cause naturelle.

*Puisse le disner d'aujourd'huy estre leur dernier disner*] Elle souhaite que ces Pour-suivants ne passent pas la journée, & voilà l'augure qui s'accomplira. Il a esté assez parlé ailleurs de ces augures tirez de paroles fortuites des hommes.

Page 318. *Elle accablera d'honneurs un homme de néant*] Ce discours de Telemaque n'est pas pour blasmer sa mere, mais au contraire pour la louer, en faisant voir sa grande tendresse pour Ulysse, & l'excès de son affliction qui la portoit à comblet d'honneurs & de presens tous les charlatants qui luy venoient dire des nouvelles de son mary, & qui ne luy permettoit pas de penser seulement aux autres.

*Il s'en est excusé & n'a demandé qu'un peu de vin*] Dans ce moment Ulysse avoit bien d'autres choses à penser qu'à se mettre à table, il ne demande qu'un peu de vin pour se soutenir.

Page 319. *Et se rend à la place publique où les Grecs estoient assemblez*] C'estoit la coutume des Princes d'aller dès le matin à la place publique pour se faire voir, & pour escouter tous ceux qui avoient à leur parler. Telemaque a encore une raison particuliere de s'y rendre, il sort du Palais pour n'estre

pas obligé d'aller trouver Ulyffe, ce qui auroit pû donner du foubçon aux Pourfuiuans s'ils l'avoient vû avec luy.

*Que les autres nettoient les tables avec des esponges.]* Car l'usage des napes n'estoit pas encore connu, ainsi les tables avoient besoin d'estre nettoyes & lavées avec des esponges après chaque repas.

Page 320. *C'est aujourd'huy une grande feste.]* C'estoit le dernier du mois & le premier du mois suivant, car c'estoit la nouvelle lune, c'est pourquoy ce jour-là estoit consacré à Apollon. Il n'y avoit point de feste plus solemnelle.

Page 321. *Et qui n'ont ni la moindre pudeur, ni la moindre retenue.]* Il dit cela par rapport aux mauvais traitemens qu'il en a receus, & aux infamies qu'ils ont commises avec les femmes de Penelope, & dont il a esté témoin. Homere parle ailleurs des grands biens que la pudeur fait aux hommes.

*Il y a aujourd'huy tant d'autres tables.]* A cause de la feste d'Apollon, où tout le monde faisoit des sacrifices & des festins.

Page 322. *Les avoient passer, Melanthius & luy.]* Melanthius & Philetius avoient tous deux leurs troupeaux dans l'isle de Cephalenic, mais dans des lieux separez, & ils avoient passé separément dans des barques le petit détroit qui les separoit d'Ithaque.

*Hélas, comment les Dieux espargneront-ils les hommes du commun, s'ils n'espargnent pas les Roys mesmes*] Ce raisonnement est fort bon, les Roys sont d'une manière particulière les enfants de Dieu, si Dieu ne les espargne point, & s'il les esprouve par des humiliations, comment des particuliers pourront-ils se flatter d'estre espargnez, & comment pourront ils se plaindre de ne l'estre point!

Page 323. *Vous estes le plus cruel des Dieux! après que vous avez donné la naissance aux hommes, vous n'avez d'eux aucune compassion*] Ce pasteur raisonne comme tous ceux qui ne connoissent pas les voyes de Dieu. & qui voyant les miseres où les hommes sont souvent précipitez, l'accusent de cruauté & d'injustice, comme un pere qui n'a non seulement aucun soin de ses enfants, mais qui les persecute & les accable de malheurs.

*Nous en avons un grand exemple dans ce Palais*] Il y a dans le Grec, ἰδιον ὡς ἐξόνου. Didyme & après luy Eustathe ont expliqué ce mot ἰδιον, ἰδιονα, ἐξονιαα. *Je suë, je suis hors de moy quand j'y pense.* Mais je ne croy point du tout que ce soit-là le sens. ἰδιον n'est point icy un verbe, c'est un adjectif, qui signifie *ce qui est particulier à quelqu'un, ce qui luy est propre.* Philetus, en voyant cet étranger si malheureux, se plaint de la cruauté

de Jupiter qui plonge les hommes dans des malheurs espouvantables, & il se confirme dans ce sentiment, en faisant reflexion à ce qui est arrivé à Ulyffe. Ἰδοὺ αἰς ἐνόουα dépend de ce qui précède, *Et l'exemple domestique que nous en avons me revient dans l'esprit.* Cela est tres naturel & ne fait aucune violence au texte.

Page 324. *Ses troupeaux ont tellement multiplié entre mes mains*] Le mot Grec est remarquable, ἕκαστα γούνα, il est emprunté des épics de bled, un seul grain produit quelquefois plusieurs épics, ce qui fait une multiplication infinie. Il me semble que j'entends Jacob qui dit à Laban, *Vous aviez peu de chose avant que j'entrasse à vostre service, & maintenant vous estes fort riche. Modicum habuisti antequam venirem ad te, nunc autem dives effectus es. Genes. 30. 30.*

*D'un costé je voy que ce seroit une tres mauvaise action pendant que ce jeune Prince est en vie*] Philetius rapporte icy tout ce qui peut venir naturellement dans l'esprit d'un serviteur qui voit les biens de son maistre dissipés & ravagés par des estrangers. La premiere pensée, c'est de se retirer, & d'emporter avec soy quelque débris de cette fortune. Cela pourroit estre excusable s'il n'y avoit point d'enfants, mais pendant qu'il y a un Prince, ce seroit un veritable vol. Ainsi quoy que ce serviteur soit persecuté, il est obligé

de souffrir. Il y auroit un autre parti à prendre, ce seroit de se retirer seul & de se réfugier chez quelque Roy puissant, mais un reste d'esperance le retient, un serviteur fidelle attend toujours le retour de son maistre jusqu'à ce qu'il soit assuré de sa mort. Il y a beaucoup de courage & de sagesse dans les reflexions de Philetus, aussi Ulysse va-t-il s'en louer.

Page 327. *Le complot que nous tramons contre Telemaque ne nous réussira point* ] Pourquoi Amphinome n'explique-t-il pas autrement ce signe ? pourquoi ne croit-il pas que l'aigle marque ces Princes, & que la timide colombe marque Telemaque ! Cela ne pouvoit-il pas estre aussi specieux ! non sans doute, cela auroit esté opposé aux regles des augures. L'aigle marquoit nécessairement celuy qui estoit le maistre dans le lieu où le signe paroissoit ; il marquoit donc Ulysse. Amphinome ne s'y trompoit point.

*Ils commencent à égorger les victimes pour le sacrifice* ] Il y a dans le Grec : *Ils immolent les moutons, les chevres & les cochons engraisser & la genice.* Et sur cela Eustathe nous avertit que les Anciens ont remarqué que c'est icy le seul endroit où l'on voit les Poursuivants offrir un sacrifice, par-tout ailleurs ils ne font que manger sans se souvenir des Dieux. Mais je doute fort de la verité de cette remarque. Le mesme terme qu'Ho-

meſe employe icy, il l'a employé ſouvent ailleurs, pourquoy n'aura-t-il pas la meſme ſignification qu'icy ? D'ailleurs n'avons-nous pas vû les Pourſuivants faire des libations ? pourquoy n'auroient-ils pas fait des ſacrifices ? Il eſt vray qu'on ne les entend jamais prier, mais cela eſt tres naturel à ces ſortes de gens emportez & qui vivent dans la débauche, ils ne font des ſacrifices que par coutume & par maniere d'acquit, & ne ſçavent ce que c'eſt que de faire des prieres.

*Luy donna un méchant ſiege* ] Un ſiege plus honorable auroit pû donner du ſouſſon.

Page 328. *Car ce n'eſt point icy une maiſon publique* ] *Δημος οἶκος* peut ſignifier une maiſon publique, & une maiſon particuliere. Dans une maiſon publique, on a plus de liberté, tout le monde y eſt maïſtre, & dans une maiſon particuliere, on doit avoir des eſgards pour le maïſtre de la maiſon, mais on luy doit moins de reſpect qu'au Palais d'un Roy.

Page 330. *Et plein de confiance dans les grands biens de ſon pere* ] Homere nous apprend icy indirectement que les grands biens ne ſervent de rien pour la ſageſſe, & qu'au contraire les richelſſes produiſent d'ordinaire l'injuſtice, l'inſolence & l'emportement.

Page 331. *En riant d'un ris qui cacheoit*

*fu douleur, & qui ne luy promettoit rien que de funeste*] Le Grec dit, *en riant d'un ris Sardanien*. On appelloit *ris Sardanien* un ris forcé qui cachoit une douleur interieure. Et l'on donne plusieurs raisons de ce nom. La plus vraysemblable est celle qu'on tire de l'ancienne coutume des habitants de l'isle de Sardaigne, colonie de Lacedemone. On prétend qu'il y avoit une certaine feste de l'année où ils immoloient, non seulement leurs prisonniers de guerre, mais aussi les vieillards qui passoient soixante-dix ans, & ces malheureux estoient obligez de rire à ceste horrible ceremonie. D'où l'on a appellé *ris Sardanien* tout ris qui ne passe pas le bout des levres & qui cache une veritable douleur.

*Je suis presentement en âge de connoistre le bien & le mal, ce que je n'estois pas en estat de faire pendant mon enfance*] Les Grecs marquoient donc comme les Hebreux le temps de l'enfance par le temps d'ignorance, comme le sçavant Grotius l'a fort bien remarqué sur ce passage du Deuteronome, 1. 39. *Et filii qui hodie boni ac mali ignorant distantiam. Et les enfans qui ignorent aujourd'huy la difference qu'il y a entre le bien & le mal*. Cela est parfaitement conforme à ce vers d'Homere. L'âge des adultes, l'âge de raison, c'est l'âge où l'on sçait rejeter le mal & choisir le bien.

Page 332. *Car j'aime encore mieux m'exposer à une mort certaine que de souffrir plus long-temps*] Telemaque a bien profité de la leçon qu'Ulyffe luy avoit faite chez Eumée au commencement du xvi. Liv. Il ne faut qu'un mot à un homme bien né pour luy apprendre son devoir, & luy faire sentir ce qu'il se doit à luy-mesme.

Page 333. *Mais aujourd'huy qu'ils voyent certainement qu'il n'y a plus de retour pour Ulyffe*] Comment le voyent-ils si certainement! Cela est plaisant, dit en presence d'Ulyffe mesme.

*Afin qu'entrant en possession de tous les biens de son pere*] Mais ce n'estoit pas l'intention des Pour suivans; ils vouloient bien que Telemaque se mist en possession des terres de son pere, mais ils prétendoient que Penelope gardast le Palais. Agelaüs fait la condition de Telemaque un peu meilleure, c'est pourquoy il appelle ce qu'il dit un conseil plein de douceur.

*Il mange & boive & se réjouisse*] Voilà en quoy Agelaüs fait consister tout le bonheur & tout le devoir de l'homme.

*Telemaque luy répondit avec beaucoup de sagesse*] En effet la réponse de Telemaque est fort sage, mais les Pour suivans aveugles n'en penetrerent pas le sens.

*Et par les douleurs de mon pere*] Ce serment par les douleurs de son pere, me paroit

est noble. Il est d'ailleurs plein de tendresse. Et il le fait bien à propos, car dans le temps qu'il jure il se prépare à les faire finir.

*Ou mort loin d'Ithaque* ] Mais s'il n'est qu'errant loin d'Ithaque, comment presse-t-il sa mere de se remarier ! Cela seul devoit faire ouvrir les yeux aux Poursuivants & leur faire démesler le sens caché dans cette réponse. Il est vray qu'il ne cherche nullement à cloigner le mariage de sa mere, au contraire il ne cherche qu'à l'avancer, & il va l'exhorter serieusement à choisir un mary, mais c'est à choisir Ulysse. Et c'est ce qu'ils n'entendent point.

Page 334. *Mais Minerve inspira aux Poursuivants une envie de rire demesurée, car elle leur aliena l'esprit* ] Ce ris immodéré & hors de saison est un effet de l'alienation d'esprit. Les Poursuivants ne penetrant point le sens de la réponse de Telemaque, & n'apercevant que le faux sens qu'elle presente à leur esprit, aveuglez par la passion, ils se croient au comble de la fortune, de-là vient qu'ils rient si extravaguellement. C'est pourquoy le Poëte dit que *Minerve leur avoit aliené l'esprit.*

*Ils rioient à gorge déployée* ] Le Grec dit mot à mot : *Ils rioient avec une bouche d'emprunt* : ce qu'Eustathe a fort mal expliqué : *Ils rioient du bout des dents & d'un rire forcé.* C'est tout le contraire. Homere dit clai-

rement qu'ils rioient de tout leur cœur, & comme nous difons, à gorge déployée, comme des gens qui rioient avec une bouche d'emprunt qu'ils n'apprehenderoient pas de fendre jufqu'aux oreilles, car on n'efpargne guere ce qui eft aux autres. Et une marque certaine que ce rire eftoit exceffif, tres naturel & tres veritable, c'eft qu'Homere l'appelle *ἀφεισιν, demefuré, que rien ne peut arrefter*, & qu'il ajoute dans la fuite *ἰδὲ γέλασαν, ils rioient avec plaifir*. On peut voir la Remarque de M. Dacier fur ce mot d'Horace, *malis ridentem alienis*, de la 3. Sat. du liv. 2.

*Et en riant ils avoient des morceaux de viande tout fanglants*] Ces morceaux de viande eftoient bien roftis, mais par un furprenant prodige ils paroiffoient dégoutants de fang. Il y a dans tout cet endroit une grande force de Poëfte.

*Ah, malheureux, qu'eft-ce que je voy! que vous eft-il arrivé de funefte!*] Ce n'eft pas que Theoclymene voye tout ce qu'il dit, mais c'eft que comme Prophete il voit ce qui va arriver, & que fon imagination emportée par l'enthoufiafme prophetique, l'annonce comme prefent, car c'eft ainfi que parlent les Prophetes.

*Je vous voy tous enveloppez d'une nuit obfcure*] Comme ceux qui font desja dans le fejour tenebreux.

*J'entends de sourds gemissements*] Les gemissements qu'ils pousseront bien-tôt quand ils auront à lutter contre la mort.

*Ces murs & ces lambris dégoutent de sang*] Comme on a vû quelquefois des pluyes de sang, & des statuës suant des gouttes de sang prédire de grandes défaites.

Page 335. *Le vestibule & la cour sont pleins d'ombres qui descendent dans les Enfers*] Car c'est de-là que partiront tantost toutes les ombres des Pourfuiants pour aller dans la nuit éternelle.

*Le soleil a perdu sa lumiere*] Il veut dire qu'il va y avoir une éclipse de soleil, car c'est le jour de la nouvelle lune, & c'est dans ce temps-là que se font les éclipses, parce qu'alors la lune est en conjonction avec le soleil & nous dérobe sa lumiere. Peut-estre aussi est-ce une expression poétique pour dire simplement que ces Pourfuiants ne verront plus le jour, que le soleil va pour toujours se coucher pour eux, comme dit Theocrite; le soleil se couche pour ceux qui meurent.

*Cet estranger extravague*] Voilà le véritable langage des fous. Ils accusent de folie les sages qui les avertissent & qui leur prédisent des malheurs.

*Il vient sans doute tout fraichement de l'autre monde*] C'est ce que signifie proprement icy ἀλλοθεν εἰληλῆσθως, venu de quelque terre estrangere. Et c'est ce que nous disons,

venu de l'autre monde, & que nous appli-  
quons à ceux qui ne savent rien de tout ce  
qui se passe dans le lieu où ils sont, & qui  
viennent nous débiter des sottises qui n'ont  
ni vraysemblance ni apparence de raison.

*Et conduisez-le à la place publique, puis  
qu'il prend icy le grand jour pour la nuit*]  
Ces Poursuivants ont pris au pied de la let-  
tre ce que Theodlymene leur a dit, *Je vous  
voy tous enveloppez d'une nuit obscure, le so-  
leil a perdu sa lumiere, & d'espais ses ten-  
bres ont chassé le jour.* Ils ne voyent pas que  
c'est une prophétie. C'est pourquoy ils or-  
donnent, en se mocquant, qu'on le mène à  
sa place publique, où il se convaincra qu'il  
est jour & qu'il n'est pas nuit.

*Puisqu'il prend icy le grand jour pour la  
nuit*] Ils veulent luy reprocher par-là qu'il  
est yvre, car l'ivresse agit particulièrement  
sur la vûe & fait voir ce qui n'est point. Et il  
y a sur cela un bon mot d'Anacharsis. Quel-  
qu'un luy ayant dit à table qu'il avoit une  
femme fort laide: *Je la trouve telle,* luy ré-  
pondit le Scythe, *mais, garçon, verse-moy  
du vin, afin que je la rende belle à force de  
boire.* Ce mot est rapporté par Eustathe.

*J'ay les yeux, les oreilles & les pieds fort  
bons*] Cette réponse de Theodlymene est en  
mesme temps plaisante & serieuse, καὶ ἀστεῖος  
καὶ σοφὸς ἢ λόγος, dit fort bien Eustathe. Il  
a les yeux bons, il se conduira bien luy-mes-

ne, il a les oreilles bonnes ; il entend qu'on veut qu'il forte, il fort ; il a les pieds bons, il marchera bien tout seul. Mais les Pourchasseurs ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, & des pieds pour ne plus marcher.

*Et l'esprit encore meilleur*] Les yeux du corps ne voyent que ce qui est visible, mais les yeux de l'esprit d'un Prophete voyent ce qui n'est pas encore & qui est caché, & ils le voyent plus sûrement que les yeux du corps ne voyent ce qui est visible. Les Payens avoient cette grande idée de leurs Devins. C'est ce qu'Homere a voulu faire entendre par ces deux épithetes νόος πεπογμένος, οὐδὲν ἀπικίς. Car πεπογμένος signifie-là *esclairé*, πορονημένος, & οὐδὲν ἀπικίς signifie icy *qui ne se trompe point*

*Je ne connois point d'homme qui soit si mal en hostes que vous*] C'est ce que veut dire icy le mot κακοξενώτερος, *plus mal en hostes*. Et cette signification me paroist remarquable.

Page 336. *Quel miserable mendiant avez-vous-là, toujours affamé, incapable de rendre le moindre service*] Cela est plaisant, dit contre Ulyse un moment avant qu'il exécute le plus grand de tous les exploits.

*Et cet autre qui s'avise de venir faire icy le devin*] Cette raillerie est encore fort plaisante contre un Prophete dont la prophétie va s'accomplir.

Page 337. *Et nous les envoyerions en Sicile*] Cette isle avoit donc le nom de *Sicile* avant Homere, & c'estoit mesme son nom le plus ordinaire & le plus connu, comme cela paroist par ce passage, où un des Pourfuyvans l'appelle ainsi dans le discours familier. Et cela est vray. Les Phœniciens avoient donné ce nom à cette isle, je ne dis pas long-temps avant la naissance de ce Poëte, mais long-temps avant la guerre de Troye. Et Bochard fait voir qu'ils l'avoient ainsi nommée du mot *sicul*, *insulam sicul*, l'isle de perfection, parce qu'elle tenoit le premier rang entre toutes les isles de la mer Mediterranée. C'est, dit Strabon, la meilleure & la plus grande de nostre mer. Ou plustost du mot Syrien *segol* ou *segul*, qui signifie un raisin. *Insulam segul*, l'isle des raisins, parce que long-temps avant que les vignes fussent connues en Afrique, la Sicile estoit celebre par ses vignobles, & que les Carthaginois tiroient de-là des raisins & du vin. Homere mesme au commencement du 1x. Liv. de l'Odyssée, parle de ses vignes qui produisoient le vin le plus excellent. Si ce Poëte n'a pas nommé la Sicile, en parlant des Erreurs d'Ulysse, c'est que pour les rendre plus merveilleuses, il a voulu désigner cette isle par les noms les moins connus.

*Vous en auriez plus qu'ils ne valent*] Il paroist par ce passage que les esclaves se ven-

doient mieux en Sicile qu'ailleurs, parce que ses habitants estant fort riches par leur commerce, ils achettoient des esclaves pour faire travailler leurs terres.

*Penelope, qui avoit mis un siege vis à vis de la porte de la salle*] Cette Princesse avoit voulu estre spectatrice de tout ce qui se passeroit à ce repas pour se conduire selon ce qu'elle verroit & entendroit, & pour voir si elle devoit reculer ou halter le combat qu'elle avoit résolu de leur proposer. L'insolence des Poursuivants est montée à un point qu'elle voit bien qu'il n'y a plus de temps à perdre.

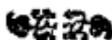


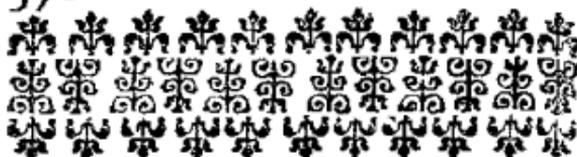
---

## Argument du Livre XXI.

**P**Enelope ne pouvant plus éluder les Poursuites de ses Amants, leur propose, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc, & promet d'espouser celui qui tendra le premier l'arc d'Ulysse, & qui fera passer le premier sa fleche dans plusieurs bagues disposées de suite. Le Poete fait l'histoire de cet arc, & raconte comment il est venu entre les mains d'Ulysse. Les Princes acceptent la proposition de la Reyne ; Telemaque veut aussi entrer en lice pour retenir sa mere s'il est victorieux, & il fait l'éloge de cette Princesse. Il essaye par trois fois de tendre l'arc, mais en vain, & comme il alloit y réussir, son pere l'arreste. Quelques Poursuivants font aussi leurs efforts, & sans aucun succès, quoy-qu'ils n'oublient rien pour estre plus heureux: Ulysse se fait connoistre à deux de ses bergers qui luy sont fide'les. D'autres Poursuivants tentent aussi de tendre l'arc, mais inutilement, & l'un d'eux propose de remettre la partie au lendemain, parce que ce jour-là est une des festes d'Apollon, & que ce Dieu refuse de les favoriser, parce qu'ils violent sa feste par cet exercice. Mais avant que de finir

*Ulyſſe demande qu'il luy ſoit permis d'eſ-  
prouver ſes forces. Cette propoſition déplaiſt  
aux Poursuivants , ils s'emportent contre  
luy & le menacent. Penelope les raiſſure  
& les appaiſe. Ulyſſe donne ſes ordres ;  
il prend l'arc , & après l'avoir bien exa-  
miné , il le bande tres aiſément ; Jupiter  
l'encourageant par un ſigne favorable , il  
tire & fait paſſer ſa ficche dans tous les  
anneaux. Telemaque prend ſes armes , ſe  
tient près de ſon pere , & attend toujours  
le ſignal.*





# L'ODYSSEË

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE XXI.

**L**A Déesse Minerve inspira à la sage Pénélope de proposer dès ce jour-là aux Pourfuyvants l'exercice de tirer la bague avec l'arc, qui n'estant en apparence qu'un jeu, devoit devenir un combat tres scricieux & donner lieu à un horrible carnage. Elle monta au haut de son Palais, & prenant une clef à manche d'yvoire & faite en faucille, elle entra avec ses femmes dans l'appartement le plus recule. Là dans un grand cabinet estoient les richesses qu'Ulyffe avoit laissées,

L'ODYSSE'E. *Liv. XXI.* 371  
l'airain, l'or, le fer, & parmi d'autres armes estoit l'arc de ce Prince & le carquois rempli de fleches, sources de gemissements & de pleurs. C'estoit un present qu'Iphitus, fils d'Eurytus, égal aux Immortels, luy avoit fait autrefois dans le pays de Lacedemone où ils s'estoient rencontrés dans le Palais d'Orsiloque. Car Ulysse estoit allé dans la Messenie demander le payement d'une somme que devoient les Messeniens, qui ayant fait une descente dans l'isle d'Ithaque, avoient enlevé sur leurs vaisseaux trois cents moutons avec leurs bergers. Le Roy Laërte & les vieillards d'Ithaque avoient envoyé Ulysse jeune encore en ambassade demander aux Messeniens, ou l'équivalent, ou le prix de ce butin, qu'ils avoient fait sans qu'ils fussent en guerre. Et de son costé Iphitus y estoit allé pour chercher douze mules & autant de juments qu'il avoit

perduës, & qui dans la suite furent la cause de sa mort, car il arriva chez le fils de Jupiter, chez Hercule, si renommé pour son grand courage & par ses merveilleux travaux. Hercule le recut dans son Palais, mais malgré l'hospitalité il le tua. Ce cruel ne redouta point la vengeance des Dieux, & ne respecta point la table sacrée où il l'avoit admis, il le tua avec inhumanité & retint ses juments & ses mules. Comme Iphitus alloit donc les chercher, il rencontra Ulysse & luy donna cet arc que son pere Eurytus avoit accoutumé de porter & qu'il luy avoit laissé en mourant. Ulysse de son costé luy donna une espée & une pique pour gages de l'amitié & de l'hospitalité qu'il contractoit avec luy. Mais ils n'eurent pas le plaisir de les confirmer dans leurs Palais, car avant qu'ils pussent se revoir l'un chez l'autre, le fils de Jupiter tua Iphitus, qui par

sa bonne mine & par sa sagesse ressembloit aux Immortels. Ulysse en partant pour Troye n'avoit pas pris avec luy cet arc, il l'avoit laissé dans son Palais pour ne le perdre jamais, & pour se souvenir toujours de celuy qui luy avoit fait ce present, il s'estoit contenté de s'en servir pendant qu'il estoit resté à Ithaque.

Penelope estant donc arrivée à la porte de ce cabinet dont le scüil & le chambransle estoient parfaitement bien travaillez & dont les deux battants ébloüissoient les yeux par leur esclat, elle détache du marteau la courroye qui couvre l'entrée de la serrure, insinuë la clef, pousse les leviers qui servent de verroux, & la porte s'ouvre avec un mugissement semblable à celuy d'un taureau qui paist dans une prairie. Elle monte dans une chambre haute toute pleine de coffres où estoient ses habits, qui répan-

doient l'odeur d'un parfum tres agreable, & hauffant le bras, elle prend cet arc merueilleux, qui estoit pendu à la muraille dans son estuy; elle le tire de cet estuy, s'assied, le pose sur ses genoux, & se met à pleurer à chaudes larmes sur cet arc dont Ulyffe s'estoit servi.

Quand elle se fut assez abandonnée au plaisir qu'elle trouvoit à pleurer & à se plaindre, elle descendit dans la salle où estoient les Pursuivants, tenant dans ses mains cet arc & le carquois tout rempli de fleches bien accrées. Ses femmes, qui la suivoient, portoient un coffre où estoient les bagues qui servoient aux plaisirs d'Ulyffe lorsqu'il vouloit s'exercer. En arrivant elle s'arresta sur le seuil de la porte, appuyée sur deux de ses femmes, & le visage couvert d'un voile, & adressant la parole aux Pursuivants, elle leur dit : Princes, qui  
 » ruinez par vos festins continuels &

par vos débauches outrées la mai- «  
 son de mon mary, qui est absent «  
 depuis si long-temps, & qui ne «  
 donnez d'autre prétexte à vostre «  
 conjuration que l'envie de m'ef- «  
 poufer, voicy le moyen de vous sa- «  
 tisfaire, le combat va estre ouvert, «  
 vous n'avez qu'à entrer en lice, je «  
 vais vous mettre l'arc d'Ulyssé en- «  
 tre les mains. Celuy qui le tendra «  
 le plus facilement, & qui fera pas- «  
 ser sa fleche dans toutes les bagues «  
 de ces douze piliers, sera mon ma- «  
 ry, je le suivray, & je quitteray ce «  
 Palais où j'ay passé ma premiere «  
 jeunesse, ce Palais rempli de toutes «  
 sortes de biens, & dont je ne per- «  
 dray jamais le souvenir, non pas «  
 mesme dans mes songes. «

En achevant ces mots elle or-  
 donne à Eumée de prendre l'arc,  
 de le presenter aux Pourfuyvants  
 avec les bagues. Eumée prend l'arc,  
 & en le voyant il ne peut retenir  
 ses larmes. Philoëtus pleure aussi

de son costé. Antinoüs les voyant pleurer, s'emporte contre eux :

» Malheureux pastres, leur dit-il, qui  
 » vivez au jour la journée, & qui ne  
 » voyez que ce qui est à vos pieds,  
 » pourquoy pleurez-vous, & pour-  
 » quoy venez-vous attendrir ainsi le  
 » cœur de la Reyne, qui n'est que  
 » trop affligée de la perte de son ma-  
 » ry ? Tenez-vous à table sans dire  
 » une parole, ou sortez ; allez pleu-  
 » rer dehors & laissez démeßer aux  
 » Princes cette grande affaire dont ils  
 » ne sortiront point à leur honneur.  
 » Sur ma parole ils ne tendront pas  
 » facilement cet arc, car, il faut l'a-  
 » voüer, parmi nous, il n'y a point  
 » d'homme tel qu'Ulyße. Je l'ay vü  
 » & je m'en souviens tres bien, quoy  
 » que je fusse fort jeunc. En parlant  
 ainsi il se flattoit qu'il seroit le pre-  
 mier qui tendroit l'arc, & qu'il se-  
 roit passer sa fleche dans toutes les  
 bagues, mais il devoit le premier  
 sentir les fleches qui partiroient de

la main d'Ulyſſe , comme il eſtoit le premier qui l'avoit maltraité & qui avoit excité contre luy les autres Princes.

Alors Telemaque prenant la parole, dit : Il faut que Jupiter m'ait « envoyé un eſprit de vertige & d'eſ- « tourdiſſement, je vois que ma me- « re, toute ſage & prudente qu'elle « eſt, ſe prépare à quitter mon Pa- « lais & à ſuivre un ſecond mary, & « dans une ſituation ſi triſte, je ne « penſe qu'à rire, qu'à me divertir, « & qu'à eſtre ſimple ſpectateur d'un « combat qui doit me couſter ſi cher. « Non, non ; comme vous allez faire « vos efforts pour m'enlever Penelo- « pe, il faut que je faiſſe auſſi les miens « pour la retenir. C'eſt un prix trop « grand. Ni dans toute l'Achaïe, ni « dans la ſacrée ville de Pylos, ni « dans Argos, ni dans Mycenes, ni « dans Ithaque, ni dans toute l'Épire « il n'y a point de femme qui puiſſe « eſtre comparée à la Reyne. Vous «

» n'en estes que trop persuadez ;  
 » qu'est-il besoin que j'en fasse icy  
 » l'éloge ? Ne cherchez donc point  
 » de prétexte pour differer. Allons,  
 » venez esprouver vos forces, j'es-  
 » fayeray aussi comme vous de ten-  
 » dre cet arc, & si je suis assez heu-  
 » reux pour y réussir & pour faire  
 » passer la fleche au travers de toutes  
 » les bagues, je n'auray pas la dou-  
 » leur de voir ma mere me quitter  
 » & suivre un second mary ; car elle  
 » n'abandonnera pas un fils qu'elle  
 » verra en estat d'imiter les grands  
 » exemples de son pere, & de rem-  
 » porter comme luy les prix de tous  
 » les combats.

Il dit , & se levant en mesme  
 temps , il quitte son manteau de  
 pourpre & son espée, & se met luy-  
 mesme à dresser les piliers dans les  
 trous qu'il fait & dont il applanit  
 la terre au pied. Il les dresse tous  
 à distance égale sur la mesme ligne  
 comme s'il eust assisté plusieurs fois

à cette sorte d'exercice, quoyqu'il ne l'eust jamais vû. Les Pour suivans en furent estonnez, car ils sçavoient que Telemaque n'avoit jamais vû faire ces préparatifs. Les piliers dressez & les bagues mises, il retourna à la porte de la cour, & prenant l'arc il essaya trois fois de le bander, mais ses efforts furent inutiles. Il en approchoit pourtant si fort, qu'il esperoit qu'à la quatrième tentative il en viendroit à bout, & il y alloit employer avec succès toutes ses forces, lorsqu'Ulysse, qui vit que cela pourroit estre contraire à ses desseins, luy fit signe de se retenir & d'y renoncer.

Telemaque, qui comprit le signe, s'escria, O Dieux! est-ce en moy foiblesse naturelle? ou est-ce seulement que je suis trop jeune encore pour entrer en lice contre des hommes faits qui ont toutes leurs forces? Je renonce donc au prix. Mais vous, Pour suivans, «

- » qui estes plus forts & plus robu-
- » tes, essayez de tendre cet arc, & a-
- » chevons cet exercice.

En mesme temps il pose l'arc à terre sur le seuil de la porte, met la fleche sur son manche, & va se remettre à la mesme place où il estoit assis. Antinoüs prit en mesme temps

- » la parole, & dit : Mes amis, levez-
- » vous l'un après l'autre pour entrer
- » en lice en défilant par la droite du
- » costé que l'eschançon verse le vin.

L'avis d'Antinoüs fut suivi, & Leodes, fils d'Enops, qui estoit toujours assis au bout de la salle près de l'urne, & qui estoit leur devin, se leva le premier. Il estoit le seul qui s'opposoit à toutes les violences des Poursuivants, & qui leur remonstroit leurs injustices. Il prit l'arc & s'eiforça de le bander, mais en vain, car ses mains peu accoutumées à manier les armes furent lassées avant que d'en venir à bout ; il

- » remet donc l'arc, & dit : Mes amis,

je ne puis tendre cet arc, & je suis «  
 obligé d'y renoncer. Qu'un autre «  
 vienne donc prendre ma place. «  
 Mais cet arc va faire perdre la vie «  
 à beaucoup de braves gens, car il «  
 vaut mille fois mieux perir que de «  
 vivre privé d'un prix tel que celuy «  
 que nous poursuivons icy depuis «  
 tant d'années. Quelqu'un espere «  
 & se promet d'espouser bien-tost «  
 Penelope femme d'Ulyffe, mais «  
 quand il aura manié & considéré «  
 cet arc, je luy conseille d'aller faire «  
 la cour à quelque autre des fem- «  
 mes Grecques, de la disputer par «  
 ses liberalitez, & de laisser la fem- «  
 me d'Ulyffe se choisir celuy qui «  
 luy fera les plus beaux presens & «  
 à qui elle est destinée. En parlant «  
 ainsi il met l'arc & la fleche à terre,  
 & va s'asseoir au mesme lieu d'où  
 il estoit parti.

Antinoüs, offensé de cette pro-  
 phetie, luy dit d'un ton plein d'ai-  
 greur, Leodes, quelle parole dure &

» & fascheuse venez-vous de laisser  
 » eschapper ! je n'ay pû l'entendre  
 » sans indignation. Cet arc, dites-  
 » vous, va faire mourir bien de bra-  
 » ves gens, parce que vous n'avez  
 » pû le tendre ! Mais vostre mere, en  
 » vous mettant au monde, ne vous a  
 » pas fait propre à manier un arc &  
 » des fleches, vos mains sont trop  
 » délicates ; vous allez voir que les  
 » Poursuivants vont faire ce que  
 » vous n'avez pas fait. En mesme  
 » temps s'adressant à Melanthius :  
 » Allez, Melanthius, allez prompte-  
 » ment dans la salle, allumez-y du  
 » feu, mettez tout auprès un siege  
 » couvert de bonnes peaux & appor-  
 » tez-nous une grosse masse de grais-  
 » se, afin que frottant & eschauffant  
 » cet arc avec cette graisse, nous le  
 » rendions plus souple & plus mania-  
 » ble, & que nous sortions de ce com-  
 » bat avec honneur.

Melanthius part sur l'heure mes-  
 me ; il entre dans la salle, y allume

D'HOMERE. *Liv. XXI.* 383  
du feu, met auprès du feu un siege  
garni de bonnes peaux, & apporte  
un grand rouleau de graisse avec  
laquelle les Pourfuivants taschent  
d'amollir l'arc & de le rendre flexi-  
ble, mais inutilement. Ils ont beau  
frotter & eschauffer l'arc, aucun  
d'eux ne peut venir à bout de le  
tendre, ils manquent tous de force;  
Antinoüs & Eurymaque, qui es-  
toient à la teste des Pourfuivants  
& les plus robustes, sont obligez  
eux-mesmes d'y renoncer.

Dans ce moment les deux pas-  
teurs, Eumée & Philoëtius sortent  
de la salle, & Ulyffe les suit. Quand  
ils furent hors de la cour & un peu  
éloignez des portes, Ulyffe prenant  
la parole, leur dit avec beaucoup  
de douceur: Pasteurs, je ne sçay si  
je dois vous déclarer ou vous ca-  
cher une pensée qui m'est venuë,  
mais mon cœur m'inspire de m'ou-  
vrir à vous. Dites-moy franche-  
ment dans quelle disposition

» vous estes pour Ulyffe ! S'il arri-  
 » voit icy tout d'un coup, & qu'un  
 » Dieu vous l'amenaft, prendriez-  
 » vous fon parti, ou vous déclaire-  
 » riez-vous pour les Pourfuiuants !  
 » Parlez, faites-moy cette confiden-  
 » ce, je n'en abuferay point.

» Ah, s'escria Eumée, Jupiter,  
 » pere des Dieux & des hommes,  
 » accompliffez nostre defir. Que ce  
 » cher maiftre revienne, qu'un Dieu  
 » favorable daigne nous l'amener. Si  
 » ce bonheur nous arriuoit, eſtran-  
 » ger, vous verriez des preuves de  
 » l'amour que nous luy conſervons,  
 » & vous ſeriez temoin des efforts  
 » que nous tenterions pour fon ſer-  
 » vice.

C'eſt ainſi qu'Eumée prioit les Dieux de ramener Ulyffe ; & Philoëtius ne deſiroit pas moins ardemment fon retour. Ulyffe inſtruit par-là des veritables ſentiments de ces deux fidelles ſerviteurs & aſſeuré de leur zele, leur dit :

dit : Vous voyez devant vos yeux «  
 cet Ulyffe ; c'est moy , qui après «  
 avoir souffert pendant vingt an- «  
 nées des maux infinis , suis enfin «  
 revenu dans ma patrie. Je connois «  
 que vous estes les seuls de mes do- «  
 mestiques qui fassiez des vœux pour «  
 mon retour , car parmi tous les au- «  
 tres , je n'en ay pas entendu un seul «  
 qui desirast de me revoir , & qui «  
 demandast aux Dieux que je re- «  
 viasse dans mon Palais. Je suis si «  
 touché des marques de vostre affec- «  
 tion , que vous pouvez compter «  
 que si Dieu me donne la victoire «  
 sur les Pour suivans , je vous ma- «  
 rieray l'un & l'autre , & je vous «  
 combleray de biens , je vous feray «  
 bastir des maisons près de mon Pa- «  
 lais , & vous serez non seulement «  
 les amis & les compagnons de Te- «  
 lemaque , mais comme ses freres. «  
 Et afin que vous ne doutiez pas de «  
 la verité de ce que je vous dis , & «  
 que vous soyez forcez de me re- «

» connoître , je vais vous montrèr  
 » une marque seure qui ne vous laif-  
 » fera aucun scrupule , je vais vous  
 » faire voir la cicatrice de la blessure  
 » que me fit autrefois un sanglier sur  
 » le mont Parnasse , où j'estois alle à  
 » la chasse avec les fils d'Autolycus  
 » & qui vous est tres connuë.

En achevant ces mots il escarte  
 ses haillons & découvre cctte large  
 cicatrice. Les deux pasteurs en la  
 voyant se mettent à pleurer, & se  
 jettant au cou d'Ulyffe, ils l'em-  
 brassent & le baisent avec des trans-  
 ports de joye meslez d'un profond  
 respect. Ulyffe touché de ces mar-  
 ques de tendresse, y répond par  
 tous les temoignages d'une verita-  
 ble affection; la nuit les auroit sur-  
 pris dans ces caresses reciproques,  
 mellées de larmes & de soupirs, si  
 Ulyffe n'eust moderé cet excès trop  
 » dangereux, en leur disant: Mes  
 » amis, cessez ces larmes de joye, de  
 » peur que quelqu'un venant à for-

tir du Palais, ne les voye, & n'aille  
 en faire aux Princes un rapport  
 qui pourroit découvrir nostre in-  
 telligence & nous rendre suspects.  
 Rentrez l'un après l'autre & non  
 pas tous deux ensemble. Je vais  
 rentrer le premier, vous me sui-  
 vrez, & voicy l'ordre que je vous  
 donne: Il est bien seur que les siers  
**P**oursuivants ne souffriront point  
 qu'on me remette l'arc & le car-  
 quois, mais vous, Eumée, dès que  
 vous l'aurez retiré de leurs mains,  
 ne manquez pas de me le donner,  
 & d'aller ordonner aux femmes du  
 Palais de bien fermer les portes de  
 leur appartement, & si elles enten-  
 dent des cris & des gemissements,  
 de ne point sortir, mais de demeu-  
 rer tranquillement dans leurs cham-  
 bres. Et pour vous, mon cher Phi-  
 loëtius, je vous donne la garde de  
 la porte de la cour, tenez-la bien  
 fermée à la clef. En parlant ainsi il  
 rentre & va se placer dans le siege

qu'il venoit de quitter. Les deux pasteurs rentrent un moment après, mais séparément, comme il leur avoit ordonné.

En entrant ils trouvent qu'Eurymaque tenoit l'arc, & que le chauffant & le frottant de tous costez, il taschoit de le rendre plus aisé; mais toutes ces précautions ne servirent de rien, il ne put le tendre. Il en soupiroit de colere, & dans l'excès de son desespoir, il s'éc-

» cria : O Dieux, que je souffre pour  
 » moy & pour ces Princes! Ma dou-  
 » leur ne peut s'exprimer; elle ne  
 » vient pas tant de ce que je suis forcé  
 » de renoncer à l'hymen de la Rey-  
 » ne, car & dans Ithaque & dans tou-  
 » tes les autres villes de Grece, il y a  
 » assez d'autres Princesses qui pour-  
 » ront me consoler de cette perte;  
 » elle vient de ce que nous nous trou-  
 » vons si inferieurs en forces au di-  
 » vin Ulysse, que nous ne sçaurions  
 » faire aucun usage d'un arc dont il

se feroit facilement ! quelle honte «  
pour nous dans tous les siècles ! »

Antinoüs prenant la parole, luy «  
dit : Non, non, Eurymaque, nous «  
n'y renouçons point, & vous allez «  
penser comme moy ; mais nous «  
avons mal pris nostre temps ; c'est «  
aujourd'huy une des grandes festes «  
d'Apollon & des plus solemnelles, «  
est-il permis de tendre l'arc ! Te- «  
nons-nous en repos pour aujour- «  
d'huy, & laissons-icy les piliers & «  
les bagues , personne je croy ne «  
viendra les enlever. Que l'eschan- «  
son vienne promptement verser du «  
vin dans les coupes & nous les pre- «  
senter , afin que nous fassions nos «  
libations avant que de finir, & or- «  
donnez à Melanthius de nous amener «  
demain matin l'élite de ses trou- «  
peaux ; nous ferons un sacrifice à «  
Apollon qui préside à l'art de tirer «  
des fleches , & favorisez de son se- «  
cours ; nous acheverons heureuse- «  
ment cet exercice. »

Cet avis fut goûté des Pourſui-  
vants , les herauts donnent à laver,  
& de jeunes gens rempliffent de vin  
les coupes & les preſentent à toute  
l'aſſemblée. Chacun ayant fait ſes  
libations & bû autant qu'il en avoit  
envie, Ulyſſe ſe leve, & plein du  
deſſein qu'il machinoit contre eux,  
» il leur dit : Princes, qui aſpirez à  
» l'hymen de la Reyne , eſcoutez-  
» moy, je vous prie; je m'adreſſe ſur-  
» tout à Eurymaque & à Antinoüs  
» qui vient de parler avec beaucoup  
» de ſageſſe ; ceſſez pour aujourd'  
» d'huy ce combat , & cedez aux  
» Dieux ; demain Dieu donnera la  
» victoire à celui qu'il daignera fa-  
» vorifer. Mais permettez-moy de  
» manier un moment cet arc, & que  
» j'eſprouve icy devant vous mes for-  
» ces, pour voir ſi elles ſont encore  
» entieres & comme elles eſtoient au-  
» trefois , ou ſi les fatigues de mes  
» voyages & une longue miſere ne  
» les ont point diminués.

Les Pourfuiants irritez de cette audace, s'emportent contre luy, moins par mépris, que de crainte qu'il ne vinst à bout de tendre l'arc. Antinoüs sur-tout, le regardant d'un œil de colere, luy dit : Ah, « le plus indigne de tous les hostes, « malheureux vagabond, c'est ton « esprit qui n'est pas en son entier. « N'est-ce pas beaucoup pour toy, & « n'es-tu pas content d'estre souffert « à nos festins, d'estre admis à nostre « table & d'entendre tout ce que « nous disons ! Tu es le seul men- « diant que nous souffrions dans cet- « te salle; assurement le vin t'a trou- « blé l'esprit, comme il le trouble à « tous ceux qui en prennent avec « excés, & qui ne gardent aucune « mesure. N'est-ce pas le vin qui ren- « versa la cervelle d'Eurytion chez « les Lapithes aux nopces du brave « Pirithoüs ! car ce ne fut qu'après « avoir bû que ce Centaure, devenu « furieux, commit des insolences qui «

» exciterent la colere de ces heros; ils  
» se jetterent sur luy, le traifnerent  
» hors de la salle du festin, & luy  
» couperent le nez & les oreilles.  
» Ainsi ce malheureux fut puni de  
» son emportement, & voilà l'origi-  
» ne de la cruelle guerre qui s'alluma  
» entre les Centaures & ces vaillants  
» hommes, & qui fut fatale à son au-  
» teur, qui porta le premier la peine  
» de son yvrognerie. Je te déclare  
» que quelque grand malheur t'arri-  
» vera si tu viens à bout de tendre  
» cet arc, & n'espere pas trouver au-  
» cun secours ni aucun soulagement  
» dans Ithaque, nous t'envoyerons  
» sur un vaisseau pieds & poings liez  
» au Roy Echetus, qui est le plus  
» cruel de tous les hommes, & qui ne  
» fait aucun quartier à ceux qui tom-  
» bent entre ses mains, tu ne t'en ti-  
» reras pas mieux que les autres. De-  
» meure donc en repos, si tu m'en  
» crois, & ne cherche point à entrer  
» en lice avec des hommes plus jeu-  
» nes que toy.

Alors Penelope prenant la parole, dit : Antinoüs, il n'est ni hon- «  
 neste ni juste de maltraiter les hos- «  
 tes de Telemaque comme vous fai- «  
 tes. Vous imaginez-vous que si cet «  
 estranger, plein de confiance en «  
 son adresse & en sa force, entre- «  
 prend de tendre l'arc d'Ulyffe, & «  
 qu'il en vienne à bout, il aura pour «  
 cela l'avantage de m'espouser, & «  
 que je me resoudray à devenir sa «  
 femme ! Je m'assure qu'il n'est pas «  
 luy-mesme assez insensé pour se «  
 flater d'une telle esperance. Que «  
 cette pensée ne trouble donc point «  
 vos plaisirs, elle m'est trop inju- «  
 rieuse. «

Sage Penelope, répondit Eury- «  
 maque, nous ne nous imaginons «  
 point que vous puissiez jamais es- «  
 pouser cet homme, il y a trop de dif- «  
 proportion, mais nous craignons «  
 les mauvaises langues. Qui est-ce «  
 qui empeschera les plus lasches & «  
 les femmes mesme, de dire, voilà «

» des Princes qui ont aspiré à l'hy-  
 » men d'une Princeffe dont le mary  
 » valloit mieux qu'eux, ils n'ont ja-  
 » mais pû tendre son arc & rempor-  
 » ter une victoire dont elle devoit  
 » estre le prix, mais un vagabond,  
 » un vil mendiant est venu, a tendu  
 » l'arc & a enfilé toutes les bagues,  
 » voilà comme on parleroit, & nous  
 » serions couverts de confusion &  
 » de honte.

Penelope luy répondit avec  
 » beaucoup de sagesse: Eurymaque,  
 » il est impossible d'acquérir de la  
 » gloire & de la réputation dans le  
 » monde, quand on ne fait comme  
 » vous que deshonnorer & ruiner la  
 » maison d'un Prince d'un tres grand  
 » merite qui n'est pas en estat de la  
 » deffendre. Voilà d'où viendra vos-  
 » tre honte & vostre confusion,  
 » pourquoy les placez-vous où elles  
 » ne sont point! Cet estrangier est  
 » grand & bien fait, & il se vante  
 » d'estre issu d'un sang illustre. Don-

nez-luy donc l'arc, afin que nous «  
 voyions ce qu'il sçait faire, car je «  
 vous assure que s'il vient à bout «  
 de le tendre, & qu'Apollon luy «  
 accorde cette gloire, je luy donne- «  
 ray une belle tunique, un beau «  
 manteau & des brodequins magni- «  
 fiques, je luy donneray aussi une «  
 belle espée & un long javelot, & «  
 je l'envoyeray où il desirera le plus «  
 d'aller. «

Quand la Reyne eut achevé de  
 parler, Telemaque prit la parole,  
 & dit : Ma mere, je suis icy le seul «  
 des Grecs qui ay le pouvoir de «  
 donner ou de refuser l'arc d'Ulyffe «  
 à qui je voudray, & il n'y a aucun «  
 Prince ni d'Ithaque ni de toutes les «  
 isles voisines de l'Elide, qui puisse «  
 m'empescher de le donner, si je «  
 veux, à cet estranger. Mais, ma «  
 mere, retirez-vous dans vostre ap- «  
 partement, reprenez vos occupa- «  
 tions ordinaires, vos toiles, vos fu- «  
 feaux, vos laines, & distribuez à «

» vos femmes leur ouvrage, les hom-  
 » mes auront soin de ce qui regarde  
 » cet exercice, & moy sur-tout que  
 » cela regarde & qui dois comman-  
 » der icy.

Penelope estonnée se retire, l'es-  
 prit rempli du discours de son fils.  
 Dès qu'elle fut remontée à son ap-  
 partement avec ses femmes, elle se  
 met à pleurer son cher mary jus-  
 qu'à ce que Minerve luy eust en-  
 voyé un paisible sommeil qui sus-  
 pendit toutes ses inquietudes. Ce-  
 pendant Eumée ayant pris l'arc, le  
 portoit à Ulyffe. Les Pour suivants  
 se mettent à faire grand bruit dans  
 la salle & à le menacer, & un des  
 » plus insolents luy dit : Misérable  
 » gardeur de cochons, insensé, où  
 » portes-tu cet arc ! Bien-tost les  
 » chiens, que tu as nourris, mange-  
 » ront ton cadavre dans quelque lieu  
 » desert, si Apollon & les autres  
 » Dieux veulent nous estre propices.

Eumée effrayé de ces menaces,

pose à terre l'arc, mais Telemaque  
 le menace de son costé, & luy crie,  
 Mon ami, apportez icy cet arc ; &  
 bien-tost vous n'obéirez plus à  
 tant de maistres, & si vous conti-  
 nucz vous vous en troverez fort  
 mal, car je vous chasseray, & je  
 vous renvoyeray à vos troupeaux  
 après vous avoir traité comme un  
 vil esclave. Plust aux Dieux que  
 j'eusse aussi-bien la force de chas-  
 ser de ma maison ces insolents, ils  
 en fortiroient bien-tost, & on ver-  
 roit promptement finir tous ces  
 desordres.

Les Poursuivants se mirent à  
 rire de ces vaines menaces, car tou-  
 te leur bile s'estoit changée en dou-  
 ceur. Eumée remet l'arc entre les  
 mains d'Ulysse, & ayant esté cher-  
 cher Euryclée, il l'appelle, & luy  
 dit : Telemaque vous ordonne de  
 fermer toutes les portes de l'appar-  
 tement des femmes, afin que si elles  
 entendent des cris & des plaintes

» dans la falle ou dans la cour, elles  
 » ne puissent sortir, & qu'elles se  
 » tiennent tranquillement à leur ou-  
 » vrage.

Euryclee obéit promptement à cet ordre & ferme les portes de l'appartement. Dans le mesme temps Philoëtius, sans rien dire, sort dans la cour, se saisit de la porte, la ferme, & ayant apperceu sous un portique un cable d'Egypte dont on se servoit pour les vaisseaux, il le prend & s'en sert pour la mieux fermer. Il rentre ensuite & se remet à sa place, les yeux toujours attachez sur Ulyffe. Ce heros ayant pris l'arc, le manioit & le consideroit de tous costez, & regardoit avec soin si les vers n'avoient point piqué la corne pendant son absence. Les Pourfuyants voyant cette grande attention, en faisoient des railleries. Les  
 » uns disoient, Celuy qui admire si  
 » fort cet arc auroit bonne envie de

le voler. Ou peut-estre qu'il en a «  
 chez luy un tout semblable, & que «  
 cette ressemblance réveille en luy «  
 quelque agréable souvenir, ou en- «  
 fin qu'il voudroit en faire faire un «  
 de la mesme tournure; voyez com- «  
 me ce vagabond plein de ruses & «  
 de malice, le manie & l'examine «  
 de tous costez. Les autres disoient, «  
 Que les Dieux fassent réüssir tous «  
 ses desirs, comme il viendra à bout «  
 de tendre cet arc. «

Pendant que les Poursuivants  
 parlent ainsi, Ulysse après avoir  
 bien examiné son arc & vû qu'il  
 estoit en bon estat, le tend sans au-  
 cun effort & aussi facilement qu'un  
 maistre de lyre, tend une corde à  
 boyau en tournant une cheville.  
 Ulysse tendit son arc avec la mes-  
 me facilité, & pour esprouver la  
 corde il la lascha; la corde laschée  
 resonna & fit un bruit semblable  
 à la voix de l'hirondelle; une dou-  
 leur amere s'empara du cœur de

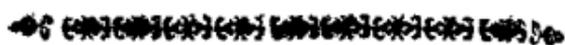
tous les Pourfuivants , ils changent de couleur ; en meſme temps Jupiter pour augmenter leur effroy par ſes ſignes, fait retentir ſon tonnerre. Ulyſſe, ravi d'entendre ce ſigne, & fortiſié par ce grand prodige, prend la fleche qui eſtoit ſur une table, car toutes les autres eſtoient dans le carquois, d'où elles devoient bien-toſt ſortir pour la perte des Pourfuivants ; il la poſe ſur l'arc à l'endroit par où on l'empoigne, & après avoir tiré à luy la corde pour le bander, il ajuſte la fleche ſans ſe lever de ſon ſiege & tire avec tant d'adreſſe & de juſteſſe, qu'il enfile les anneaux de tous les piliers depuis le premier juſqu'au dernier, & que la fleche armée d'airain va donner de roideur dans la porte, qu'elle perce de part en part.

Après ce ſuccés il adreſſe la parole à Telemaque, & luy dit :  
 » ne Prince, voſtre hoſte ne vous  
 » fait point de honte, il n'a point

manqué le but ; je n'ay pas beau-  
 coup sué à tendre cet arc, & mes  
 forces sont assez entieres ; je ne me-  
 meritois pas le mépris ni les reproches  
 des Pour suivants. Mais il est temps  
 qu'ils pensent à souper pendant  
 qu'il est encore jour, & qu'ils se  
 divertissent à entendre chanter &  
 jouïer de la lyre, car c'est-là le plus  
 doux assaisonnement des festins.

En achevant ces mots il fait si-  
 gne à Telemaque. Ce Prince l'en-  
 tend, il prend son espée, arme son  
 bras d'une bonne pique, & ainsi  
 armé de ce fer estincelant, il se tient  
 debout près du siege de son pere.





REMARQUES  
SUR  
L'ODYSSEE D'HOMÈRE.

---

LIVRE XXI.

Page 370. *D*E proposer dès ce jour-là aux Poursuivants l'exercice de tirer la bague] Il n'estoit plus temps de differer, l'insolence des Poursuivants estoit à son comble, & Penelope avoit sujet de craindre qu'ils ne se portassent aux dernieres extremités contre l'étranger & contre Telemaque.

*Et prenant une clef à manche d'ivoire & fai e en faucille*] Voicy comment estoient faites ces clefs : c'estoit un morceau de fer assez long, courbé en faucille & emmanché ou de bois ou d'ivoire. Après qu'on avoit détaché la courroye qui couvroit le trou de la ferrure, on faisoit entrer ce fer dans cette ferrure, & par son moyen on repoussoit le verrou qui fermoit en dedans. J'en ay vû à peu-près de mesme à la campagne.

Page 371. *Dans le pays de Lacede-*

REMARQ. SUR L'ODYS. Liv. XXI. 403  
*moné*] Le Grec dit, à *Lacedemone*, mais  
Strabon, liv. 8. a fait voir que le mot *Lacedemone*  
est dit de tout le pays de Laconie,  
qui comprenoit alors la Messenie. Ce qui pa-  
roist incontestablement parce qu'Homere  
ajoute, *qu'ils s'estoient rencontrez dans la  
Messenie*. Car ils s'estoient rencontrez à  
Pheres dans le Palais d'Orsiloque, pere de  
Diocles, dont il a esté parlé dans le 111.  
& dans le xv. Liv. Or Pheres estoit de la  
Messenie.

*Ou l'équivalent, ou le prix de ce butin*]  
C'est à dire, ou autant de moutons qu'ils en  
avoient pris, & le mesme nombre de ber-  
gers, ou la valeur & le prix selon l'estimation  
qui en seroit faite.

*Qu'ils avoient fait sans qu'ils fussent en  
guerre*] Les courses n'estoient donc permi-  
ses que contre les peuples avec lesquels on  
estoit en guerre ouverte. Mais il faut enten-  
dre cecy seulement des Grecs entre eux. Car  
ces pirateries s'exerçoient impunément con-  
tre les autres peuples sans qu'il y eust de  
guerre déclarée.

*Et de son costé Iphitus y estoit allé pour  
chercher douze mules & autant de juments  
qu'il avoit perduës*] Autolycus les avoit dé-  
robées, & Iphitus estoit parti d'Oëchalie,  
ville de Theffalie, pour les aller chercher. Au  
reste on reconnoist bien icy les mœurs an-  
ciennes. Iphitus va chercher les mules & les

juments de son pere Eurytus, comme nous voyons dans l'Escriture sainte que Saül alla chercher les asnesses de son pere qui s'estoient perduës. *Perierunt autem asinæ Cis patris Saül, & dixit Cis ad Saül filium suum, tolle tecum unum de pueris, & confurgens, vade & quære asinas, &c.* Les asnesses de Cis pere de Saül estoient perduës, & Cis dit à son fils Saül, prends avec toy un de tes serviteurs, & te mettant en chemin, va chercher les asnesses. 1. Roys, 9. 3.

Page 372. *Et qui dans la suite furent la cause de sa mort*] Elles en furent la cause, comme les asnesses de Saül furent la cause ou l'occasion de ce qu'il fut sacré Roy. 1. Roys, 11.

*Car il arriva chez le fils de Jupiter*] A la ville de Tirynthe dans l'Argolide.

*Mais malgré l'hospitalité il le tua*] Apollodore escrit qu'estant tombé en fureur, il le précipita du haut de son Palais. Mais Homere ne suppose en luy aucune manie, il le tua de sang froid, & je ne comprends pas comment on attribué à Hercule une action si noire, & qui deshonnore ses glorieux travaux; un fils de Jupiter tuer son hoste! Pour l'expiation de ce meurtre, il fut vendu comme esclave à la Reyne Omphale.

Page 373. *Il l'avoit laissé dans son Palais pour ne le perdre jamais*] Comme dans le vi. Liv. de l'Iliade, Diomedé dit qu'en par-

tant pour Troye il avoit laissé dans son Palais la coupe d'or que Bellerophon avoit donnée à son pere Oënée, pour gage de l'hospitalité qu'ils avoient contractée, & dont les nœuds estoient sacrez. C'est pourquoy ils gardoient précieusement ces gages, afin qu'ils tussent toujours dans leur famille des monuments de ce droit d'hospitalité qui les lioit. On peut voir le passage, tom. 1. pag. 253.

*Et la porte s'ouvre avec un mugissement semblable]* Homere adjoute cela pour faire connoître l'épaisseur & la solidité de la porte de ce cabinet, car les portes épaisses & solides font du bruit en s'ouvrant. Il estoit de la prudence de munir de bonnes portes le lieu où ils tenoient leurs trésors.

*Elle monte dans une chambre haute]* Ce passage prouve que le trésor d'Ulysse avoit plus d'un étage, car *σπις* signifie un *estage, tabulatum*.

Page 374. *Et se met à pleurer à chaudes larmes sur cet arc dont Ulysse s'estoit servi]* Toutes les choses qui rappellent le souvenir des personnes cheres que nous avons perduës, renouvellent nos larmes & nostre affliction, sur-tout celles qui estoient à leur usage. Que plusieurs années après leur mort nous retrouvions un raban, un estuy, un rien dont elles se sont servies, c'est comme si nous ne venions que de les perdre. Il y a peu de

personnes frappées de ces sortes de coups, qui n'ayent donné de ces marques de foiblesse, & qui n'ayent payé à la nature ce pitoyable tribut.

Page 375. *Et qui ne donnez d'autre prétexte à vostre conjuration*] Il faut bien remarquer icy la signification du mot *μῶθος*, qui signifie icy *conjuration, complot*. οἱ παλαιοὶ, dit fort bien Eustathe, *μῶθον μὲν ἐν ταῦθα ἰδίως πρὸς τὰς λέγουσιν*. *Les anciens entendent icy par μῶθος une conjuration*. Et il cite après cela un passage d'Anacreon, qui appelle des conjurez *μωθηταί*, en parlant de l'Isle de Samos, *μωθηταί δ' ὄν νήσω δῖπουσι ἱερὸν ἄστυ*. *Les conjurez se rendent maîtres de la ville*. Et c'est de-là, je pense, qu'Hefychius a marqué, *μῶθαρχοι οἱ πορευῶτες τῶν πόσεων*. *On appelle μῶθαρχοι ceux qui sont à la teste des conjurations*.

Page 376. *Qui vivez au jour la journée, & qui ne voyez que ce qui est à vos pieds*] C'est ce que signifie icy *ἐφημέρια φρονέοντες*, *quotidiana cogitantes*. Il leur reproche deux choses, leur condition qui fait qu'ils sont tres contents de vivre & de gagner leur pain de chaque jour, & leur aveuglement qui les empesche de voir ce qui les menace. Ils s'amusement à pleurer sur un arc qui les fait souvenir d'Ulyffe.

Page 377. *Je ne pense qu'à rire, qu'à me divertir, & qu'à estre simple spectateur d'un*

combat qui me doit couster si cher. Non, non; comme vous allez faire vos efforts, &c.] Cet endroit est fort difficile dans l'original, je l'ay un peu estendu dans ma Traduction pour le développer & le faire entendre. A la lettre il auroit paru trop sec.

*Non, non*] C'est à dire, cela ne sera pas ainsi, je ne seray pas spectateur inutile. Comme vous allez faire tous vos efforts pour m'enlever Penelope, il faut que je fasse aussi les miens pour la retenir. On a vû toutes les marques de tendresse que Telemaque a données à sa mere. En voicy une nouvelle bien singuliere & bien au dessus des autres. Il va se mettre au nombre des amants de Penelope, & se déclarer le rival des Princes; ils entrent en lice pour l'emmener, & il y entre pour la retenir : cela est bien neuf.

Page 378. *Son manteau de pourpre*] Les manteaux de pourpre estoient pour les Roys ou pour les fils de Roys, car la pourpre estoit la couleur qui marquoit la Royauté. J'en ay fait une Remarque sur le 1v. Liv. de l'Iliade, tom. 1. pag. 416. où j'ay dit qu'il ne seroit pas mal aisé de prouver par les Livres de l'ancien Testament que la pourpre estoit particulièrement reservée pour les Princes & les Roys, & pour ceux à qui ils donnoient la permission de la porter. Il y en a en effet une infinité de preuves, en voicy quelques-unes. Dans le liv. des Jug. 8. 26. on lit, *Et*

*monilibus & veste purpura quibus Reges Mediani uti soliti erant.* Et dans le Cantique des Cantiques, *Sicut purpura Regis.* Dans la prophétie de Daniel, le Roy Baltazar promet de vestir de pourpre & d'orner d'un collier d'or celui qui lira & interprétera les mots qu'une main miraculeuse venoit d'écrire devant luy sur le mur de la salle du festin: *Quicumque legerit scripturam hanc, & interpretationem ejus manifestam mihi fecerit, purpura vestiatur, & torquem aureum habebit in collo.* Dan. vers. 7. Et dans le 1. liv. des Machab. le Roy Demetrius permet à Simon de porter le manteau de pourpre & d'avoir une agraffe d'or, ce qui estoit deffendu au peuple, *Ut operiatur purpura & auro. Et ne liceat ulli ex populo . . . & vestiri purpura & uti fibula aurea.* 1. Machab. 14. 43. 44.

Page 379. *Lorsqu'Ulysse, qui vit que cela pourroit estre contraire à ses desseins]* J'ay adjouté ces derniers mots pour faire connoître en quelque façon la pensée d'Ulysse, qui selon la prudence ordinaire, prévint que si son fils s'opiniastroit à tendre cet arc, & qu'il en vint à bout, il arriveroit de deux choses l'une, ou qu'en le tendant il le rendroit plus souple, & par-là plus facile à tendre, & qu'ainsi quelqu'un des Poursuivants y pourroit réüssir comme luy, ce qui causeroit un grand embarras, ou que s'ils ne pouvoient en venir à bout, ils seroient si enragez

822 contre Telemaque, qu'ils luy joueroient quelque mauvais tour.

*Telemaque, qui comprit le signe, s'escria, O Dieux, est-ce en moy foiblesse naturelle*] Ce Prince, qui a compris le signe que luy a fait Ulyssé, veut se retirer sans donner du subçon aux Poursuivants. Pour cet effet il n'a que deux prétextes, le premier, une foiblesse naturelle; & le second, sa grande jeunesse, où n'ayant pas encore toutes ses forces, il est obligé de céder à ceux qui sont plus avancez en âge, & qui sont beaucoup plus forts que luy. Il y a bien de l'art dans cette réponse.

Page 380. *En disant par la droite du costé que l'eschanson verse le vin*] Antinoüs pour éviter les longueurs & les difficultez qui pourroient naistre sur les rangs, s'avise d'un bon expedient, c'est d'entrer en lice par la droite comme ils estoient assis & comme l'eschanson versoit le vin à table, car il commençoit toujours par la droite.

*Et Leodes, fils d'Oënos, qui estoit toujours assis au bout de la salle près de l'urne, & qui estoit leur devin*] Ce passage est remarquable. Les Poursuivants avoient un devin de profession. *Σουονόος* signifie proprement celuy qui sur l'inspection des entrailles des victimes, ou mesme sur la fumée des sacrifices, prophetisoit ce qui devoit arriver. Icy c'est un mot qui est mis pour le mot ge-

neral *μαίης*. Et comme tous ces honnestes gens se deffioient de Penelope & de Telemaque, & qu'ils craignoient qu'on n'empoisonnast l'urne où l'on mesloit l'eau & le vin pour leurs repas, ils avoient establi auprès de cette urne ce devin qu'ils regardoient comme un homme de bien à cause de sa profession, & par-là incapable de se laisser corrompre. Ils ont desja donné des marques de cette deffiance dans le 11. Liv. lorsque, sur le voyage que Telemaque alloit entreprendre, ils se demandent : *Veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre, afin d'en rapporter quelques drogues pernicieuses qu'il meslera dans nostre urne pour nous faire tous perir!*

*Il estoit le seul qui s'opposoit à toutes les violences des Pour suivans*] Car comme devin il prévoyoit les malheurs qui les mençoient. Mais il ne fut pas assez bon devin pour prévoir celuy qui le menaçoit luy-même, car il fut tué comme les autres, parce qu'il avoit persillé dans sa poursuite, comme on le verra dans le Livre suivant. Il faut se séparer des méchants, si l'on veut n'estre pas enveloppé dans leur ruine.

*Car ces mains peu accoutumées à manier les armes*] Car la profession de devin estoit tres opposée à la profession des armes, au moins parmi les Grecs; Calchas ne se battoit point.

Page 381. *Mais cet arc va faire perdre*

*la vie à beaucoup de braves gens*] Voilà une prophétie bien formelle & bien claire, elle va s'accomplir; mais comme les devins ne s'expliquent jamais si clairement, qu'ils n'ajoutent quelque chose qui rend leur oracle obscur, & qui empêche qu'on n'en développe tout le mystère, Leodes ajoute, *car il vaut mille fois mieux périr, &c.* comme si cette mort, dont il menace les Pour suivans, estoit une mort de leur choix. La Remarque suivante va le faire mieux entendre.

*Car il vaut mille fois mieux périr que de vivre privé d'un prix*] Il vient de dire que cet arc donnera la mort à bien de braves gens, & en mesme temps, soit qu'il ne voye qu'à demi & fort confusément ce qui doit arriver, soit qu'il veuille répandre quelque obscurité sur son oracle, il ajoute, *car il vaut mille fois mieux périr, &c.* comme si la mort dont il les menace devoit estre causée seulement par le desespoir où ils seroient de n'avoir pû tendre l'arc, & de se voir par-là priver d'un aussi beau prix que Penelope. Si cela rend l'oracle obscur, il le rend aussi tres galand.

*Et de laisser la femme d'Ulysse se choisir celuy qui luy fera les plus beaux presents*] Il y a dans le Grec: *Et que celle-cy desormais se marie à celuy, &c.* Et l'on ne peut pas douter que si de x'ém. ne soit dit de Penelope, qui en effet, comme il l'a desia dit ail-

ieurs, se mariera à Ulyffe, qui est celuy qui luy fera les plus beaux presens.

Page 382. *Cet arc, dites-vous, va faire mourir bien de braves gens, parce que vous n'avez pû le tendre*] Antinoüs est bien éloigné d'entendre le veritable sens de la prophetic de Leodes, il la prend au pied de la lettre d'une mort causée par le desespoir. Et il veut luy faire entendre que comme il n'a pû tendre l'arc, c'est à luy à mourir de douleur, & qu'il y en aura d'autres qui ne mourront point, parce qu'ils auront la force de le tendre.

*Allumez-y du feu, mettez tout auprès un siege couvert de bonnes peaux*] Il luy ordonne de mettre un siege auprés du feu, afin que les Poursuivants assis l'un après l'autre sur ce siege fassent commodément & sans se lasser, ce qu'il va dire & ce que je vais expliquer dans la Remarque suivante.

*Et apportez-nous une grosse masse de graisse, afin que frotant & eschauffant cet arc avec cette graisse, nous le rendions plus souple*] Ce passage est assez clair dans l'original, cependant on s'y est trompé, en prenant cette graisse pour une graisse destinée à frotter le corps des Poursuivants, pour rendre leurs nerfs plus agiles, plus forts & plus souples. Je m'estonne qu'on soit tombé dans cette erreur, sur-tout après la remarque d'Eustathe, qui l'a fort bien expliqué. *Sur l'ordre d'An-*

*Ulys*s, dit-il, *Melanthius* allume du feu dans la salle, met auprès du feu un siege garni de bonnes peaux, afin que les Pour suivans s'asseyent l'un après l'autre, et il apporte une grosse masse de graisse, afin que l'arc aint et froité avec cette graisse chauffée, en devienne plus souple et plus maniable, car la roideur de la secheresse que l'arc avoit contractée par la longueur du temps, cederait à cette graisse qui s'insinuant par la chaleur dans les pores de la corne, l'adoucirait et le rendroit plus flexible. Cela est parfaitement bien; la seule faute qu'ait faite *Eustathe* dans sa Remarque, c'est d'avoir crû que les Pour suivans font porter un siege pour tirer assis. Ils le font porter pour s'y asseoir pendant qu'ils froteront l'arc, mais ils se leveront pour tirer. Il est vray que dans la suite on voit qu'*Ulysse* tire sans se lever de son siege, mais c'estoit pour faire mieux voir & sa grande force & sa grande adresse.

Page 383. *Mais inutilement. Ils ont beau froter et eschauffer l'arc, aucun d'eux ne peut venir à bout de le tendre*] Il ne dit pas que la graisse ne l'adoucit point, il dit seulement qu'avec ce secours ils ne purent venir à bout de le tendre. La graisse fit ce qu'elle pouvoit faire, mais cet arc estoit si dur & si roide, qu'amolli mesme, il estoit encore trop fort pour des hommes ordinaires.

*Dans ce moment les deux pasteurs, Ess.*

*mée & Philœtius sortent de la salle*] Tous les moments sont bien observez, & on peut donner à Homere cette louange, *Divisa sunt tibi temporibus recte hæc*. Pendant que les Princes s'amusent dans la salle auprès du feu à frotter l'arc, les deux pasteurs sortent de la salle, Ulysse les suit, & après les avoir menez hors de la cour, il les sonde, comme le Poëte va nous le rapporter.

Page 385. *Car parmi tous les autres*] Il y avoit dans le Palais d'Ulysse plusieurs serviteurs outre ceux qui sont nommez, mais il n'en est fait aucune mention, parce qu'ils ne jouïoient pas un rolle assez considerable.

Page 386. *En achevant ces mots il escarte ses haillons & découvre cette large cicatrice*] Aristote dans les chap. 11. & 12. de sa Poétique, traite des diverses sortes de reconnoissances pour enseigner quelles sont les plus parfaites & celles que les Poëtes doivent préférer. La plus parfaite est celle qui produit sur le champ la peripetie ou le changement d'estat. Mais il y en a de plusieurs autres sortes, & qui sont ou avec art ou sans art. Ces reconnoissances se font ordinairement par le moyen de certaines marques ou naturelles ou estrangeres, *Et ces marques, dit ce grand maître, peuvent estre employées avec plus ou moins d'art, comme on peut le voir dans la reconnoissance d'Ulysse par la cicatrice de sa blessure, car il est reconnu par*

SUR L'ODYSSE'E. Livre XXI. 715

*se nourrice autrement que par ses bergers. Aussi est-il certain que toutes les marques, dont on se sert de propos délibéré pour établir une vérité, sont fort peu ingénieuses, au lieu que celles qui font leur effet par hazard, sont beaucoup meilleures & plus adroites, comme celle qui se fait dans l'Odyssee quand on lave les pieds à Ulysse. Ce jugement d'Aristote est tres sûr. Nous avons vû dans le XIX. Liv. qu'Ulysse est reconnu de sa nourrice par hazard à la cicatrice de sa blessure, & cette reconnoissance est tres ingénieuse, parce qu'elle paroist estre faite sans aucun dessein. Mais icy il est reconnu par ses bergers à la mesme cicatrice, d'une maniere toute differente, car c'est Ulysse luy-mesme qui leur montre cette cicatrice, pour leur faire voir qu'il ne les trompe pas, & qu'il leur a dit la vérité quand il leur a dit qu'il estoit Ulysse. Aristote adjoute avec raison que cette dernière reconnoissance est peu ingénieuse, car il ne faut ni grande adresse ni grand esprit pour avoir recours à ces marques quand on veut estre reconnu, & cette reconnoissance ne cause ni un grand changement ni une grande surprise. Je n'ay fait qu'employer icy la Remarque de M. Dacier sur la Poëtique. Au reste quand Aristote déclare que cette reconnoissance est peu ingénieuse, il ne faut pas s'imaginer qu'il la blasme en cet endroit, car icy c'est une reconnoissance de necessité,*

ce Prince n'a pas le temps d'attendre que le hazard le fasse reconnoître, il faut qu'il le découvre luy-mesme à ceux qu'il veut engager dans son parti. On ne peut pas accuser Homere de manquer d'art & d'esprit dans tout ce qu'il veut faire. Il ya de l'art & de l'esprit à s'accommoder au temps & à profiter des conjonctures. Il seroit à souhaiter qu'on estudiait aujourd'huy avec un peu plus de soin l'art des reconnoissances. Car c'est par là que pechent la plupart de nos Pieces de Theatre de ces derniers temps. Les Poëtes y gastent estrangement les reconnoissances les plus naturelles que fournissent les sujets les plus heureux. On doit excepter de cette censure la Tragedie de Penelope, dont l'Auteur merite de grandes louanges. Car il a traité dans cette Piece le sujet de l'Odyssée, & l'a embrassé tout entier avec beaucoup d'intelligence. Il a sur-tout si heureusement attrapé le naturel des reconnoissances d'Homere qu'elles sont dans sa Piece le mesme plaisir que dans l'original & causent les memes surprises. Il a mesme presté de temps en temps à ce Poëte des paroles interessantes qui frappent & qui touchent sensiblement le Spectateur ou le Lecteur instruit. Veritablement il n'a pas suivi l'ordre du Poëte, mais il est permis de changer dans la Tragedie l'ordre des reconnoissances du Poëme Epique quand les situations ne permettent pas

SUR L'ODYSSE'E. Livre XXI. 417  
de les suivre. M. l'Abbé Genest a parfaitement senti la beauté de l'Odysée & en a bien pris tout l'esprit, non seulement dans les reconnoissances, mais dans les caracteres & dans les mœurs.

*Il est bien sûr que les fiers Poursuivants ne souffriront pas qu'on me remette l'arc et le carquois* ] Il en donne la raison dans cette seule épithete, *les fiers Poursuivants* ; il veut faire entendre qu'ils estoient trop orgueilleux pour permettre qu'un homme, qu'ils regardoient comme un gueux, entraist avec eux en lice. Et la suite va le faire voir.

*Tenez-la bien fermée à la clef* ] Afin que personne ne puisse sortir pour aller appeller du secours de la ville, & que les partisans des Princes ne puissent accourir au bruit.

Page 388. *Elle vient de ce que nous nous trouvons si inferieurs en forces au divin Ulysse* ] Il donne cette épithete de *divin*, pour trouver en cela mesme quelque consolation dans leur foiblesse, car il n'est pas bien estonnant qu'on soit forcé de ceder à un homme divin, c'est à dire, qui est au dessus des autres hommes. Ce qu'il y a de plaisant icy, c'est qu'Eurymaque ne croit parler que pour le passé, & ce qu'il dit va se trouver vray encore pour le present. Ulysse va estre encore tout à l'heure superieur à eux en forces, car il va tendre l'arc.

Page 389. *Mais nous avons mal pris nos-*

*ire temps ; c'est aujourd'huy une des grandes festes d'Apollon & des plus solennelles, est il permis de tendre l'arc ?* ] Voicy un plaçant scrupule qui saisit Antinous, il s'imagine que leur combat déplaist à Apollon, parce que c'est sa feste, & que les jours de feste il n'est pas permis de faire la moindre chose, voilà pourquoy Apollon irrité leur refuse son secours, & ils ne peuvent venir à bout de tendre cet arc. C'est une superstition digne d'un homme du caractère d'Antinous. Homère veut faire voir par cet exemple que les plus impies sont tres souvent les plus superstitieux.

Page 391. *N'est-ce pas le vin qui renversa la cervelle d'Eurytion chez les Lapithes aux nopces de Pirithoüs* ] Pirithoüs un des Lapithes, se mariant à Hippodamie, fille d'Adaste, pria à ses nopces les Lapithes & les Centaures. Les derniers butent avec tant d'excès, qu'ils forcerent les Lapithes à les maltraiter, & ce fut le Centaure Eurytion qui commença ces insolences, qui furent funestes a toute sa nation. C'est ce qu'Horace a eu en vûë dans l'Ode 18. du liv. 1.

*At ne quis modici transfiliat munera liberi  
Centauræa monet cum Lapithis rixa super  
mero.*

*Debellata,*

*Mais le combat, qui arriva dans le vin entre les Centaures & les Lapithes, nous avertit de*

ne pas faire un mauvais usage des presens  
du dieu Bacchus. Au reste il paroît par ce  
que dit Eustathe, qu'au lieu de *δῶρον κατὰ*  
*Πειριθόοιο*, à la maison de Pirithoüs, les An-  
ciens ont lu *γάμον κατὰ Πειριθόοιο*, aux noc-  
ces de Pirithoüs. Et c'est la leçon que j'ay  
suivie: deux vers auparavant Homere a dit,  
*ἰν μεγαρο Πειριθόοιο*, dans le Palais de Piri-  
thoüs. Il ne l'a donc pas repeté icy.

Page 392. *Et voilà l'origine de la cruelle*  
*guerre qui s'alluma entre les Centaures &*  
*ces vaillants hommes* ] Il paroît par le 11.  
Liv. de l'Iliade que cette guerre dura près  
d'un an, car elle commença le jour de la  
noce de Pirithoüs; & le jour que sa femme  
accoucha de son fils Polypoëtes, il remporta  
une grande victoire sur les Centaures, il les  
chassa du mont Pelion & les obligea de se  
renfermer dans les montagnes de Thessalie.  
On peut voir ce qui a esté remarqué sur ce  
11. Liv. de l'Iliade, pag. 371.

*Et n'espere pas trouver aucun secours ni*  
*aucun soulagement dans Ithaque* ] Eustathe  
est assez embarrassé à expliquer ce mot *ἐπι-  
νώς*, & il rapporte deux differents senti-  
ments; le premier, de ceux qui l'ont expli-  
qué *aumosne*, & l'autre de ceux qui ont pré-  
tendu qu'il signifioit *louange*. C'est un mot  
extraordinaire & qu'on ne trouve point ail-  
leurs. Je croy qu'il signifie *douceur, charité*.  
Et il est sans doute formé du mot *ἐπιμις*, qui

signifie *sage, raisonnable, veritable, juste, doux, & par consequent charitable & bienfaisant*. Je ne sçay mesme si au lieu de ἐπίτιμος, Homere n'avoit point escrit ἐπίτιμος. Antinoüs dit à Ulysse: *Et n'espere pas de trouver dans Ithaque quelque homme bienfaisant & secourable qui te soulagera*. Car je croy qu'Hesychius avoit cet endroit en vüe, quand il a escrit, ἐπίτιμος, διλογιστὸς, δὴγάμωνος, οὐνεῖον, μεγέυ. Homere s'est desja servi deux fois de ce mot ἐπίτιμος, dans le XI 11. Liv. vers 232. & dans le XVI 11. vers 127.

Page 393. *Vous imaginez-vous que si cet estranger, plein de confiance en son adresse & en sa force, entreprend de tendre l'arc d'Ulysse*] En effet quelle apparence qu'une Reyne recherchée par tant de Princes, allast espouser un inconnu, un mendiant? Penelope parle donc icy en femme tres sensée. Et en mesme temps le Lecteur joit avec grand plaisir de l'ignorance & de l'erreur de cette Princesse qui va n'avoir d'autre mary ce jour là mesme que celuy qu'elle regarde avec quelque sorte de mépris comme indigne d'elle.

*Mais nous craignons les mauvaises langues*] On sousentend, & voilà pourquoy nous le maltraitons, nous le rebutons.

Page 394. *Eurymaque, il est impossible d'acquérir de la gloire & de la réputation dans le monde*] Cette réponse de Penelope

est admirable & renferme une grande instruction. Sur ce qu'Eurymaque vient de dire que si cet étranger venoit à tendre l'arc, ils seroient couverts de confusion & de honte, Penelope leur fait entendre qu'ils sont plaisants de penser si fort à leur réputation, & de craindre si fort la confusion & la honte, eux qui passent leur vie à faire des actions tres injustes & tres honteuses; que la confusion & la honte viennent des mauvaises actions, & la gloire & la réputation des actions bonnes & honnestes. Il n'y a point de honte à estre surpassé en force par un homme quel qu'il soit, mais il y en a beaucoup à surpasser les autres hommes en insolence & en injustice.

*Voilà d'où viendra vostre honte & vostre confusion, pourquoy les placez-vous où elles ne sont point!* } Cela est tres vray & tres heureusement dit. Ces Princes placent la honte où elle n'est point, car ils la font consister à estre inferieurs en force à cet étranger, ce qui n'est nullement honteux; & ils ne la placent point où elle est, car ils ne trouvent point honteux de ruiner, comme ils font, la maison d'un Prince qui ne leur a fait aucun tort, ni de commettre mille actions infames, & c'est-là ce qui est véritablement indigne. Rien n'est plus ordinaire aux hommes que de mettre la honte & la gloire où elles ne sont point, & de prendre malheureusement

le change, & l'on peut appliquer à cela le mot de Terence. *And. 4. 1.*

..... *Hic ubi opus est,*

*Non verentur: illic ubi nihil opus est, ibi verentur.*

Qu'on les mette où elles sont, on évitera l'une & on acquerra l'autre inmanquablement.

Page 395. *Car je vous assure que si Apollon luy accorde cette gloire, je luy donneray une belle tunique]* Tout cela sera accompli à la lettre, mais bien autrement que Pénélope ne l'entend elle-mesme. Tous les mots qu'elle prononce sont autant d'oracles qu'elle n'entend pas comme il faut & qu'Ulysse entend fort bien.

*Je suis icy le seul des Grecs qui ay le pouvoir de donner ou de refuser l'arc d'Ulysse à qui je voudray]* Car cet arc d'Ulysse luy appartient, il est dans son Palais, & il est le seul qui ait droit d'en disposer.

*Et il n'y a aucun Prince ni d'Ithaque ni de toutes les isles voisines de l'Elide]* Cela comprend tous les Poursuivants qui estoient des Princes d'Ithaque & de toutes les autres isles voisines du Peloponèse, comme de Céphalénie, de Zacynthe, de Dulichium, &c.

*Mais, ma mere, retirez-vous dans vostre appartement, reprenez vos occupations ordinaires]* C'est la mesme chose que ce que dit Hector à Andromaque dans le 7. Liv. de

Illiade, en la quittant pour aller au combat. Ce sont les mesmes vers, il n'y a qu'un seul mot de changé, qui est celui qui fait la différente application, car là il est question de guerre, & icy il s'agit de l'exercice de l'arc. Il falloit que Penelope sortist de son appartement pour faire ce qu'elle a fait, mais sa présence n'est plus necessaire pour ce qui va s'executer. Au contraire il est d'une absolüe necessité qu'elle se retire, & non seulement qu'elle se retire, mais encore qu'elle soit bien endormie. afin qu'elle ne puisse entendre ce qui se passera, & c'est ce qu'Homere fait fort adroitement, d'un costé en luy faisant donner par Telemaque un ordre assez sec de se retirer, & de l'autre, en luy faisant envoyer par Minerve un profond sommeil. Outre que Penelope ne pouvoit ni ne devoit assister à tout le carnage qui va se faire, Homere menage par-là au Lecteur le plaisir de l'estonnement & de la surprise de Penelope, quand elle reconnoistra Ulysse, & qu'elle apprendra la punition des Pourfuyants. C'est ce qu'Eustathe a fort bien senti & fort bien expliqué.

Page 396. *Penelope estonnée se retire, l'esprit rempli du discours de son fils*] Penelope est estonnée icy, comme elle l'a esté dans le premier Livre, de l'ordre que son fils vient de luy donner de se retirer. Car c'est icy la mesme chose. Comme elle ne com-

prend rien à ce que Telemaque veut faire, & qu'elle y soupçonne un mystere qu'elle ne peut démêler, elle est persuadée que c'est un Dieu favorable qui inspire à ce jeune Prince la conduite qu'il doit tenir. C'est ce que le Poëte fait entendre, en ajoutant qu'elle conservoit dans son cœur les pas les de son fils.

Page 397. *Car toute leur bile s'estoit changée en douceur*] La joye de voir enfin le jour venu qui devoit mettre fin à leurs travaux par le choix que la Reyne alloit faire de celui qui tendroit l'arc, avoit calmé toute leur bile & l'avoit convertie en douceur.

*Telemaque vous ordonne de fermer toutes les portes de l'appartement des femmes*] Cela n'est pas vray, ce n'est pas Telemaque qui a donné cet ordre, c'est Ulyffe, mais comme Eumée ne sçait pas qu'Ulyffe a desja esté reconnu d'Euryclée, il luy donne cet ordre de la part de Telemaque à qui il sçait bien qu'elle obéira, au lieu qu'il n'est pas persuadé qu'elle obéist à Ulyffe qu'il croyoit qu'elle regardoit comme un estrangere, & qu'il ne pouvoit luy nommer que l'estrangere.

Page 398. *Et ayant appercu sous un portique un cable d'Egypte*] Un cable fait de la plante appellée *biblus*, qui croissoit dans les marais d'Egypte. C'estoit une sorte de canne qui avoit au bout une espece de chevelure, s'il est permis de parler ainsi, *ψαλὸν ἄλο-*

ὄρε ἐπ' ἀπὸς ἔχουσα χαίτων, dit Strabon. De cette chevelute on faisoit les cordages & les cables des vaisseaux, comme icy on fait de jone les cordes de puits. Et ce passage d'Homere nous fait voir qu'il s'en faisoit un grand commerce, & que les Grecs les avoient de ce pays-là.

*Il le prend & s'en sert pour la mieux fermer*] Pour comprendre comment ce cable pouvoit servir à mieux fermer la porte, il faut se souvenir qu'en Grèce les portes de la cour s'ouvroient en dehors, comme nous le voyons dans les Comedies de Terence, où il est marqué que ceux qui sortent font du bruit à la porte, car ce bruit estoit pour avertir ceux qui passoient dans la rue de s'éloigner, afin de n'estre pas pris entre la porte qui s'ouvroit & le mur. Ces portes s'ouvrant donc ainsi, le cable pouvoit fort bien estre de quelque usage, on le passoit sans doute dans l'anneau qui estoit en dedans, & on en atrestit les deux bouts aux deux costez du mur.

*Ce heros ayant pris l'arc, le manioit & le consideroit de tous costez, & regardoit avec soin si les vers n'en avoient point piqué la corne pendant son absence*] La prudence d'Ulysse éclate par tout. Il va s'engager dans une terrible affaire avec cet arc, il faut donc qu'il s'en assûre & qu'il examine s'il est en bon estat, s'il n'est point vermoulu, & s'il

pourra fournir à tout le travail qu'il luy destine ; s'il l'avoit trouvé gasté, il auroit eu recours à quelque autre expedient. Ce qu'Ulysse fait icy, c'est ce que doivent faire tous les bons soldats pour leurs armes, sur-tout lorsqu'il s'agit de quelque action.

*Celuy qui admire si fort cet arc, auroit bonne envie de le voler*] C'est à mon avis le seul veritable sens du vers Grec, & cela est parfaitement bien dit,

Ἦν περ ἴμισθ' ἢ καὶ ἐπικλοπῆς ἔπλετο πόθῳ.

Ce vers peut faire un proverbe qui vient à tout. Tout homme qui admire, desire, ou l'admiration produit d'ordinaire le desir.

Page 399. *Les autres disoient, Que les Dieux fassent réussir tous ses desirs, comme il viendra à bout de tendre cet arc*] Ce que les Poursuivants disent comme une imprecation contre Ulysse, dans la pensée où ils sont qu'il ne pourra tendre l'arc, devient une sorte de benediction & un souhait favorable. C'est une prophetie qui s'accomplit, car comme il tend l'arc, tous les desirs réussissent.

*Le tend sans aucun effort & aussi facilement qu'un maistre de lyre tend une corde à boyeau en tournant une cheville*] C'est une comparaison merveilleuse, dit fort bien Eustathe, & on n'en scauroit trouver une plus propre, plus convenable & qui marque plus de facilité. Et comme elle est empruntée

d'un art tout opposé à celui auquel elle est appliquée, elle l'égayé en l'expliquant.

*Et fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle*] C'est à dire, qu'elle rendit un sifflement aigu & sec comme le chant de l'hirondelle.

Page 400. *En mesme temps Jupiter, pour augmenter leur effroy par ses signes, fait retentir son tonnerre*] Voicy le signal du combat donné par le tonnerre, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Homere prépare toujours son Lecteur à n'estre pas surpris des prodiges qu'Ulyffe va executer. Que ne doit-on pas attendre d'un homme pour qui le ciel s'intéresse ? car dans le mesme temps que ce signe effraye les Poursuivants, il encourage & fortifie Ulyffe, qui comprend que Jupiter se déclare pour luy.

*Ulyffe fut ravi d'entendre ce signe, & fortifié par ce grand prodige*] Ce tonnerre est appelé *signe*, *σημα*, parce qu'il présage ce qui doit arriver, & *τέρας*, *prodige*, parce qu'il arrive pendant un temps serein.

*Il la pose sur l'arc à l'endroit par où on l'empoigne*] C'est ce que signifie *ἄρ' ἐνὶ μέσῳ ἐλαοῖν*. C'est à dire, qu'Ulyffe, en empoignant l'arc de sa main gauche par le milieu, empoignoit en mesme temps la fleche & la tenoit ainsi toute prestée à estre promptement ajustée sur la corde.

*Il ajuste la fleche sans se lever de son siege*

428 REMARQ. SUR L'ODYS. Liv. XXI.  
*Et tire*] C'est pour faire plus admirer la force  
d'Ulyſſe, car un homme qui tire aſſis a bien  
moins de force que celuy qui tire debout ou  
à genoux.

*Jeune Prince, vſtre hoſte ne vous a point  
fait de honte*] Ulyſſe ne dit point cecy pour  
ſe vanter & pour ſ'enorgüeyllir de ce ſuccés,  
mais pour fortifier le courage de Telemaque  
& celuy de ſes deux paſſeurs, & pour les por-  
ter à avoir en luy une enticte confiance.

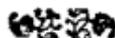
Page 401. *Mais il eſt temps qu'ils pen-  
ſent à ſouper pendant qu'il eſt encore jour, &  
qu'ils ſe divertiffent*] Ulyſſe excite les Pour-  
ſuivants à penſer à ſouper pendant qu'il eſt  
encore jour, car il trouve qu'il luy ſera plus  
avantageux de les attaquer à table, & il eſ-  
pere qu'il en aura meilleur marché. Il eſt  
meſme neceſſaire qu'ils ſouperent en plein  
jour, *et ôdes*, car ſ'ils avoient ſoupé aux flam-  
beaux, ils n'auroient eu qu'à les eſteindre &  
Ulyſſe auroit eſté ſoit embarrasſé.

---

## Argument du Livre XXII.

**U**lyſſe commence ſa vengeance par la mort d'Antinoüs, & ſe fait connoiſſre aux Pourſuivants. Ceux-cy par leurs juriſſons taſchent de deſarmer ſa colere, mais ſe voyant rebutez, ils prennent le parti de ſe deffendre. Ulyſſe ſecondé par Telemaque tié les plus hardis. Telemaque va chercher des armes pour ſon pere, pour luy & pour les deux paſteurs. L'inſidelle Melanthius en fait autant pour les Pourſuivants. Il veat faire un ſecond voyage, mais il eſt ſurpris par Eumée & par Philœus, qui l'enferment & l'attachent à une colonne. Minerve s'approche d'Ulyſſe ſous la figure de Mentor & releve ſon courage. Le combat recommence avec une nouvelle fureur ; Ulyſſe & ſes trois compagnons font des exploits terribles. Ils eſpargnent le chantre Phœmius & le heraut Medon. Eloge de la Poëſie & ſon caractere. Tous les Pourſuivants eſtant tuez, Ulyſſe donne ſes ordres pour la punition des femmes qui avoient deſhonoré ſa maiſon. Avant que de les punir on s'en ſert pour nettoyer la ſalle & pour la pur-

ger de tout ce carnage. On punit ensuite Melanthius, & on luy fait souffrir les supplices qu'il a mérités. Ulyffe purifie son Palais avec le feu & le soufre. Les femmes du Palais descendent, reconnoissent leur maître, & luy donnent toutes les marques de la plus tendre & de la plus respectueuse affection.





# L'ODYSSEE

## D'HOMERE.

---

### LIVRE XXII.

**U**LYSSE ayant quitté ses haillons, saute sur le seuil de la porte avec son arc & son carquois, verse à ses picds toutes ses fleches, & adressant la parole aux Pour suivants, il leur dit : Voilà un jeu innocent & un exercice plustost qu'un combat, que vous venez de faire. Presentement cecy va changer de face, & je me propose un autre but, un but tout nouveau. Nous verrons si je l'atteindray & si Apollon m'accordera cette gloire.

Il dit, & il tire en mesme temps

sur Antinoüs. Ce Prince tenoit une coupe pleine de vin & la portoit à sa bouche ; la pensée de la mort estoit alors bien éloignée de luy. Eh, qui auroit pû croire que parmi tant de gens à table un homme seul, quelque vaillant qu'il fust, eust pû concevoir le temeraire dessein de luy oster la vie ! Ulysse le frappe à la gorge & la pointe mortelle luy perce le cou. Il est renversé de son siege, la coupe luy tombe des mains, un ruisseau de sang luy sort par les narinces, il renverse la table avec ses pieds & jette par terre les viandes, qui nagent pelle mesle dans le sang.

Les Pour suivans le voyant tombé, font un grand bruit, se levent avec précipitation & cherchent de tous costez des armes ; mais ils ne trouvent ni bouclier ni pique, Ulysse avoit eu la précaution de les faire enlever. Ne pouvant donc se venger de luy par la force, ils  
ont

ont recours aux injures :

Malheureux estrangier, luy di-  
sent-ils, tu es bien grossier de blef-  
fer ainsi les gens ; tu ne seras plus  
receu à aucun combat ; la mort  
pend sur ta teste. Tu viens de tuer  
un Prince qui estoit la fleur de tou-  
te la jeunesse d'Ithaque ; tu vas es-  
tre la proye des vautours.

Chacun parloit ainsi, car ils pen-  
soient tous qu'il l'avoit tué par  
mégarde & sans le vouloir. Insen-  
sez ! ils ne voyoient pas que leur  
derniere heure estoit venuë.

Ulysse les regardant avec des yeux  
terribles, Lasches, leur dit-il, vous  
ne vous attendiez pas que je revien-  
drois des rivages de Troye, & dans  
cette confiance vous consumiez icy  
tous mes biens, vous deshonoriez  
ma maison par vos infames débau-  
ches, & vous poursuiviez ma fem-  
me, sans vous remettre devant les  
yeux ni la crainte des Dieux ni la  
vengeance des hommes ; vous voilà

» tombez dans les filets de la mort.

Il dit, & une passe frayer glace  
 leurs esprits. Chacun regarde par  
 où il pourra se dérober à la mort  
 qui le menace. Le seul Euryma-  
 que eut l'assurance de répondre :

» Si vous estes véritablement Ulyffe  
 » Roy d'Ithaque, luy dit-il, vous  
 » vous plaignez avec raison des  
 » Pourfuivants, ils ont commis tou-  
 » tes fortes de desordres dans vostre  
 » Palais & dans vos terres ; mais ce-  
 » luy qui en estoit le principal au-  
 » teur, & qui excitoit tous les autres,  
 » vient d'estre puni ; c'est Antinoüs  
 » seul qui nous portoit à toutes ces  
 » violences & à ces injustices, & en  
 » cela il sacrifioit bien moins à l'a-  
 » mour qu'à l'ambition, il vouloit  
 » regner à Ithaque, & s'affurer du  
 » throsne par la mort du Prince vos-  
 » tre fils. Jupiter n'a pas permis qu'il  
 » ait executé ses pernicieux desseins ;  
 » il a receu le salaire dû à ses crimes ;  
 » épargnez presentement vos sujets,

nous vous ferons toujours fidelles, «  
 nous vous dédommagerons de tout «  
 le dégast que nous avons fait, nous «  
 vous donnerons des troupeaux, de «  
 l'or & de l'airain jusqu'à ce que «  
 vous soyez satisfait; jusques-là vos- «  
 tre colere est juste. «

Ulyffe jettant sur luy un regard  
 terrible, luy dit : Eurymaque, «  
 quand vous me donneriez tous les «  
 biens que vous possédez chacun en «  
 particulier, & que vous en adjou- «  
 teriez de plus grands encore, je ne «  
 retiendrois pas mon bras : je ne se- «  
 ray satisfait qu'après m'estre rassasié «  
 de vengeance & avoir puni tous les «  
 Pourfuiants. Vous n'avez qu'à «  
 vous deffendre, ou à prendre la «  
 fuite, mais je ne croy pas qu'au- «  
 cun de vous eschappe à mon juste «  
 ressentiment. «

Ces mots portent la terreur dans  
 l'ame de tous ces Princes & lient  
 leurs forces. Eurymaque leur dit,  
 Mes amis, n'attendons aucun quar- «

» tier de cet homme irrité, car puis  
 » qu'il est maître de l'arc & du car-  
 » quois, aucune de ses fleches ne luy  
 » fera infidelle, & il ne cessera de ti-  
 » rer qu'il ne nous ait tous tuez les  
 » uns après les autres. Ranimons  
 » donc nostre courage, mettons l'es-  
 » pée à la main, opposons ces tables  
 » à ses fleches, & jettons-nous tous  
 » ensemble sur luy pour tascher de  
 » le chasser de son poste, & de nous  
 » faire jour pour sortir & pour ap-  
 » peller du secours; c'est le seul mo-  
 » yen de mettre cet imposteur en es-  
 » tat de se servir aujourd'huy pour  
 » la dernière fois de son arc & de ses  
 » fleches. En parlant ainsi il tire son  
 » espée & se lance sur Ulysse avec de  
 » grands cris. Ulysse le prévient &  
 » luy perce le cœur d'une fleche. Eu-  
 » rymaque percé lasche son espée,  
 » tombe sur la table tout couvert de  
 » sang, renverse les plats, la coupe  
 » & le siege, & empoigne la poussie-  
 » re en combattant contre la mort;

1

D'HOMERE. *Liv. XXII.* 437  
une éternelle nuit ferme ses pau-  
pières.

Amphinome se jette sur Ulyſſe l'épée à la main, voulant forcer le passage, mais Telemaque le perce de sa pique par derrière entre les deux épaules ; le fer de sa pique fort par devant ; Amphinome tombe avec un grand bruit sur le visage. Telemaque se retire en même temps, laissant sa pique dans le corps d'Amphinome, car il craignoit que s'il s'arrestoit à la retirer, quelqu'un des Grecs ne profitast de ce moment pour se jeter sur luy & ne le perçast de son épée. Il s'approche de son pere, & luy dit :  
Mon pere, je vais vous apporter «  
tout à l'heure un bouclier, deux ja- «  
velots & un casque, je m'armeray «  
aussi, & j'armeray de même nos «  
deux pasteurs ; les armes sont ne- «  
cessaires, sur-tout dans un combat «  
si inégal. «

Allez, mon fils, répondit Ulyſ-

» se, apportez-moy ces armes pen-  
 » dant que j'ay encore icy, assez de  
 » fleches pour me deffendre, mais ne  
 » tardez pas, car on forceroit enfa  
 » ce poste, que je deffends seul.

Telemaque sans perdre un moment monte à l'appartement où estoient les armes. Il prend quatre boucliers, huit javelots & quatre casques ornez de leurs aigrettes, va rejoindre Ulysse, s'arme auprès de luy, & fait armer les deux pasteurs. Ulysse avoit desja employé presque toutes ses fleches, & aucune n'estoit partie inutilement de sa main. Il s'estoit fait autour de luy un rempart de morts. Quand il n'eut plus de traits, il pendit son arc à une colonne qui estoit dans le vestibule mesme dont il occupoit l'entrée, prend son bouclier, arme sa teste d'un casque orné d'aigrettes au dessus desquelles flottoit un grand pennache, & prend deux javelots.

Il y avoit au bout de la salle une petite porte de dégagement , d'où on descendoit dans la cour ; cette porte estoit si bien fermée , qu'on ne l'appercevoit presque pas ; Ulysse commande à Eumée de la bien garder , ce qui n'estoit pas difficile , car il n'y pouvoit passer qu'un homme à la fois. Agelaüs , qui vit qu'il n'y avoit pour eux aucune autre ressource que de forcer ce passage , s'écric :

Mes amis , quelqu'un de vous « n'ira-t-il point par cette petite por- « te appeller le peuple à nostre se- « cours ? c'est le seul moyen de nous « dérober à la fureur de cet ennemi « si terrible. «

Melanthius prenant la parole , dit : Agelaüs , ce que vous propo- « sez n'est pas praticable , car outre « qu'il y a encore la porte de la cour , « le passage de cette fausse porte est « si estroit , qu'un homme seul suffit « pour le deffendre. Mais attendez «

- » un moment, je vais vous apporter
- » des armes , car je ne doute pas qu'
- » Ulyffe & son fils ne les ayent fer-
- » rées dans leur appartement.

Il part en même temps , monte dans l'appartement d'Ulyffe par un escalier dérobé. Il prend douze boucliers, autant de javelots & autant de casques , & les porte aux Pourfuiants.

- Quand Ulyffe vit ses ennemis ainsi armez, il sentit son courage abbattu & ses forces diminués, car l'affaire devenoit difficile. Se tournant donc vers Telemaque, il luy
- » dit : Mon fils , ou nous sommes
  - » trahis par quelqu'une des femmes
  - » du Palais, ou c'est icy une fuite de
  - » la perfidie de Melanthius.
  - » Mon pere , répondit Telemaque,
  - » que, c'est un effet de mon impru-
  - » dence, & il ne faut accuser que
  - » moy, qui, en sortant, ay oublié de
  - » fermer la porte, & me suis conten-
  - » té de la pousser, je devois y pren-

dre mieux garde ; mais il faut prévenir les suites fascheuses que cette faute pourroit avoir. S'adressant donc à Eumée, il luy dit : Allez, Eumée, allez promptement fermer la porte, & tafchez d'esclaircir si ce sont les femmes du Palais qui nous trahissent, en assistant nos ennemis, ou si c'est Melanthius ; je soubçonne plustost ce dernier.

Pendant qu'ils parloient de la sorte, Melanthius estoit remonté à l'appartement pour en apporter des armes ; Eumée, qui s'en apperceut, se raprocha d'Ulysse en mesme temps, & luy dit : Voilà l'homme que nous avions soubçonné avec justice ; il va remonter, voulez-vous que je le tuë, ou que je vous l'amene, afin que vous le punissiez vous-mesme de toutes ses perfidies ?

Ulysse lay dit : Eumée, nous soutiendrons Telemaque & moy l'effort de tous ces ennemis, quelque méchants qu'ils soient. Allez,

» Philoëtius & vous, suivez le peu-  
 » fide, jetez-le à terre, liez-luy par  
 » derriere les pieds & les mains en-  
 » semble, & l'attachant par le milieu  
 » du corps avec une corde, élevez-le  
 » jusqu'au haut d'une colombe près  
 » du plancher, fermez bien la por-  
 » te, & le laissez-là tout en vie souf-  
 » frir long-temps les peines qu'il a  
 » méritées.

Les Pasteurs executent ponctuellement cet ordre ; ils montent après Melanthius & se cachent pour l'attendre. Ce perfide fouille dans tous les coins pour chercher des armes. Ils se tiennent tous deux en embuscade aux deux costez de la porte en dehors. Ce malheureux, après avoir cherché par tout, sort portant d'une main un beau casque & de l'autre un vieux bouclier tout couvert de rouille, & qui avoit servi autrefois au heros Laërte pendant qu'il estoit jeune, mais on l'avoit negligé depuis ce temps-là &

ses courroyes estoient toutes usées.

Quand il voulut passer le seuil de la porte, Eumée & Philoëtus se jettent sur luy, le prennent par les cheveux & le remenent dans la chambre où ils le jettent à terre, luy attachent par derrière les pieds & les mains ensemble, & le liant d'une bonne corde, ils le guident au haut d'une colonne près du plancher, & en sortant, Eumée luy dit d'un ton moqueur, Mon pauvre Melanthius, tu vas passer la nuit bien commodément dans un bon lit & tel que tu le merites. Quand l'aurore sortira du sein de l'Océan, elle ne pourra se dérober à ta vûë, tu en apperceveras les premiers rayons, & tu ne manqueras pas de partir pour amener aux Pour suivants l'élite de tes troupeaux à l'ordinaire.

En parlant ainsi ils le laissent dans ces durs liens, ferment bien la porte, prennent le casque & le bou-

clier & vont rejoindre Ulyffe. Voi-  
là donc en un petit espace tous ces  
guerriers, qui ne respirent que le  
sang & le carnage, quatre d'un  
costé & une nombreuse troupe de  
l'autre. La fille de Jupiter, Miner-  
ve s'approche des premiers sous la  
figure de Mentor. Ulyffe ravi de  
» le voir, luy dit: Mentor, venez me  
» deffendre, secourez vostre compa-  
» gnon d'armes que vous avez tou-  
» jours aimé, & n'oubliez pas ce que  
» j'ay fait pour vous en tant de ren-  
» contres, nous sommes de mesme  
» âge tous deux.

Il parla ainsi, quoyqu'il se dou-  
tast bien que c'estoit la guerriere  
Minerve. Mais les Poursuivants le  
menaçoient de leur costé, & Age-  
laüs, fils de Damastor, luy cria:  
» Mentor, qu'Ulyffe ne vous sédui-  
» se pas par ses paroles, & qu'il ne  
» vous oblige pas à combattre contre  
» nous pour le secourir, car si vous  
» l'assistez, je vous promets qu'après

que nous les aurons tuez son fils & «  
 luy, vous ferez la victime de nostre «  
 ressentiment ; vous payerez de vos- «  
 tre teste le secours que vous luy au- «  
 rez donné, & après vostre mort, «  
 nous confondrons tous vos biens «  
 avec ceux d'Ulysse que nous parta- «  
 gerons ; nous chasserons de vostre «  
 maison vos fils & vos filles, & nous «  
 ne souffrirons pas que vostre fem- «  
 me trouve un asyle dans Ithaque, «  
 nous l'envoyerons dans quelque «  
 pays éloigné. «

Ces paroles insolentes excite-  
 rent la colere de Minerve, elle tan-  
 ça Ulysse & luy marqua en ces ter-  
 mes son indignation : Quoy donc, «  
 Ulysse, n'avez-vous plus de cou- «  
 rage ni de force ! N'estes-vous plus «  
 cet Ulysse qui a combattu tant «  
 d'années pour Helene contre les «  
 Troyens, qui les a battus en tant «  
 de rencontres, & qui en a fait un «  
 carnage affreux ! Avez-vous ou- «  
 blié que c'est par vos conseils que «

» la grande ville de Troye a esté pri-  
 » se! N'est-ce que lorsqu'il s'agit de  
 » deffendre vostre Palais, vos biens,  
 » vostre femme, que vous n'avez  
 » plus la mesme valeur! Approchez  
 » & voyez ce que je vais faire pour  
 » vous; vous allez connoistre aujour-  
 » d'huy, par la deffaite de vos en-  
 » nemis, quel homme est Mentor  
 » quand il s'agit de marquer à ses  
 » bienfaiteurs sa reconnoissance.

La Déesse ne donna pourtant  
 pas encore la victoire à Ulysse, el-  
 le se contenta d'exciter son coura-  
 ge & celuy de son fils, après quoy  
 elle disparut & s'envola au haut  
 du plancher de la salle, semblable  
 à une hirondelle.

Agelaüs, voyant Mentor parti,  
 exhorte ses compagnons, & il est  
 secondé par Eurynome, Amphi-  
 medon, Demoptoleme, Pisandre &  
 Polybe, qui estoient les plus vail-  
 lants de ceux qui restoient & qui  
 combattoient encore pour deffen-

dre leur vie. Tous les autres avoient  
 été tuez. Agelaüs haussant la voix,  
 dit : Mes amis , cet homme , tout  
 furieux qu'il est , ne sera pas long-  
 temps en estat de nous resister ;  
 voilà Mentor parti après n'avoir  
 fait que de vaines menaces. Ils ne  
 sont que quatre qui deffendent l'en-  
 trée de la porte , c'est pourquoy ne  
 lancez pas tous ensemble vos javo-  
 lots , vous ne feriez que vous nuire ;  
 que les six premiers qui sont à vos-  
 tre teste , tirent seuls sur Ulysse , car  
 si Jupiter nous accorde la grace de  
 le tuer , il ne faut pas nous mettre  
 en peine des autres , nous en au-  
 rons bon marché.

Ils obéissent à cet ordre , les six  
 plus braves lancent les premiers  
 leurs javelots sur Ulysse , mais Pal-  
 las les détourne & les rend inutiles.  
 L'un frappe le chambranle de la  
 porte , l'autre perce la porte mes-  
 me , un troisième donne dans la mu-  
 raille , qui est esbranlée du coup .

Ulyffe voyant que tous les coups des Pourſuivants avoient eſté vains, dit à ſa petite troupe,  
 » Tironſ tous quatre enſemble ſur  
 » nos ennemis, qui après tous les  
 » maux qu'ils nous ont faits, en veu-  
 » lent encore à noſtre vie, mais taſ-  
 » chons de mieux viſer.

En meſme temps ils lancent tous leurs javelots, & aucun ne part inutilement de leurs mains. Demoptoleme eſt tué par Ulyffe, Euryade par Telemaque, Elatus par Eumée, & Piſandre par Philoëtius.

Quand les Pourſuivants virent que ces quatre de leurs plus braves chefs eſtoient tuez, ils ſe retirerent au fond de la ſalle; Ulyffe & ſes compagnons quittent leur poſte & les vont attaquer avec les meſmes javelots qu'ils arrachent du corps de ceux qu'ils ont tuez. Le combat recommence avec une nouvelle furie; les Pourſuivants lancent

encore leurs javelots avec aussi peu de succès, car Minerve les détourne encore; mais à une seconde décharge Amphinome blesse Telemaque à la main fort légèrement; le fer ne fit qu'emporter la peau, & Ctesippe blessa Eumée; son javelot volant par dessus son bouclier, luy effleura le haut de l'épaule & alla tomber à terre derrière luy.

Ulysse & ses compagnons firent payer bien cherement à leurs ennemis ces legeres blessures, Ulysse tua Eurydamas, Telemaque fit mordre la poussiere à Amphimedon, Eumée se dessit de Polybe, & Philœtius choisit pour sa victime Ctesippe, & en le frappant au milieu de l'estomac, il l'insulta en ces termes: Fils de Polytherse, qui n'ai-  
 « mes qu'à vomir des injures, ne ce-  
 « de plus à ton emportement & à ta  
 « folie, qui te rendent si insolent &  
 « si hautain, & apprends enfin à estre  
 « plus modeste dans tes discours, en

» te soumettant aux Dieux, qui sont  
 » plus puissants que les hommes,  
 » Voilà le présent que je te fais pour  
 » le pied de bœuf dont tu régales  
 » Ulysse qui mendoit dans sa mai-  
 » son.

Ainsi parla ce fidelle pasteur.  
 Ulysse ayant joint le fils de Dama-  
 stor, le perça de sa pique; Telemi-  
 que enfonça la sienne dans le ven-  
 tre de Leocrite; le fer déchire ses  
 entrailles & sort par l'épine du dos;  
 Leocrite tombe sur sa playe & frap-  
 pe rudement la terre du front.

Alors Minerve fait paroître au  
 haut du plancher de la salle son E-  
 gide qui porte la terreur & la mort.  
 Cette vûë rend éperdus les Pour-  
 suivants & jette le desespoir dans  
 leur ame. Ils courent dans la salle  
 sans sçavoir ce qu'ils font, comme  
 un troupeau de taureaux que les  
 taons ont piquez dans quelque prai-  
 rie pendant un des plus chauds  
 jours de l'esté. Ulysse & ses com-

pagons fondent sur eux comme des éperviers fondent du haut des montagnes sur des volées d'oiseaux, qui fuyant les rets qu'on leur a tendus dans la plaine, s'envolent par troupes; ces éperviers en font un carnage horrible, car ces bandes timides ne peuvent ni se défendre ni se retirer, & les assistants prennent un merveilleux plaisir à cette chasse. Tels Ulyffe & ses compagnons poursuivent les Princes dans la salle, frappant à droit & à gauche. On n'entend que cris, que gémissements, tout est plein de confusion & de désordre, & le plancher de la salle est inondé de sang.

Leodes se jettant aux pieds d'Ulyffe, luy dit : *Genereux Ulyffe, « j'embrasse vos genoux; laissez vous « flechir; ayez pitié de ma jeunesse; « les femmes de vostre Palais me ren- « dront temoignage que je ne leur « ay jamais rien dit ni rien fait qui «*

» pult les offenser. Je m'opposois  
 » mesme toujours aux insolences des  
 » autres Pourfuivants, & je tafchois  
 » de les retenir, mais ils refusoient  
 » d'escouter mes remonstrances, c'est  
 » pourquoy ils ont receu le salaire  
 » qu'ils ont merité. Mais pour moy  
 » qui fuis innocent & qui n'ay fait  
 » auprès d'eux que la fonction de  
 » devin, periray-je auffi comme les  
 » coupables! Est-ce-là la récompense  
 » des bonnes actions!

Ulyffe le regardant avec des  
 yeux pleins de colere, luy dit :  
 » Puisque tu faisois auprès d'eux la  
 » fonction de devin, combien de fois  
 » as-tu souhaité dans mon Palais  
 » qu'il n'y eust jamais de retour pour  
 » moy! Combien de fois mesme as-  
 » tu prédit qu'on ne devoit plus m'at-  
 » tendre, te flattant que tu espouse-  
 » rois ma femme, & que tu en aurois  
 » des enfans! c'est pourquoy tu n'é-  
 » viteras pas la mort, qui sera le prix  
 » de tes fausses prédictions & de tes  
 » folles esperances.

Ayant ainsi parlé, il leve de terre l'espée qu'Agelaüs avoit laissé tomber en mourant, & luy abat la teste qui tombe sur la poussiere, en prononçant quelques mots mal articuléz.

Le chantre Phemius, qui estoit forcé de chanter devant les Pour suivants, cherchoit à éviter la mort dont il estoit menacé. Il se tenoit près de la fausse porte de la salle, sa lyre entre les mains; il déliberoit en luy-mesme s'il sortiroit de la salle par cette petite porte pour aller se refugier à l'autel de Jupiter domestique qui estoit dans la cour, & sur lequel Laërte & Ulysse avoient fait brusler les cuisses de tant de taureaux; ou plustost s'il iroit se jeter aux genoux d'Ulysse. Ce dernier parti luy parut le meilleur. Il met sa lyre à terre entre une grande urne & le siege où il estoit assis, & se jettant aux pieds d'Ulysse, il embrasse ses ge-

noux, en luy adreffant ces paroles,  
 » Fils de Laërte, vous me voyez à  
 » vos pieds, ayez pitié de moy, don-  
 » nez-moy la vie. Vous auriez une  
 » douleur amere & un cuisant re-  
 » pentir, si vous aviez tué un chan-  
 » tre qui fait les délices des hommes  
 » & des Dieux. Je n'ay eu dans mon  
 » art d'autre maistre que mon genie;  
 » c'est Dieu mesme qui par ses inf-  
 » pirations m'a enseigné toutes for-  
 » tes de chants. Je suis prest de chan-  
 » ter devant vous comme devant un  
 » Dieu, c'est pourquoy épargnez-  
 » moy, sauvez-moy la vie pour vos-  
 » tre propre interest. Le Prince vos-  
 » tre fils pourra vous dire que je ne  
 » suis venu dans vostre Palais ni vo-  
 » lontairement ni par aucun interest  
 » pour chanter devant ces Princes  
 » après leur repas, mais qu'ils m'y  
 » ont forcé & entraîné malgré moy.  
 » Pouvois-je resister à des Princes  
 » si fiers, qui avoient en main l'au-  
 » torité & la force !

Telemaque l'entendant, se hâta  
 de parler à Ulyſſe, Retenez voſtre «  
 bras, mon pere, luy dit-il, & ne le «  
 ſoiſſillez pas du ſang d'un innocent; «  
 ſauvons auſſi la vie au heraut Me- «  
 don, qui a toujours eu ſoin de «  
 moy pendant mon enfance; mais «  
 je crains bien qu'il n'ait deſja eſté «  
 tué par Eumée ou par Philoëtius, «  
 ou que vous-meſme vous ne l'ayez «  
 enveloppé dans voſtre vengeance «  
 avec les coupables qui ont eſté les «  
 victimes de voſtre fureur. «

Medon entendit ces paroles a-  
 vec un tres grand plaisir. Il eſtoit  
 tapi ſous un ſiege, & pour ſe dé-  
 rober à la mort, il s'eſtoit couvert  
 d'une peau de bœuf nouvellement  
 dépouillé. Il fort en meſme temps  
 de ſon aſyle, tire la peau qui le ca-  
 choit & va ſe jeter aux pieds de  
 Telemaque, & luy adreſſe cette  
 priere: Mon cher Telemaque, je «  
 ſuis ce Medon dont vous avez re- «  
 connu la fidelité & le zele, prenez- «

» moy sous vostre protection, & em-  
 » ployez-vous pour moy auprès du  
 » Roy vostre pere, afin que dans sa  
 » colere, il ne me punisse pas des de-  
 » sordres que les plus insolents de  
 » tous les hommes ont commis dans  
 » son Palais, & du peu de respect que  
 » ces infensez ont eu pour vous &  
 » pour la Reyne.

Ulyffe luy répondit en fous-  
 » riant, Ne craignez rien Medon ;  
 » mon fils vous a garenti de ma fu-  
 » reur & vous a sauvé la vie, afin  
 » que vous reconnoissiez, & que  
 » vous appreniez aux autres combien  
 » les bonnes actions sont plus utiles  
 » que les mauvaises. Sortez de cette  
 » salle Phemius & vous ; tirez-vous  
 » du milieu de ce carnage, & allez  
 » vous asseoir dehors pendant que je  
 » vais achever ce qui me reste enco-  
 » re à faire.

Ils sortent tous deux sans diffé-  
 rer & vont dans la cour s'asseoir  
 près de l'autel de Jupiter, regardant  
 dans

dant de tous costez , & ne pouvant encore se rasseurer contre les frayeurs de la mort, dont l'image leur estoit toujours presente.

Ulysse chercha dans toute la salle pour voir si quelqu'un des Pourfui-vants ne s'estoit point caché pour se dérober à sa vengeance. Il les vit tous estendus sur la poussiere, couverts de sang , & haletant encore, comme des poissons que des pescheurs ont tirez de leurs filets & jettez sur le rivage , & qui entassez sur le sable aride, desirent les ondes qu'ils viennent de quitter , & sont réduits à la derniere extremité par la chaleur & la sécheresse de l'air qui leur oste la vie. Les Pourfui-vants , entassez de mesme les uns sur les autres , rendent les derniers soupirs.

Alors le prudent Ulysse dit à Telemaque, Mon fils, allez appeler Euryclée, afin que je luy donne mes ordres.

Telemaque ouvre la porte , & haussant la voix , il appelle Euryclée , & luy dit : Euryclée , vous qui avez l'inspection sur toutes les femmes du Palais, descendez, mon pere veut vous parler, & vous donner ses ordres. Euryclée obéit ; elle ouvre les portés de l'appartement qu'elle avoit toujours tenu fermées , descend & vient se rendre auprès d'Ulysse conduite par Telemaque. Elle trouve ce Prince environné de morts & tout couvert de sang & de poussiere ; comme un lion qui vient de dévorer un taureau dans un pasturage , dont la gueule & la criniere sont dégoutantes de sang , & dont on ne peut soutenir la veüe , tel parut Ulysse ; ses yeux estoient encore comme des esclairs , & le sang , dont il estoit couvert, le rendoit un objet terrible.

Quand Euryclée vit tout ce carnage , elle se mit à jetter de grands

cris de joye sur ce grand exploit,  
 mais Ulyſſe la retint, & luy dit :  
 Euryclee, renfermez voſtre joye «  
 dans voſtre cœur, & ne la faites pas «  
 eſclater davantage ; il y a de l'im- «  
 pieté à ſe réjouir du malheur des «  
 hommes & à les inſulter après leur «  
 mort. Ces Princes ont haſté ſur «  
 eux la vengeance divine par leurs «  
 mauvaiſes actions, car ils commet- «  
 toient toutes ſortes de violences & «  
 d'injuſtices, & n'avoient aucun reſ- «  
 pect pour les eſtrangers que la for- «  
 tune amenoit près d'eux, voilà «  
 pourquoy ils ont attiré ſur eux un «  
 fort ſi funeſte. Mais comptez-moy «  
 preſentement les femmes du Palais «  
 qui ont participé à leurs crimes, & «  
 celles qui ont fait leur devoir & «  
 qui ſont demeuré fidelles. «

Euryclee luy dit : Mon fils, je «  
 vous diray la verité ſans aucun dé- «  
 guiſement. Vous avez dans voſtre «  
 Palais cinquante femmes à qui «  
 nous avons appris à travailler à «

» toutes sortes d'ouvrages , & que  
 » nous avons tafché d'accoutumer à  
 » la fervitude avec beaucoup de dou-  
 » ceur. De ces cinquante il y en a  
 » douze qui ont foulé aux pieds les  
 » bienséances les plus indispensables,  
 » & qui n'ont eu aucun respect pour  
 » moy ni même pour la Reyne. Le  
 » Prince vostre fils estoit trop jeune  
 » pour avoir de l'autorité, & la Rey-  
 » ne ne souffroit pas qu'il eust avec  
 » elles aucun commerce. Mais per-  
 » mettez que je remonte prompte-  
 » ment, & que j'aille annoncer cette  
 » grande nouvelle à Penelope , à qui  
 » un Dieu favorable vient d'envoyer  
 » un doux sommeil.

» Ne la réveille pas encore, re-  
 » partit Ulyffe, il n'est pas temps,  
 » faites seulement venir icy les fem-  
 » mes qui ont manqué au respect &  
 » à la fidelité qu'elles luy devoient.

Eurycleé quitte Ulyffe en mes-  
 me temps pour aller faire descen-  
 dre ces femmes, & Ulyffe ayant

D'HOMERE. *Liv. XXII.* 46  
appellé Telemaque & les deux pas-  
teurs, il leur dit : Commencez à  
emporter ces morts ; faites-vous ai-  
der par les femmes, & quand vous  
aurez bien lavé & nettoyé avec de  
l'eau & des éponges les sieges & les  
tables, & bien balayé le plancher  
& remis tout en bon estat, vous fe-  
rez sortir ces femmes, & les ayant  
menées entre le dongeon & la  
cour, vous leur osterez la vie, afin  
que par leur sang elles expient tou-  
tes les débauches dont elles ont des-  
honoré mon Palais.

Comme il parloit ainsi, ces dou-  
ze femmes descendirent faisant de  
grands cris & le visage couvert de  
larmes. Elles se mirent d'abord à  
emporter les morts qu'elles entas-  
soient sous les portiques de la cour.  
Ulysse les hastoit luy-mesme & les  
forceoit d'emporter ces corps qui  
leur estoient auparavant si agréa-  
bles. Après qu'elles eurent lavé &  
nettoyé les sieges & les tables, Te-

Telemaque & les deux pasteurs se mirent à balayer la salle, & les femmes emportoient les ordures dehors. Quand tout fut propre, ils exécuterent le dernier ordre d'Ulyffe ; ils firent fortir les femmes, & les enfermerent entre le dongeon & la cour, d'où elles ne pouvoient échapper en aucune maniere. Là Telemaque adresse la parole aux deux pasteurs, & leur dit :

- » Il ne faut point faire finir par  
 » une mort honorable des creatures  
 » qui nous ont couverts d'opprobre  
 » la Reyne & moy par la vie infame  
 » qu'elles ont menée & par tous les  
 » desordres qu'elles ont commis.

Il dit, & en mesme temps elles furent attachées à une corde, qu'on tendit d'une colonne à la pointe du dongeon. Comme des grives ou des colombes se trouvent prises aux colets qu'on leur a tendus, & que leur gourmandise les a empêché de voir ; de mesme ces mal-

D'HOMERE. *Liv. XXII.* 463  
heureuses se trouverent prises aux  
lacets que leur intemperance leur  
avoit cachez.

Cette horrible execution faite,  
ils firent descendre Melanthius dans  
la cour près du vestibule, & là ils  
luy couperent le nez & les oreilles,  
& après l'avoir horriblement mu-  
tilé pour assouvir leur ressentiment,  
ils luy osterent la vie.

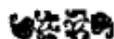
Ils se laverent ensuite les pieds  
& les mains, & se rendirent auprès  
d'Ulysse pour luy apprendre qu'il  
estoit délivré de tous ses ennemis.

Ulysse ordonne à Euryclée de  
luy apporter du feu & du soulfre,  
dont on se sert pour les expiations,  
Je veux, luy dit-il, purifier mon <sup>ce</sup>  
Palais : il luy ordonna aussi d'aller <sup>ce</sup>  
en mesme temps faire descendre  
Penelope avec toutes ses femmes  
& toutes les esclaves.

Ce que vous dites est tres juste, <sup>ce</sup>  
mon fils, reprit Euryclée, mais per- <sup>ce</sup>  
mettez auparavant que je vous ap- <sup>ce</sup>

» porte un manteau & une tunique;  
 » ne vous presentez pas à la Reyne  
 » avec ces vieux haillons ; cela se-  
 » roit horrible , & vous luy feriez  
 » peur.

» Faites ce que je vous dis, reprit  
 » Ulysse , apportez-moy auparavant  
 » le soufre & le feu. Elle obéit, &  
 Ulysse luy-mesme parfuma la cour,  
 la salle & le vestibule. Cependant  
 Euryclee va annoncer cette gran-  
 de nouvelle à toutes les femmes  
 & les faire descendre dans la salle.  
 Elles descendent toutes avec des  
 flambeaux allumez , & se jettant  
 à l'envi au cou de ce Prince, elles  
 luy temoignent leur zele & leur  
 tendresse ; elles luy baissent la teste,  
 les espauls, les mains. Ulysse les  
 reconnut toutes , & il répondit à  
 leurs caresses par des larmes & par  
 des sanglots.



REMARQUES  
SUR  
L'ODYSSEE D'HOMERE.

---

LIVRE XXII.

Page 431. *U* Lyffe ayant quitté ses haillons,] Il ne quitte que ses haillons de dessus qui luy tenoient lieu de manteau, qui ne luy auroit pas laissé les bras libres, car il ne se met pas tout nud.

*Saute sur le seuil de la porte ] Il se tient sur la porte afin de n'estre pas enveloppé, & pour empescher qu'aucun des Pourfuyvants ne püst sortir & appeller du secours. Il paroist que Platon a esté frappé de ce passage, car il l'a remarqué avec plusieurs autres dans son Dialogue intitulé Ion, où Socrate dit : Allons donc, Ion, dites-moy encore, je vous prie, & ne me cachez rien de tout ce que je vous demanderay ; quand vous recitez emphatiquement ces vers heroïques, & que vous ravissez vos auditeurs, en leur representant ou Ulyffe qui saute sur le seuil de la porte, qui se fait connoistre aux Pourfuyvants, & qui verse à ses pieds ses fleches, ou Achille*

*qui se lance sur Hector, ou que vous recitez quelques endroits les plus touchants d'Andromaque, d'Hecube ou de Priam, estes-vous alors de sang rassis, ou estes-vous transporté hors de vous-mesme! Et plein d'enthousiasme, vous imaginez-vous estre present aux choses que vous dites, à Ithaque, à Troye, ou par tout ailleurs où se passent les choses dont vous parlez!* Tom. 1. pag. 535.

*Verse à ses pieds toutes ses fleches]* Car par-là il les avoit plus à la main, & il estoit plus aisé de les prendre à terre que de les tirer du carquois à mesure qu'il en auroit à faire.

Page 432. *Eh, qui auroit pû croire que parmi tant de gens à table un homme seul, quelque vaillans qu'il fust, eust pû concevoir le temeraire dessein]* Homere par ces paroles releve extremement l'audace d'Ulysse, & en mesme temps il guerit, s'il m'est permis de parler ainsi, le peu de vraysemblance de ce grand exploit, car il fait voir qu'il a bien vû qu'il paroistroit incroyable, & qu'il n'y a que la force de la verité qui l'oblige à le raconter tel qu'il est. Ainsi il en establit la verité sur son peu de vraysemblance mesme. Si le Critique moderne, dont j'ay si souvent parlé, avoit bien pris garde à toutes les précautions qu'Homere a prises pour sauver le peu de vraysemblance qui est dans cet exploit d'Ulysse, il auroit admiré la sagesse

SUR L'ODYSSE'E. Livre XXII. 467  
du Poëte, bien-loin de le condamner comme il a fait. Mais pour bien admirer il faut sentir.

*Mais ils ne trouvent ni bouclier ni pique]*  
On voit presentement le bon effet que produit la prudence d'Ulyffe, qui a eu la précaution de faire enlever toutes les armes de la salle du festin.

*Ne pouvant donc se venger de luy par la force, ils ont recours aux injures]* Mais ils avoient leurs espées, ne pouvoient-ils donc pas mettre l'espée à la main, & tous ensemble aller sur Ulyffe, qui n'auroit eu le temps que d'en tuer un ou deux, & les autres l'auroient accablé par le nombre. Ils prennent enfin ce parti, mais sans succès, parce qu'ils n'ont ni cœur ni teste.

Page 433. *Malheureux estranger, luy disent-ils, tu es bien grossier de blesser ainsi les gens]* Car ils croyent, comme Homere va nous le dire, qu'il a tué Antinoüs par mégarde & qu'il visoit ailleurs. Et cela est fondé sur ce qu'il leur a dit: *Je me propose un autre but, un but tout nouveau;* ils s'imaginent sur cela qu'Ulyffe, pour faire voir son adresse, vise à quelque endroit de la salle.

*Chacun parloit ainsi, car ils pensoient tous]*  
Eustathe nous apprend que cet endroit a paru suspect aux anciens Critiques, parce qu'ils trouvoient ridicule que tous les Pour-suivants disent la mesme chose, comme si

c'estoit un chœur de Tragedie, & que dans ces occasions, c'est la coutume d'Homere de dire, *ainsi parla quelqu'un*. Mais cette critique est tres mal fondée. Comme les Pourfuiuants trompez par le discours d'Ulyffe pensoient tous qu'il auoit tué Antinoüs par mégarde, Homere peut fort bien leur faire dire tous ensemble ce qu'ils ont tous pensé. Cela convient mesme mieux au trouble & au desordre qui regne icy.

*Lasches, leur dit-il, vous ne vous attendiez pas que je reviendrois des rivages de Troye*] Ces mots *des rivages de Troye*, font une grande impression sur l'esprit des Pourfuiuants, car ils estoient informez des grands exploits qu'Ulyffe auoit faits à cette guerre, & ils sçavoient que ce grand succès estoit dû à sa prudence, à son courage & à ses conseils.

Page 434. *Si vous estes veritablement Ulyffe Roy d'Ithaque*] Le discours d'Eurymaque est tres adroit. Il ne defauioue point le fait, mais il en rejette la faute sur celuy qui vient d'estre tué, car les morts ont toujours tort; il represente à Ulyffe qu'il doit épargner ses sujets, & il luy promet un dédommagement convenable.

*C'est Antinoüs seul qui nous portoit à toutes ces violences*] Mais pourquoy seruiuez-vous l'ambition d'Antinoüs, & pourquoy manquez vous de fidelité à vostre Prince legitime ?

*Épargnez presentement vos sujets*] Cela est specieux, car un Prince qui destruit ses sujets, se destruit luy-mesme, il verse son propre sang. Mais des sujets qui manquent à leur devoir, meritent encore plus d'estre punis que des estrangers.

Page 435. *Nous vous dédommagerons de tout le dégast que nous avons fait*] Cela répare le tort, le dommage; mais l'insolence, l'injustice, le crime, la majesté du Prince violée, tout cela ne doit-il pas estre réparé!

Page 436. *Opposons ces tables à ses fleches*] Il veut qu'on prenne ces tables & qu'on s'en serve comme de boucliers, & ce conseil n'estoit pas mauvais. Ce passage prouve que tous les Pour suivans ne mangeoient pas à une seule & mesme table.

*Pour tascher de le chasser de son poste, & de nous faire jour pour sortir*] Pourquoi ne dit-il pas, *pour l'accabler sous le nombre & pour le tuer*! Cela est bien plus naturel, mais il n'ose seulement concevoir cette pensée; la valeur d'Ulyse & son nom l'ont tellement intimidé, qu'il ne pense qu'à se faire jour pour sortir & pour appeller du secours.

*Et pour appeller du secours*] Car outre que les Pour suivans avoient un grand parti parmi le peuple, il estoit bien naturel que tous ceux d'Ithaque prissent la deffense de ces Princes contre un estranger, avant qu'ils eussent le temps de le reconnoistre & d'es-

claircir que c'estoit Ulyffe.

Page 437. *Mais Telemaque le perce de sa pique*] Le premier exploit de Telemaque c'est de sauver la vie à son pere, & non content de cela, il luy donne encore un bon conseil, de sorte qu'il paroist desja digne fils d'Ulyffe, en alliant comme luy la prudence à la valeur.

*Par derriere entre les deux espaules*] Il me semble qu'Eustathe prend fort mal cette action, & qu'il en juge plustost en Archevesque qu'en Soldat. Il dit que ce Prince estant encore novice au mestier de la guerre, & n'osant pas envisager le combat de front, frappe Amphinome par derriere; qu'après l'avoir frappé, il s'enfuit saisi de peur & la fie sa pique, en quoy il ressemble à un homme qui abandonne son bouclier, & qu'enfin la peur aiguissant encore son esprit, luy fait imaginer cet expedient d'aller chercher des armes, car la necessité est toujours ingenieuse. Voilà le sens de la Remarque d'Eustathe. Mais elle me paroist tres injurieuse à Telemaque. Ce n'est point à moy à juger de ces fortes d'actions, il me semble cependant que celle-cy est en mesme temps une action de courage & de prudence. Dans un combat si inégal, Telemaque n'est pas obligé à s'astreindre au point d'honneur qui s'observe dans les combats singuliers. Dans ces occasions on frappe comme on peut, cela est in-

SUR L'ODYSSÉE. *Livre XXII.* 471  
different. Il laisse sa pique dans le corps de son ennemi, parce qu'en la tirant il donneroit le temps à quelqu'un des Princes de le blesser pendant qu'il estoit desarmé & sans deffense. D'ailleurs il n'a plus besoin de sa pique, puisqu'il va chercher d'autres armes, & bien-loin que cet expedient d'aller chercher ces armes luy soit suggeré par la peur, il est l'effet d'une tres grande prudence.

Page 439. *Il y avoit au bout de la salle une petite porte de dégagement*] Les anciens Grecs appelloient ὄρθουρα une demi-porte qui n'avoit point de seuil & qui rasoit le plancher. Ulysse qui sçavoit tous les estres de son Palais, s'avise fort sagement de faire garder cette porte par Eumée, car c'estoit le seul endroit par où on pouvoit descendre dans la cour, & de-là sortir dans la ruë, le vestibule estant occupé.

Page 440. *Il part en mesme temps, monte dans l'appartement des armes par un escalier dérobé*] Il y avoit donc dans cette salle outre la fausse porte, ὄρθουρα, dont il vient de parler, une autre porte, un autre escalier dérobé par où on montoit à l'appartement où estoient les armes, & c'est aussi ce que signifie ἀναρράχας μεγάροιο, car voicy comme Hesychius l'a expliqué. Ἀναρράχας μεγάροιο, καὶ τῆς οἰκίας διόδος, ἐν τῆς ὑπερώου εἰκοίς. ῥάχας δὲ οἶον ἤνεμα καὶ ἀνοίγματα.

Ce mot ἀναρπάξας μαζάροισι signifie des passages de la maison par où on monte dans les appartemens hauts, & on les appelle μαζαί, comme qui devoit des ruptures, des ouvertures. Cela est fort bien jusqu'icy, mais il reste encore une grande difficulté ; comment Melanthius, qui peut monter par cet escalier dérobé à l'appartement des armes, ne peut-il pas de-là sortir dans la cour & aller appeler du monde ? Cela me paroist tres embarrassant, & je vois mesme que les Anciens en ont esté en peine, car Eustathe nous avertit que pour se tirer de cet endroit, ils avoient fait un plan où ils avoient marqué le vestibule qu'occupoit Ulysse, la fausse porte que gardoit Eumée, l'escalier dérobé par où Melanthius estoit monté à l'appartement des armes où l'on pouvoit aller par deux differents endroits, la cour & tout le reste, & que l'on voyoit encore ce plan dans les anciens Manuscripts. Je voudrois bien que cela se fust conservé jusqu'à nostre temps : pour moy je m' imagine que par l'escalier dérobé on pouvoit monter à l'appartement des armes, & qu'il y avoit quelque porte de corridor qui empeschoit qu'on ne pust descendre dans la cour par le grand escalier, & que Telemaque avoit fermé cette porte.

*Il prend douze boucliers, autant de javelots & autant de casques, & les porte aux Pursuivans.]* Je voy dans Eustathe qu'A

distarque avoit marqué cet endroit comme un endroit suspect, parce qu'il n'est pas possible qu'un homme seul porte douze boucliers & douze casques. Mais en vérité la faute seroit trop grossière si Homere avoit voulu dire qu'il les porta tous à la fois. Il a voulu faire entendre apparemment qu'il fit deux ou trois voyages, & il le fait entendre mesme dans la suite, comme on va le voir.

*C'est un effet de mon imprudence, & il ne faut accuser que moy*] Il y a bien du courage à avouer ainsi une faute si capitale. Il avoit oublié de fermer la porte de la chambre où estoient les armes, & il ne s'estoit pas souvenu qu'on y pouvoit monter par l'escalier dérobé.

Page 441. *S'adressant donc à Eumée, il luy dit, Allez, Eumée*] Telemaque aime mieux envoyer Eumée que d'y aller luy-mesme, & il préfere de partager le peril avec son pere. S'il y estoit allé luy-mesme, on auroit pû l'accuser de n'estre pas fâché de profiter de cette occasion d'éviter le combat.

*Pendant qu'ils parloient de la sorte, Melanthius estoit remonté à l'appartement*] Ce passage prouve clairement, à mon avis, que Melanthius n'avoit pas porté toutes les armes à une seule fois, & qu'il avoit fait plus d'un voyage, car Eumée le voyant revenir, dit à Ulysse, *Voilà l'homme, &c.* & il conjecture qu'il va remonter.

*Nous soutiendrons, Telemaque & moy, l'effort de tous ces ennemis, &c. Allez, Philoëtus & vous]* Quand Eumée sera parti, qui empêchera les Poursuivants de se saisir de la fausse porte qu'il gardoit ? C'est une difficulté à laquelle Ulysse a desja pourvû, en disant, *Nous soutiendrons Telemaque & moy l'effort de tous ces Poursuivants.* Car il faut entendre par-là que Telemaque prendra la place d'Eumée, & qu'il gardera ce passage étroit. Quand on examine à fond les paroles d'Homere, la lumiere se répand par-tout & les difficultez s'évanoüissent, car on trouve qu'il a tout vû & tout prévû.

Page 442. *Portant d'une main un beau casque & de l'autre un vieux bouclier]* Menanthius, en fouillant par tout, n'avoit plus trouvé qu'un casque & un bouclier. Il n'y avoit donc dans ce cabinet des armes d'Ulysse que dix-sept casques, autant de boucliers & vingt javelots. Il ne faut pas douter qu'il n'y eust aussi des cuirasses, mais Homere n'en parle pas, parce qu'en cette occasion elles ne pouvoient estre d'aucun usage.

Page 443. *Et tu ne manqueras pas de partir pour amener aux Poursuivants l'élite de tes troupeaux à l'ordinaire]* C'est une raillerie tres amere pour luy reprocher la diligence qu'il faisoit en partant de grand matin pour amener à ces Princes ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupeaux.

Page 444. *Voilà donc dans un petit espace tous ces guerriers qui ne respirent que le sang & le carnage, quatre d'un costé, &c.*] Homere ne permet pas à son Lecteur d'oublier un moment la qualité de ce combat & l'inégalité du nombre. C'est pourquoy il dit avec une simplicité historique, *quatre d'un costé & une nombreuse troupe de l'autre.* Mais pour faire voir que ce desavantage du nombre est bien réparé, il ajoute avec un grand art, *la fille de Jupiter, Minerve, s'approche des premiers.*

Page 445. *Elle tança Ulysse, & luy marqua en ces termes son indignation*] On voit assez clairement qu'icy Minerve n'est que le courage & la prudence d'Ulysse mesme. Ce heros piqué de l'insolente audace des Pour suivants, se fait des reproches & se gronde de ce qu'il est si lent à les punir. Ce discours est grand & noble.

*N'estes-vous plus cet Ulysse qui a combattu tant d'années pour Helene contre les Troyens*] Cela est tres fort, un homme qui a combattu neuf ans entiers pour la femme d'un autre, ne combattra-t'il pas un moment pour la sienne?

Page 446. *Et s'envola au haut du plancher de la salle comme une hirondelle*] On doit estre accoutumé dans Homere à ces fictions de Dieux qui paroissent sous la figure d'oyseaux, & voicy, à mon avis, l'origine de

ces fictions. Comme ces peuples superstitieux prenoient pour la marque de la présence d'un Dieu quelque oiseau qui leur paroïssoit dans quelque moment critique, peu à peu ils s'estoient accoutumés à croire que le Dieu qui les secouroit, avoit pris la figure de cet oiseau ; ou peut-estre même que c'est la Poësie qui a habillé poëtiquement cette première idée.

Page 447. *Ne lancez pas tous ensemble vos javelots, vous ne feriez que vous nuire* } Cet ordre est fort prudent, tant de gens qui tirent à la fois ne peuvent que se nuire, il faut que les premiers tirent les premiers & ensuite les autres.

*Lancent les premiers leurs javelots sur Ulysse* } Autre ordre fort sage, quand la victoire dépend de la défaite du chef, c'est à luy seul qu'il faut viser. C'est ainsi que le Roy de Syrie combattant contre Achab Roy d'Israël, qui avoit appelé à son secours le Roy Josaphat, dit à tous les Capitaines de sa cavalerie de ne combattre contre grand ni petit que contre le seul Roy d'Israël : *Rex autem Syriæ præceperat Ducibus equitatus sui, dicens, Ne pugnetis contra minimum aut contra maximum, nisi contra solum Regem Israël.* 2. Paralip. 13. 30. Ce qu'ils firent, le Roy d'Israël fut tué, & la guerre finit ce jour-là même, *Et finita est pugna in die illo.*

Page 448. *Ulysse & ses compagnons quit-*

*ont leur poste*] Il n'auroit pas esté honneste que le combat eust fini sans qu'Ulysse & ses compagnons fussent sortis de leur poste. Ils en sortent donc, mais ils ne sortent qu'à propos, lorsque les plus braves des Pour suivans sont morts, & que le reste n'est plus tant à craindre.

Page 449. *Ne cede plus à ton emportement & à ta folie, qui te rendent si insolent & si hautain, & apprends enfin*] Cette aver tissement donné à un homme qui va mourir, renferme une raillerie bien plus amere que s'il avoit le temps d'en profiter.

Page 450. *Voilà le present que je te fais pour le pied de bœuf*] Nous avons vû à la fin du xx. Liv. que ce Cresippe jetta à la teste d'Ulysse un pied de bœuf, il en reçoit pre sentement le salaire, Philoëtius luy donne un grand coup de pique au travers de l'esto mac, & en le perçant, il luy dit: *Voilà le present que je te fais pour le pied de bœuf*. Et Eustathe nous apprend que ce mot, *τοιοῦτο τι σὺν τοῦ ποδὸς ζεινίου*. *Voilà le present pour le pied de bœuf*, a esté depuis en Grece un proverbe qu'on appliquoit à ceux qui recevoient le salaire du mal qu'ils avoient fait. Homere a fourni sa langue de beaucoup de proverbes. comme *la grace du Cyclope*, *les lettres de Bellerophon*, & une infinité d'autres, & cela n'arrive qu'aux grands Poëtes.

*Alors Minerve fait paroistre au haut du*

*plancher de la salle son Egide*] Après que tous les plus braves des Pourſuivants ſont morts, Homere ne s'amuſe plus à deſcrire le combat contre les autres, il ſe contente de peindre la terreur dont ils ſont ſaiſis, & pour cela il a recours à cette idée ſi poétique de Minerve, qui du haut du plancher fait paroître ſon Egide, cette terrible Egide dont il a fait une ſi magnifique deſcription dans le v. Liv. de l'Iliade: *Autour de laquelle on voit la terreur, la déroute, la diſcorde, la fureur, les attaques, les pourſuites, le carnage & la mort, & qui a au milieu la teſte de la Gorgone, cette teſte énorme & formidable dont on ne ſçauroit ſoutenir la vue, prodige eſtonnant du pere des Immortels.* Dès que cet épouventable bouclier paroît aux yeux des Pourſuivants, ce n'eſt plus un combat, c'eſt une horrible boucherie. Et voilà ce qu'Homere a voulu marquer.

*Comme un troupeau de taureaux que les taons ont piquez dans quelque prairie*] Pour exprimer la terreur des Pourſuivants, Homere ſe ſert de deux comparaiſons; par celle des taureaux piquez par les taons, il marque ſeulement leur agitation & leur fuite, & par celle des oyſeaux, il marque leur foibleſſe & leur timidité. D'un autre coſté par celle des taons il marque la fureur & l'acharnement d'Ulyſſe & de ſes compagnons, & par celle des éperviers, leur courage & leur

supériorité. C'est pour faire sentir la justesse des idées. Le Poëte par cette belle Poësie égaye & délasse bien son Lecteur attristé & fatigué du récit historique de ce grand combat.

Page 451. *Comme des éperviers fondent du haut des montagnes sur des volées d'oyseaux*] Ce passage me paroist tres considerable, & j'y trouve une chose que je m'estonne que personne n'ait remarquée avant moy, car j'y trouve qu'Homere connoissoit la chasse que nous appellons *du vol*, c'est à dire, la chasse avec des oyseaux de proye, mais autrement faite qu'on ne la fait aujourd'huy, & voicy comme ce passage nous indique qu'elle se faisoit. On tendoit dans la plaine des filets qu'Homere appelle *ρέτρα*, *des niées*. Les chasseurs estoient disposez sur les hauteurs voisines avec des faucons. Quand les oyseaux, chassez de ces hauteurs, descendoient dans la plaine, ils trouvoient ces filets, & pour les éviter, ils s'envoloient par troupes. Alors on laschoit ces faucons, qui tombant sur ces bandes, en faisoient un grand carnage, car elles ne pouvoient ni se defendre à cause de leur foiblesse, ni se retirer de peur des filets qu'on leur avoit tendus, c'est pourquoy Homere adjoute que *les assistants prénoient un merveilleux plaisir à cette chasse*. Ces derniers mots ne permettent pas de douter que ce Poëte ne descrive

icy la chasse du vol. Il ne reste qu'à faire voir que νέφρα, *nûées*, signifie des filets, & c'est ce qu'Eustathe a reconnu: Le mot νέφρα, dit-il, signifie icy le lieu des nûées, ou phistost selon les Anciens, il signifie une sorte de filets, que le Poète comique (Aristophane) appelle νεφελάς, des nûées. Dans ce passage, μα' νεφελάς μα' δίκτυα, j'en jure par mes nûées, c'est à dire, par mes rets, par mes filets. Et c'est ce qu'Hesyclus n'a pas oublié de marquer: Νέφρα, dit-il, νέφρα, νέφρα σκίοεντα, καὶ λίνα θηροπικῶν. Le mot νέφρα signifie les nûées du ciel, comme dans ce mot du Poète, νέφρα σκίοεντα. Et il signifie aussi des filets de chasse. Eustathe ajoute à sa Remarque que l'usage de ces filets de chasse appelez νέφρα, *nûées*, estoit encore connu de son temps en plusieurs pays, où l'on appelloit *nephelastasiae*, le lieu des nûées, l'endroit où l'on faisoit cette chasse avec ces filets, Ἰσείον, dit-il, ὡς ἐγνωσται μέχρι καὶ νῦν ἢ τῶν θηροπικῶν νεφεῶν χηστῆς πολλοῖς, παρ' οἷς καὶ νεφελοσάσια ὁ πόσις τῆς πιάωτης διὰ δικτύων θήρας λέγεται. Au reste le mesme Eustathe a fait autrement la construction de ce vers, νέφρα πιάωσουσαι ἴενται. Il veut que les oyseaux craignant les faucons, se jettent dans les filets, νέφρα ἴενται. Mais c'est faire trop de violence au texte, qui joint νέφρα avec πιάωσουσαι, *craignant les filets*. Pour revenir à cette chasse du vol, il est certain qu'il y a une infinité de choses

sur la chasse des Anciens qui nous sont inconnus. Il seroit à souhaiter que quelque sçavant homme entreprist un ouvrage sur cette matiere qui est tres agreable. Il trouveroit un grand nombre de choses curieuses dont il pourroit l'enrichir. Par exemple, M. Dacier m'a fourni une particularité bien remarquable, c'est que les Anciens chassoient le cerf avec des oyseaux & des filets, de la mesme maniere qu'Homere décrit icy la chasse dont il parle. Cela paroist manifestement par un passage d'Arrian, liv. 2. chap. 1. où en parlant de la folie des hommes, qui placent mal leurs craintes, il dit : *Λοιπὸν ἡμῖς τὸ τῶν ἐλάφῳ πάρομεν, ὅτι φοβοῦνται φέρονται αἱ ἐλάφοι καὶ πηναῖ, καὶ τρεπονται; καὶ πρὸς πηναῖ (τῶν) ἀναχωροῦσιν ὡς ἀσφαλῶ; πρὸς τὰ δίκτυα, καὶ οὕτως ἀπώλλονται, ἐναλλάξουσι τὰ φοβεῖσθαι καὶ τὰ θαρραλέα, &c.* Au lieu que nous sommes comme les cerfs, car les cerfs, lorsqu'ils craignent les oyseaux qui sont prests à fondre sur eux, & qu'ils veulent les éviter, où fuyent-ils! où vont-ils chercher un asyle pour se mettre à couvert! dans les filets; & ils perissent ainsi en prenant malheureusement le change, & en placeant mal leur crainte & leur confiance, car ils prennent pour sûr ce qui est veritablement dangereux, & pour dangereux ce qui est sûr.

Et les assistants prennent un merveilleux plaisir à cette chasse] Le Grec dit mot à mot,  
Tome III, . X

*Et les hommes se divertissent fort à cette chasse : c'est à dire , que cette chasse est tres agréable & tres divertissante , ce qui prouve parfaitement mon explication , car en effet cette chasse devoit estre tres plaisante. Le texte pourroit signifier aussi, Et les chasseurs font une chasse tres abondante. J'aime mieux le premier sens.*

Page 452. *Je m'opposois mesme toujours aux insolences des autres Pour suivants*] C'est le temoignage qu'Homere luy a desja rendu dans le Livre précédent, *C'estoit le seul, dit-il, qui s'opposast à toutes les violences des Pour suivants.* Cependant il est enveloppé dans la punition des autres , parce que, quoyque moins méchant , il ne laissoit pas d'estre coupable.

*Puisque tu faisois auprès d'eux la fonction de devin*] Puisqu'il estoit devin il devoit estre plus avisé, & prévoyant le retour d'Ulyse & les malheurs que ce retour devoit faire tomber sur la teste des Pour suivants , il devoit les avertir, ou du moins se séparer d'eux & renoncer à sa poursuite ; mais c'estoit un de ces faux devins , de ces faux prophetes que les Princes de ces temps-là aimoient à tenir près d'eux, afin qu'ils leurs dissent toujours des choses agréables. Nous en voyons de grands exemples dans nos Livres saints.

Page 453. *S'il seroit de la salle par cette petite porte*] Car cette fausse porte n'est

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXII. 483  
toit plus gardée, parce qu'il n'y avoit plus  
d'ennemis.

Page 454. *Si vous aviez tué un chanteur qui  
fait les délices des hommes & des Dieux* ]  
Il y a dans le Grec : *Qui chante pour les hom-  
mes & pour les Dieux.* C'est à dire, un chan-  
tre qui est également instruit des choses di-  
vines & humaines. *Remarquez*, dit fort bien  
Eustathe, *que dans ce que Phemius dit icy  
de luy-mesme, Homere fait bien entendre  
qu'il sçavoit ce que sont les grands Poëtes  
comme luy. Ce sont des philosophes, c'est à  
dire, des hommes instruits des choses divines  
& humaines, ce qui est énigmatiquement ca-  
ché sous ces paroles, Qui chante pour les  
hommes & pour les Dieux.* Un homme qui  
n'a pas ce fonds, ne sera jamais grand Poëte.  
Cela ne suffit pas encore, escoutons ce qu'ad-  
joute Phemius.

*Je n'ay eu dans mon art d'autre maistre  
que mon genie* ] Phemius dit cela tout en un  
mot, *αὐτοδιδάκτες*, *enseigné par moy-mesme,  
n'ayant eu d'autre maistre que moy-mesme.*  
Mais pourquoy Phemius dit-il cela ? est-ce  
une chose qui doit fort toucher Ulyse ?  
Ouy sans doute, car les hommes qui sont  
devenus excellents par la seule force de leur  
genie, sont plus respectables que ceux qui  
ont des qualitez qui ne sont que le fruit de  
l'estude qu'ils ont faite auprès des maistres.  
Aristote a fort bien dit, *αὐτοφύεις τὸ ἐπικρῖν-*

του, χαλεπώτερον γὰρ. *Le naturel est au dessus de l'acquis, car il est plus rare & plus difficile. C'est pourquoy le Poëte dit, Je n'ay eu d'autre maistre que moy-mesme. Et c'est ce qui fait le plus grand éloge des Poëtes. Il ne suffit pas qu'un Poëte soit un grand Philosophe, qu'il soit instruit des choses divines & humaines, il faut encore qu'il n'ait eu d'autre maistre que son genie, qu'il soit αὐτοδίδακτος, que ce soit son seul genie qui l'ait instruit, qu'il soit συμμόρφος, comme dit fort bien Eustathe, car la Poësie ne s'enseigne point: Mais afin qu'on ne se trompe point sur le mot αὐτοδίδακτος, qui n'a d'autre maistre que son genie, il adjoute ce qui suit.*

*C'est Dieu mesme qui par ses inspirations m'a enseigné toutes sortes de chants.] Comme ce mot αὐτοδίδακτος, je n'ay eu d'autre maistre que mon genie, pouvoit estre mal expliqué, & faire croire que l'homme pouvoit devenir Poëte par ses propres forces & par son estude, Homere adjoute: C'est Dieu mesme qui par ses inspirations m'a enseigné toutes sortes de chants, pour faire entendre que ce genie naturel qui fait les Poëtes, est un genie divin, c'est à dire, que Dieu luy-mesme a formé & nourri, cui mens divinior. (Horat.) Sans cet esprit divin toute la doctrine est inutile, & il n'y aura jamais de Poëte. Eustathe a remarqué que Pindare, qu'il appelle καλὸς ἀοιδὸς Πίνδαρος, a pro-*

SUR L'ODYSSE'E. Livre XXII. 485  
 fité de cet endroit d'Homere, qu'il a connu  
 la difference qu'il y a entre le sçavant & le  
 Poëte, & que ce n'est que le genie qui fait  
 le Poëte excellent, & qu'il s'est attribué ces  
 caracteres qu'Homere donne aux grands  
 Poëtes. C'est lorsqu'il dit dans son Ode 2.  
 des Olymp.

..... Σοφὸς ὁ πολὺ  
 Ἄδ' εἰδὸς φωνῆ.  
 Μαθόντες δὲ λάτρου  
 Παγλωσσία, κόερας ὄν,  
 Ἄκραντα γαρύεον.

*L'excellent Poëte est celui qui sçait beau-  
 coup de choses naturellement ( par son seul  
 genie) ceux qui ont appris des autres ne sont  
 que des jaseurs qui, comme des corbeaux,  
 croassent sans fin & sans cesse. Platon est  
 d'accord avec Homere, car il reconnoist que  
 les Poëtes sont des hommes inspirez. Et A-  
 ristote, conforme en cela avec Platon, assure  
 que pour réussir dans la Poësie, il faut un  
 genie excellent, ou estre furieux. Poëtique,  
 chap. 18. L'excellent genie est ce genie in-  
 struit & éclairé naturellement, & au deffaut  
 de ce genie la fureur saisissant l'ame, produit  
 les mesmes effets que l'excellente nature. Le  
 monde seroit délivré de beaucoup de mé-  
 chants Poëtes, si ceux qui croyent l'estre,  
 vouloient bien s'examiner sur ces grands ca-  
 racteres donnez par le plus excellent des  
 Poëtes, & reconnus & avouëz ensuite par les*

plus grands Philosophes.

*Je suis prest de chanter devant vous comme devant un Dieu*] Voicy une flaterie bien touchante & qui ne devoit pas déplaire à Ulyffe, puisque, comme Eustathe le remarque, c'est la mesme dont il s'estoit servi dans l'autre de Polypheme, Liv. 10. lorsqu'offrant à ce monstre de son vin, il luy dit qu'il a apporté le peu qui luy en restoit *pour luy faire des libations comme à un Dieu.* οὐδ' εὖ λοιπὸν φέρον. Mais Ulyffe parloit à un monstre feroce, au lieu que Phemius parloit à un homme qui ressembloit veritablement à un Dieu. Voilà pourquoy cette louange a un succès bien different, & fait que sa priere est exaucée, car les Dieux se laissent appaiser & flechir, comme il dit dans le premier Livre de l'Iliade, *μολπή Θεὸν ἰλάσονται.* Et ce que Phemius dit icy à Ulyffe, c'est ce qu'Homere a accompli, *il a chanté devant Ulyffe comme devant un Dieu.* Car il a chanté sa prudence, sa patience invincible & sa valeur qui tenoient plus du Dieu que de l'homme.

*C'est pourquoy espargnez-moy, sauvez-moy la vie pour vostre propre interest*] C'est une fin admirable qui vient parfaitement après les grands éloges qu'il a donnez à son art. Puisque le Poëte est un homme si merveilleux, qu'il fait les délices des Dieux & des hommes, qu'il n'a d'autre maistre que son

genie, & qu'il est l'organe de Dieu même qui l'inspire, & qu'il est en état de chanter devant un Prince comme devant un Dieu, ce Prince doit l'espargner, le menager, le protéger pour sa propre gloire. Car que deviendra cette gloire s'il le laisse perir ! Je suis charmée de cet endroit, qui en relevant les avantages de la Poësie, nous presente une Poësie si charmante & si admirable, & qui prouve tout ce qu'il en dit.

*Que je ne suis venu dans vostre Palais ni volontairement ni par aucun interest* ] Un grand Poëte ne va pas de son gré prophaner son art à divertir des Princes débauchez & injustes. Il n'y va pas non plus pour en obtenir des récompenses, en rendant sa muse la mercenaire des gens incapables de profiter de ses préceptes & indignes d'entendre ses chants divins. C'est une leçon pour les Poëtes.

Page 455. *Il s'estoit couvert d'une peau de bœuf nouvellement dépoüillé* ] Eustathe remarque qu'il avoit pris une peau toute fraîche pour se mieux couvrir, car une peau fraîche estant souple, le couvroit par-tout comme un habit, ce qu'une peau sèche n'auroit pû faire. Mais Homere peut fort bien avoir marqué cette particularité, parce que dans cette salle il ne pouvoit y avoir que des peaux de bœufs tuez & dépoüillez de ce jour-là.

Page 456. *Afin que dans sa colere il ne*

*ne punisse pas des desordres que les plus insolents de tous les hommes ont commis*] Ce tour est fort adroit, & en même temps fort naturel ; les innocents ne doivent pas être punis avec les coupables.

*Afin que vous reconnoissiez & que vous appreniez aux autres combien les bonnes actions sont plus utiles que les mauvaises*] Car rien n'est plus propre à faire sentir cette vérité, qu'un innocent sauvé seul d'un si grand carnage. C'est dans ce même esprit que Noé est appelé par saint Pierre *le heraut de la justice. Justicia præco*. En effet, qui est-ce qui annonce mieux la justice de Dieu & la différence qu'il met entre l'innocent & le coupable, qu'un juste seul sauvé avec sa famille parmi tous les hommes du monde entier submergez sous les eaux du déluge ?

Page 457. *Regardant de tous costez & ne pouvant encore se rassurer contre les frayeurs de la mort*] La parole qu'Ulysse vient de leur donner n'est pas capable de les rassurer, l'image du carnage affreux qu'ils viennent de voir ne sçauroit s'effacer si promptement de leur esprit. Cela est bien dans la nature.

*Et haletant encore, comme des poissons que des pescheurs ont tirez de leurs filets & jettez sur le rivage*] Les Anciens ont remarqué, comme Eustathe nous l'apprend, que c'est icy le seul endroit d'Homere où il soit

clairement parlé de la pesche avec des filets, car le passage du v. Liv. de l'Iliade où Sarpedon dit à Hector, *Qu'il doit aller par tous les rangs exhorter les troupes à faire ferme, de peur que tout à coup ils ne se trouvent pris comme dans un filet*, *ὡς ἀψίσι λίβυ ἀλόνη*, ce passage, dis-je, peut estre expliqué des filets tendus aux oyseaux ou aux bestes, au lieu que celui-cy expose nettement la pesche aux filets, & par-là on voit qu'elle est tout tres ancienne en Grece. Elle ne l'estoit pas moins en Egypte, car peu de temps après Homere nous voyons le prophete Isaië en faire mention comme d'une chose tres commune. \* *Et mærebunt piscatores, & lugobant omnes miteretes in flumen hamum, & expendent rete super faciem aquarum emarcescent.* Les pescheurs seront affliges, ceux qui jettent l'hameçon dans le fleuve pleureront, & ceux qui estendent leurs filets sur la surface des eaux seront confondus. Au reste cette comparaison merite d'estre louée pour sa grande justesse, car les Pursuivants sont pris dans les filets de leurs ennemis comme les poissons dans les filets des pescheurs, & ils sont jettez morts ou mourants sur le plancher comme les poissons sur le rivage.

*Par la chaleur & la sécheresse de l'air*] Le Grec dit, *par le soleil*. Homere sçavoit, comme dit fort bien Eustathe, que ce n'est pas l'air seulement qui fait mourir les poissons

\* Il parle de l'Egypte.

hors de l'eau, mais la chaleur & la sécheresse qui sont opposées à l'humidité.

Page 458. *Comme un lion qui vient de dévorer un taureau dans un pasturage*] Eulathe fait icy une remarque tres judicieuse, & à laquelle les Poëtes doivent faire quelque attention; il dit que les comparaisons sont aussi rares dans le Poëme de l'Odyssée, qu'elles sont frequentes & abondantes dans l'Iliade. Et cette difference vient de la difference du sujet. Le sujet de l'Iliade est grand & fournit des actions heroïques, qui demandent d'estre renduës sensibles par la grandeur des idées & par l'évidence des images & des comparaisons; au lieu que le sujet de l'Odyssée est un sujet moral qui ne demande qu'à estre expliqué simplement. Et une marque seure que c'est la grandeur des choses ou leur singularité qui attire les comparaisons, c'est que le *x x i r*. Liv. qui est d'un ton plus élevé que les autres & plus approchant du ton de l'Iliade, a presque luy seul plus de comparaisons que tous les autres ensemble. Nous en avons desja vû trois, celle des bœufs piquez par des taons; celle de la chasse du vol; celle des éperviers qui fondent sur des volées d'oyseaux; celle des poissons pris dans des filets & jettez sur le rivage. En voicy une quatrième du lion qui vient de dévorer un taureau. Et bien-tost nous en allons voir une cinquième, qui est

des grives ou des colombes prises aux lacets. Rien ne marque plus la sagesse d'Homere que sa conduite dans l'effor qu'il donne ou qu'il refuse à son imagination, selon les matieres qu'il traite.

*Elle se mit à jeter de grands cris de joye*] C'est ce que signifie icy *ὀλολόξα*. J'en ay fait une Remarque ailleurs.

Page 459. *Il y a de l'impieté à se réjoûir du malheur des hommes*] Voilà un grand sentiment. Après le plus estonnant de tous les exploits, Ulysse est si éloigné de se glorifier & de s'applaudir de ce grand succès, qu'il ne veut pas mesme qu'on en fasse esclater la joye. Il reconnoist que cela est moins dû à son bras qu'à la colere de Dieu qui a voulu executer ses vengeances: pieté, humanité, moderation, tout est dans ce sentiment.

Page 460. *Et la Reyne ne souffroit pas qu'il eust avec elles aucun commerce*] Grande marque de la sagesse de Penelope. Et c'est en mesme temps la justification de Telemaque, de ne s'estre pas opposé à l'insolence de ces femmes, comme Eustathe l'a remarqué.

*Ne la réveillez pas encore, reparti Ulysse*] Il n'estoit pas encore temps que Penelope descendist de son appartement, car il ne falloit pas exposer à ses yeux ce spectacle horrible, & moins encore devoit-on la faire assister à la mort de ses femmes qu'on va faire mourir. Ces raisons sont très fortes & très

naturelles. Et par leur moyen Homere ménage une reconnoissance plus surprenante & plus merveilleuse, qui sera le sujet du Livre suivant.

Page 461. *Et les ayant menées entre le dongoon & la cour* ] Le Grec dit : *Entre le tholus & le mur de la cour*. Didyme nous apprend que le Tholus estoit un petit bâtiment rond qui estoit dans la basse-cour & dont le toit finissoit en pointe, & où l'on seroit tous les ustenciles du menage, tout ce qui seroit à la cuisine & au buffet. C'est de là que les Atheniens appellerent *Tholus* le bâtiment où s'assembloient les Prytanes & où se tenoient les Greffiers.

*Vous leur osterez la vie* ] Aujourd'huy nous trouvons affreux qu'un Prince donne à son fils mesme le soin d'une si terrible execution, mais telles estoient les manieres de ces temps-là. Les Princes estoient les maistres de faire punir les coupables par ceux qu'ils vouloient choisir, & ils ne trouvoient pas que cela fust indigne de leurs fils mesmes. Nous en trouvons des exemples bien respectables dans la sainte Esriture. Quand Gedeon eut fait prisonniers *Zebée & Salmana*, Roys de *Madian*, il ordonne à *Jether*, son fils aîné, de tirer son espee & de les tuer en sa presence, *Jether*, qui estoit trop jeune, eut peur, & Gedeon les tua luy-mesme: *Dixitque Jether primogenito suo, surgo & interfice eos,*

qui non eduxit gladium, timebat enim, quia adhuc puer erat . . . Surrexit Gedeon, & interfecit Zebée & Salmana. Judic. 8. 20. 21. Cette coutume ne fut-elle pas longtemps à Rome sous les Empereurs! Malgré cela je voudrois bien qu'Homere ne l'eust pas suivie, qu'il eust donné à Ulysse, & encore plus à Telemaque, un sentiment moins inhumain, & qu'il eust épargné à son Lecteur l'idée d'une execution si affreuse.

Page 462. *Comme des grives ou des colombes se trouvent prises aux collets qu'on leur a tendus*] Homere ne pouvoit mieux faire entendre que par cette comparaison le genre de mort dont on punit ces malheureuses, ni presenter sous cette comparaison une morale plus instructive & plus vraie. Il a décrit au long cette execution, mais ce qui réussit dans sa langue paroistroit trop affreux dans la nostre; c'est pourquoy j'ay abrégé & adouci ce passage dans la Traduction.

Page 463. *De luy apporter du feu & du soulfre, dont on se sert pour les expiations*] Voicy une maniere de purification fort simple avec le feu & le soulfre sans aucunes paroles. De toute ancienneté le soulfre a esté employé à cet usage, nous en avons une preuve bien authentique dans le Livre de Job, 18. 15. où Baldad, parmi les maledictions qui doivent tomber sur les impies, met celle-cy: *Habitent in tabernaculo illius socii*

*ejus qui non est, aspergatur in tabernaculo ejus sulphur. Les compagnons de celuy qui n'est plus, habiteront dans sa maison, & on y répandra le souffre. C'est à dire, que l'impie & ses enfants periront, seront exterminés dans leur maison; que cette maison passera à ses compagnons, héritiers étrangers, & que ces étrangers la purifieront avec le souffre, comme Ulysse purifie icy son Palais après le meurtre des Poursuivants. On ne sçauroit trouver un passage qui éclaircisse mieux celuy de Job que ce passage d'Homere. Des impies s'estoient emparez du Palais d'Ulysse, ils en estoient les maîtres, ils y sont tuez; Ulysse, qu'ils regardoient comme un étranger & qui estoit devenu comme leur compagnon, s'y reestablit, & le purifie avec du souffre. Pline, en parlant des vertus du souffre, n'oublie pas son usage pour les purifications: *Habet et in religionibus locum ad expiandas suffitu domos.* Liv. 30. chap. 15.*



---

## Argument du Livre XXIII.

**E**Uryclée va éveiller Penelope & luy apprendre le retour d'Ulyffe, & la mort des Poursuivants ; Penelope la traite de folle & refuse de la croire. Sur les nouvelles assurances de cette nourrice, elle prend le parti de s'imaginer que c'est quelque Dieu vengeur qui a puni ces Princes. Enfin elle descend de son appartement sans estre persuadée. Première entrevüe d'Ulyffe & de Penelope tres froide : Telemaque reproche à sa mere ses froideurs ; elle se justifie. Ulyffe ordonne des danses dans sa maison, afin que les passants croyent que Penelope se remarie. Minerve redonne à ce Prince tous les traits de sa jeunesse & le rend encore plus beau. Il revient devant la Reyne, qui refuse encore de le reconnoistre, & elle en dit des raisons. Enfin sur ce qu'elle parle d'un certain lit qu'Ulyffe s'estoit fait, ce Prince décrit ce lit, & en dit des particularitez qui ne laissent plus aucun doute dans l'esprit de la Reyne ; elle le reconnoit, luy donne des marques d'un véritable amour & luy demande pardon des précautions outrées qu'elle a prises ; précautions qui marquent sa grande vertu, & qui font le procès aux femmes,

qui en pareille occasion ont esté trop cre-  
dules. Nuit prolongée par Minerve pour  
leur donner plus de temps d'estre ensemble.  
Ils vont se coucher , & s'entretiennent de  
ce qu'ils ont souffert. Ulysse raconte ses  
avatuures depuis son départ de Troye. A  
la pointe du jour Ulysse se leve , s'arme &  
fait armer son fils & ses deux bergers , &  
sort avec eux d'Ithaque pour aller à sa  
maison de campagne se faire connoistre à  
son pere , & Minerve les enveloppe d'un  
nuage qui les empesche d'estre vus.





# L'ODYSSE'E

## D'HOMERE

---

### LIVRE XXIII.

**E**URYCLE'E transportée de joye, monte à l'appartement de la Reyne pour luy annoncer qu'Ulysse est dans son Palais. Le zele luy redonne toutes les forces de sa jeunesse ; elle marche d'un pas ferme & assuré, & dans un moment elle arrive près du lit de cette Princesse, & se penchant sur sa teste, elle luy dit : Eveillez- vous, ma chere Penelope, ma chere fille, pour voir de vos propres yeux ce que vous desirez depuis tant d'années, & que vous

» n'osiez presque plus esperer ; Ulyssé  
 » est enfin revenu ; il est dans ce Pa-  
 » lais ; il a tué tous les Princes qui  
 » commettoient tant de desordres  
 » dans sa maison , qui consumoient  
 » son bien , & qui traitoient son fils  
 » avec tant d'insolence.

La sage Penelope éveillée par  
 » ce discours, luy répond : Ma chere  
 » Euryclée, les Dieux vous ont osté  
 » l'esprit ; il dépend d'eux de rendre  
 » folle la personne la plus sensée, &  
 » de la plus insensée d'en faire une  
 » sage. Ils ont voulu exercer sur vous  
 » leur pouvoir , car jusqu'icy vous  
 » avez esté un modèle de bon sens  
 » & de prudence. Pourquoi venez-  
 » vous me tromper dans mon afflic-  
 » tion, en me donnant une nouvelle  
 » si fausse ! Pourquoi venez-vous  
 » troubler un sommeil si doux, qui  
 » en fermant mes yeux à la lumiere,  
 » suspendoit toutes mes douleurs ! Je  
 » n'ay point encore dormi d'un som-  
 » meil si profond & si tranquille de-

puis le jour fatal que mon cher «  
 Ulyffe est parti pour aller à cette «  
 malheureuse Troye , dont le seul «  
 nom me remplit d'horreur. Re- «  
 tournez-vous-en. Si toute autre «  
 de mes femmes estoit venuë m'é- «  
 veiller & me tromper d'une si «  
 cruelle maniere , je ne l'aurois pas «  
 renvoyée sans luy marquer mon «  
 indignation ; mais vostre grand âge «  
 & l'affection que je sçay bien que «  
 vous avez pour moy , font pour «  
 vous une bonne sauve-garde. = «

Ma chere Penelope , je ne vous «  
 trompe point, je vous dis la verité, «  
 Ulyffe est de retour ; c'est l'estran- «  
 ger mesme à qui vous avez parlé, «  
 & que l'on a si maltraité dans cette «  
 maison ; il s'estoit desja fait con- «  
 noistre à Telemaque, mais ce jeune «  
 Prince, par un effet de sa sagesse, «  
 dissimuloit pour cacher les desseins «  
 de son pere, & pour luy donner le «  
 temps de les executer & de se ven- «  
 ger de ses ennemis. α

Elle dit. Penelope ouvre son cœur à la joye, saute de son lit, embrasse sa chere nourrice, & le visage

» couvert de larmes, Je vous conjure,  
 » re, ma chere Euryclée, luy dit-elle,  
 » dites-moy s'il est vray qu'Ulysse  
 » soit de retour comme vous m'en  
 » assurez. Comment a-t'-il pû seul  
 » se deffaire de tous ces insolents, qui  
 » estoient toujours ensemble & en si  
 » grand nombre!

» Je ne sçauois vous le dire, re-  
 » partit Euryclée, car je ne l'ay pas  
 » vû, & on n'a pas eu le temps de  
 » m'en instruire, j'ay seulement en-  
 » tendu le bruit du combat & les cris  
 » & les gemissements des mourants  
 » & des blesez. Nous estions toutes  
 » dans le fond de nostre appartement,  
 » transies & troublées de frayeur, &  
 » j'avois eu soin de bien fermer les  
 » portes. Quand l'affaire a esté finie,  
 » Ulysse a envoyé vostre fils m'appeller, je suis descenduë bien viste.  
 » J'ay trouvé Ulysse au milieu de

tous les Princes morts entassez çà «  
 & là les uns sur les autres. Vous «  
 auriez esté ravie de voir ce heros «  
 tout couvert de sang & de pouf- «  
 fiere, comme un lion qui vient de «  
 faire un carnage horrible au milieu «  
 d'un troupeau. On a desja empor- «  
 té de la salle tous les morts, & on «  
 les a mis à la porte de la cour. «  
 Ulysse purifie son Palais avec du «  
 feu & du soulfre, & il m'a envoyé «  
 vous appeller. Venez donc, ma «  
 Princesse, descendez avec moy, afin «  
 que vous vous rassassiez tous deux «  
 de joye & de plaisir, après tant de «  
 maux & de chagrins dont vous «  
 avez esté accablez. Voilà enfin ce «  
 grand desir accompli ; Ulysse est «  
 de retour plein de vie ; il est dans «  
 son Palais ; il vous retrouve, il re- «  
 trouve son fils, & il a tiré une ven- «  
 geance esclatante de tous ces fiers «  
 Pourfuivants qui vouloient le des- «  
 honorer.

Ma chere Euryclée, repart Pe- «

» nelope , que l'excès de vostre joye  
 » ne vous fasse pas grossir nos succès,  
 » vous sçavez combien le retour  
 » d'Ulysse seroit agréable à toute la  
 » maison, & sur-tout à moy & à son  
 » fils , qui est le seul fruit de nostre  
 » mariage. Mais ce sont des contes ;  
 » ce que vous me rapportez-là n'est  
 » point vray comme vous le dites,  
 » ce n'est point Ulysse , c'est quel-  
 » qu'un des Immortels, qui ne pou-  
 » vant souffrir les violences & les  
 » mauvaises actions de ces Princes  
 » leur a donné la mort , car ils ne  
 » respectoient personne ; ils confon-  
 » doient l'homme de bien avec le  
 » méchant , & fouloient aux pieds  
 » l'hospitalité, l'humanité & la justi-  
 » ce, & c'est par leur folie qu'ils ont  
 » attiré sur eux la vengeance divine.  
 » Mais pour mon cher Ulysse il a  
 » perdu loin de la Grece toute espe-  
 » rance de retour, il a perdu la vie.  
 » Que venez vous de dire , ma  
 » chere fille, luy dit Euryclée ! Vous

vous opiniaftrez à affeurer que le «  
 Prince voftre mary ne reviendra «  
 jamais, quand on vous affeure qu'il «  
 eft revenu, & qu'il eft près de fon «  
 foyer. Voulez-vous donc eftre tou- «  
 jours incredule ! Permettez que je «  
 vous donne une autre preuve bien «  
 fenfible de la verité de ce que je «  
 vous dis : hier quand je luy lavois «  
 les pieds par voftre ordre, je recon- «  
 nus la cicatrice de la playe que luy «  
 fit autrefois un fanglier fur le mont «  
 Parnaffe. Je voulus d'abord crier «  
 & vous le dire, mais il me mit la «  
 main fur la bouche, & par une pru- «  
 dence, dont il eft feul capable, il «  
 m'empescha de parler. Mais encore «  
 une fois, descendez avec moy ; fi «  
 vous trouvez que je vous aye trom- «  
 pé, je me foumets à tout ce qu'il «  
 vous plaira ; faites-moy mourir de «  
 la mort la plus cruelle. «

Ma chere nourrice, répondit la «  
 Reyne, quelque habile & quelque «  
 experimentée que vous foyez, il «

» ne vous est pas possible de son-  
 » der & de penetrer la conduite des  
 » Dieux. Cependant descendons, al-  
 » lons trouver mon frs pour voir  
 » tous ces Pourfuivants privez de  
 » vie, & l'auteur de ce grand exploit.

En finissant ces mots elle com-  
 mence à descendre, & en descen-  
 dant elle déliberoit en son cœur si  
 elle parleroit à son mary sans l'ap-  
 procher, ou si elle l'aborderoit  
 pour le saluer & l'embrasser. Quand  
 elle fut arrivée dans la salle, elle  
 s'assit près de la muraille vis-à-vis  
 d'Ulysse, qu'elle vit à la clarté du  
 feu, & qui assis près d'une colom-  
 ne, les yeux baïssés depuis qu'il  
 l'eut apperceüe, attendoit ce que  
 luy diroit cette vertueuse espouse.  
 Mais elle gardoit le silence, le cœur  
 ferré de crainte & d'estonnement.  
 Tantost elle jettoit les yeux sur luy  
 & sembloit le reconnoistre, & tan-  
 tost elle les détournoit & le mé-  
 connoissoit, trompée par les hail-  
 lons

ions dont il estoit couvert.

Telemaque surpris de cette froideur, dont il ne penetrait pas la cause, luy dit : Ma mere, mere « cruelle, dont le cœur est toujours « dur & insensible, pourquoy vous « tenez-vous ainsi à l'escart loin de « mon pere ! Pourquoy ne vous ap- « prochez-vous pas de luy pour le « saluer & pour luy parler ! Dans « tout le monde entier trouveroit- « on une autre femme de cette dure- « té & de cette fierté, qui receust si « froidement un mary, qui, après « une absence de vingt années & des « travaux infinis, reviendroit enfin « auprès d'elle ! Non, le marbre n'est « pas si dur que vostre cœur. «

Mon fils, répondit la sage Pe- « nelope, je suis si saisie que je n'ay « la force ni de luy parler ni de le re- « garder ; mais s'il est veritablement « mon cher Ulysse, il luy sera bien « aisé de se faire connoistre plus seu- « rement, car il s'est passé entre nous «

» des choses secrètes, qui ne sont  
 » connuës que de nous deux. Voilà  
 » ce qui peut me porter à le recon-  
 » noître.

Elle dit. Ulyffe se prit à souf-  
 » rirc, & dit à Telemaque, Mon fils,  
 » donnez le temps à vostre mere de  
 » m'examiner & de me faire des ques-  
 » tions, elle ne fera pas long-temps  
 » sans estre desabusée. Elle me mé-  
 » prise & me méconnoist, parce  
 » qu'elle me voit mal propre & cou-  
 » vert de méchants habits, & elle ne  
 » peut s'imaginer que je sois Ulyffe;  
 » cela changera. Pensons présente-  
 » ment comment nous nous tirerons  
 » de tout cecy; on voit tous les jours  
 » que celuy qui n'a tué qu'un seul  
 » homme, un homme de peu de con-  
 » sideration, un homme mesme qui  
 » ne laisse pas beaucoup de vengeurs  
 » après luy, est pourtant obligé de  
 » quitter ses parents & sa patrie, &  
 » d'aller en exil; & nous, nous ve-  
 » nons de mettre à mort les Princes

les plus confiderables d'Ithaque : «  
 penſez donc aux moyens dont nous «  
 pourrons nous ſervir pour nous «  
 mettre à couvert des ſuites que «  
 nous devons craindre. «

C'eſt à vous, mon pere, à y pen- «  
 ſer, reprit Telemaque, car tout le «  
 monde vous donne cette loüange, «  
 que du coſté de la prudence il n'y «  
 a point d'homme qui puiſſe vous «  
 rien diſputer. Nous vous ſuivrons «  
 par tout, & nous ſommes preſts «  
 à tout faire ; je ne croy pas que «  
 nous manquions de force & de «  
 courage conduits par un homme «  
 de voſtre prudence & de voſtre «  
 valeur. «

Je m'en vais donc vous dire ce «  
 que je trouve de plus expedient , «  
 reprit Ulyſſe, baignez-vous tous ; «  
 après le bain prenez de beaux ha- «  
 bits ; obligez toutes les femmes du «  
 Palais à ſe parer de meſme, & que «  
 le divin chantre Phemius prenant «  
 ſa lyre, vienne en jôuer icy & nous «

» faire danser à ses chansons, afin que  
 » tous les voyfins & tous ceux qui  
 » passeront près du Palais entendant  
 » ce bruit, croyent qu'il y a icy une  
 » nopce, & que le bruit du massacre,  
 » qui vient d'estre fait, ne se répande  
 » pas dans la ville avant que nous  
 » ayons le temps de nous retirer à la  
 » campagne. Là nous penferons plus  
 » à loisir à executer les bons conseils  
 » que Jupiter nous inspirera.

Il parla ainsi, & on se met à exe-  
 cuter ses ordres. Ils se baignent &  
 prennent les habits les plus magni-  
 fiques. Toutes les femmes se parent  
 de ce qu'elles ont de plus précieux.  
 Le chantre Phemius prend sa lyre,  
 & par ses divines chansons il ins-  
 pire l'amour de la danse & de la  
 musique. Le Palais retentit du  
 bruit d'hommes & de femmes qui  
 dansent ensemble, & qui dansent  
 pour estre entendus. Les voyfins  
 & les passants, frappez de ce grand  
 bruit, ne manquent pas de se dire

les uns aux autres , Voilà donc la  
 Reyne qui vient d'espouser un des  
 Princes qui luy faisoient la cour.  
 La malheureuse ! elle n'a pas eu le  
 courage de conserver la maison de  
 son mary jusqu'à ce qu'il fust de  
 retour. Voilà comme parloit tout  
 le monde, mais tout le monde igno-  
 roit ce qui se passoit.

Cependant Eurynome , après  
 avoir baigné & parfumé Ulysse ,  
 luy presente de magnifiques habits,  
 & Minerve luy donne un éclat  
 extraordinaire de beauté & de bon-  
 ne mine, le fait paroistre plus grand  
 & plus majestueux , & luy rend ses  
 grands & beaux cheveux qui, fri-  
 sez par grosses boucles, ombragent  
 ses espauls ; comme un habile ou-  
 vrier, que Vulcain & Minerve ont  
 instruit dans son art , melle l'or  
 avec l'argent & en fait un ouvrage  
 tres gracieux , de mesme Minerve  
 releve la bonne mine d'Ulysse par  
 une grace merveilleuse qu'elle don-

ne à sa teste & qu'elle réprend sur toute sa personne. Il sort de la chambre du bain semblable à un des Immortels & va s'asseoir vis-à-vis de la Reyne à qui il parle en ces termes :

- » Princesse, les Dieux vous ont  
 » donné un cœur plus fier & plus dur  
 » qu'à toutes les autres femmes. En  
 » trouveroit-on encore une qui re-  
 » ceust si froidement son mary reve-  
 » nu auprès d'elle après vingt années  
 » d'absence & après tant de peines &  
 » de travaux ? En mesme temps adres-  
 » sant la parole à Euryclée, il luy dit :
- » Euryclée, dressez-moy un lit, afin  
 » que j'aie gouter quelque repos ;  
 » le cœur de la Reyne est un cœur  
 » de fer que rien ne peut amollir.
- » Penelope luy répond, Prince,  
 » ce n'est ni fierté ni mépris, mais  
 » aussi je ne me laisse point ébloüir  
 » par tout ce qui me parle en vostre  
 » faveur. Je me souviens tres bien  
 » comment vous esliez quand vous

vous embarquastes sur vos vais- «  
 seaux pour aller à Troye, vous me «  
 paroissez le mesme aujourd'huy ; «  
 mais je ne me fie pas encore assez à «  
 mes yeux, & la fidelité que je dois «  
 à mon mary & ce que je me dois à «  
 moy-mesme, demandent les plus «  
 exactes précautions & les seuretez «  
 les plus grandes. Mais, Euryclee, «  
 allez, faites porter hors de la cham- «  
 bre de mon mary le lit qu'il s'est «  
 fait luy-mesme, garnissez-le de tout «  
 ce que nous avons de meilleur & «  
 de plus beau, afin qu'il aille se cou- «  
 cher. «

Elle parla de la sorte pour es-  
 prouver son mary. Ulysse, qui le  
 connut, profita de cette ouverture  
 pour esclaircir tous les doutes de  
 la Reyne, & pour ne luy laisser au-  
 cun scrupule dans l'esprit : Prin- «  
 cesse, luy dit-il, d'un ton de cole- «  
 re, vous venez de dire-là une chose «  
 qui m'afflige. Qui est-ce qui pour- «  
 roit porter hors de ma chambre le «

» lit que je me suis fait ! Cela seroit  
 » bien difficile , à moins qu'un Dieu  
 » ne s'en meflast, car les Dieux peu-  
 » vent tout, mais pour les hommes,  
 » il n'y en a point, quelque fort qu'il  
 » soit, qui puisse le changer de place.  
 » Et en voicy une grande preuve.  
 » C'est un lit que j'ay pris plaisir à  
 » faire moy-mesme. Il y avoit dans  
 » ma cour un bel olivier de la gros-  
 » seur d'une grosse colonne. Je fis  
 » bastir tout autour une chambre à  
 » coucher ; quand elle fust achevée,  
 » je coupay les branches de l'olivier,  
 » & après avoir scié le tronc à une  
 » certaine hauteur, j'accommoday le  
 » pied, je l'applanis pour en faire le  
 » bois de lit, je le perçay d'espace en  
 » espace, & quand cela fut fait, pour  
 » l'enrichir je prodiguay l'or, l'ar-  
 » gent & l'yvoire ; je tendis au des-  
 » sous des sangles faites de bandes de  
 » cuir de bœuf teintes en pourpre,  
 » & ses pieds tiennent au plancher.  
 » Voilà de bons indices que je vous

donne. Je ne ſçay ſi on a laiſſé ce  
lit dans ma chambre, ou ſi on a ſcié  
les pieds pour le détacher du plan-  
cher & pour le porter ailleurs.

A ces mots la Reyne tomba preſ-  
que évanouïe, les genoux & le  
cœur luy manquent, elle ne peut  
ſe ſoutenir; elle ne doute plus que  
ce ne ſoit ſon cher Ulyſſe; enfin  
revenuë de ſa foibleſſe, elle court  
à luy le viſage baigné de larmes, &  
en l'embraſſant avec toutes les mar-  
ques d'une véritable tendreſſe, elle  
luy dit: Mon cher Ulyſſe, ne ſoyez  
point faſché contre moy; vous ſur-  
passez tous les hommes en pruden-  
ce, & les Dieux ont voulu eſpuifer  
ſur nous tous les traits de leur co-  
lere, en nous accablant de maux;  
ils nous ont envié le bonheur de  
vivre toujours enſemble, de jouïr  
enſemble de noſtre jeuneſſe, & de  
parvenir enſemble à la dernière  
vieilleſſe ſans nous eſtre jamais quit-  
tez. Ne ſoyez donc point irrité

» contre moy, & ne me reprochez  
 » pas que je ne vous ay pas donné  
 » des marques de mon amour dès le  
 » moment que je vous ay vû. De-  
 » puis vostre départ j'ay esté dans  
 » une apprehension continuelle que  
 » quelqu'un ne vinst me surprendre  
 » par des apparences trompeuses,  
 » comme il n'y a que trop d'hommes  
 » qui ne cherchent qu'à nous abu-  
 » ser. Combien d'exemples de ces  
 » surprises ! Helene mesme, quoy-  
 » que fille de Jupiter, ne fut-elle pas  
 » trompée ! Jamais elle n'auroit re-  
 » ceu dans sa couche cet estrangier,  
 » si elle avoit prévu que la Grece en-  
 » tiere prendroit les armes pour aller  
 » l'enlever à son ravisseur, & pour  
 » la ramener dans le Palais de son  
 » mary. Mais une Déesse, dont on  
 » ne scauroit trop se deffier, l'a por-  
 » tée à commettre cette action indi-  
 » gne, & elle n'envisagea pas les sui-  
 » tes funestes que devoit avoir cette  
 » passion honteuse qui a esté la source

de tous nos malheurs. Presente-  
 ment que vous me donnez des  
 preuves si fortes en parlant de nos-  
 tre lit, de ce lit qui n'est connu que  
 de vous & de moy & d'Actoris ,  
 que mon pere mit auprès de moy  
 quand il m'envoya dans vos Estats,  
 & qui estoit celle de mes femmes  
 qui avoit soin de l'appartement où  
 il est & qui en gardoit les portes,  
 ces preuves sont si évidentes , que  
 mon cœur, quelque dur & inflexi-  
 ble qu'il soit, ne peut s'empescher  
 de se rendre, & d'estre entierement  
 convaincu que vous estes mon cher  
 Ulysse que je pleure depuis si long  
 temps.

Ces paroles attendrirent Ulyssé,  
 il pleura de joye d'avoir une fem-  
 me si charmante & si pleine de pru-  
 dence & de vertu. Comme au mi-  
 lieu d'un naufrage la terre paroist  
 agréable aux matelots, dont Nep-  
 tune a brisé le vaisseau dans la hau-  
 te mer, en excitant contre eux les

vents & les vagues, le plus grand nombre après avoir long-temps lutté contre la fureur des flots est englouti dans les abysses, le reste couvert d'algüë & d'escume a beaucoup de peine à se sauver, & ceux qui ont le bonheur de gagner le rivage, l'embrassent avec grand plaisir, tel & plus agréable encore Ulysse paroist à Penelope; cette chaste épouse ne peut se rassasier d'embrasser son cher mary, elle le serre avec ses beaux bras sans pouvoir le quitter, & Ulysse répond à ces marques d'amour avec toutes les marques de la plus grande tendresse. L'Aurore, en venant chasser les flambeaux de la nuit, les auroit trouvez en cet estat, si Minerve ne l'eust retardée. Cette Déesse retint la nuit à la fin de sa course, & empescha l'Aurore d'atteler à son char ses brillants coursiers, Lampus & Phaëton, & de sortir de l'océan pour annoncer la

lumiere aux hommes. Ulyſſe prenant la parole, dit : Penelope, nous ne ſommes pas encore à la fin de tous nos travaux. Il m'en reſte un à eſſuyer, & c'eſt le plus long & le plus difficile, comme Tireſias me le déclara le jour que je deſcendis dans le tenebreux Palais de Pluton pour conſulter ce devin ſur les moyens de retourner dans ma patrie & d'y ramener mes Compagnons. Mais finiſſons cet entretien, & allons oublier entre les bras du ſommeil toutes nos inquietudes.

Nous irons nous coucher quand il vous plaira, répondit Penelope, vous eſtes le maître, je dois vous obéir, trop heureuſe que les Dieux vous ayent enfin conduit dans votre patrie & dans ce Palais. Mais puifque vous m'avez parlé de ce nouveau labour que vous avez encore à terminer, expliquez-le moy, je vous prie; vous auriez la bonté de m'en informer dans la ſuite, &

» j'aime mieux l'estre dés à present,  
 » l'incertitude ne feroit qu'augmen-  
 » ter mes craintes.

» Ma chere Penelope, reprit Ulyf.  
 » se , pourquoy me forcez-vous à  
 » vous déclarer une chose qui m'aff-  
 » flige & qui vous affligera aussi ! Je  
 » vais vous la dire , puisque vous le  
 » voulez : Le devin m'a ordonné de  
 » courir encore le monde , & d'aller  
 » dans plusieurs villes , tenant dans  
 » les mains une rame, jusqu'à ce que  
 » j'arrive chez un peuple qui ne con-  
 » noisse point la mer, qui ne mange  
 » point de sel dans ses viandes, & qui  
 » n'ait jamais vû ni vaisseaux ni ra-  
 » mes. Et voicy le signe auquel il m'a  
 » dit que je le connoistray : Quand  
 » un autre voyageur venant à ma  
 » rencontre, me dira que je porte un  
 » van sur mon espaule , je dois alors  
 » planter ma rame en terre , & après  
 » avoir fait sur le champ un sacrifice  
 » au Roy Neptune d'un agneau, d'un  
 » taureau & d'un bouc, m'en retour-

ner chez moy & offrir des heca- «  
 tombes à tous les Immortels qui «  
 habitent l'Olympe, sans en oublier «  
 un seul. Il a adjouté que la mort «  
 viendroit du fond de la mer termi- «  
 ner ma vie au bout d'une longue «  
 & paisible vieillesse, & que je ver- «  
 rois mes peuples heureux & florif- «  
 sants ; il m'assura que cet oracle «  
 s'accompliroit dans toutes ses par- «  
 ties. «

! Puisque les Dieux vous pro- «  
 mettent une longue vie & une «  
 vieillesse heureuse, repartit Pene- «  
 lope, nous pouvons donc esperer «  
 que vous viendrez glorieusement «  
 à bout de vos longs travaux. «

Pendant qu'ils s'entretenoient  
 ainsi, Eurynome & Euryclée à la  
 clarté des flambeaux préparoient  
 leur couche. Quand elles l'eurent  
 préparée, Euryclée alla se coucher  
 dans l'appartement des femmes, &  
 Eurynome prenant un flambeau,  
 conduisit Ulysse & Penelope dans

leur appartement , & les ayant éclairés , elle se retira. Le Roy & la Reyne revirent avec une joye extreme leur ancienne couche & en remercièrent les Dieux. Telemaque & les bergers cessèrent de danser & firent cesser les femmes , les renvoyerent se coucher , & allerent eux-mesmes gouter les douceurs du sommeil.

Ulyffe & Penelope, à qui le plaisir de se retrouver ensemble après une si longue absence, tenoit lieu de sommeil, se racontèrent reciproquement leurs peines. Penelope conta à Ulyffe tout ce qu'elle avoit eu à souffrir de cette insolente troupe de Pour suivants, qui pour l'amour d'elle égorgeoient tant de bœufs, consumoient ses troupeaux en festins & en sacrifices & vuidoient ses tonneaux de vin. Et Ulyffe raconta à la Reyne tout ce qu'il avoit fait contre les estrangers & tous les travaux qu'il avoit es-

D'HOMERE. *Liv. XXIII.* 521  
luyez. Elle estoit charmée de l'entendre, & ne laissa fermer ses paupieres au sommeil qu'après qu'il eut achevé.

Il commença par la deffaitte des Ciconiens ; il luy dit après comment il estoit arrivé dans les fertiles terres des Lotophages ; il luy fit le détail des cruautez du Cyclope, & de la vengeance qu'il avoit tirée du meurtre de ses Compagnons, que ce monstre avoit devorez sans misericorde ; il luy raconta son arrivée chez Eole ; les soins que ce Prince eut de luy ; les secours qu'il luy donna pour son retour ; la tempeste dont il fut accüeilli & qui l'éloigna de sa route ; son arrivée chez les Lestrygons ; les maux que ces barbares luy firent en brullant & brisant ses vaisseaux & en tuant ses Compagnons ; sa fuite sur le seul vaisseau qui luy resta ; les caresses insidieuses de Circé, & tous les moyens qu'elle em-

ploya pour le retenir ; sa descente  
 aux Enfers pour consulter l'ame  
 de Tiresias, & comment il y trouva  
 ses Compagnons & vit sa mere. Il  
 luy peignit les rivages des Sirenes,  
 les merveilles de leurs chants, & le  
 peril qu'il y avoit à les entendre.  
 Il luy parla des effroyables roches  
 errantes, & des escüeils de l'espou-  
 ventable Charybde & de Scylla,  
 que personne n'a jamais pû appro-  
 cher sans perir ; de son arrivée dans  
 l'isle de Trinacrie ; de l'impruden-  
 ce de ses Compagnons qui tuerent  
 les bœufs du Soleil ; de la punition  
 que Jupiter en fit, en brisant son  
 vaisseau d'un coup de foudre ; de  
 la mort de tous ses Compagnons  
 qui perirent tous dans ce naufrage,  
 & de la pitié que les Dieux eurent  
 de luy, en le faisant aborder dans  
 l'isle d'Ogygie ; il s'estendit parti-  
 culierement sur l'ardent amour  
 que la Déesse Calypso eut pour  
 luy ; sur les efforts qu'elle fit pour

le retenir & en faire son mary, en luy offrant l'immortalité, accompagnée d'une éternelle jeunesse, & sur la constante fermeté dont il refusa ses offres. Enfin il luy raconta comment après tant de travaux il estoit arrivé chez les Pheaciens, qui l'honorèrent comme un Dieu, & qui après l'avoir comblé de presents, luy donnerent un vaisseau & des rameurs pour le remener en sa patrie. Il finit-là son histoire, & le sommeil vint le délasser de ses fatigues & suspendre les soins dont il estoit encore agité.

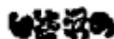
Minerve, qui veilloit toujours pour luy, ne le laissa pas trop longtemps jouïr des douceurs du sommeil; dès qu'elle vit que ce qu'il avoit dormi suffisoit pour réparer ses forces, elle permit à l'Aurore de sortir du sein de l'Océan & de porter la lumière aux hommes. Elle n'eut pas plustost paru, qu'Ulysse se leva, & avant que de sortir il don-

» na cet ordre à la Reyne : Ma fem.  
» me , luy dit-il , nous avons passé  
» tous deux par de grandes espreuves,  
» vous en pleurant toujours un mary  
» dont vous n'esperiez plus le retour,  
» & moy en me voyant toujours tra-  
» versé par de nouveaux malheurs  
» qui m'éloignoient de plus en plus  
» de ma chere patrie. Presentement,  
» puisque la faveur des Dieux nous  
» a redonnez l'un à l'autre, ayez soin  
» de nostre bien ; les troupeaux, que  
» les Poursuivants ont consumez, se-  
» ront remplacez avantageusement,  
» soit par ceux que j'iray enlever à  
» main armée, soit par ceux que les  
» Grecs me donneront de leur bon  
» gré, jusqu'à ce que mes parcs soient  
» bien remplis & mes bergeries bien  
» nombreuses. Je m'en vais voir mon  
» pere à sa maison de campagne où  
» mon absence le tient encore plon-  
» gé dans une cruelle affliction. Voi-  
» cy le seul ordre que je vous donne,  
» quoy-que vostre prudence , qui

m'est connuë, pourroit me dispenser de le donner : le soleil n'aura pas plustost commencé à monter sur l'horison, que le bruit du carnage que j'ay fait des Pour suivants sera répandu dans toute la ville, montez donc dans vostre appartement avec vos femmes ; ne parlez à personne, & ne vous laissez voir à qui que ce soit.

En finissant ces mots il prend ses armes, fait lever Telemaque & les deux pasteurs, & leur ordonne de s'armer. Ils obéïrent dans le moment, & dès qu'ils furent armez, ils ouvrirent les portes & sortirent, Ulysse marchant à leur teste.

Le jour commençoit desja à répandre sa lumiere, Minerve les couvrit d'un nuage espais, & les fit sortir de la ville sans que personne les apperceust.





mes, & qu'il le donne & qu'il l'oste comme il luy plaist. Dans l'Escriture sainte Dieu est appellé *Deus spirituum universæ carnis*. Et ce titre luy appartient autant par rapport à l'esprit, que par rapport à la vie des hommes dont il dispose également.

*Je n'ay point encore dormi d'un sommeil si profond & si tranquille* ] Ce sommeil si profond & si tranquille est pour destruire les raisons qu'on pourroit tirer du peu de vraysemblance qu'il y a que Penelope n'ait pas esté éveillée par le grand bruit qu'on a fait pendant le combat, & par les cris des mourants & des blesez, & si elle n'en a rien entendu, à plus forte raison les voisins, estant plus éloignez, ont-ils pû n'en rien entendre. Homere sauve toujours les vraysemblances, & fonde tout ce qu'il avance dans ses fictions. C'est une Remarque d'Eustathe.

Page 500. *Penelope ouvre son cœur à la joye* ] Cette Princesse n'est pas encore persuadée ; elle ne laisse pas de sentir quelque joye, & elle se leve pour aller s'éclaircir de la verité d'un si grand événement, car ce seroit une indifférence trop grande si elle se tenoit-là sans mouvement à une nouvelle si importante.

*Comment a-t'il pû seul se deffaire de tous ces insolents* ] Voilà la grande raison de douter, car cela n'est pas dans la vraysemblance.

Le doute de Penelope excuse & justifie le doute du Lecteur, mais l'un & l'autre cederont aux temoignages sensibles qui vont suivre, on va voir les cadavres, & Ulysse sera reconnu. Il n'y a rien d'impossible à un homme dont Dieu fortifie le bras.

Page 501. *Ulysse est de retour plein de vie ; il est dans le Palais ; il vous retrouve, il retrouve son fils, & il a tiré une vengeance esclatante* ] Homere rassemble icy en trois vers tout ce qu'il y a d'heureux dans le retour d'Ulysse.

Page 502. *Que l'excès de vostre joye ne vous fasse pas grossir nos succès* ] Penelope ne pouvant resister au temoignage que luy rend Euryclée, que tous ces Princes ont esté tuez, croit enfin que cela est vray, mais elle ne peut croire encore que ce soit Ulysse ; elle s' imagine que c'est la joye de ce grand succès qui donne à Euryclée une vanité si extravagante, & luy fait prendre pour Ulysse celuy qui a executé un si grand exploit. Tout cela est bien conduit par degrez avec beaucoup de sagesse.

*Ce n'est point Ulysse, c'est quelqu'un des Immortels* ] Plus on assure à Penelope que les Poursuivants sont morts, plus elle se confirme dans la pensée que ce n'est pas Ulysse. Homere tourne avec beaucoup d'art l'incrudulité de cette Princesse en éloge pour ce heros : & quel éloge ! ce qu'il vient de faire  
n'est

n'est pas l'exploit d'un homme, mais d'un Dieu. En mesme temps ce Poëte guerit l'incréduité du Lecteur, qui ne sçauoit pousser plus loin sa deffiance.

*Ils ne respectoient personne ; ils confondoient l'homme de bien avec le méchant*] Je suis bien aise de voir Homere déclarer que rien ne déplaist d'avantage à Dieu, & n'est plus capable d'attirer sa colere, que de confondre l'homme de bien avec le méchant. De-là naissent toutes fortes d'iniquitez ; cependant c'est le deffaut le plus ordinaire des hommes.

*Il a perdu la vie*] Il ne suffisoit pas de dire qu'Ulysse avoit perdu loin de la Grece toute esperance de retour, car un homme peut fort bien avoir perdu l'esperance de retourner dans sa patrie, & vivre dans quelque pays éloigné, c'est pourquoy, comme Eustathe la remarqué, elle adjoute qu'*il a perdu la vie*. Car elle veut croire qu'Ulysse ne peut estre de retour, parce qu'il est mort.

Page 503. *Quelque habile & expérimentée que vous soyez, il ne vous est pas possible de sonder & de penetrer la conduite des Dieux*] Euryclee vient de donner à Penelope une preuve sensible qu'elle a reconnu Ulysse, c'est la cicatrice de la blessure que le sanglier luy avoit faite sur le mont Parnasse, c'estoit-là une marque assez certaine & assez indubitable. Cependant Penelope ne veut

pas se détromper, & elle persiste dans le sentiment que c'est quelqu'un des Dieux, & elle en donne icy la raison. Ce passage est parfaitement beau, & Eustathe en a bien connu la beauté : *Penelope, dit-il, répond sentencieusement à l'affirmation d'Euryclée ; son discours est tres profond & renferme beaucoup de sens dans une proposition fort courte, car c'est comme si elle luy disoit : vous vous en rapportez à vostre attouchement, & parce que vous avez touché cette cicatrice, & que celuy qui vous paroissoit Ulysse vous a empêché de parler, de ces deux signes sensibles vous tirez cette conclusion, que c'est véritablement Ulysse qui a tué les Pourfuirants, mais vous ignorez que les Dieux ont le pouvoir de se manifester ainsi aux hommes & d'user de tels déguisements. Ainsi comment sçavez-vous que ce n'est pas un Dieu ! pouvez-vous sonder les secrets de la Providence ?* Ce que Penelope dit icy n'est pas seulement fondé sur ce que la Fable publioit des Dieux, mais sur ce que la verité mesme rapportoit, car il ne faut pas douter que les Payens n'eussent entendu parler des prodiges que Dieu ou ses Anges avoient executez, en paroissant sous une forme visible. Et cela estoit si generalement receu, qu'Euryclée ne répond rien à cette raison. Penelope, qui n'a point vû, fait douter celle qui a vû.

Page 504. Et en descendant elle délibe-

*voit en son cœur si elle pareroit à son mary sans l'approcher*] Cette Princesse croit que ce n'est pas Ulyffe, & que c'est quelqu'un des Immortels, mais ce n'est pas une persuasion assez forte pour ne pas laisser quelque lieu à une sorte de doute, c'est quelqu'un des Immortels, mais aussi ce peut estre Ulyffe. Si c'est luy, elle doit l'approcher, luy parler, l'embrasser. Mais si ce n'est pas luy, doit elle faire ces démarches si contraires à l'honnesteté & à la pudeur, & qui pourroient luy estre reprochées! Rien ne marque mieux la sagesse de Penelope, & ne fait mieux voir qu'Homere connoissoit toutes les bienséances qu'une femme vertueuse doit observer. Cet endroit est tres beau & tres délicat, & il n'y a rien dans toute l'Antiquité où la severité des mœurs soit mieux marquée.

*Et qui assis près d'une colonne, les yeux baissés depuis qu'il l'eut apperceüe, attendoit*] Ulyffe ne va pas se jetter au cou de Penelope, il ne luy parle pas mesme encore, mais en homme prudent il veut voir ce que fera cette femme si vertueuse, & connoissant son embarras, il ne veut ni luy faire de la peine, ni s'exposer à luy faire des caresses qu'elle rejetteroit & dont elle se tiendroit offensée.

*Elle gardoit le silence, le cœur serré de crainte & d'estonnement*] Nous venons de voir qu'elle déliberoit en son cœur si elle luy

parieroit sans l'approcher, ou si elle l'abor-  
deroit pour le saluer. Elle ne fait ni l'un ni  
l'autre; elle ne l'approche ni ne luy parle.  
La surprise de voir Ulysse, & la crainte que  
ce ne soit pas Ulysse, luy serrent le cœur &  
luy ostent l'usage de la voix. Tous ces traits  
sont bien naturels & bien menagez.

Page 505. *Telemaque surpris de cette  
froideur*] Telemaque, qui a reconnu son pere  
bien certainement, & qui est bien assuré  
que c'est luy, ne peut comprendre la raison  
de cette froideur de Penelope, & fait l'office  
de mediateur.

Page 506. *Elle me méprise & me mécon-  
noit, parce qu'elle me voit mal propre*] Ulysse  
n'est point fâché de toutes les difficultez  
que Penelope fait de le reconnoistre, car  
ce sont autant de marques de sa vertu.

*Cela changera. Pensons presentement com-  
ment nous nous tirerons de tout cecy*] Com-  
me cette reconnoissance pouvoit estre lon-  
gue à faire & à esclarcir, & que le temps  
presse, car il s'agit de se mettre en seureté  
avant que le peuple d'Ithaque soit informé  
du meurtre des Princes, Ulysse, dont la pru-  
dence ne s'endort jamais, veut remettre la  
reconnoissance à une autre fois, & penser  
avant toutes choses à ce qu'il y a de plus  
pressé.

*On voit tous les jours que celuy qui n'a  
tué qu'un seul homme*] Ce raisonnement est

tres fort : si celuy qui n'a tué qu'un seul homme , qu'un homme peu considerable , qu'un homme qui ne laisse pas beaucoup de gens qui s'interessent à sa mort, est pourtant obligé de s'enfuir & de s'exiler luy-mesme, de peur qu'il ne se trouve quelqu'un qui venge le sang ; que ne doivent pas faire ceux qui ont tué, non pas un seul homme , mais plusieurs ; non pas un simple particulier, mais des Princes qui estoient la force & l'appuy de l'Etat ; non pas un homme qui n'a presque personne qui ait soin de le venger, mais des Princes qui tiennent à tout l'Etat, & qui ont une infinité de vengeurs qui ne manqueront pas de faire les poursuites necessaires. Mais, quoy ? Ulysse n'estoit-il pas le Roy ? Oüy, mais le Roy luy-mesme estoit soumis aux loix ; d'ailleurs ce n'estoit pas un Gouvernement si despotique, qu'il n'eust à craindre le ressentiment des principales familles dont il avoit esteint la fleur.

Page 507. *Pensez donc aux moyens* ] Ulysse, pour esprouver son fils & pour juger de sa prudence, luy demande conseil sur ce qu'il est expedient de faire dans un si grand peril ; mais Telemaque est trop sage pour donner d'autre conseil que celuy de suivre ce que son pere proposera, car puisque personne ne peut rien disputer à Ulysse sur la prudence, il est bien seur que le conseil qu'il donnera sera le meilleur.

Page 508. *Afin que tous les voisins & tous ceux qui passeront près du Palais, entendant ce bruit, croient qu'il y a une nopce*] Comme tous les Pourſuivants avoient accoutumé de ſe retirer le ſoir du Palais & d'aller coucher chez eux, il y avoit à craindre que cette nuit on n'entraſt en quelque ſouſçon ſur ce qu'on ne les verroit pas revenir, voilà pourquoy Ulyſſe a recours à ce bruit de danſe & de muſique, afin que l'on cruſt que c'eſtoit la Reyne qui ſe marioit, & que la nopce retenoit les Princes & les empêchoit de ſ'aller coucher.

*Avant que nous ayons le temps de nous retirer à la campagne*] Mais feront-ils plus forts à la campagne, & plus en eſtat de reſiſter à tout un peuple ému! Oûy, ils ſeront plus forts; d'ailleurs cet éloignement donnera le temps à quelqu'un d'appaifer le peuple, ou d'en retenir une partie, & en cas de neceſſité, Ulyſſe & ſon fils auroient le moyen de gagner le port & de prendre la fuite.

Page 509 *La malheureuſe! elle n'a pas eu le courage de conſerver la maiſon de ſon mary*] Après vingt ans d'épreuve & de patience Penelope ne laiſſe pas d'eſtre blaſmée ſur le premier ſouſçon qu'on a qu'elle ſe remarque, car le public eſt fort ſevere, principalement ſur ce qui regar de les femmes, & il veut qu'elles ne ſe relâchent jamais de tous leurs devoirs. Cette ſeverité ſeroit heu-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XXIII. 535  
reuse pour nous si elle seroit à nous y affermir & à nous rendre plus regulieres, comme Penelope, qui ayant toujours devant les yeux les reproches qu'elle s'attireroit si elle pensoit à se remarier, demeura fidelle à son mary, mesme après une absence de vingt années.

*Voilà comme parloit tout le monde, mais tout le monde ignoroit ce qui se passoit*] Homere par ce petit trait fait bien entendre ce que c'est que la medifance & les bruits du public; tout le monde parle, & souvent tout le monde ne sçait ce qu'il dit, parce qu'il ignore ce qui se passe veritablement, & qu'il ne juge que sur des apparences, qui sont ordinairement fausses.

*Que Vulcain & Minerve ont instruit dans son art*] Minerve pour le dessein, & Vulcain pour l'execution. Je croy en avoir fait ailleurs une Remarque.

Page 510. *Princesse, les Dieux vous ont donné un cœur plus fier & plus dur qu'à toutes les autres femmes*] Ces reproches d'Ulysse font grand honneur à Penelope, & il dit fort bien que les Dieux luy ont donné cette fierté & cette dreté que rien n'égale. Car cette grande sagesse ne peut venir que de Dieu.

*Prince, ce n'est ni fierté ni mépris, mais aussi je ne me laisse point ébloüir*] Ce passage paroist difficile dans le texte:

... Οὐ τ' ἄρ τι μεγαλίζομαι, οὐ δὲ ἀσείλω,

Οὐ δὲ λίλω ἄζαμαι.

*οὐ μεγαλίζομαι, c'est à dire, je ne suis point fiere, je n'ay point une si grande idée de moy-mesme. οὐ δὲ ἀσείλω, je ne vous méprise point, je ne vous regarde point comme un homme indigne de moy. οὐ δὲ λίλω ἄζαμαι, & jene suis pas non plus ébloüie, estonnée de ce que je vois. C'est le veritable sens. Penelope explique ce qu'elle ne fait point, mais elle n'explique pas ce qu'elle fait. C'est ce qu'Eustathe a voulu dire par ces mots, ἀρσεις μὲν ἔφη ἡ γυνή, θέσιν δὲ οὐκ ἐπίησεν. Elle nie, mais elle n'affirme point. Or l'affirmation est qu'elle veut l'eisprover, qu'elle a peur que ses yeux ne la trompent, & qu'elle doit à son mary & qu'elle se doit à elle-mesme de plus grandes précautions, & c'est ce que je me suis cru obligée de suppléer & de faire entendre, car ce passage est si beau, qu'on ne sçauroit le mettre trop en jour.*

*Mais aussi je ne me laisse pas ébloüir à tout ce qui me parle en vostre faveur ] Avec quel art Homere fait-il paroître toute la sagesse de Penelope pour la rendre digne de servir de modelle à toutes les femmes en pareille occasion. Ses yeux luy disent que c'est Ulysse; Euryclée a reconnu son maistre & Telemaque son pere, cependant elle se desfie du rapport de ses yeux, & elle resiste au temoignage d'Euryclée & à celuy de son fils.*

Instruite d'une infinité de surprises qui avoient esté faites à des femmes, elle se retient & veut les feuretez les plus grandes. Une femme si scrupuleuse auprès d'un homme qui se dit son mary & qui est desja reconnu pour son mary, que n'a-t-elle pas dû estre pour les Pour suivants! Eustathe a fort bien dit qu'il avoit esté plus facile à Ulysse de tuer ce grand nombre de Princes, que de vaincre la deffiance & l'incredulité de Penelope.

Page 511. Elle parla de la sorte pour esprouver son mary ] Elle vouloit voir si sur l'ordre qu'elle donnoit de faire porter hors de la chambre d'Ulysse le lit qu'il s'estoit fait, ce prétendu Ulysse ne diroit rien qui marquast qu'il connoissoit ce lit, & qu'il sçavoit qu'il ne pouvoit estre transporté. Mais il se presente icy une difficulté qu'Eustathe appelle *invincible, indissoluble, ἀπορον ἀληθώς ἄλλον*. Penelope s'imagine que cet homme, qui se dit son mary, est quelque Dieu qui a pris la figure d'Ulysse, & qui l'a si bien prise, qu'il a mesme conservé la cicatrice. Cela estant, comment croit-elle que ce Dieu ne sçaura pas tout le mystere de ce lit, & comment sur la connoissance, que ce prétendu Ulysse paroistra en avoir, peut elle s'asseurer que c'est là son mary? car il n'y a que cela qui la détermine. Eustathe y répond fort mal à mon gré; il dit que *sur le rapport*

de la fabrique de ce lit, Penelope ne fait pas difficulté de se rendre, parce que tout ce qu'il dit ne pouvoit estre sceu que d'Ulyffe ou d'un Dieu ; si c'est d'Ulyffe, elle peut reconnoître son mary, elle a ce qu'elle desire ; & si c'est un Dieu, ce n'est pas une petite fortune pour elle. C'est une tres mauuaise solution ; Penelope estoit si sage, elle estoit si fidelle à son mary, qu'elle n'auroit jamais consenti à recevoir ce prétendu Ulyffe dans sa couche si elle l'avoit crû un Dieu & non pas son mary. La veritable solution est que ces Dieux inferieurs, selon la Theologie payenne, ne sçavoient pas tout par eux-mesmes : cela paroist par plusieurs passages des Anciens & mesme d'Homere. Mais cela ne sauue pas encore la difficulté ; car Penelope a beau dire dans la suite que ce lit n'estoit connu que d'Ulyffe & d'elle, cela estoit impossible. Ulyffe pouvoit-il auoir travaillé à ce lit sans qu'il y eust des temoins de son travail ? Or ce qui est sceu de deux, de trois domestiques & mesme d'un seul, comment peut-on s'asseurer qu'il n'est pas assez public pour faire qu'un fou be en profite ! Dans le dernier siecle on a vû sur de semblables aventures des fous bes passer pour les veritables maris, & se faire reconnoître par les femmes mesmes à des choses bien plus mysterieuses & plus secretes. Les signes des reconnoissances dépendent de la volonté du Poëte, il les

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XXIII.* 539  
choisit comme il luy plaist, mais j'avoüe que  
je souhaiterois qu'Homere en eust imaginé  
un plus vraysemblable que celuy de ce lit,  
qui ne me paroist pas digne de ce Poëme.  
Je suis persuadée que cet endroit est un de  
ceux qu'Horace a eus en vüe, quand il a te-  
moigné sa douleur de ce qu'Homere som-  
meilloit quelquefois. Je ne dis cela qu'avec  
beaucoup de desffiance de mon jugement,  
car il pourroit peut-estre arriver que quel-  
que sçavant homme me feroit voir que je  
me trompe. Mais je dis ce que je sens, toute  
preste à me dédire quand on me monstrera  
que j'ay tort.

Page 512. *Il n'y en a point, quelque fort  
qu'il soit, qui ait pü le changer de place*] Car  
comme il tenoit au plancher, il auroit fallu  
le scier par les pieds, ce qui l'auroit rendu  
inutile, c'est pourquoy il a dit qu'il avoit esté  
affligé d'entendre l'ordre que Penelope vient  
de donner de le porter hors de sa chambre.

*C'est un lit que j'ay pris plaisir à faire moy-  
mesme*] Dans ces temps heroïques les Prin-  
ces ne tenoient pas indigne d'eux d'appren-  
dre des mestiers. Ce qu'Ulyse dit icy de ce  
lit, qu'il avoit fait luy-mesme, sert à fonder  
ce qu'on luy a vü faire dans l'isle de Catypso,  
où il se battit luy-mesme la nacelle qui de-  
voit le mener dans sa patrie.

*Je l'ay façonné moy-mesme avec soin*] Ho-  
mere qui sentoit bien ses forces & qui con-

noissoit toute la richesse de sa langue, descend icy dans un détail de menuiserie que je ne puis conserver dans ma Traduction; il n'est pas possible de traduire noblement cet endroit en François. Je l'ay traduit à la lettre le mieux qu'il m'a esté possible; mais la plus grande difficulté n'est pas à le traduire, c'est à l'entendre, car pour moy j'avoüe que je ne conçois pas comment un pied d'olivier pouvoit estre assez gros pour faire dans la surface de son tronc coupé ce que nous appellons la couchette ou le bois de lit: peut estre qu'il ne seroit que d'appuy au reste. Je trouve là un grand embarras, Eustathe ne dit rien qui puisse nous en tirer. Encore une fois je voudrois bien qu'Homere eust choisi un autre signe de reconnoissance que ce lit, qui me fait beaucoup de peine & qui en fera peut-estre à d'autres.

*Et ses pieds tiennent au plancher* ] On veut que ce lit, qui tient au plancher de la chambre, ait esté imaginé comme un symbole de la fidelité, de la constance & de la feureté qui doivent regner dans la couche nuptiale, qui ne doit estre connuë que du mary seul, & qu'il est dit avoir esté fait de bois d'olivier, parce que cet arbre est consacré à Minerve, qui est la Déesse de la chasteté. Je ne dis pas que cette imagination ne soit pas heureuse, mais je la crois pure imagination, & je suis persuadé qu'Homere a

été cecy des mœurs de son temps, où il y avoit apparemment des lits qui tenoient au plancher de la chambre à coucher, des lits faits de bois d'olivier, enrichis d'or, d'argent & d'ivoire.

Page 513. *A ces mots la Reyne tomba presque évanouïe*] Cette reconnoissance est tres touchante, tous les sentiments de surprise, de joye, d'amour & d'estime y sont meslez avec beaucoup d'art, & tout cela est accompagné d'une apologie raisonnée qui ne pouvoit pas déplaire à un mary.

*Ne soyez point fâché contre moy ; vous surpassez tous les hommes en prudence*] C'est comme si elle luy disoit : puisque vous surpassez tous les hommes en prudence, vous ne devez pas estre fâché contre moy de ce que j'ay suivi les maximes de la prudence dans tout ce que j'ay fait & dans toutes les froideurs que je vous ay temoignées. D'ailleurs les Dieux ont voulu adjouter encore cela à tous les maux que nous avons soufferts. C'est, à mon avis, le veritable sens de ce passage, qui n'est pas aisé.

Page 514. *Jamais elle n'auroit receu dans sa couche cet estranger, si elle avoit prévu*] Ce passage a fait naître une grande dispute entre les anciens Critiques ; les uns vouloient suivre la ponctuation ordinaire, qui est celle que j'ay suivie, & qui est dans toutes les Editions. Et les autres vouloient

mettre un point après εἰ ἦδῃ. de cette manière,

Εἰ ἦδῃ. ὃ μὲν ἀντις ἀφίτοι ἕως Ἀ' χυδῶν.

Et ils expliquoient ainsi tout le passage : *Jamais elle n'auroit reçu dans sa couche cet étranger si elle l'avoit connu. C'est pourquoy (ὃ pour δὴ) les belliqueux fils des Grecs devoient prendre les armes pour aller l'enlever à son ravisseur, parce qu'elle estoit innocente, ayant esté trompée, car si elle avoit esté coupable, elle n'auroit pas mérité d'estre répétée. Ceux qui ont esté de ce sentiment, ont crû qu'il falloit par-là fonder l'ancienne Tradition, qui dit que Paris ne put jamais vaincre les froideurs d'Helene, jusqu'à ce que Venus, pour le favoriser, luy eut donné les traits de Menelas, & qu'alors Helene, trompée par cette ressemblance, répondit à sa passion. Cette métamorphose est nécessaire icy pour la justesse de l'exemple dont Penelope se sert. Et voilà ce qui a pû les déterminer. Mais pour moy je ne crois point que ce soit le sens d'Homere. Ce point après ἦδῃ rend ce passage tres dur & tres obscur, & ce n'est pas-là le style de ce Poëte, qui est toujours naturel. Et quant à cette métamorphose, il n'avoit pas besoin de l'expliquer, car estant vraye, elle estoit publique & connue de tout le monde. Paris surprit Helene sous la ressemblance de Menelas; mais ensuite il parut ce qu'il estoit, &*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIII. 543  
elle ne laissa pas de le suivre, *ce qu'elle n'auroit pas fait si elle avoit prévu, &c.* Homere dit icy une chose de tres bon sens, quoy qu'en disent les anciens Critiques, dont Eustathe nous rapporte la dissertation: *Jamais Helene n'auroit receu dans sa couche cet estrange, si elle avoit prévu que la Grece entiere prendroit les armes, &c.* En effet, jamais personne ne commettrait de ces actions infames, si on se remettoit devant les yeux les malheureuses suites qu'elles doivent avoir. Mais on est aveuglé par la passion, & on ne pense point à cet avenir si funeste. Au reste, je suis charmée de voir une Princesse, aussi sage que Penelope, excuser en quelque façon la faute d'Helene, en faisant entendre qu'elle fut d'abord trompée par la ressemblance, & qu'ensuite les inspirations de Venus luy firent continuer la faute. Ce, n'est pas trop-là l'ordinaire des femmes, dont la conduite est sans reproche, d'excuser celles qui ont eû des foiblesses, au contraire il semble qu'elles tirent de ces foiblesses un nouveau lustre pour leur vertu.

Page 515. *De ce lit qui n'est connu que de vous & de moy*] On voit manifestement que Penelope estoit persuadée que ce lit n'estoit connu que d'Ulysse qui l'avoit fait, & qu'un faux Ulysse, soit que ce fust un homme ou un Dieu, ne le connoissoit point. Mais comment cela estoit-il possible! ces

*mots de ce lit qui n'est connu que de vous & de moy, renferment le véritable éloge de la couche nuptiale; elle ne doit estre connue que du mary & de la femme, & des personnes qui les servent; la femme ne doit le faire connoître à aucun autre homme, ni le mary à aucune autre femme.*

Page 516. *Tel & plus agréable encore Ulyffe paroist à Penelope* ] Je ne croy pas qu'il soit possible de comparer la joye qu'a Penelope d'embrasser son mary, à une plus grande joye que celle des matelots, qui au milieu d'un naufrage, où ils ont vû perir la plupart de leurs compagnons, ont le bonheur de gagner la terre. Le plaisir qu'ils ont d'embrasser le rivage, peut se sentir, mais il ne peut s'exprimer.

*Cet.e D'esse retint la nuit à la fin de sa course* ] C'est Minerve elle-mesme, qui pour donner plus de temps à Ulyffe & à Penelope d'estre ensemble, retarde la nuit & la leur rend plus longue, comme la Fable le rapporte de la naissance d'Hercule & de celle des Muses. Minerve peut servir ainsi l'empressement d'un mary & d'une femme, qui se revoient après vingt ans d'absence; mais elle ne serviroit pas de mesme toute autre passion.

*Et empescha l'Aurore d'atteler à son char ses brillants coursiers, Lampus & Phaëton* ] Homere donne icy à l'Aurore un char à

deux chevaux. Et il ne faut pas confondre ce char avec celui du Soleil. Cela doit être remarqué par les Peintres.

Page 517. *Mais puisque vous m'avez parlé de ce nouveau labour* } Il n'auroit pas été honneste que Penelope, ayant entendu parler d'un nouveau danger auquel Ulysse devoit encore s'exposer, elle n'eust pas voulu en être informée avant toutes choses ; sa tendresse en devoit être alarmée, & le Poëte auroit fait une grande faute contre la bienfiance, si elle avoit differé à s'en instruire. Homere ne manque jamais à ce que la nature demande & qui est décent.

Page 518. *Le devin m'a ordonné de courir encore le monde, & d'aller dans plusieurs villes, tenant dans les mains une rame* } C'est ce que nous avons vû dans le xi. Livre. On peut voir-là les Remarques.

Page 519. *Puisque les Dieux vous promettent une longue vie & une vieillese heureuse* } Il faut admirer icy le courage de Penelope sur la menace d'une seconde absence d'Ulysse, dans le moment mesme qu'elle le reçoit ; elle est alarmée, elle est inquiete ; mais dès qu'elle voit cette menace suivie de cette grande promesse que les Dieux ont faite à Ulysse d'une longue vie & d'une vieillese heureuse, elle se console sur l'heure, & non seulement elle se console, mais elle console & encourage mesme son mary. Cela est

bien éloigné des foiblesses que d'autres femmes auroient temoignées dans cette occasion.

Page 520. *Le Roy & la Reyne revirent avec une joye extrefme leur ancienne couche, & en remercierent les Dieux*] Didyme nous apprend qu'Aristarque & Ariflophane le Grammairien finiffoient icy l'Odyffée. Et fur cela voicy la Remarque d'Eufathe; je la rapporte entiere, parce que c'est un point de critique tres important qu'il faut eclaircir, car je vois qu'il a presque entraîné de fçavants hommes, & leur a fait douter que cette fin de l'Odyffée fust veritablement d'Homere. Cafaubon luy-mefme dans quelqu'une de fes Remarques fur Strabon, en parlant du XXI v. Liv. de l'Odyffée, dit: *S'il est vray que ce Livre foit de luy. C'est ce que nous allons examiner. Il faut fçavoir, dit Eufathe, que selon le rapport des Anciens, Aristarque & Ariflophane le Grammairien, qui estoient les coryphées des Grammairiens de ce temps-là, finiffent l'Odyffée à ce vers αὐτίκα, &c. Le Roy & la Reyne revient avec une extrefme joye, &c. & tiennent la fin de ce Livre & le Livre fuyvant pour fuppofer. Ceux qui combattent leur fentiment, difent qu'en finiffant la l'Odyffée, on retranche beaucoup de chofes tres importantes; comme, par exemple, la récapitulation fommaire de tout ce qui a précédé, & comme*

*l'abrégé historique de toute l'Odyssée. Et, ce qui est encore plus important, la reconnoissance d'Ulysse par Laërte son pere, & les fictions admirables que ce Livre estalle, & plusieurs autres choses qui ne sont pas moins considerables. Que si, parce qu'au commencement du dernier Livre il y a des choses qui ne paroissent pas du sujet, c'est une raison suffisante pour les retrancher, par la même raison on pourra réduire & abréger tout ce Poëme, en retranchant du milieu toutes les choses fabuleuses & incroyables qui ont esté dites dans l'isle des Pheaciens. On pourroit prétendre qu'Aristarque & Aristophane n'ont pas voulu dire par cette critique que le Livre entier de l'Odyssée finissoit à ce vers, mais peut-estre que la finissoit ce qu'il y avoit de plus important & de plus nécessaire. Voilà la critique & la réponse qu'Eustathe y a faite. Je ne suis contente ni de l'une ni de l'autre. La critique est fausse, & il paroist que ceux qui l'ont faite n'estoient pas bien instruits de la nature du Poëme Épique; & la réponse est foible & n'est pas tirée du fond de la nature de ce Poëme dont il falloit estre bien instruit pour répondre fortement & solidement. Ceux qui diroient que le Poëme de l'Iliade doit finir lorsqu'Achille, estant appaisé, a rendu à Priam le corps d'Hector, & que tout ce qui est dit de l'observation de la treve & la description des funeraillies*

d'Hector n'est pas du sujet, & qu'il a esté ajouté par une main estrangere, auroient autant de raison qu'Aristarque & qu'Aristophane. J'ay desja répondu à ce faux scrupule dans ma dernière Remarque sur l'Iliade, c'est icy la mesme chose, & la réponse doit estre tirée de mesme de la difference qu'il y a entre le dénoüement de l'action & l'achevement de l'action; le dernier est proprement la suite & la fin de l'autre. Le sujet du Poëme de l'Odyssée n'est pas seulement le retour d'Ulysse dans sa maison, mais le retour d'Ulysse restabli dans son Palais, reconnu de toute sa famille, & en paisible possession de ses Estats, de sorte que l'Odyssée ne finit que par la paix restablie dans Ithaque. Comment a-t-on pû s'imaginer que ce Poëme estoit fini à ce vers? Le Poëte auroit fait une faute considerable, & auroit laissé son ouvrage imparfait, car il est obligé par son sujet de nous faire voir Ulysse reconnu par son pere, & il ne doit pas nous laisser dans l'incertitude de ce qui arrivera du ressentiment de tant de familles considerables dont les Princes avoient esté tuez, après que le bruit de ce meurtre sera répandu. Car il a mesme excité sur cela nostre curiosité, lorsqu'il a fait dire à Ulysse dans ce mesme Livre, *Afin que le bruit de ce massacre ne se répande pas dans la ville avant que nous ayons le temps de nous retirer à la campa-*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIII. 549  
*gne. Là nous penserons plus à loisir à exécuter les bons conseils que Jupiter nous inspirera.* Ces paroles font entendre clairement que cette suite est une partie du sujet du Poëme, & si bien partie, que si elle manquoit, on seroit forcé de croire, ou qu'Homere n'auroit pas eu le temps de l'achever, ou que cette fin auroit esté perduë. En un mot Ulysse de retour dans son Palais & reconnu par sa femme, est le dénouëment de l'action, & le reste en est l'achevement, car le commencement de l'action de l'Odyssee est ce qui arrive lorsqu'au sortir de Troye il prend le chemin d'Ithaque; le milieu comprend tous les malheurs qu'il a à soutenir, & tous les desordres de son Estat; & la fin est le restablissement de ce heros dans la paisible possession de son Royaume, où il est reconnu de son fils, de sa femme, de son pere & de ses domestiques. Le Poëte auroit fort mal fini s'il en estoit demeuré à la mort des Princes, ou au moment qu'Ulysse est dans son appartement avec Penelope, parce que le Lecteur avoit encore deux choses à attendre, comment il seroit reconnu par son pere, & quelle vengeance les familles & les amis de ces Princes prendroient de leurs meurtriers. Mais ce peril essuyé, & tout ce peuple, qui a pris les armes, estant vaincu & pacifié, il n'y a plus rien à attendre, le Poëme & l'action ont toutes leurs parties, & voi-

la l'achevement qui finit & termine le dénouement. Homere acheve son Odyssée par l'accord que Minerve fait entre Ulysse & ses voyfins, & la paix reitablie est l'unique achevement de ce Poëme.

*Penelope conta à Ulyffe tout ce qu'elle avoit eu à souffrir de cette insolente troupe]* Penelope a bien-tost fini le recit de ses peines, dans l'impaticence d'entendre les aventures d'Ulyffe. Homere n'employe que trois vers à en faire la récapitulation, car le Lecteur est instruit. Il en use de mesme dans l'abregé qu'il fait des aventures d'Ulyffe, il n'y employe que trente un vers. Un plus long détail auroit ennuyé le Lecteur, qui sçait tout ce qu'on luy dit.

*Et Ulyffe raconta à la Reyne tout ce qu'il avoit fait contre les estrangers]* Ulyffe ne luy parle point de ce qu'il avoit fait & souffert devant Troye, parce qu'outre que ce n'est pas la matiere de ce Poëme, Penelope avoit sans doute esté informée de ce qui s'estoit passé au siege. Comment l'auroit-elle ignoré, il paroist que les Pheaciens mesmes en estoient instruits!

Page 521. *Il commença par la deffaitte des Ciconiens]* Quoy-que le Lecteur soit instruit, cet abregé n'est pas inutile, & Homere l'a mis par deux raisons; la premiere, pour nous faire entendre que le sujet de l'Odyssée n'est pas seulement le retour d'U-

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XXIII.* 551  
Ulyſſe à Ithaque & le reſtabliſſement de ſes affaires, mais qu'il embraille ſes voyages, ſes erreurs, tout ce qu'il a vû, tout ce qu'il a ſouffert, en un mot tout ce qui luy eſt arrivé depuis ſon départ de Troye, comme il nous l'a expoſé dans ſes premiers vers de ce Poëme, & comme Ariſtote l'a enſuite fort bien expliqué; Et la ſeconde, pour nous remettre devant les yeux toute la ſuite des aventures de ſon heros, car en enchaſſant ces aventures dans ſon Poëme, il n'a pas ſuivi l'ordre naturel ou historique, c'eſt à dire, l'ordre des temps, cela eſtoit impoſſible dans une ſi longue action, mais il a ſuivi l'ordre artiſciel ou poëtique, c'eſt à dire, qu'il a commencé par la fin, & tout ce qui a précédé l'ouverture de ſon Poëme, il trouve le moyen de nous l'apprendre par des narrations dans des occasions naturelles & vraſemblables. Or icy il remet tout dans l'ordre historique, afin que nous puiffions démeſler d'un coup d'œil ce qui fait l'action continuë, & ce qu'embraille tout le ſujet, & diſtinguer le temps de la durée du Poëme d'avec le temps de la durée de l'action, & c'eſt pour le Lecteur un ſoulagement conſiderable.

Page 522. *Il s'eſtendit particulierement ſur l'ardent amour que Calypſo eut pour luy; ſur les efforts qu'elle fit pour le retenir.]* C'eſtoit auſſi l'endroit qu'Ulyſſe devoit le moins

oublier, car c'estoit l'endroit le plus flatteur pour Penelope. Mais on peut croire qu'il supprima la maniere dont il vescu avec elle pour se menager sa protection.

Page 524. *Soit par ceux que j'iray enlever à main armée*] En courant les mers, & en faisant des descentes dans les terres, selon la coutume de ces temps là.

*Soit par ceux que les Grecs me donneront*] Pour le feliciter de son heureux retour & de la deffaitte de ses ennemis, & pour luy en marquer leur joye. Les Princes regardoient les presens, que leur faisoient leurs sujets, comme des marques glorieuses de leur estime, c'est pourquoy il est si souvent parlé dans l'Escriture sainte des presens que l'on faisoit aux Princes. Il est dit de Salomon: *Singuli deserebant ei munera.* 3. Reg. 10. 25. Et de Josaphat, *Et dedit omnis Juda munera Josaphat, factæque sunt ei infinitæ divitiæ & multa glæria. Et tout Juda fit des presens à Josaphat, de sorte qu'il amassa de grandes richesses, & qu'il acquit une grande gloire.* 2. Paralip. 17. 5.

*Je m'en vais voir mon pere à sa maison de campagne, où mon absence le tient encore plongé dans une cruelle affliction*] Cela est absolument necessaire pour l'achevement du Poëme, comme je l'ay desja dit. Le Poëme manqueroit d'une de ses parties essentielles, si Ulysse n'estoit pas reconnu par son pere

pere, & si la paix n'estoit pas restablie dans Ithaque.

Page 525. *Montez donc dans vostre appartement avec vos femmes ; ne parlez à personne, & ne vous laissez voir à qui que ce soit*] Il luy donne cet ordre, dit Eustathe, afin que ne paroissant pas informée de ce qui s'est passé, elle ne soit pas insultée. Mais il estoit bien difficile qu'on crust qu'elle ignoroit tout ce grand carnage qui avoit esté fait la nuit dans le Palais. Cet avis d'Ulysse est donc plustost pour empescher qu'en se montrant, elle ne soit pas exposée au resentment de quelque emporté.

*Et leur ordonne de s'armer*] Car il prévoyoit bien qu'il seroit attaqué dans la maison de Laërte.

*Le jour commençoit desja à répandre sa lumiere*] Ulysse se leve à la petite pointe du jour, lorsque l'Aurore sort de l'Océan, il s'arme & fait armer son fils & ses deux pasteurs, & sort. Cela n'occupe pas beaucoup de temps ; il sort donc lorsque le jour commence à se répandre & avant que le soleil paroisse, c'est pourquoy Homere adjoute que *Minerve les couvrit d'un nuage espais*. Car c'est pour dire poëtiquement qu'ils profiterent de quelque brouillard espais qui les empeschoit d'estre apperceus, car dans la saison où l'on estoit alors, c'estoit la fin de

### Argument du Livre XXIV.

*M*ercure conduit aux Enfers les âmes des Princes qu'Ulyffe a tuez. Entretien de l'Âme d'Agamemnon & de celle d'Achille. Le Poëte raconte diverses particularitez de la guerre de Troye, qui n'avoient pû entrer dans l'Iliade, entre autres, la mort d'Achille, les honneurs qui luy furent rendus à ses funeraillles, & le deuil des Muses autour de son lit. Entretien d'Agamemnon avec Amphimedon fils de Melanthe. Comparaison de Penelope avec Clytemnestre. Ulyffe arrive à la campagne chez Laërte, qu'il trouve inconsolable de la mort de son fils. La conversation qu'ils ont ensemble, & qui augmente encore l'affliction de ce bon vieillard. Reconnoissance d'Ulyffe; la joye de ce pere, qui revoit son fils qu'il n'attendoit plus. Dolius, ancien serviteur de Laërte, revient du travail avec six enfans; autre reconnoissance d'Ulyffe. Le peuple d'Ithaque s'assemble, donne ordre à l'enterrement des morts. Le pere d'Antinoüs excite le peuple à les venger.

*Le heraut Medon & le devin Halicherse  
taschent de les détourner, & en retiennent  
la plus grande partie ; les autres vont en  
armes pour assieger Ulysse. Ce heros ar-  
me sa petite troupe, se met à leur teste &  
sort au devant de ses ennemis, qui avoient  
pour chef le pere d'Antinoüs ; Laërte le  
tue, & Ulysse & son fils font un grand car-  
nage. Minerve fait poser les armes au  
peuple, & avertie de la volonté de Jupiter  
par la foudre qui tombe à ses pieds, elle  
ordonne à Ulysse de s'arrester, & la paix  
est enfin restablie.*





# L'ODYSSEË

## D'HOMÈRE!

---

### LIVRE XXIV.

CEPENDANT Mercure avoit assemblé les Ames des Pour-suivants. Il tenoit à la main sa verge d'or avec laquelle il plonge quand il veut les hommes dans un profond sommeil & les en retire de mesme. Il marchoit à la teste de ces Ames, comme un berger à la teste de son troupeau, & ces Ames le suivoient avec une espee de fremissement. Comme on voit une troupe de chauvesouris voler dans le creux d'un antre avec un murmure aigu, lorsque quelqu'un

les oblige à quitter la roche où elles estoient attachées toutes ensemble ; ces Ames suivoient le Dieu de Cyllene avec un murmure tout pareil, & il les conduisoit dans les chemins tenebreux qui menent dans la nuit éternelle. Elles traverserent les flots de l'Océan, passerent près de la celebre roche Leucade, entrerent par les portes du soleil dans le pays des songes, & bien-tost elles arriverent dans la prairie d'Asphodele, où habitent les Ames, qui ne sont que les vaines images des morts. Elles trouverent dans cette prairie l'Ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque & celle d'Ajax, le plus beau & le plus vaillant des Grecs après le fils de Pelée. Ces heros estoient autour du grand Achille ; l'Ame d'Agamemnon estoit venu les joindre fort triste ; elle estoit suivie des Ames de ceux qui avoient esté tuez avec luy dans le

Palais d'Egiste. L'Ame d'Achille  
 adressant d'abord la parole à celle  
 » d'Agamemnon, luy dit : Fils d'A-  
 » trée, nous pensions que de tous les  
 » heros vous estiez le plus aimé du  
 » maistre du tonnerre, parce que sur  
 » le rivage de Troye, où nous avons  
 » souffert tant de peines & de tra-  
 » vaux, nous vous voyions comman-  
 » der à une infinité de peuples & à  
 » un grand nombre de Roys. La  
 » Parque inexorable, à laquelle tous  
 » les hommes sont assujettis par leur  
 » naissance, a donc tranché vos jours  
 » avant le temps. Vous auriez esté  
 » plus heureux de perir devant les  
 » remparts de Troye au milieu de la  
 » gloire dont vous estiez environné,  
 » car tous les Grecs vous auroient  
 » élevé un tombeau superbe, & vous  
 » auriez laissé une gloire immortelle  
 » à vostre fils, au lieu que vous avez  
 » eu une fin tres malheureuse.

L'Ame d'Agamemnon luy ré-  
 » pondit : Fils de Pelée, Achille sem-

blable aux Dieux, que vous estes «  
heureux d'avoir terminé vos jours «  
sur le rivage d'Ilion loin de vostre «  
patrie ! Les plus braves des Grecs «  
& des Troyens furent tuez autour «  
de vous ; environné de monceaux «  
de morts, vous estiez glorieuse- «  
ment estendu sur la poussiere loin «  
de vostre char, & en cet estat «  
redoutable encore aux bandes «  
Troyennes. Nous continuasmes le «  
combat toute la journée, & nous «  
ne nous serions pas retirez si Jupi- «  
ter n'eust separé les combattants «  
par une horrible tempeste. Nous «  
vous retirasmes de la bataille, nous «  
vous portasmes sur les vaisseaux, «  
& après avoir lavé vostre corps «  
avec de l'eau tiede & l'avoir par- «  
fumé avec de précieuses essences, «  
nous le plaçames sur un lit fune- «  
bre ; tous les Grecs autour de ce lit «  
fondoient en larmes, & pour mar- «  
ques de leur deuil, ils se couperent «  
les cheveux. La Déesse vostre mere «

» ayant appris cette funeste nouvelle,  
 » sortit du milieu des flots accompa-  
 » gnée de ses Nymphes, car les cris &  
 » les gemissements de l'armée avoient  
 » pénétré le sein de la vaste mer &  
 » s'estoient fait entendre dans les  
 » plus profonds abysses. Les Grecs  
 » les voyant sortir des ondes, furent  
 » saisis de frayeur, & ils auroient  
 » regagné leurs vaisseaux, si Nestor,  
 » dont la sagesse estoit fortifiée par  
 » une longue expericnce, qui estoit  
 » sçavant dans les histoires anciennes,  
 » & dont on avoit toujours admiré  
 » les conseils, ne les eust retenus ;  
 » Arrestez, leur cria-t'-il, troupes  
 » Grecques, pourquoy fuyez-vous !  
 » C'est la Déesse Thetis, c'est une  
 » mere affligée qui vient suivie de  
 » ses Nymphes immortelles pleurer  
 » la mort de son fils.

» Ces mots arresterent leur fuite.  
 » Les filles du vieux Nerée environ-  
 » nerent vostre lit avec des cris la-  
 » mentables, & vous revestirent d'ha-

bits immortels, & les neuf Muses «  
 firent entendre tour à tour leurs «  
 gemissements & leurs plaintes lu- «  
 gubres. Vous n'auriez pû trouver «  
 dans toute l'armée un seul des «  
 Grecs qui ne fondist en pleurs, si «  
 touchants estoient les regrets de «  
 ces divines filles de Jupiter. Pen- «  
 dant dix-sept jours entiers nous «  
 pleurasmes jour & nuit autour de «  
 ce lit funebre avec toutes ces Dées- «  
 ses. Le dix-huitième nous vous «  
 portasmes sur le buscher. Nous «  
 égorgeasmes tout autour un nom- «  
 bre infini de moutons & de bœufs; «  
 vous estiez couché sur le haut avec «  
 les habits magnifiques dont les «  
 Déeses vous avoient revestu. On «  
 vous couvrit de graisse, on mit «  
 tout autour de vous quantité de «  
 vaisseaux pleins d'huile & d'autres «  
 pleins de miel, & les heros de l'ar- «  
 mée, les uns à pied, les autres sur «  
 leurs chars, firent plusieurs fois en «  
 armes le tour de vostre buscher, «

» avec un bruit qui fit retentir toute  
» la plaine & les rives de l'Hellef-  
» pont. Quand les flammes de Vul-  
» cain eurent achevé de vous confu-  
» mer, nous receüillifmes vos os  
» après avoir esteint la cendre avec  
» du vin, & pour les conferver, nous  
» les enveloppâmes d'une double  
» graiffe. La Déesse vostre mere don-  
» na une urne d'or pour les enfer-  
» mer; elle dit que c'estoit un present  
» de Bacchus & un chef-d'œuvre de  
» Vulcain. Vos os sont dans cette  
» urne meslez avec ceux de Patrocle,  
» & dans la mesme urne on mit fé-  
» parément ceux d'Antiloque, qui,  
» après Patrocle, estoit celuy de tous  
» vos compagnons que vous honno-  
» riez le plus de vostre amitié. Toute  
» l'armée travailla ensuite à vous éle-  
» ver à tous trois un tombeau ma-  
» gnifique sur le rivage de l'Hellef-  
» pont, afin qu'il soit exposé à la  
» vûë de tous ceux qui navigeront  
» dans cette mer, non seulement de

nostre temps, mais dans tous les «  
âges. Le tombeau achevé, la Déesse «  
se demanda aux Dieux la permis- «  
sion de faire executer des jeux & «  
des combats par les plus braves de «  
l'armée autour de ce superbe tom- «  
beau. Pendant ma vie j'ay assisté «  
aux funerailles de plusieurs heros. «  
Dans ces occasions, après la mort «  
de quelque grand Roy, les plus «  
braves guerriers se presentent pour «  
les jeux, mais je n'en ay jamais «  
vû de si beaux ni de si admira- «  
bles que ceux que la Déesse Thetis «  
fit celebrer ce jour-là pour hon- «  
orer vos obseques, & pour mar- «  
quer son affliction. Il estoit aisé «  
de voir que vous estiez cher aux «  
Dieux. De sorte, divin Achille, «  
que la mort mesme n'a eu aucun «  
pouvoir sur vostre nom, il passera «  
d'âge en âge avec vostre gloire jus- «  
qu'à la derniere posterité. Et moy, «  
quel avantage ay-je tiré de mes tra- «  
vaux ? Que me revient-il d'avoir «

» terminé glorieusement une si lon-  
 » gue & si terrible guerre ! Jupiter  
 » a souffert qu'à mon retour j'aye  
 » peri malheureusement , & que je  
 » fois tombé dans les embusches du  
 » traistre Egisthe & de ma pernicious-  
 » se femme.

Ils s'entrenoient encore de  
 mesme lorsque Mercure arriya près  
 d'eux à la teste des Ames des Pour-  
 suivants qu'Ulyffe avoit glorieu-  
 sement fait tomber sous ses coups.  
 Achille & Agamemnon estonnez  
 ne les virent pas plustost, qu'ils s'a-  
 vancerent au devant d'elles. L'Ame  
 du fils d'Atréc reconnut d'abord le  
 fils de Melanthée, le vaillant Am-  
 phimedon, car il estoit lié avec luy  
 par les liens de l'hospitalité, ayant  
 logé chez luy dans un voyage qu'il  
 fit à Ithaque. Il luy adressa le pre-  
 » mier la parole, & luy dit : Amphi-  
 » medon, quel accident a fait des-  
 » cendre dans ce sejour tenebreux  
 » une si nombreuse & si florissante

jeunesse ! Il n'y a point de Prince «  
qui, en choisissant la fleur de sa «  
ville capitale, pust assembler un si «  
grand nombre de jeunes gens aussi «  
bien faits & d'aussi bonne mine. «  
Est-ce Neptune qui vous ayant «  
surpris sur la vaste mer, vous a fait «  
perir, en excitant contre vous ses «  
flots & les tempestes ! Avez-vous «  
esté battus dans quelque descente «  
que vous ayez faite pour enlever «  
les bœufs & les nombreux trou- «  
peaux de moutons de vos ennemis, «  
ou devant quelque ville que vous «  
ayez attaquée pour la piller & pour «  
emmener les femmes captives ? Ré- «  
pondez-moy, je vous prie, car je «  
suis vostre hôte. Ne vous souve- «  
nez-vous pas que je fus reçu dans «  
vostre maison lorsque j'allay à «  
Ithaque avec Menelas pour pres- «  
ser Ulysse de venir avec nous à «  
Troie ! Nous fusmes un mois à ce «  
voyage, & ce ne fut pas sans beau- «  
coup de peine que nous persuadaf- «

» mes Ulyffe de nous accompagner.

L'Ame d'Amphimedon répon-  
 » dit : Fils d'Atrée , le plus grand  
 » des Roys, je me fouviens que mon  
 » pere a eu l'honneur de vous recevoir  
 » chez luy , & je vais vous raconter  
 » nostre malheureuse aventure & ce  
 » qui a causé nostre mort. Long-  
 » temps après le départ d'Ulyffe ,  
 » comme on n'en avoit aucunes nou-  
 » velles & qu'on le croyoit mort ,  
 » tout ce que nous estions de jeunes  
 » Princes nous nous appliquâmes à  
 » faire la cour à Penelope pour par-  
 » venir à l'espouser. Cette Princesse  
 » ne rejettoit ni n'acceptoit un hy-  
 » men qui luy estoit odieux , pour  
 » avoir le temps de machiner nostre  
 » perte, & entre autres ruses, en voi-  
 » cy une qu'elle imagina. Elle fit dref-  
 » ser dans son Palais un mestier , se  
 » mit à travailler elle-mesme à un  
 » grand voile, & nous parla en ces  
 » termes : Jeunes Princes, qui me  
 » poursuivez en mariage depuis la

mort de mon mary, moderez vos- «  
tre impatience, & attendez que «  
j'aye achevé ce voile, afin que ce «  
que j'ay filé moy-mesme ne soit pas «  
perdu. Je le destine pour les fune- «  
railles du heros Laërte, quand la «  
Parque inexorable aura tranché ses «  
jours, pour me mettre à couvert «  
des reproches que les femmes d'I- «  
thaque ne manqueroient pas de me «  
faire, si un Prince comme Laërte, «  
un Prince si riche & que j'avois «  
autant de raison de respecter & «  
d'aimer, n'avoit pas sur son bus- «  
cher un voile fait de ma main. Elle «  
nous parla ainsi, & nous nous laif- «  
fames persuader. Pendant le jour «  
elle travailloit avec beaucoup d'af- «  
siduité à ce voile, mais la nuit, dès «  
que les flambeaux estoient allumez, «  
elle deffaisoit ce qu'elle avoit fait «  
le jour. Cette fraude nous fut ca- «  
chée trois ans entiers, pendant les- «  
quels elle nous remettoit d'un jour «  
à l'autre ; mais enfin la quatrième «

» année venuë, une de ses femmes,  
» que nous avions gagnée, la trahit,  
» & nous la surprîmes qui deffaisoit  
» son ouvrage. Elle fut donc obli-  
» gée malgré elle de l'achever. Mais  
» à peine eut-elle osté de dessus le  
» mestier ce voile plus esclatant que  
» le flambeau de la nuit, & mesme  
» que ccluy du jour, qu'un Dieu ja-  
» loux fit aborder Ulysse à une mai-  
» son de campagne qu'habitoit Eu-  
» mée, intendant de ses troupeaux.  
» Son fils Telemaque y arriva en  
» mesme temps à son retour de Py-  
» los. Ces deux Princes se rendirent  
» dans la ville après avoir pris ensen-  
» ble des mesures pour nous faire  
» tous perir. Telemaque arriva le  
» premier. Ulysse le suivit conduit  
» par Eumée. Il ne marchoit qu'a-  
» vec peine, appuyé sur un baston;  
» il n'avoit pour habit que de vieux  
» haillons, & il ressembloit si parfai-  
» tement à un gueux accablé de mi-  
» sere & d'années, qu'aucun de nous

ne put le reconnoistre , ni mesme α  
aucun de ceux qui estoient plus α  
âgez que nous & qui l'avoient vû α  
plus long-temps. Il fut continuel- α  
lement l'objet de nos brocards, & α  
nous le maltraitâmes mesme en sa α  
personne. Il souffroit nos railleries α  
& nos coups avec beaucoup de pa- α  
tience. Mais après que Jupiter eut α  
excité son courage , alors aydé par α  
Telemaque, il osta de la salle tou- α  
tes les armes & les porta dans son α  
appartement , dont il ferma soi- α  
gneusement les portes. Après quoy, α  
par une ruse, dont il estoit seul ca- α  
pable , il obligea la Reyne de nous α  
proposer l'exercice de tirer la ba- α  
gue avec l'arc , exercice qui nous α  
devoit estre si funeste , & qui fut α  
l'occasion & la cause de nostre mort. α  
Aucun de nous n'eut la force de α  
tendre cet arc , nous en estions bien α  
éloignez. On voulut ensuite le fai- α  
re passer entre les mains d'Ulysse ; α  
nous nous y opposâmes tous, & α

» nous criâmes qu'on se donnaſt  
» bien garde de le luy remettre,  
» quoy-qu'il puſt dire & faire, mais  
» Telcmaque ordonna qu'on le luy  
» donnaſt malgré nous. Dès qu'U.  
» lyſſe l'eut pris, il le tendit tres fa-  
» cilement, & de ſa fleche il enſila  
» toutes les bagues. Après cet ex-  
» ploit il s'empara de la porte, jet-  
» tant ſur nous des regards farou-  
» ches; il verſa à ſes pieds toutes ſes  
» fleches, & mirant d'abord le Roy  
» Antinoüs, il en fit ſa premiere vic-  
» time. Il tira enſuite ſur les autres  
» avec un pareil ſuccés. Les morts  
» ſ'accumuloient, & il eſtoit aiſé de  
» voir que deux hommes ſeuls ne fai-  
» ſoient pas de ſi grands exploits ſans  
» le ſecours de quelque Dieu qui les  
» animoit par ſa preſence. Bien-toſt  
» ſ'abandonnant à l'impetuofité de  
» leur courage, ils fondirent ſur nous  
» & firent main-baſſe ſur tous ceux  
» qu'ils rencontroient. Tout le Pa-  
» lais retentiſſoit de cris & de gemif-

femens des mourants & des blessez, «  
 & dans un moment toute la salle «  
 fut inondée de sang. Voilà, grand «  
 Agamemnon, comment nous a- «  
 vous tous peri. Nos corps sont en- «  
 core dans la cour du Palais d'Ulyf- «  
 se sans estre enterrez, car la nou- «  
 velle de nostre malheur n'a pas en- «  
 core esté portée dans nos maisons, «  
 nos parents & nos amis n'auroient «  
 pas manqué, après avoir lavé le «  
 sang de nos blessures, de nous met- «  
 tre sur le buscher, & d'honorer de «  
 leur deüil nos funerailles, car c'est «  
 là le partage des morts. «

Amphimedon n'eut pas plustost  
 fini, qu'Agamemnon s'escria, Fils «  
 de Laërte, prudent Ulyffe, que «  
 vous estes heureux d'avoir trouvé «  
 une femme si sage & si vertueuse ! «  
 Quelle prudence dans cette fille «  
 d'Icarius ! Quelle fidelité pour son «  
 mary ! La memoire de sa vertu ne «  
 mourra jamais. Les Dieux feront «  
 à l'honneur de la sage Penelope des «

» chants gracieux pour l'instruction  
 » des mortels , & elle recevra l'hon-  
 » mage de tous les siècles. Elle n'a pas  
 » fait comme la fille de Tyndare, qui  
 » a trempé ses mains parricides dans  
 » le sang de son mary. Aussi sera-  
 » t'-elle éternellement le sujet de  
 » chants odieux & tragiques , & la  
 » honte, dont son nom fera à jamais  
 » couvert, rejallira sur toutes les fem-  
 » mes, mesme sur les plus vertueuses.

Ainsi s'entretenoient ces ombres  
 dans le Royaume de Pluton sous  
 les profonds abysses de la terre.

Cependant Ulysse & Teléma-  
 que , qui estoient sortis de la ville  
 avec les deux pasteurs, furent bien-  
 tost arrivez à la maison de campa-  
 gne du vieux Laërte ; elle consis-  
 toit en quelques piéces de terre  
 qu'il avoit augmentées par ses soins  
 & par son travail , & en une petite  
 maison qu'il avoit bastie. Tout au-  
 près il y avoit une espece de fer-  
 me , c'estoit un bastiment rond où

logoient le peu qu'il avoit de domestiques. Car il n'avoit gardé que ceux qui luy estoient necessaires pour cultiver ses terres & son jardin. Il avoit auprès de luy une vieille femme de Sicile qui gouvernoit sa maison, & qui avoit soin de sa vieillesse dans ce desert où il s'estoit confiné. Là Ulysse dit à son fils & à ses deux bergers, Al-  
 « lez vous-en tous trois à la maison, «  
 préparez le cochon le plus gras «  
 pour le disner, pendant que je vais «  
 me presenter à mon pere pour voir «  
 s'il me reconnoistra après une si «  
 longue absence. «

En finissant ces mots il leur donne ses armes à emporter ; ils allerent promptement dans la maison executer ses ordres , & Ulysse entra dans un grand verger ; il n'y trouva ni Dolius ni aucun de ses enfans , ni le moindre de ses domestiques ; ils estoient tous allé couper des buissons & des épines

pour raccommo-der les hayes du verger, & le bon vieillard Dolius estoit à leur teste. Il trouva son pere tout seul dans le jardin, où il s'occupoit à arracher les méchantes herbes d'autour d'une jeune plante. Il estoit vestu d'une tunique fort sale & fort usée ; il avoit à ses jambes des bottines de cuir de bœuf toutes rapiécées pour se deffendre des épines. Il avoit aussi des gands fort espais pour garentir ses mains, & sa teste estoit couverte d'une espece de casque de peau de chevre. Il nourrissoit ainsi dans cet équipage sa triste douleur.

Quand Ulyffe vit son pere accablé de vieillesse & dans un abattement qui marquoit son deuil, il s'appuya contre un grand arbre & fondit en pleurs. Enfin faisant effort sur luy-mesme, il délibera en son cœur s'il iroit d'abord embrasser ce bon homme, luy apprendre son arrivée, & luy raconter com-

D'HOMERE. *Liv. XXIV.* 575  
ment il estoit revenu ; ou s'il l'ap-  
procheroit pour s'entretenir avec  
luy avant que de se faire connois-  
tre. Ce dernier parti luy parut le  
meilleur , & il voulut avoir pour  
un moment le plaisir de réveiller  
un peu sa douceur , afin de luy ren-  
dre ensuite sa joye plus sensible.  
Dans ce dessein Ulysse s'approche  
de Laërte, & comme il estoit baissé  
pour émonder son jeune arbre ,  
son fils haussant la voix, luy adres-  
sa parole, & luy dit : Vieillard, on «  
voit bien que vous estes un des «  
plus habiles jardiniers du monde, «  
vostre jardin est tres bien tenu ; il «  
n'y a pas une plante ni un quarré «  
qui ne soit en tres bon estat ; vos «  
plans de vigne, vos oliviers, vos «  
poiriers, en un mot tous vos ar- «  
bres marquent le soin que vous en «  
avez. Mais j'oseray vous dire, & «  
je vous prie de ne vous en pas fas- «  
cher, que vous avez plus soin de «  
vostre jardin que de vous-mesme. «

» Vous affligez vostre vieillesse, vous  
 » voilà tout couvert de crasse & de  
 » pouffiere, & vous n'avez que de  
 » méchants habits. Ce ne peut estre  
 » un maistre qui vous tient si mal à  
 » cause de vostre paresse ; on voit  
 » bien à vostre air que vous n'estes  
 » pas né pour servir, car vous avez  
 » la majesté d'un Roy. Oüy, vous  
 » ressemblez à un Roy, & un Roy  
 » doit gouter les douceurs d'une vie  
 » plus convenable à sa naissance.  
 » Tous les jours, après vous estre  
 » baigné, vous devriez vous mettre  
 » à table & aller ensuite vous cou-  
 » cher dans un bon lit ; voilà ce qui  
 » convient sur-tout à vostre âge.  
 » Mais si la fortune injuste vous a  
 » réduit à cette triste servitude, di-  
 » tes-moy quel maistre vous servez  
 » & pour qui vous cultivez ce jar-  
 » din. Dites-moy aussi, je vous prie,  
 » s'il est vray que je sois dans Itha-  
 » que, comme me l'a assuré un  
 » homme que je viens de rencontrer

en arrivant, & qui n'a pas eû l'hon-  
nesteté de s'arrester un moment  
pour me donner des nouvelles que  
je luy demandois d'un homme de  
ce pays que j'ay autrefois receu  
dans ma maison ; je voulois sçavoir  
s'il est revenu & s'il est en vie, ou  
s'il est mort, car je vous diray, &  
je vous prie de m'entendre, qu'il y  
a quelques années que je logeay  
chez moy un homme qui passoit  
dans ma patrie. De tous les hostes,  
que j'ay eu l'honneur de recevoir,  
je n'en ay jamais vû un comme ce-  
luy-là ; il se disoit d'Ithaque, & il  
se vançoit d'estre fils de Laërte fils  
d'Arcefius. Il receut de moy tous  
les bons traitemens qu'il pouvoit  
attendre d'un hoste. Je luy fis les  
presens qu'exige l'hospitalité ; je  
luy donnay sept talents d'or, une  
urne d'argent ciselé, où l'ouvrier a-  
voit representé les plus belles fleurs ;  
douze manteaux, douze tuniques,  
autant de tapis & autant de voiles

» précieux , & je luy fis encore pres-  
 » sent de quatre belles esclaves adroi-  
 » tes à tous les beaux ouvrages , &  
 » qu'il prit luy-mesme la peine de  
 » choisir.

» Estranger , répondit Laërte , le  
 » visage baigné de pleurs , vous estes  
 » dans Ithaque , comme on vous l'a  
 » dit ; le peuple qui l'habite est gros-  
 » sier & insolent. Tous vos beaux  
 » presens sont perdus , car vous ne  
 » trouverez point en vie celuy à qui  
 » vous les avez faits. S'il estoit vi-  
 » vant , il répondroit à vostre gene-  
 » rosité , & en vous recevant chez luy  
 » il tascheroit de ne se laisser pas sur-  
 » passer en liberalité & en magnifi-  
 » cence , car c'est le devoir des hon-  
 » nestes gens qui ont reçu des bien-  
 » faits. Mais dites-moy , je vous prie ,  
 » sans me rien déguiser , combien  
 » d'années y a-t'il que vous avez lo-  
 » gé chez vous mon fils , ce malheu-  
 » reux Prince qui n'est plus ! car  
 » éloigné de ses amis & de sa patrie ,

il a cité, ou déchiré par les bestes «  
 dans quelque campagne deserte, ou «  
 dévoré par les poissons dans les «  
 gouffres de la mer. Sa mere & moy «  
 n'avons pas eu la consolation de «  
 l'arroser de nos larmes & de luy «  
 rendre les derniers devoirs, & sa «  
 femme, la sage Penelope, n'a pû le «  
 pleurer sur son lit funebre, ni luy «  
 fermer les yeux, ni luy faire des «  
 funeraillies honorables, ce qui est «  
 le dernier partage des morts. Mais «  
 ayez la bonté de m'apprendre qui «  
 vous estes, quel est vostre pays & «  
 qui sont vos parents, où vous avez «  
 laissé le vaisseau sur lequel vous «  
 estes venu, & où sont vos compa- «  
 gnons. Estes-vous venu sur un «  
 vaisseau estrangier pour negocier «  
 dans ce pays! & vostre vaisseau, «  
 après vous avoir descendu sur nos «  
 costes, s'en est-il retourné! «

Je satisferay à vos demandes, «  
 répondit Ulysse. Je suis de la ville «  
 d'Alybas, où j'ay ma maison assez «

» connuë dans le monde , & je suis  
 » fils du Roy Aphidas à qui le gene-  
 » reux Polypemon donna la naissan-  
 » ce ; je m'appelle Eperitus ; j'allois  
 » en Sicile , mais un Dieu ennemi  
 » m'a escarté de ma route & m'a  
 » fait relascher sur cette coste mal-  
 » gré moy. J'ay laissé mon vaisseau  
 » à la rade loin de la ville. Voicy la  
 » cinquième année depuis qu'Ulysse  
 » arriva chez moy à son retour de  
 » Troye , après avoir effuyé beau-  
 » coup de malheurs. Quand il vou-  
 » lut partir , il vit à sa droite des  
 » oyseaux favorables. Cet heureux  
 » augure me fit un tres grand plaisir,  
 » je luy fournis avec joye les moyens  
 » de s'ea retourner, & il partit plein  
 » d'esperance ; nous nous témoigna-  
 » mes reciproquement l'un à l'autre  
 » le desir que nous avions de nous  
 » revoir, pour cimenter l'hospitalité  
 » que nous avions contractée.

A ces mots Laërte est envelop-  
 pé d'un nuage de tristesse & plon-

gé dans une profonde douleur. Il prend de la poussière brûlante & la jette à pleines mains sur ses cheveux blancs, en poussant de grands soupirs & en versant des torrents de larmes. Le cœur d'Ulysse en est émû, il se sent attendri, il ne peut plus soutenir cette vûë, ni laisser son pere en cet estat, il se jette à son cou, & le tenant tendrement embrassé, il luy dit : Mon pere, je suis celuy que vous pleurez & dont vous demandez des nouvelles ; après une absence de vingt années entieres je suis de retour auprès de vous dans ma chere patrie. Effuyez donc vos larmes & cessez vos soupirs. Je vous diray tout en peu de mots, car le temps presse : je viens de tuer tous les Pourfuivants dans mon Palais, & de me venger de toutes les insolences & de toutes les injustices qu'ils y ont commises.

Si vous estes Ulysse, ce fils si cher, répondit Laërte, donnez-

» moy un signe certain qui me force  
 » à vous croire.  
 » Vous n'avez, luy dit Ulyffe,  
 » qu'à voir de vos yeux cette cic-  
 » trice de la playe que me fit autre-  
 » fois un sanglier sur le mont Par-  
 » nasse, lorsque vous m'envoyastes,  
 » ma mere & vous, chez mon grand  
 » pere Autolycus pour recevoir les  
 » presens qu'il m'avoit promis dans  
 » un voyage qu'il fit à Ithaque. Si  
 » ce signe ne suffit pas, je vais vous  
 » montrer dans ce jardin les arbres  
 » que vous me donnastes autrefois  
 » en mon particulier, lorsque dans  
 » mon enfance me promenant avec  
 » vous, je vous les demanday. En  
 » me les donnant, vous me les nom-  
 » mastes tous. Vous me donnastes  
 » treize poiriers, dix pommiers, qua-  
 » rante de vos figuiers, & vous pro-  
 » mites de me donner cinquante  
 » rangs de seps de vigne de differen-  
 » tes especes, qui lorsque l'automne  
 » venoit étaler toutes ses richesses,

D'HOMERE. *Liv. XXIV.* 533  
estoit toujours chargez d'excel- «  
lents raisins. «

A ces mots le cœur & les ge-  
noux manquent à Laërte, il se  
laisse aller sur son fils, qu'il ne peut  
s'empescher de reconnoistre, & il  
l'embrasse; Ulysse le reçoit entre  
ses bras, comme il estoit prest de  
s'évanoüir. Après qu'il fut un peu  
revenu de cette foiblesse, que l'ex-  
cès de la joye avoit causée, & que  
le trouble de son esprit fut dissipé,  
il s'escria: Grand Jupiter, il y a «  
donc encore des Dieux dans l'O- «  
lympe, puisque ces impies de Pour- «  
suivants ont esté punis de leurs vio- «  
lences & de leurs injustices. Pre- «  
sentement je crains que les habi- «  
tants d'Ithaque ne viennent nous «  
assiéger, & qu'ils ne dépeschent des «  
courriers dans toutes les villes de «  
Cephalenie pour exciter les peu- «  
ples & les appeller à leur secours. «  
Ne craignez rien, répond Ulyf- «  
se, & chassez toutes ces pensées de «

» vostre esprit, tout ira bien. Mais  
 » allons dans la maison où j'ay desja  
 » envoyé Telemaque avec Eumée  
 » & Philoëtius pour préparer le dif-  
 » ner.

En parlant ainsi ils sortent du jardin & prennent le chemin de la maison. En y entrant ils trouvent Telemaque & les deux pasteurs qui préparoient les viandes & qui mesloient le vin dans une urne. L'esclave Sicilienne baigne son maistre Laërte, le parfume d'essence & luy donne un habit magnifique pour honorer ce grand jour, & la Déesse Minerve prend soin de relever la bonne mine de ce vieillard; elle le fait paroistre plus grand & luy donne plus d'embonpoint. Quand il sortit de la chambre du bain, son fils fut estonné de le voir si different de ce qu'il estoit auparavant; il ne pouvoit se lasser de l'admirer, car il ressembloit à un des Immortels, & il luy temoigna

sa surprise en ces termes : Mon pere, il faut que les Dieux aient fait le merveilleux changement que je vois en vostre personne, c'est une marque visible que vous leur estes cher.

Mon fils, reprit le sage Laërte, plust à Jupiter, à Minerve & à Apollon que je fusse encore tel que j'estois lorsqu'à la teste des Cephaleniens je pris la belle ville de Nerice sur les costes du continent de l'Acarmanie, & que j'eusse pû me trouver avec mes armes au combat que vous donnastes hier contre les Pourfuiants ! Vous auriez esté ravi de voir avec quelle force & quelle ardeur j'aurois secondé vostre courage.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, on achæva de préparer le dîner, & comme on estoit prest à se mettre à table, Dolius arriva du travail avec ses enfans ; l'esclave Sicilienne, leur mere, qui les avoit

nourris, & qui avoit grand soia  
 du bon homme Dolius, depuis  
 que la vieilleffe l'avoit accüeilli,  
 estoit allé elle-mesme les appeller.  
 Dès qu'ils furent entrez, & qu'ils  
 eurent vû & reconnu Ulyffe, ils  
 furent dans un estonnement qui  
 les rendit immobiles. Mais Ulyffe  
 les voyant en cet estat, les réveilla  
 par ses paroles pleines de douceur :

» Bon homme, dit-il à Dolius, met-  
 » tez-vous à table avec nous, & re-  
 » venez de vostre surprise, il y a  
 » long-temps que la faim nous presse  
 » de nous mettre à table, nous n'at-  
 » tendions que vous.

Dolius n'eut pas plustost enten-  
 du ces paroles, qu'il court à son  
 maistre les bras ouverts, & luy pre-  
 nant la main, il la baise, & après  
 les premiers transports de sa joye,  
 » ce serviteur fidelle s'escrie : Cher  
 » Prince, puisque vous estes enfin  
 » revenu selon nos desirs & contre  
 » nostre esperance, & que les Dieux

eux-mesmes ont pris soin de vous  
 ramener , que ce retour soit aussi  
 heureux qu'il nous est agréable , &  
 que ces mesmes Dieux vous com-  
 blent de toutes fortes de prosperi-  
 tez. Mais permettez-moy de vous  
 demander si Penelope est desja in-  
 formée que vous estes icy , ou si  
 nous luy envoyrons annoncer  
 une si bonne nouvelle ?

Bon homme , repartit Ulyffe ,  
 Penelope sçait mon arrivée , n'ayez  
 sur cela aucun souci , & que rien  
 ne vous fasse de la peine. Il dit , &  
 Dolius s'assied : ses enfans s'appro-  
 chant d'Ulyffe , luy rendent leurs  
 respects & s'asseyent près de leur  
 pere.

Cependant la Renommée avoit  
 annoncé dans toute la ville la des-  
 faite entiere des Pour suivants &  
 leur funeste sort. A cette nouvelle  
 le peuple s'assemble & vient en  
 foule devant le Palais d'Ulyffe  
 avec des cris horribles & d'effroya-

bles gémissements. On emporte les morts. Ceux d'Ithaque sont enterrez par leurs parens, & ceux qui estoient des isles voyfines, on les donne à des mariniers pour les transporter sur leurs barques chacun dans leur pays, afin qu'on leur rende les devoirs de la sépulture. Après quoy ils se rendent tous à une assemblée, accablez de douleur.

Quand ils furent tous assemblez, & que chacun fut placé, Eupéithes, inconsolable de la mort de son fils Antinoüs, qui avoit esté la premiere victime d'Ulyffe, se leva, & le visage baigné de larmes, il dit :

» Mes amis, quel horrible carnage  
 » Ulyffe vient-il de faire des Grecs !  
 » A son départ il a emmené nos meilleurs vaisseaux & l'élite de nostre plus brave jeunesse, & il a perdu toute cette belle jeunesse & tous nos vaisseaux. Non content de nous avoir causé toutes ces pertes,

à son retour il a tué tous les plus  
braves des Céphaleniens. Dépec-  
chons donc , avant qu'il ait le  
temps de se retirer à Pylos, ou en  
Elide chez les Épéens, allons l'at-  
taquer & le punir, l'occasion pres-  
se : si nous le laissons eschapper ,  
nous passerons toute nostre vie  
dans l'humiliation, nous n'oserons  
lever la teste, & nous serons l'op-  
probre des hommes jusqu'à la der-  
niere posterité, car voilà un honte  
qui ne sera jamais effacée. Pour  
moy, si nous ne vengeons la mort  
de nos enfans & de nos freres, je  
ne puis plus souffrir la vie, & je  
prie les Dieux de me faire descen-  
dre dans les Enfers. Mais allons,  
marchons tout à l'heure, de peur  
que la mer ne les dérobe à nostre  
ressentiment.

Il accompagna ces paroles d'un  
torrent de pleurs, & les Grecs tou-  
chez de compassion, ne respiroient  
desja que la vengeance, lorsque le

heraut Medon & le chantre Phemius, sortis du Palais d'Ulyffe après leur reveil, arriverent & se placerent au milieu de l'assemblée. Tout le peuple saisi d'estonnement & de respect, attendoit dans le silence ce qu'ils venoient leur annoncer ; le sage Medon parla en ces termes :

» Peuple d'Ithaque, escoutez ce que  
 » j'ay à vous dire : sçachez qu'Ulyffe  
 » n'a pas executé ces grandes choses  
 » sans la volonté des Dieux. J'ay vû  
 » moy-mesme un des Immortels qui  
 » se tenoit près de luy sous la forme  
 » de Mentor. Oüy, j'ay vû ce Dieu  
 » qui tantost encourageoit & forti-  
 » fioit Ulyffe, & tantost espouven-  
 » toit les Poursuivants & les offroit  
 » à ses coups, c'est pourquoy ils sont  
 » tous tombez les uns sur les autres  
 » sous la force de son bras. Il dit, &  
 » une passe frayeur s'empara de tous  
 » les cœurs.

Le heros Halitherse, fils de Mastor, qui avoit seul la connois-

D'HOMERE. *Liv. XXIV.* 59<sup>e</sup>  
sance du passé, du present & de l'a-  
venir, parla après Medon, & plein  
d'affection pour ce peuple, il luy  
cria : Peuple d'Ithaque, escoutez &  
aussi ce que j'ay à vous déclarer : «  
Mes amis, c'est par vostre injustice «  
que tous ces maux sont arrivez ; «  
vous n'avez jamais voulu escouter «  
mes remontrances, ni déferer aux «  
conseils de Mentor, lorsque nous «  
vous pressions de faire cesser les in- «  
solences de vos enfans, qui par «  
leur folie & par leur intemperan- «  
ce, commettoient des desordres in- «  
ouïs, dissipant les biens d'un des «  
plus braves Princes de la Grece, & «  
manquant de respect à sa femme, «  
dans l'esperance qu'il ne revien- «  
droit jamais. Soyez donc aujour- «  
d'huy plus raisonnables, & suivez «  
mes avis ; n'allons point où Euepi- «  
thes veut nous mener, de peur «  
qu'il n'arrive à quelqu'un quelque «  
grand malheur qu'il se sera attiré «  
luy-mesme.

Il parla ainsi , & plus de la moitié du peuple effrayé de ses menaces se retira avec de grands cris. Le reste demeura dans le lieu de l'assemblée, ne voulant ni croire à la déclaration de Medon , ni suivre les avis d'Halitherse , & donnant aveuglement dans la passion d'Eupeïthes. Ils courent aux armes, & après s'estre armez, ils s'assemblent en foule devant les murailles de la ville ; Eupeïthes transporté par son ressentiment , se met à leur teste. Il pensoit aller venger son fils , mais au lieu de le venger il alloit le suivre.

Dans ce moment Minerve s'adressa à Jupiter, & luy parla ainsi :

» Pere des Dieux & des hommes, le  
 » plus grand de tous les Immortels,  
 » permettez-moy de vous interroger,  
 » & daignez me déclarer ce que vous  
 » avez resolu de faire. Allez-vous  
 » encore exciter une guerre perni-  
 » cieuse & de nouveaux combats? Ou

voulez-vous faire naître l'amitié  
& la paix parmi ce peuple !

Ma fille, répondit le maître du tonnerre, pourquoy me faites-vous cette demande ! N'est-ce pas vous-mesme qui avez conduit toute cette grande affaire, afin qu'Ulyffe à son retour pust se venger des Pour-suivants ! Faites tout ce que vous voudrez, je vous diray seulement ce que je juge le plus à propos : Puisqu'Ulyffe a puni ces Princes & qu'il est satisfait, qu'on mette bas les armes, qu'on fasse la paix, & qu'on la confirme par des sermens ; qu'Ulyffe & sa posterité regnent à jamais dans Ithaque, & nous de nostre costé inspirons un oubli general du meurtre des fils & des freres ; que l'amitié & l'union soient restablies comme auparavant, & que l'abondance & la paix consolent de toutes les miseres passées.

Par ces paroles Jupiter excita

Minerve, qui estoit desja disposée à faire finir ces malheurs. Elle s'élança aussi-tost des sommets de l'Olympe pour l'exécution de ses desseins.

Après que les trois Princes & leurs bergers eurent achevé leur repas, Ulysse prenant la parole, leur dit : Que quelque'un sorte pour voir si nos ennemis ne paroissent point. Un des fils de Dolius sortit en mesme temps ; il eut à peine passé le seuil de la porte, qu'il vit les ennemis desja fort près, & d'abord, s'adressant à Ulysse, il cria, Voilà les ennemis sur nous, prenons promptement les armes.

Il dit, & toute la maison s'arme aussi-tost, Ulysse, Telemaque, Eumée, Philoëtus, six fils de Dolius. Laërte & Dolius prirent aussi les armes, quoy-qu'accablez par le poids des ans, mais la nécessité les rendoit soldats & réveilloit leur courage. Dès-qu'ils furent armez,

ils ouvrent les portes & sortent fierement ; Ulyſſe marche à leur teſte ; Minerve s'approche de luy ſous la figure de Mentor ; Ulyſſe voyant cette Déeſſe , eut une joye qui eſclata dans ſes yeux, & ſe tournant vers Telemaque , il luy dit  
 Mon fils , voicy une de ces occa- «  
 ſions où les braves ſe diſtinguent «  
 & paroiffent ce qu'ils ſont ; ne «  
 deſhonnorez pas vos anceſtres , «  
 dont la valeur eſt celebre dans tout «  
 l'univers. «

Mon pere , répondit Telemaque , vous allez voir tout à l'heure que je ne vous feray point rougir ni vous ni Laërte , & que vous reconnoiſtrez voſtre ſang. «

Laërte ravi d'entendre ces paroles pleines d'une fierté ſi noble , ſ'eſcrie : Grands Dieux , quel jour pour moy ! quelle joye ! je voy de mes yeux mon fils & mon petit fils diſputer de valeur & ſe montrer à l'envi dignes de leur naiſſance. «

La Déesse s'approche en mesme temps de ce venerable vieillard, & luy dit : Fils d'Arceſius, vous qui estes le plus cher de mes compagnons, faites vos prieres à Miner-ve & à Jupiter & lancez vostre pique.

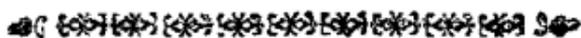
En finissant ces mots elle luy inspire une force extraordinaire ; il fait sa priere à cette Déesse & à Jupiter, & lance sa pique qui va donner d'une extresme roideur au milieu du casque d'Eupèthes. Ce casque ne peut soutenir le coup ; l'airain mortel le perce & brise le crâne d'Eupèthes ; ce vieillard tombe mort à la teste de ses troupes, & le bruit de ses armes retentit au loin. Alors Ulyſſe & son genereux fils se jettent sur les premiers rangs, les rompent, & à coups d'espées & de piques ils ferment le champ de bataille de morts. Il ne seroit pas eschappé un seul de ces rebelles, si la fille de Jupiter

D'HOMERE. *Liv. XXIV.* 597  
n'eust élevé sa voix & retenu toutes ces troupes : Peuples d'Ithaque, s'écria t'-elle, mettez bas les armes pour espargner vostre sang, & que le combat finisse.

Ainsi parla Minerve, & le peuple est saisi d'une frayeur si grande, que les armes luy tombent des mains ; dans un moment la terre en est semée au cri de la Déesse, & ces mutins, pour sauver leur vie, reprennent le chemin de la ville, Ulysse, en jettant des cris effroyables, vole après eux avec la rapidité d'une aigle. Alors Jupiter lance sa foudre embrasée, qui va tomber aux pieds de sa fille. A ce terrible signal la Déesse connut la volonté de son pere, elle adresse la parole à Ulysse, & luy dit : Fils de Laërte, prudent Ulysse, cessez le combat, & n'attirez pas sur vous le courroux du fils de Saturne. Ulysse obéit à la voix de Minerve, le cœur rempli de joye de la cons-

598 L'ODYSSE'E. *Liv. XXIV.*  
tante protection dont elle l'hon-  
noroit. Bien-tost après cette Déces-  
se continuant d'emprunter la figu-  
re & la voix du sage Mentor , ci-  
menta la paix entre le Roy & ses  
peuples par les sacrifices & les ser-  
ments accoutumez.





# REMARQUES

SUR

L'ODYSSEE D'HOMERE.

## LIVRE XXIV.

Page 556. *C*ependant *Mercur*e avoit assem-  
blé les *Ames des Poursuivants* }  
Didyme nous apprend icy les raisons sur les-  
quelles *Aristarque* se croyoit fondé à rejeter  
ce Livre. Après avoir démontré, com-  
me j'ay fait, que ce dernier Livre est une  
partie nécessaire de l'*Odyssée*, puisqu'il fait  
l'achevement de l'action qui en est le sujet,  
je pourrois me dispenser de les rapporter.  
Mais il ne suffit pas d'establiir que ce Livre  
est une partie nécessaire, il faut encore ré-  
pondre à toutes les critiques, afin de ne lais-  
ser aucun doute qu'*Homere* n'en soit l'*Au-*  
*teur*. Ces raisons sont donc qu'on ne voit  
qu'icy *Mercur*e faire la fonction de condui-  
re les *Ames* dans les *Enfers*, & qu'il ne pa-  
roisse pas que du temps d'*Homere* ce Dieu  
fust desja pourvû de l'office de *Ψυχωπιπός* ;  
qu'il n'est appellé *Cyllenien* qu'en cet en-  
droit ; que les *Ames* peuvent bien s'en aller

seules comme dans l'Iliade; qu'elles descendent aux Enfers avant que leurs corps soient enterrez, ce que leur Theologie ne souffroit point, & qu'il n'est pas vraysemblable que dans les Enfers il y ait une roche appellée *Leucade*, c'est à dire, *blanche*, car tout y est obscur & tenebreux. Il y en a encore d'autres que nous examinerons dans la suite. *Dydyme*, en les rapportant, y répond en peu de paroles. Si dès qu'une chose n'est qu'une fois dans Homere, ou que dans Homere seul, elle doit estre retranchée, il y aura bien des choses qu'il faudra retrancher. Il suffit qu'Homere donne icy cette fonction à *Mercur* & qu'il l'appelle *Cyllenien*, pour croire que cela estoit desja receu de son temps, quoy-qu'il n'en fasse ailleurs aucune mention. Si les Ames peuvent descendre seules aux Enfers, elles peuvent aussi y estre conduites, & le Poëte n'est pas toujours obligé de dire qu'elles le sont. Quant à ce qu'elles descendent avant que leurs corps soient enterrez, c'est une grace que *Mercur* veut bien leur faire en faveur d'*Ulysse*, dont il est le bisayeul, afin que ces Ames tourmentées ne viennent pas l'inquieter. D'ailleurs comme il sçavoit bien que ces corps seroient enterrez le jour mesme, ce n'estoit pas la peine de faire quelque difficulté de mettre ces Ames en repos sans attendre que cela fust fait. Je parleray de la roche *Leucade* en son lieu

SUR L'ODYSSE'E. Livre XXIV. 607  
 lieu. J'avoüe que je n'aurois pas crû Aristar-  
 que capable de rejeter un aussi beau Livre  
 que celui-cy par des raisons si foibles. Il y  
 en avoit une plus specieuse, qui estoit de dire  
 que c'estoit un épisode qui ne fait rien au su-  
 jet principal, & qu'on peut retrancher sans  
 retrancher aucune partie essentielle au Poë-  
 me, & cela est vray. Mais on auroit répondu  
 qu'il ne luy est pas absolument estranger,  
 qu'il y tient par un endroit & qu'il est lié  
 avec le sujet, puisque c'est une suite de la  
 mort des Poursuivants, & qu'Homere a pro-  
 fité de cette occasion pour égayer & délasser  
 agréablement son Lecteur, en luy appren-  
 nant des particularitez de la guerre de Troye  
 qu'il n'a pas sceües d'ailleurs, & sur-tout la  
 mort d'Achille & les honneurs funebres  
 qu'on luy fit. Je finiray cette Remarque par  
 cette judicieuse reflexion de Didyme : *Que  
 ce Livre par la force de sa versification &  
 par la beauté de sa Poësie, montre Homere  
 par-tout, πῶς Ὅμηρον ὁμολογεῖ.*

*Et ces Ames le suivoient avec une espece  
 de fremissement*] Les bizarreries de la Theo-  
 logie Payenne sont plaisantes. Les Ames,  
 avant que d'estre receües dans le séjour des  
 bienheureux, n'ont qu'un fremissement ai-  
 gu, & dès qu'elles sont dans ces lieux de re-  
 pos, elles ont une parole articulée. Au reste  
 quelque bizarres que soient les sentiments  
 des Payens sur tout ce qui arrive aux Ames

après qu'elles sont séparées du corps, ils ne laissent pas de faire voir que cette opinion, qu'elles existent après cette séparation, est fort ancienne. Nous en avons vû de grandes preuves dans Homere. D'où l'avoit-elle tirée? Il l'avoit tirée sans doute de la Theologie des Hebreux & de la Tradition qui s'en estoit répandue, car je ne sçauois comprendre l'aveuglement de ceux qui ne veulent pas voir dans les Livres de l'ancien Testament les preuves de cette ancienne opinion; elles y sont en plusieurs endroits & tres sensibles. Il est vray que cette doctrine de l'immortalité de l'Âme fut plus développée vers les temps d'Esdras. Voilà pourquoy elle fut si bien expliquée par Socrate qui vivoit à peu-prés dans ces temps-là; mais elle estoit connue auparavant. Comment peut-on s'imaginer que Dieu ait laissé si long temps les hommes dans une profonde & entiere ignorance d'un point si essentiel & qui fait le fondement de la Religion! Je suis persuadée qu'on feroit un bel ouviage & fort utile si l'on ramassoit & expliquoit tous les passages du vieux Testament qui établissent cette doctrine, ou formellement, ou par des consequences nécessaires & incontestables.

Page 557. *Elles traverserent les flots de l'Océan*] Nous avons desja vû ailleurs qu'Homere place les Enfers au de-là de l'Océan, parce que c'est-là que le soleil paroist se cou-

cher & se plonger dans la nuit.

*Elles passerent près de la celebre roche Leucade*] Il faut répondre à la critique d'Aristarque qui trouve peu de vraisemblance à mettre une roche appelée *Leucade*, blanche dans le chemin des Enfers. Je pourrois dire, comme Eustathe, que cette roche est appelée *blanche* par antiphrase pour dire *noire*. Ou pour faire entendre que cette roche est le dernier lieu que le soleil esclaire de ses rayons en se couchant; mais il faut approfondir la chose davantage. Au couchant d'Ithaque vis-à-vis de l'Acarnanie il y a une isle appelée *Leucade*, ainsi nommée à cause d'une grande roche toute blanche qui est auprès; cette roche estoit celebre, parce que les amants desesperez la choisissent pour finir leurs jours, en se précipitant de-là dans la mer, c'est pourquoy elle fut appelée dans la suite *le saut des amants*. C'est par cette raison qu'Homere transporte cette roche blanche au de-là de l'Océan à l'entrée des Enfers.

*Entrerent par les portes du soleil*] Il appelle les portes du soleil la partie occidentale où le soleil se couche, car il regarde le couchant comme les portes par où le soleil sort pour se précipiter dans l'onde.

*Dans le pays des songes*] C'est à dire, dans le séjour de la nuit, car c'est de la nuit que viennent les songes: *Per somnium in*

*visione nocturna, quando irruit super super homines & dormiunt in lectulo.* Job. 33. 15. & *Isaïe, 39. 7. Et erit sicut somnium visionis nocturnæ.* Toutes ces idées poétiques devoient faire reconnoître Homere.

*L'Âme d'Agamemnon estoit venu les rejoindre fort triste*] Il ne falloit pas traduire cet endroit comme si cctte conversation d'Achille & d'Agamemnon se passoit le jour mesme que Mercure mena les Ames des Pour suivans dans les Enfers, car il n'y auroit pas eu de vraysemblance qu'Achille & Agamemnon eussent esté dix ans ensemble dans les Champs Elysées sans se rencontrer & sans se conter leurs avanture. Homere rapporte icy la conversation qu'ils avoient eue il y avoit desja long-temps, & la premiere fois qu'ils s'estoient vûs. Mais dira-t'on, d'où Homere l'a-t-il apprise? C'est la Muse mesme qui l'en a instruit.

Page 558. *A donc tranché vos jours avant le temps*] C'est à dire, avant le temps que les destinés ont marqué pour la durée de la vie des hommes, car Agamemnon estoit encore assez jeune quand il fut tué.

*Vous auriez esté plus heureux de perir devant les remparts de Troye au milieu de la gloire dont vous estiez environné*] Par-tout dans Homere on voit regner ce sentiment, qu'une mort prématurée, mais glorieuse, vaut infiniment mieux qu'une plus longue

SUR L'ODYSSÉE. Livre XXIV. 607  
vie qui finit sans honneur.

*Et vous auriez laissé une gloire immortelle à vostre fils*] J'aime bien ce sentiment, la mort glorieuse du pere rejallit sur les enfans & honnore sa posterité.

Page 559. *Que vous estes heureux d'avoir terminé vos jours sur le rivage d'Ilion*] Une marque seure qu'Agamemnon est bien persuadé de la maxime qu'Achille vient d'avancer, c'est qu'il le trouve heureux d'estre mort devant Troye, & il estoit alors beaucoup plus jeune qu'Agamemnon. Le bonheur ou le malheur de la mort ne se mesurent donc pas par le temps, mais par la maniere & par la gloire qui l'accompagne.

*Les plus braves des Grecs & des Troyens furent tuez autour de vous*] Car les Troyens & les Grecs donnerent un grand & long combat autour de son corps.

Page 560. *Les Grecs les voyant sortir des ondes, furent saisis de frayeur & auroient regagné leurs vaisseaux*] Aristarque, dit-on, tire de cet endroit une nouvelle raison de rejeter ce Livre, *Car est-il vraisemblable, disoit-il, que des troupes fuyent pour voir sortir du sein de la mer Thetis & ses Nymphes*? C'est une critique tres fausse, & j'ay peine à croire qu'Aristarque en soit l'auteur. Ces troupes sont effrayées du mouvement violent que la sortie de Thetis & de ses Nymphes excite dans la mer, & ils

croient qu'elle va vomir des monstres qui viennent les devorer. Dans l'affliction où ils sont de la mort d'Achille, tout les effraye. Cet endroit est parfaitement beau.

*Si Nestor, dont la sagesse estoit fortifiée par une longue experience, qui estoit sçavans dans les histoires anciennes*] Homere veut dire par-là que Nestor, qui sçavoit que les Dieux se manifestoient souvent aux hommes, & qui estoit instruit de toutes les apparitions surprenantes qui estoient arrivées dans les anciens temps, & de son temps même, bien-loin d'estre effrayé; comme les autres, de ce mouvement de la mer, comme d'abord ce que c'estoit.

*C'est la Déesse Thetis, c'est une mere affligée*] Comme s'il leur disoit, ce n'est point ce que vous pensez, ce ne sont point des monstres qui sortent de la mer pour vous devorer, c'est Thetis & ses Nymphes qui viennent pleurer Achille.

*Et vous revestirent d'habits immortels*] Il appelle habits les voiles, les estoifes dont on couvroit, dont on enveloppoit le mort, & ce soin regardoit les personnes de la famille, c'est pourquoy il le donne icy à Thetis & à ses Nymphes, & il appelle ces habits *immortels*, parce qu'ils seroient celebres à jamais par sa Poësie, & Homere ne s'est pas trompé.

Page 561. *Les neuf Muses firent entendre tour à tour leurs gémissements & leurs*

*plaintes lugubres*] Je ne puis me lasser d'admirer icy cette belle fiction d'Homere pour honorer Achille. Quel tableau ! Achille estendu sur son lit funebre, & d'un costé Thetis & ses Nymphes qui le revestent d'habits magnifiques, & de l'autre les Muses qui le pleurent tour à tour, & qui meslent à leurs gemissements son éloge ; il n'y a rien de plus grand. Aux funeraillies des autres Princes & des plus grands heros ce sont des femmes, des pleureuses de profession qu'on paye ; pour les funeraillies d'Achille ce sont les Muses mêmes qui font la fonction de pleureuses. Je m'estonne que quelque grand Peintre n'ait choisi ce sujet pour tascher d'égalier par son pinceau la beauté de cette Poësie. Je ne voy rien de plus miserable que la critique qu'on prétend qu'Arístarque a faite sur ce nombre de neuf, *Cela n'est pas d'Homere, dit-il, de compter les Muses.* Du temps d'Homere ne sçavoit-on pas que les Muses estoient filles de Jupiter & de Mnemosyne ? Ne sçavoit-on pas leurs noms ? Ne sçavoit-on pas leur nombre ? Encore une fois quelle noblesse, quelle grandeur dans cette fiction ! Pourquoi Homere n'auroit-il jamais pû dire qu'elles estoient neuf !

*Si touchants estoient les regrets de ces divines filles de Jupiter*] Quand les Muses elles-mêmes font entendre leurs chants lugubres accompagnez de leurs larmes, où est le

cœur qui pourroit s'empescher de pleurer ?

*Pendant dix-sept jours nous pleurâmes jour & nuit*] Comment le corps se gardoit-il si long-temps ? C'est une nouvelle difficulté d'Aristarque ; & la réponse qu'on y doit faire se tire de ce que j'ay dit dans l'Iliade sur le corps de Patrocle conservé long-temps par les soins de Thetis, qui dit qu'elle le conservera si-bien, qu'on pourroit le garder des années entieres, & que non seulement il se conservera sans corruption, mais que ses chairs deviendront mesme plus belles. Tom. 3. pag. 15. & on peut voir la Remarque à la page 489.

*On vous couvrit de graisse, on mit tout autour de vous des vaisseaux pleins d'huile & d'autres pleins de miel*] Tout ce qu'on fait icy pour les funeraillies d'Achille avoit esté fait pour celles de Patrocle, comme nous le voyons dans le XXI I I. Liv. de l'Iliade, mais il y a cette difference que dans le XXI I I. Liv. Homere employe la plus grande Poësie, & qu'icy Agamemnon conte la chose simplement. Ce ton sublime, qui convenoit au ton de l'Iliade, ne convenoit point au ton de l'Odyssée, & moins encore à un mort qui fait le recit, & à qui il ne convient point d'employer les fictions de la Poësie la plus relevée.

Page 562. *Elle dit que c'estoit un present de Bacchus & un chef-d'œuvre de Vulcain*]

C'estoit Vulcain qui l'avoit travaillée, c'est à dire, que c'estoit un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, & c'estoit un présent que Bacchus luy avoit fait le jour de ses nopces, car Bacchus pouvoit-il faire un présent plus digne de luy qu'une urne à mettre du vin ?

*Vos os sont dans cette urne meslez avec ceux de Patrocle*] Comme l'Ame de Patrocle l'avoit demandé elle-mesme à Achille dans le XXI I I. Liv. de l'Iliade : *Donne ordre qu'après ta mort mes os soient enfermez avec les tiens ; nous n'avons jamais esté séparéz pendant nostre vie, que nos os ne soient donc point séparéz après nostre mort.* En effet les os de Patrocle furent mis dans cette urne avec une double enveloppe de graisse, & l'urne fut déposée dans le pavillon d'Achille, couverte d'un voile précieux, en attendant la mort de ce heros.

*Et dans la mesme urne on mit séparément ceux d'Antiloque*] Voilà la seule difference qu'on mit entre les os de Patrocle & ceux d'Antiloque, ceux de Patrocle furent meslez avec ceux d'Achille ; & ceux d'Antiloque furent mis separement fans estre meslez.

*Toute l'armée travailla ensuite à vous élever à tous trois un tombeau magnifique*] C'est ce tombeau dont Achille luy-mesme avoit fait marquer l'enceinte & jeter les fondements, mais où l'on avoit seulement élevé un simple monceau de terre pour le tom-

beau de Patrocle, car il avoit dit aux Grecs. *Je ne demande pas que vous éleviez presentement à Patrocle un tombeau superbe, un simple tombeau suffit; après ma mort, vous qui me survivrez, vous aurez soin avant vostre départ d'en élever un plus grand & plus magnifique.*

Page 563. *La Déesse demanda aux Dieux la permission de faire executer des jeux & des combats*] On ne demandoit point cette permission pour les autres Princes, mais Thetis la demande pour son fils, car il falloit que tous les Dieux s'intéressassent aux honneurs qu'on rendoit à ce heros, & Thetis ne devoit rien faire sans la permission des autres Dieux. Il y a icy une grande distinction pour Achille. C'est ainsi qu'à la cour les Princes ne font rien sans l'agrément du Roy, & c'est cet agrément qui honnore.

*Il estoit aisé de voir que vous estiez cher aux Dieux*] On ne pouvoit pas juger autrement à voir l'appareil de ces funerailles, de ces jeux magnifiques où il paroissoit qu'on honnoit un homme que les Dieux eux-mêmes vouloient honorer.

*Il passera d'âge en âge avec vostre gloire jusqu'à la dernière posterité*] Car ce tombeau magnifique, que les Grecs luy ont élevé sur les rives de l'Hellespont, apprend à tous les hommes & à tous les âges le nom

& la gloire de celui à qui on a élevé un monument si superbe. Il ne faut pas entendre cecy de la Poësie d'Homere, puisque le nom & la gloire d'Agamemnon vivent dans ses vers comme le nom & la gloire d'Achille.

Page 564. *Jupiter a souffert qu'à mon retour j'aye péri malheureusement*] Voilà la différence infinie qu'Agamemnon trouve entre le sort d'Achille & le sien. Achille a esté tué sous les remparts de Troye, une infinité de Grecs & de Troyens ont esté tuez autour de son corps, & on luy a fait des funérailles honorables, qui ont esté accompagnées de jeux & de combats tres magnifiques, au lieu qu'Agamemnon a esté tué par sa propre femme & par le traistre Egisthe dans un lieu inconnu & obscur, & qu'il a esté enterré sans aucuns honneurs comme un vil esclave.

*Ils s'entretenoient encore de mesme lorsque Mercure arriva*] C'est ainsi qu'il faut expliquer ce vers, ὡς οἱ μὲν παύοντα, &c. car Homere ne veut pas dire que la conversation, qu'il vient de rapporter, fust dans ce moment, mais il dit que ces Ames s'entretenoient encore de mesme de leurs anciennes aventures lorsque Mercure arriva.

Page 565. *Est-ce Neptune, qui vous ayant surpris sur la vaste mer, vous a fait périr*] C'est la mesme question qu'Ulysse fait à Agamemnon dans le xi. Liv. de l'Odyssée, vers 398.

*Ou devant quelque ville que vous ayez at-  
zaquée pour la piller ]* J'ay oublié de mar-  
quer dans mes Remarques sur le xi. Livre  
de l'Odyssée que ce vers peut avoir un au-  
tre sens, & qu'on pourroit le traduire: *Ou  
avez-vous esté tué en deffendant vostre ville,  
& en combattant pour ses femmes & ses en-  
fants?* Mais le sens que j'ay suivi me paroît  
le plus naturel & le plus vray. Car c'estoit  
alors la coutume de courir les mers & de  
faire des descentes dans les terres ennemies  
pour emmener des troupeaux, piller des  
villes & en enlever les femmes. C'est ainsi  
que dans le ix. Liv. Ulyssé poussé par la  
tempeste sur les costes des Ciconiens fait une  
descente & ravage leur ville.

*Que je fus receu dans vostre maison lors-  
que j'allay à Ithaque avec Menelas ]* Pour-  
quoy Agamemnon & Menelas logent-ils à  
Ithaque chez Amphimedon & non pas chez  
Ulyssé? C'est parce qu'Ulyssé avoit desja re-  
fusé de se joindre à eux pour cette guerre,  
& qu'ils alloient à lay avec un esprit desja  
ulceré de ce refus. C'est le sentiment de  
Didyme.

*Et ce ne fut pas sans beaucoup de peine  
que nous persuadâmes à Ulyssé de nous ac-  
compagner ]* Ulyssé resistoit parce qu'il con-  
noissoit les forces du Royaume de Priam, le  
nombre & la valeur de ses troupes, & qu'il  
prévoyoit que cette guerre seroit fort diffi-

cile & fort longue, qu'elle épuiferoit la Grece d'hommes, & que l'évenement en seroit fort douteux. D'ailleurs il y a bien de l'apparence que prudent comme il estoit, il croyoit qu'il n'estoit pas juste de mettre l'Europe & l'Asie en feu pour la querelle d'un seul Prince. Mais enfin il se laissa persuader. Agamemnon pouvoit adjouter icy la ruse dont Ulysse se servit pour s'empescher de les suivre, qu'il fit semblant d'estre fou, qu'il attela à une charruë deux animaux de differente espece & se mit à labourer, que Palamede, qui se douta de la feinte, prit Telemaque qui estoit au berceau & le mit devant sa charruë, qu'Ulysse la détourna pour ne pas passer sur son fils; que par-là il découvrit sa ruse, & qu'il fut forcé de marcher avec les Grecs. Homere n'a pas jugé cela digne d'Ulysse, peut-estre mesme que cette fable n'a esté inventée qu'après coup. Il paroist pourtant qu'Aristote a crû qu'elle estoit avant Homere.

Page 569. *Après quoy par une ruse, dont il estoit seul capable, il obligea la Reyne de nous proposer l'exercice de tirer la bague avec l'arc* ] Il se trompe, ce ne fut point Ulysse qui conseilla cela à la Reyne, ce fut la Reyne elle-mesme qui s'en avisa, afin que si elle estoit forcée d'espouser quelqu'un de ces Princes, elle eust au moins la consolation d'estre à celuy qui ressembleroit le plus à

Ulyffe. Mais c'est une particularité qu'Amphimedon ne pouvoit pas sçavoir, & cela paroïssoit bien plus venir d'un homme que d'une femme.

Page 570. *Et il estoit aisé de voir que deux hommes seuls ne faisoient pas de si grands exploits sans le secours de quelque Dieu*] Amphimedon ne met qu'Ulyffe & Telemaque & ne compte pas les deux pasteurs, parce qu'ils n'eurent que tres peu de part à ce carnage, & qu'Ulyffe & Telemaque le firent seuls. Homere insiste toujours à faire souvenir son Lecteur du secours que Minerve donne à Ulyffe, afin de fonder la vraysemblance d'un exploit si inoui.

Page 571. *Fils de Laërte, prudent Ulyffe, que vous estes heureux d'avoir trouvé une femme si sage & si vertueuse!*] Cette exclamation est fort à propos. La comparaison de Penelope avec Clytemnestre la dictoit tres naturellement. Jamais Homere ne manque de tirer des sujets qu'il traite toutes les reflexions qu'ils peuvent fournir.

*Les Dieux feront des chants gracieux à l'honneur de la sage Penelope pour l'instruction des mortels*] Quel honneur Homere fait à son Poëme de l'Odyssée, en faisant prophetiser par Agamemnon dans les Enfers, que les Dieux, c'est à dire Apollon & les Muses, feront des chants gracieux à l'honneur de Penelope, & qu'ils les feront pour

l'instruction des hommes, *ἐπιχθονίων!* Cela me paroît admirable, & voila la Poësie bien caractérisée; c'est l'ouvrage des Dieux, & elle est faite pour instruire les hommes, en peignant à leurs yeux la beauté de la vertu & la laideur du vice. Il faut avouer que si Homere est le Poëte qui a sceu le mieux louer les heros, il est aussi celui qui a sceu le mieux louer la Poësie qui les fait vivre.

Page 572. *Et la honte, dont son nom sera à jamais couvert, rejalkira sur toutes les femmes, mesme sur les plus vertueuses*] C'est ce qu'Agamemnon a desja dit à Ulyssé dans le xi. Liv. & c'est ce qui ne sçauroit estre trop répété. Car c'est une verité constante, l'infamie d'une mauvaise action dure toujours & est un reproche éternel pour tous les hommes.

*Elle consistoit en quelques pieces de terre qu'il avoit augmentées par ses soins & par son travail*] Il n'avoit pas augmenté son bien & acquis des terres voyfines par argent, mais il avoit amélioré celles qu'il avoit, soit en défrichant, soit en cultivant, &c. mais peut-estre que ce passage doit estre traduit autrement: *Ils arrivent à la maison de campagne de Laërte, qu'il avoit acquise par ses travaux.* Et qu'Homere a voulu faire entendre que ces terres avoient esté données à Laërte pour récompenser ses travaux & pour honorer sa valeur & sa sagesse, comme

c'estoit la coutume de ces temps là.

*Et tout auprès il y avoit une espece de ferme ; c'estoit un bastiment rond où logeoient le peu qu'il avoit de domestiques ]* C'est ainsi que j'ay expliqué le mot κλίσιον dont Homere ne se sert qu'en cet endroit, Eustathe dit que c'estoit une petite maison comme une espece de cabane où logeoient tous les valets de campagne, & que dans l'Attique on appelloit ainsi le lieu où l'on tenoit les charruës & les bœufs, & que les Romains appelloient *estables*. C'est pourquoy j'ay mis une espece de ferme, & j'ay adjouté, *c'estoit un bastiment rond*, pour expliquer ce qu'il a voulu dire par ces mots, πειλὸν δὲ θεῖον παύρον, car ce n'est pas pour faire entendre que ce bastiment regnoit tout autour de la maison de Laërte ; mais il a voulu marquer la figure de ce bastiment qui estoit ronde, & c'estoit-là la basse-cour de cette maison.

Page 573. *Car il n'avoit gardé que ceux qui luy estoient necessaires pour cultiver ses terres & son jardin ]* Comme le bon Menedeme dans l'Heautontimorumenos de Terence qui s'estoit défait de tous ses valets, excepté de ceux qui en travaillant à sa terre pouvoient gagner leur vie. J'ay desja dit ailleurs que c'estoit d'après Laërte qu'a esté peint le caractere de ce pere affligé.

Page 574. *Où il s'occupoit à arracher les mauvaises herbes d'autour d'une jeune*

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XXIV.* 617  
plante ] Je ne lis jamais cet endroit qu'il ne me fasse ressouvenir de la fortune du vieillard Abdolonyme, qui, quoy-que descendu des Roys de Sidon, estoit tombé dans une si grande pauvreté, qu'il estoit contraint, pour vivre, de travailler à la journée dans un jardin des fauxbourgs de Sidon. Quand on alla luy porter les ornemens Royaux, on le trouva dans son jardin occupé comme Laërte à arracher les méchantes herbes, & vestu de vieux haillons & le visage couvert de crasse & de poussiere.

*Il estoit vestu d'une tunique fort sale & fort usée*] Voicy une description fort pittoresque & qui fait grand plaisir.

*Il avoit aussi des gants fort espais pour garentir ses mains*] Ce passage est remarquable, car il prouve que les Anciens ont connu l'usage des gants, contre ce que Casaubon a escrit dans ses Remarques sur Athenée, liv. 12. chap. 11. que ni les Grecs ni les Romains ne les ont point connus: *Neque Græci neque Romani, dit-il, habuere in usu manuum tegumenta, quibus etiam rustici hodie utuntur.* Il est vray que Xenophon entre autres marques du luxe & de la mollesse des Perses, met celle-cy, *Que non contents d'avoir les pieds & la teste couverts, ils portoient encore aux mains* *χεῖδας δα σείας, καὶ δακτυλίτους, des gants avec tout leur poil, sans doigts & avec des doigts.* Mais cela n'em-

peſche pas que les Grecs n'en connuſſent l'uſage. Il y avoit ſeulement cette difference que les Perſes s'en ſervoient à la vilie & par tout par délicateſſe & par molleſſe , comme nous faiſons aujourd'huy , & qu'en Grece il n'y avoit que ceux qui travailloient aux champs qui s'en ſervoient par neceſſité, comme nous le voyons dans ce paſſage d'Homere , qui ne parle de gants qu'en cette occaſion.

*Il s'appuya contre un grand arbre & fondit en pleurs*] C'eſt le premier effet que produit naturellement une vûë ſi touchante, elle oſte la force & fait couler les pleurs.

Page 575. *Ce dernier parti luy parut le meilleur*] Il luy parut le meilleur, parce qu'il convenoit le plus à ſon caractère, qui eſt la diſſimulation , elle l'accompagne par-tout ; nous avons vû qu'il n'a rien fait ſans déguiſement ; chez les Pheaciens, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme Epique, il ne s'eſt fait connoiſtre que la veille de ſon départ ; il n'eſt pas pluſtoſt arrivé à Ithaque, qu'il ſe déguiſe à Minerve ; enſuite ſous la forme d'un mendiant il trompe premierement Eumée , puis ſon fils , enfin ſa femme & tous les autres, amis & ennemis, & après avoir tué les Pourſuivants, il ne renonce pas encore à ce caractère, il vient dès le lendemain tromper ſon pere, paroiſſant d'abord ſous un nom emprunté avant

que de luy donner la joye de son retour. C'est ainsi qu'il conserve jusqu'au bout son caractère, car il dissimule jusqu'au dernier jour, & voilà la conduite qu'il faut tenir dans les caractères qu'on forme, & c'est sur cette conduite qu'Aristote a fondé son précepte de l'égalité des mœurs, & qu'Horace a dit après luy,

..... Seryetur ad imum  
Qualis ab incæpto processerit & sibi  
constet.

Page 576. *Oüy, vous ressemblez à un Roy, & un Roy doit goûter les douceurs d'une vie plus convenable à sa naissance* ] Ce passage est très difficile dans le texte, j'en ay tiré le sens qui m'a paru le plus naturel; Ulysse ne doit pas dire à Laërte qu'il ressemble à un Roy après qu'il s'est baigné, car il vient de luy dire qu'il est couvert de crasse & de poussière. Il veut donc luy faire entendre qu'il ressemble à un Roy, & que par cette raison il devrait avoir plus de soin de luy, se baigner, se bien nourrir, estre bien couché, car voilà la vie que menent les Roys.

Page 578. *Le peuple qui l'habite est grossier & insolent* ] Laërte dit cela pour répondre à ce qu'Ulysse vient de luy dire, qu'il a rencontré un homme qui n'a pas eu l'honneur de s'arrêter un moment avec luy pour l'esclaircir sur ce qu'il luy demandoit.

*Car c'est le devoir des honnestes gens qui*

*ont reçu des bienfaits*] C'est ce que signifie à la lettre ce vers,

..... ἢ γὰρ δίκης ἐπίσ' ἰπάρξει.

C'est ce que demande la justice de ceux qui ont esté obligez les premiers : ἰπάρξει pour παρακαπάρξειται. Et c'est un précepte que les hommes naturellement genereux n'oublient jamais & que les autres ne peuvent apprendre.

Page 579. *Je suis de la ville d'Alybas*] Ulysse est incépuisable en ficlions. En voicy encore une qui est accommodée à son estât & à sa fortune, car tous les noms qu'il a inventez sont tirez de ses aventures. On prétend que la ville qu'il appelle *Alybas* est la ville de Metapont en Italie dans la grande Grece, & qu'il l'a choisie parce que ce mot fait allusion à ses voyages, οἷα παρωνομομείνλω πῆ ἄλη ποῦπει τῆ πλάγῃ τῷ Οδυσσεύς, dit Eustathe. Il est fils du Roy Aphidamas, c'est à dire, d'un Roy genereux qui n'espargne rien. Par-là il veut recommander sa generosité & sa liberalité ; il est petit-fils de Polypemon, pour dire qu'il a beaucoup souffert, ou plustost qu'il a fait beaucoup de dommage à ses ennemis, car il vient de tuer les Pourfuiants, & enfin il s'appelle *Eperitus*, c'est à dire, περιμάχητος, pour qui tout le monde combat, ce qui convient fort à Ulysse, que des Déesses mesme avoient voulu retenir.

Page 580. *Quand il voulut partir, il vit à sa droite des oyseaux favorables*] C'est pour donner au bon Laërte quelque rayon d'esperance.

Page 581. *Il se sent attendri*] Il y a dans le Grec : *Une douleur amere luy monte aux narines.* Didyme & Eustathe veulent que ce soit pour dire qu'il se sentit prest à pleurer, parce qu'une petite amertume piquante, qui monte au nez, est l'avantcoureur des larmes. Mais Casaubon a mieux expliqué ce passage que tous les Grammairiens Grecs. Il dit que toutes les passions violentes commencent à se faire sentir au nez, parce que les esprits venant à bouillonner, montent au cerveau, & en faisant effort pour s'échapper & trouvant une issuë par les narines, ils s'y portent & les dilatent. C'est ce qu'on voit clairement par les plus genereux des animaux, le cheval, le taureau, le lion, & cela paroist sur-tout dans la colere, c'est pourquoy Theocrite a dit dans son 1. Idylle,

*Καὶ οἱ δὲ δριμύτια χολὰ πρὶν κἀθίται.*  
*Toujours une piquante bile luy monte au nez.*  
 Ce n'est pas la colere seule qui produit cet effet, mais toutes les passions violentes. Car dans ce passage d'Homere *δριμύτιος* marque ce mouvement violent que Joseph sentit quand il ne pût plus s'empescher de se faire connoistre à ses freres, *Non se poterat ultra cohibere Joseph.* Genes. 45. 1. Joseph

& Ulyffe font icy dans la meſme ſituation; le premier veut ſe cacher à ſes freres, & l'autre veut ſe cacher à ſon pere. Enfin la violence de l'amour naturel, comme une force majeure, les force tous deux à ſe découvrir, & c'eſt cette violence, qui ſe fait ſentir d'abord au nez, qu'Homere appelle *σπίσω μένος*. Ariſtote, qui l'a expliqué de la colere dans le 8. chap. de ſon liv. des Morales à Nicomaque, s'eſt manifeſtement trompé, car il n'eſt nullement queſtion icy de colere, & ſon erreur eſt venuë de ce qu'il citoit ce paſſage de memoire ſans ſe ſouvenir du ſujet auquel Homere l'avoit appliqué.

*Je vous diray tout en peu de mots, car le temps preſſe]* Homere enſeigne toujours à proportionner ſes diſcours au temps & aux conjonctures. Dans une occaſion auſſi vive que celle-cy, une longue narration ſeroit ridicule; on attend les ennemis qui vont venir d'Ithaque, il n'eſt donc pas temps d'entamer un long recit, il faut ſe precautionner & ſe mettre en eſtat de ſe deffendre.

Page 582. *Je vais vous montrer dans ce jardin les arbres que vous me donnaſtes autrefois en mon particulier]* Cela eſt fort naturel, & ce qu'Ulyſſe dit icy ſe pratique encore comme il a eſté toujours pratiqué. Les enfans à la campagne aiment à avoir des arbres, des moutons, des chevreux qui ſoient à eux en particulier & auxquels ils ſ'affectiionnent.

Page 583. *Presentement je crains que les habitants d'Ithaque ne viennent nous assieger*] Après les premiers moments de joye la prudence du vieillard se montre, il prévoit ce qui va arriver, & il veut qu'on se précautionne.

*Et qu'ils ne dépeschent des couriers dans toutes les villes de Cephallenie*] Il ne parle que des villes de cette isle, parce que sous le nom de Cephallenie on comprenoit tous les Estats d'Ulysse, & que tous ses sujets estoient appellez *Cephalleniens*, autrement il estoit plus à craindre qu'on n'envoyast des couriers à Dulichium, car il y avoit cinquante deux Princes qui en estoient & qui avoient tous esté tuez, & il n'y en avoit que vingt-quatre de Cephallenie, comme nous l'avons vû dans le xvi. Livre.

Page 584. *Son fils fut estonné de le voir si différent de ce qu'il estoit auparavant*] Voilà ce que font la joye, la propreté & la magnificence, elles font paroître un homme tout autre qu'il n'estoit; & ces effets tres naturels, Homere les attribuë poëtiquement à Minerve, car dans le Poëme Epique il faut que tout tienne du merveilleux.

Page 585. *Je pris la belle ville de Nerice sur les costes du continent de l'Acarnanie*] Aujourd'huy ce passage ne seroit pas intelligible selon nos Cartes, mais Strabon en a osté toute la difficulté, en nous apprenant

que l'isle appellée *Leucas*, dont *Nerice* est la ville capitale, estoit du temps d'*Ulyffe* une presqu'isle, & qu'elle estoit attachée au continent de l'*Acarnanie*, c'est pourquoy *Homere* l'appelle icy ἀκτὴν ἠπειροῦ, la coste du continent de l'*Acarnanie*. ὅταν γὰρ ἀκτὴν ἠπειροῦ, τῆς Ἀκαρνανίας ἀκτὴν δέχεται δει. Liv. 10. Dans la suite des temps les Corinthiens envoyez par *Cypselus* & *Gergasus* s'estant emparez de tout ce pays-là jusqu'au golphe d'*Ambracie* détachèrent cette presqu'isle & en firent une isle qui n'est séparée de l'*Acarnanie* que par un bras de mer fort estroit.

[L'esclave Sicilienne leur mere qui les avoit nourris] Pour rendre raison de ce qu'il appelle cette esclave la mere des enfants de *Dolius*, il ajoute, qui les avoit nourris, pour faire entendre qu'il ne luy donne le nom de mere que parce qu'elle les avoit élevez.

Page 586. Et luy prenant la main il la baise] On s'est fort trompé à ce passage. Ce n'est pas *Ulyffe* qui baise la main de *Dolius*, c'est *Dolius* qui baise la main d'*Ulyffe*, comme *Eustathe* l'a fort bien remarqué, en nous avertissant qu'il y a dans le Texte, non Ὀδυσσεὺς avec un accent grave pour marquer le nominatif, mais Ὀδυσσεῦς avec un circonflexe sur la dernière, qui est le genitif Dorique ou Eolique pour l'Ionique Ὀδυσσεός, c'est ainsi que trois vers auparavant il a mis δαίμων pour δαίμωνος.

Page 588. *On les donne à des mariniers pour les transporter sur leurs barques chacun dans leur pays* ] C'estoit un respect qu'on rendoit à ces Princes de les envoyer enter-  
rer en leur pays. Nous avons vû des mar-  
ques de cet usage dans l'Iliade. Peut-estre  
aussi que les habitants d'Ithaque envoioient  
ces corps chacun en leur pays, pour exciter  
par-là les peuples & les faire venir contre  
Ulysse, comme Laërte l'a prévû.

Page 589. *Il a tué tous les plus braves des Cephaleniens* ] C'est à dire, de tous les  
sujets d'Ulysse, qui, comme je l'ay desja dit,  
estoit compris sous ce nom general de *Ce-  
phaleniens*. Ce discours d'Eupeïthes est tres  
fort & tres propre à exciter le peuple.

Page 590. *Tout le peuple saisi d'estonne-  
ment & de respect* ] Car c'estoient des per-  
sonnages considerables. La qualité de heraut  
rendoit un homme sacré. Et l'autre par sa  
qualité de chantre estoit regardé comme un  
homme religieux & comme un prophete.

*Sçachez qu'Ulysse n'a pas executé ces  
grandes choses sans la volonté des Dieux* ]  
Si la harangue d'Eupeïthes a esté forte &  
capable d'animer & d'exciter le peuple, celle  
de Medon est encore plus forte & plus capa-  
ble de l'appaïser. Eupeïthes a dit, *Mes amis,  
quel horrible carnage Ulysse vient il de faire  
des Grecs!* Medon ne nie pas que ce car-  
nage n'ait esté fait, mais il assure qu'il a esté

fait par la volonté des Dieux. En effet, jamais Ulyffe n'auroit pû executer de si grandes choses, si un Dieu ne l'avoit assisté, & il a vû luy mesme ce Dieu sous la forme de Mentor fortifier, encourager Ulyffe & intimider ses ennemis. Veut-on résister aux Dieux & leur déclarer la guerre ?

*Et une peste frayer s'empara de tous les cœurs*] Car c'est là l'effet que produit dans les cœurs la Religion, quand on craint de l'avoir violée, ou d'estre en estat de la violer.

*Le heros Halitersé, &c. parla après Medon*] Phemius ne parle point, parce qu'il n'a d'autre chose à dire que ce que vient de dire Medon. Il a esté témoin de l'assistance qu'un Dieu a donnée à Ulyffe, ainsi par son silence il approuve & confirme ce que vient de dire Medon, mais au lieu de Phemius Homere fait parler un devin, dont l'autorité est encore plus grande sur l'esprit du peuple. Tout cela est conduit avec beaucoup d'art, & Homere y est bien reconnoissable.

*Qui avoit seul la connoissance du passé, du présent & de l'avenir*] C'est comme il a dit de Calchas dans le premier Livre de l'Iliade, *Qu'il sçavoit le présent, le passé & l'avenir.* J'ay vû des gens qui se moquoient de cet éloge donné à un devin, de sçavoir le passé & le présent, comme si le présent & le passé ne pouvoient estre l'objet de la divination & de la prophétie. C'est une erreur tres gros-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XXIV. 627  
fiere. Il y a des choses passées & des choses  
presentes qui ne sont pas moins difficiles à  
découvrir que les futures, & pour la décou-  
verte desquelles il ne faut pas moins avoir  
l'esprit de divination. Il n'y a personne qui  
ne puisse s'en former les especes. On voit  
mesme souvent dans l'Escriture les verita-  
bles Prophetes annoncer ce qui est passé ou  
present. C'est donc un grand éloge & un élo-  
ge fondé, que de dire d'un devin qu'il sçait  
le passé, le present & l'avenir. C'est l'égalé  
en quelque sorte à Dieu mesme, dont l'Au-  
teur de l'Ecclesiastique a dit, *Annuntians*  
*quæ præterierunt & quæ superventura sunt,*  
*revelans vestigia oscultorum.* 42.

Page 591. *C'est par vostre injustice que*  
*tous ces maux sont arrivez* ] Medon vient de  
dire qu'Ulysse n'a pas executé de si grandes  
choses sans l'ordre & sans la volonté des  
Dieux, & qu'il a vû luy-mesme un Dieu pres-  
ter son secours à ce Prince, & Halithersé  
pour appuyer ce discours de Medon, fait voir  
icy que cet ordre des Dieux est juste, & que  
ces malheurs ne pouvoient pas manquer  
d'arriver; l'un dit le fait & l'autre adjoute la  
raison, c'est leur folie, c'est le refus qu'ils ont  
fait d'obéir aux remonstrances qu'on leur  
avoit faites si souvent.

*N'allons point où Espeithes veut nous me-*  
*ner*] Après que les esprits sont esbranlez &  
intimidez par la Religion & qu'on leur a fait

envisager, & l'ordre des Dieux & la cause qui l'a attiré, on peut donner des avis, il est sûr qu'ils seroient suivis par la plus grande partie.

*De peur qu'il n'arrive à quelqu'un quelque grand malheur*] Par ces paroles il veut désigner Eupéïthes, & il prédit sa mort. Comme il est l'auteur de la revolte, il en sera puni le premier.

Page 592. *Ne voulant ni croire à la déclaration de Medon, ni suivre les avis d'Halithérse*] Voilà le caractère des gens qui suivirent Eupéïthes, c'étoient des impies qui refusoient de croire ce que Medon leur disoit des Dieux, & par conséquent de suivre les salutaires avis d'Halithérse, car dans un grand peuple il y a toujours de ces insensez.

Page 593. *Puis qu'Ulyffe a puni ces Princes & qu'il est satisfait, qu'on mette bas les armes*] La justice vouloit que les Pour suivans fussent punis & qu'Ulyffe fust vengé, avant cela il ne pouvoit y avoir de paix, car la paix ne doit point fixer les torts & lezèr une des parties, mais elle doit rétablir l'union & la concorde entre les parties, après que les torts manifestes sont réparez & les coupables punis.

*Et nous de nostre costé inspirons un oubli general du meurtre des fils & des freres*] Les hommes ont beau convenir d'oublier le passé, si les Dieux n'inspirent cet oubli, le souvenir n'est jamais effacé, & il reste tou-

jours un levain capable de renouveler la guerre, & c'est de ce seul oubli qu'on peut dire véritablement,

Ὁ γενναῖα λήθη τῶν κακῶν ὡς εἰ σοφῆ.

*O genereux oubli des maux, que tu es sage!*

Page 596. *Ce vieillard tombe mort à la teste de ses troupes*] Voicy une admirable peripetie, dit Eufstathe; les plus méchants sont punis; le fils, Antinouïs, a esté tué par le fils, par Ulyffe dans le Palais, & icy le pere Euepithes, est tué par le pere, par Laërte; ainsi ce bonhomme a la joye de contribuer de sa part à la punition des plus coupables.

Page 597. *Et n'attirez pas sur vous le courroux du fils de Saturne*] Car Jupiter ne manque jamais de se déclarer contre ceux qui, après qu'ils sont sansfaits & que les coupables ont esté punis, veulent pousser plus loin leur vengeance.

Page 598. *Bien-tost après cette Déesse continuant d'emprunter la figure & la voix du sage Mentor, ciment-a-la paix entre le Roy & ses peuples*] C'est à dire, que le sage Mentor se portant pour mediateur entre le Prince & ses suets, regla toutes les conditions de la paix & la fit jurer au milieu des sacrifices, car Homere attribué à Minerve tout ce que la sagesse fait. C'est cette paix heureusement reſtablie qui est la fin nécessaire de ce Poëme; sans elle, il auroit esté imparfait; il falloit que le Lecteur fust in-

630 REMARQUES SUR L'ODYSSE'E.  
formé non seulement qu'Ulyffe estoit de  
retour, & que les Poursuivants estoient pu-  
nis, mais encore qu'Ulyffe estoit restabli  
dans la paisible possession de ses Estats, car  
le sujet de l'Odyssee n'est pas l'absence & le  
retour d'Ulyffe & la punition des Poursui-  
vants, mais l'absence & le retour d'Ulyffe,  
qui, après avoir puni les Poursuivants de tous  
les desordres qu'ils avoient commis dans sa  
maison, restablit le calme & la tranquillité  
dans son Royaume.

*Fin du Troisième & dernier  
Tome.*



*Fautes à corriger.*

*Pag. 8.* j'aimerois mille fois mieux mourir) *Lisez*, j'aimerois encore mille fois mieux mourir.

*Pag. 17.* les presents. *Lif.* les presens.

*Pag. 53.* & qu'on ne peut garder secret. *Lif.* & qu'on ne peut garder le secret.

*Pag. 71.* les presents) *Lif.* les presens.

*Pag. 90.* le heraut luy fait en mesme temps une portion. *Lif.* le heraut luy sert en mesme temps une portion.

*Pag. 123.* n'a que de grandes idées de jeux) *Lif.* n'a que de grandes idées, des idées de jeux, &c.

*Pag. 128.* mais il n'eust pas la force. *Lisez*, mais il n'eut pas la force.

*Pag. 200.* non seulement à celles. *Lisez*, non seulement à celle.

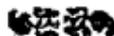
*Pag. 246.* pour avoir l'honneur de la blesser le premier. *Lif.* de le blesser le premier.

*Pag. 258.* dans son magnifique. *Lif.* dans son magnifique.

*Pag. 259.* la fortune en decida autrement. *Lif.* en décide autrement.

*Pag. 361.* si extravagament. *Lif.* si extravagamment.

*Pag. 624.* τῆς Ακαρπυίας. *Lisez*, τῆς Ακαρπυίας.



---

## APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier *l'Odyssée d'Homere traduite en François avec des Remarques par Madame Dacier* ; Et je crois, qu'outre l'utilité & le plaisir que le Public trouvera dans cet excellent ouvrage, la fidelité & la beauté de la Traduction jointes à la justesse & à l'érudition des Remarques, pourront mettre toutes les personnes intelligentes en estat de connoître le merite de l'Original, & par-là conserver à Homere le rang que les Sçavans de tous les siècles luy ont donné, & qu'on luy dispute aujourd'huy. Fait à Paris ce 17. d'Aoust 1716.

Signé FRAGUIER.



**PRIVILEGE DU ROY.**

**L**OUIS PAR LA GRACE DE DIEU  
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE;  
A nos amez & feaux Confeillers, les Gens  
tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des  
Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand  
Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senef-  
chaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos  
Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre  
bien amé ANDRE' DACIER, de l'Academie  
Françoise, & de nostre Academie Royale des Ins-  
criptions, Garde des Livres de nostre Cabinet, &  
Dame ANNE LE FEVRE son épouse, Nous ont  
fait remontrer qu'outre plusieurs Ouvrages  
qu'ils ont composez, cy-devant imprimez en  
vertu de nos Lettres de Privilege, ils ont tra-  
vaillé encore à d'autres Ouvrages; Sçavoir, le-  
dit Sieur Dacier à la Continuation des Oeu-  
vres de Platon, & de celles de Plutarque dont  
il a cy-devant donné le commencement, & à  
la Traduction des Oeuvres d'Epictete, avec les  
Commentaires de Simplicius; & ladite Dame  
Dacier à la Traduction de l'Odyssée d'Ho-  
mere dont elle a desja donné l'Iliade, & à la  
Suite de son Ouvrage sur les Causes de la  
Corruption du Goust, pour l'Impression des-  
quels Ouvrages, il snous ont tres humblement  
fait supplier de leur accorder nos Lettres de  
Privilege, leur accordant le renouvellement  
de nos Lettres de Privilege pour ceux qu'ils  
ont fait cy-devant imprimer: A CES CAUSES,  
voulant favorablement traiter lesdits Sieur &

**Dame Dacier**, Nous leur avons permis, accordé, permettons & accordons par ces Presentes de faire réimprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'ils voudront choisir, les Ouvrages de leur composition cy-devant imprimés, ensemble la Continuation des Oeuvres de Platon & de celles de Plutarque, & la Traduction des Oeuvres d'Epictete, avec les Commentaires de Simplicius; & la Traduction de l'Odyssée d'Homere, & la Suite de l'Ouvrage sur les Causes de la Corruption du Gouff, en telle forme, marge, caractère, en autant de Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, pendant le temps de Quinze années consecutives, à compter du jour & date des Presentes, & de les faire vendre & debiter par tout nostre Royaume: Faisant défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, vendre & debiter lesdits Ouvrages sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'Impression estrangere & autrement sans le consentement des Exposans ou de leurs ayans cause, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre autdits Exposans, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression en sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant de les exposer en

ente, il en sera mis deux Exemplaires en nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un en celle de nostre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur VOYSIN, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité des Pretentes; du contenu detquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir les Expotans ou leurs ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empeschement: Voulons que la Copie des dites Pretentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin deidits Livres & Ouvrages, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Con.eillers-Secretaires, soy soit adjoutée comme à l'Original; Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel est nostre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-deuxième jour du mois de May, l'an de Grace mil sept cens quinze, & de nostre Regne le soixante-treize. Par le Roy en son Conteil, LAMOLERE.

*Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris pag. 950. N. 1226. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 21. Juin 1715.*

J'ay cédé à M. RIGAUD Directeur de

**l'Imprimerie Royale, le Privilege que j'ay obtenu du Roy en date du 22. jour du mois de May 1715. pour Quinze années, Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires de Paris le 21. de la mesme année, pour l'Impression de l'Iliade & de l'Odyssée seulement.**  
**FAIT à Paris le 27. d'Aoust 1716.**

**ANNE LE FEVRE DACIER.**

*Registré sur le Registre N. 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 47. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 2. Septembre 1716.*

**Signé DELAULNE, Syndic,**